



AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr

LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10

http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php

<http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm>

BIBLIOTHEQUE UNIVERSITAIRE - METZ	
N° inv.	2003 073 L
Cote	L/M3 03/14
Loc	

TOME III

**Les *Res gestae Alexandri Macedonis* de Julius Valérius
et le Corpus alexandrin latin du IV^e siècle**

Étude de synthèse

BIBLIOTHEQUE UNIVERSITAIRE DE METZ



031 495664 8

Commentaire : Sommaire

Première partie : Réalités du monde civilisé : l'Empire romain, modèle de l'Empire d'Alexandre

I – Une situation politique identique

- A. Un empereur cosmocrator
- B. Une administration centralisée
- C. L'armée et l'empereur-soldat

II – La hiérarchie sociale

- A. L'empereur et le cercle impérial
 - 1. *Les signes extérieurs de la souveraineté*
 - 2. *Le statut du souverain*
 - a) **Alexandre, empereur légitime**
 - b) **La « divinité » d'Alexandre : l'apothéose et le culte de la famille impériale**
 - 3. *Un pouvoir sans partage*
- B. Les divisions sociales : la noblesse et la plèbe

III – La civilisation

- A. Le mode de vie du souverain
- B. La religion
 - 1. *La bienveillance des dieux dans les Res gestae*
 - a) **Dieux traditionnels du panthéon romain**
 - b) **Le nouveau paganisme de l'Antiquité tardive**
 - c) **La confiance dans le plan divin**
 - 2. *Dans les ouvrages suivants, un retour à la religion traditionnelle*

- a) **Suprématie des anciens dieux romains**
 - b) **Liberté humaine et jalousie divine**
- C. **Une culture gréco-romaine**

Deuxième partie : Le problème de l'exclusion des barbares

I – L'affrontement entre Grecs et barbares

- A. **Les défauts traditionnels des barbares**
- B. **Une lutte inégale : la *virtus* face au nombre**

II – L'identité barbare

- A. **L'inhumanité des barbares**
 - B. **Le rapport des barbares aux Grecs : différences d'appréciation**
 - 1. *Grecs et barbares* : la distinction nuancée des *Res gestae* et de l'*Itinéraire*
 - a) **La barbarisation des Grecs**
 - b) **Humanité et vertus des barbares**
 - Des traces de vertu*
 - Les agréments des pays barbares*
 - Ralliements barbares*
 - c) **Le constat de la diversité humaine**
 - 2. *Grecs et barbares* : un antagonisme irréductible dans l'*Épitomé de Metz* et le *Liber de morte*
 - a) **Des natures incompatibles**
 - b) **Un peuple à part : les Indiens**
- C. **Des civilisations concurrentes ?**
 - 1. *La différence barbare*

- a) **Les femmes au pouvoir : critique de la société des Amazones**
 - b) **« Sagesse barbares » ?**
 - Le savoir inutile des Égyptiens*
 - La sagesse inapplicable des Indiens*
2. *Le modèle grec*
- a) **Le choix d'Alexandre à la rencontre de deux cultures**
 - b) **La prééminence de l'empreinte grecque**
3. *Des peuples merveilleux*
- a) **L'âge d'or dans les *Res gestae* et dans l'*Itinéraire***
 - b) **Les hybrides de l'*Épitomé***

Troisième partie : Une intégration possible des barbares ? Trois positions différentes

I – La solution des *Res gestae* : une intégration pondérée

- A. **La transmission de la civilisation**
 - 1. *Les liens de parenté*
 - 2. *Les précurseurs d'Alexandre : Égyptiens, Perses, Indiens et Phéniciens*
 - 3. *Les successeurs d'Alexandre : les Romains*
- B. **Une politique d'ouverture**
 - 1. *La recherche d'une entente*
 - a) ***Curiositas*, attrait pour la *uarietas* des peuples barbares**
 - b) **Une conquête qui se veut pacifique**
 - 2. *L'intégration des barbares dans l'Empire*
 - a) **La tolérance d'Alexandre**
 - b) **La « collaboration » barbare**

C. Un partage du pouvoir ?

1. *L'égalité entre sujets*
2. *Les limites de l'intégration*

II – Les hésitations et contradictions de l'*Itinéraire*

A. Une transmission limitée

B. L'intégration des barbares et ses dangers

1. *Une position de principe*
2. *Des mœurs à combattre*
 - a) **La nocivité des mœurs barbares**
 - b) **Le refus des mœurs et de l'aide barbare**
 - c) **Une politique belliciste**

C. Soumission et distance

1. *Les inégalités entre Grecs et barbares*
2. *La mise à l'écart des barbares*

III – Le refus de l'intégration dans l'*Épitomé* et le *Liber de morte*

A. Le rejet des barbares

B. Le choix laissé aux barbares : la soumission ou la mort

1. *Une soumission sans condition*
2. *La nécessité de la lutte pour la survie de la civilisation*

Quatrième partie : Idéologie impériale

I – Les vertus d'ordre du monarque

A. Maîtrise de soi

B. Piété

C. Effacement des défauts d'Alexandre

1. *De l'ivrognerie à la tempérance*

2. *De l'emportement à la dignité*
 3. *De la cruauté à la clémence*
 4. *De la démesure à la sagesse*
- D. Les modèles d'Alexandre : dieux et héros civilisateurs

II – Le monarque, organisateur du monde

- A. Une morale de l'action
- B. Les « travaux » d'Alexandre
1. *L'organisation de l'espace*
 2. *Le respect de l'ordre social et politique*
 - a) **Le justicier**
 - b) **Le juge de la civilisation**

III – La nécessité du pouvoir monarchique : un pour tous, tous pour un

- A. La monarchie, entre la grâce et les œuvres
- B. Le monarque, sauveur de la communauté
1. *Alexandre au service de tous*
 2. *L'invincibilité du monarque absolu*
- C. Le régime monarchique : le choix de la sagesse
1. *Le lien indéfectible entre civilisation et pouvoir impérial*
 2. *La mort de l'empereur, une catastrophe mondiale*
 3. *L'obéissance au monarque, signe de civilisation*
 - a) **L'unique sagesse des barbares**
 - b) **Démosthène contre Cicéron : la déconfiture de la démocratie et de la République**

Première partie

Réalités du monde civilisé : l'Empire romain, modèle de l'Empire d'Alexandre

Parmi les ouvrages étudiés ici, on en trouve au moins deux, et non des moindres, qui, aussi bien au début qu'à la fin du IV^e siècle, annoncent en titre une histoire d'Alexandre de Macédoine. Mais, en raison précisément de la popularité du personnage dans l'Antiquité tardive, en tout cas dans le milieu sénatorial, est-il bien certain que le portrait d'Alexandre tracé dans ces récits réponde aux exigences du titre, ou n'aurait-il pas subi quelques retouches, afin de répondre plutôt aux attentes des lecteurs romains de cette époque et de ce milieu ?

Il semble en effet que l'on puisse trouver dans les récits du IV^e siècle plus que la simple admiration pour le personnage d'Alexandre, sensible déjà chez les auteurs des époques antérieures. Au-delà même du modèle de circonstance que l'*Itinéraire* propose explicitement à l'empereur, se dessine, dès la composition des *Res gestae*, une tendance qui va s'accroître jusqu'à la fin du IV^e siècle : la volonté d'assimiler véritablement Alexandre à l'empereur, en faisant de son armée et de son Empire l'équivalent de l'armée et de l'Empire romains, et de sa personne l'équivalent de la personne impériale.

I – Une situation politique identique

A. Un empereur cosmocrator

Tous les textes le soulignent, de façon plus ou moins appuyée : l'Empire d'Alexandre est un Empire *orbis terrae*, qui s'étend à la terre entière,¹ comme celui que détiennent les empereurs romains *cosmocratores* et que symbolise, dans l'art aulique du IV^e siècle, le globe terrestre dans la main de l'empereur. Les promesses d'Ammon, de Nectanabus, de Sésonchosis, de Sarapis et les présages de l'œuf, de la balle et de la statue d'Orphée nous l'assurent,² les barbares le reconnaissent,³ Alexandre l'affirme⁴ et Aristote le confirme ;⁵ mais surtout, les Romains eux-mêmes en sont persuadés, dans la fiction comme dans la réalité : ils offrent à Alexandre la couronne que porte le maître du monde dans l'Antiquité tardive,⁶ et l'*Itinéraire* postule, dans sa préface, l'identité de situation entre Alexandre et l'empereur, que celui-ci se nomme Trajan, Constantin ou Constance II.⁷

L'Empire d'Alexandre s'étend évidemment sur la Macédoine et l'Asie. Les régions qu'il contrôle font d'ailleurs figure, dans nos textes, de provinces romaines aussi bien qu'hellénistiques, puisque la Syrie y apparaît divisée en Coelé et Phœnicé Syrie, ce qui est effectivement le cas dans l'Empire romain depuis Septime Sévère.⁸

La domination d'Alexandre sur l'Occident ne fait guère de doute non plus, et elle ne se borne pas, loin de là, à l'aire gréco-macédonienne : dans tous les cas, Alexandre a au moins atteint les colonnes d'Hercule,

- 1 *Lib.*, 94 : « orbis terrae imperia ».
- 2 *VAL.*, I, 7 ; 8 ; 11 ; 12 ; 33 ; 38 ; 42.
- 3 *VAL.*, III, 23 (Candace) ; 25-26 (les Amazones).
- 4 *VAL.*, III, 26.
- 5 *VAL.*, III, 27.
- 6 *VAL.*, I, 29.
- 7 *It.*, 4 ; 8-11.
- 8 *VAL.*, I, 35 : « in (...) Syrias » ; *It.*, 38 ; *Lib.*, 117.

c'est-à-dire l'actuel détroit de Gibraltar, la limite occidentale de l'Empire romain.⁹ Mais tous les récits, même tronqués comme l'*Épitomé*, accèdent également l'idée qu'Alexandre est le maître d'un Empire dont les frontières coïncident peu ou prou avec le *limes* romain. Valérius ne craint pas de l'affirmer en toutes lettres : l'héritage d'Alexandre comprend, dès avant l'expédition perse, l'Europe et l'Asie – Mineure s'entend –, ce que réfutent les textes grecs ;¹⁰ à son accession au trône, Alexandre se contente d'envoyer des lettres en Occident,¹¹ déjà soumis par son père, et de parcourir l'Italie, la Sicile, la Thrace et la Grèce, ou plutôt l'« Achaïe », suivant la dénomination romaine, en « reprenant », si besoin est, les cités qui ont fait défection ;¹² il peut visiter toute l'Égypte sans être inquiété par les Perses, auxquels il n'a pas encore livré le moindre combat,¹³ alors qu'en réalité il lui a fallu les deux victoires du Granique et d'Issos pour pouvoir annexer ce pays ainsi que l'Asie Mineure : Valérius place donc Alexandre dans la même situation que les Romains, qui tiennent et défendent ces provinces contre les Perses, d'autant que, selon lui, Alexandre occupe même le Pont et le littoral du lac Méotide, où en fait il n'a jamais mis les pieds, mais où les Romains, eux, par le bras de Pompée, ont établi leur domination à partir de 65 avant notre ère ;¹⁴ dans l'Antiquité tardive, les empereurs sont amenés à plusieurs reprises à combattre les « Méotides », c'est-à-dire les Hérules et les Goths qui se sont installés à proximité du lac Méotide et ravagent les riches cités du monde romain.¹⁵ Ce sont donc les frontières du monde romain qu'Alexandre franchit, lorsqu'il se lance à l'attaque de l'Empire perse.

9 VAL., III, 27 ; *It.*, 119 ; *Lib.*, 107.

10 VAL., I, 21 : « ille qui Asiam Europamque subiecit (...) » ; texte A : « Philippe, qui brûle de conquérir l'Asie et de dévaster l'Europe (...) » ; texte L : « Toi qui t'efforces de prendre toute l'Asie et de bouleverser l'Europe jusqu'en ses fondations (...) »

11 VAL., II, 1.

12 VAL., I, 26 ; 29 ; 42 ; 45-46.

13 VAL., I, 30-34.

14 P. GREEN, *D'Alexandre à Actium*, trad. fr. Paris 1997 (éd. angl. 1990), p. 725.

15 VAL., I, 44.

L'*Itinéraire* ne dit pas autre chose, même si dans ce cas il s'agit d'une affirmation « en creux » : il est peu question en effet des possessions occidentales d'Alexandre, sinon pour assimiler la Macédoine et la Grèce aux provinces romaines en utilisant, pour les désigner, le pluriel *Graeciae*, comme le faisait déjà Valérius¹⁶ – peut-être aussi les auxiliaires de l'armée d'Alexandre sont-ils des Pannoniens, et non les Péoniens attestés par la tradition.¹⁷ On peut remarquer toutefois qu'au lendemain de l'assassinat de Philippe, Alexandre n'est pas contraint de marcher contre Athènes ni, un peu plus tard, de faire face à un soulèvement des Grecs provoqué par la fausse nouvelle de sa mort, comme le rapportait pourtant assez longuement la source principale de l'*Itinéraire*, Arrien :¹⁸ l'indépendance de la plupart de ses cités ainsi passée sous silence, la Grèce fait déjà figure de province d'Empire. Mais surtout, les adversaires d'Alexandre dessinent le front occidental romain : Mésiens, Dalmates et Goths remplacent, dans l'*Itinéraire*, les différents peuples, voisins de la Macédoine, cités par Arrien.¹⁹ En Orient, d'autre part, Alexandre est censé, comme dans les *Res gestae*, atteindre les rives du Pont-Euxin, passer le lac Méotide, traverser la Bithynie, contrairement à ce que rapportaient tous les historiens antérieurs, mais conformément aux conquêtes romaines dans cette partie du monde ;²⁰ d'ailleurs, il tue au Granique le gendre de Darius, dont le nom est Mithridate, comme le

16 VAL., III, 2 ; *It.*, 96.

17 *It.*, 60. *Paeonibus* est une correction d'éditeur ; les manuscrits portent *Pannoniis*.

18 *It.*, 12 ; 16 : il est seulement fait mention de la destruction de Thèbes de Béotie, « tumultuatas » ; ARR., *Anab.*, I, 1, 3 ; 7, 4 ; 10, 1-2.

19 *It.*, 16-17 ; Cf. ARR., *Anab.*, I, 1, 4-6, 10.

20 *It.*, 16 ; 26 ; ARR., *Anab.*, I, 3, 1-4 et I, 29-II, 3-4. Pour la première des occurrences de l'Euxin, on peut à la rigueur admettre que l'auteur de l'*Itinéraire* a lu Arrien trop vite, si bien qu'il a confondu ce que son modèle dit du trajet de l'Ister (le Danube) avec le trajet d'Alexandre ; mais la deuxième confusion (avec le trajet du fleuve Sangarios cette fois-ci) est déjà plus difficile à expliquer, Arrien s'étendant longuement sur le séjour d'Alexandre à Gordion, en Phrygie, d'où le roi part pour la Galatie, et non pour la Bithynie. En outre, Arrien n'est pas le seul modèle de l'*Itinéraire*. Ces confusions, intentionnelles ou non, viennent plutôt, semble-t-il, de ce que l'auteur de l'*Itinéraire* a lu Arrien en ayant à l'esprit les frontières de l'Empire romain.

roi du Pont qui dominait ces régions, et que Pompée avait vaincu en 65 avant notre ère.²¹

Quant à l'*Épitomé*, si dans son état actuel, il ne mentionne pas les divers pays soumis à Alexandre, il est cependant assez remarquable qu'il débute seulement à l'époque où Alexandre devient maître d'un Empire, et qu'il ne cherche à relater ni ses exploits de jeunesse, ni aucune des victoires militaires antérieures à cet événement, comme le font tous les autres historiens d'Alexandre, Quinte-Curce le premier, qui commence son récit dès l'accession d'Alexandre au trône de Macédoine.²² Ainsi Alexandre n'est-il plus guère roi de Macédoine, ou chef des Grecs coalisés – car Macédoine et Grèce ne sont que des provinces pour les Romains –, mais, dès les premières lignes, il assume quasiment et de manière anticipée les fonctions d'un empereur romain : défendre et administrer des pays nombreux et divers.

B. Une administration centralisée

Précisément, l'administration de l'Empire d'Alexandre, si peu qu'elle soit évoquée, rappelle assez celle de l'Empire romain, d'abord parce qu'il s'agit, semble-t-il, d'un Empire conçu sur le même modèle, et aussi centralisé que celui de Rome : il comporte des cités et des provinces, qui offrent à Alexandre des couronnes d'or, comme les cités de l'Empire romain avaient coutume d'en offrir à l'empereur à l'occasion des grands

21 *It.*, 22.

22 F. PFISTER et à sa suite Lellia RUGGINI, « *L'Épitoma rerum gestarum Alexandri Magni e il Liber de morte testamentoque eius* (a proposito della recente edizione di P. H. Thomas) », *Athenaeum* N. S. 39, 1961, p. 285-357, ici p. 287, n. 5, ont estimé que l'*Épitomé* n'est pas le deuxième livre d'un ouvrage consacré à la vie d'Alexandre, dont on aurait perdu le premier, ainsi que le pensait R. Reitzenstein (dans l'édition d'O. Wagner, 1901), mais forme un livre unique, qui ne prend donc en compte qu'une partie de la vie d'Alexandre. Il existe des exemples plus tardifs d'histoires d'Alexandre débutant ou finissant à la mort de Darius, ce qui renforce l'idée que le début actuel de l'*Épitomé* est bien l'incipit original de l'ouvrage (Lellia RUGGINI, *ibid.*, p. 289-290).

événements du règne.²³ On envoie en Macédoine des prisonniers de guerre et le bétail destinés à travailler la terre,²⁴ mesures que l'on peut rapprocher des éloges décernés aux empereurs de l'Antiquité tardive, à propos des prisonniers et du bétail barbares transférés à l'intérieur de l'Empire pour y cultiver les champs des Romains ;²⁵ on y envoie aussi les nobles ou les rois vaincus, pour servir d'otages ou figurer dans un triomphe,²⁶ ainsi que le butin,²⁷ et même un tribut²⁸ – coutumes qui n'ont assurément rien de macédonien.

Pour gouverner ce vaste Empire, Alexandre comme l'empereur est obligé de recourir à des « procurateurs », dont certains peuvent s'apparenter aux Césars de la tétrarchie, ou du moins aux préfets du prétoire de l'Antiquité tardive, par l'étendue des territoires qu'ils contrôlent : ainsi, dans l'*Itinéraire*, Amyntas a la garde de tout l'Empire perse, alors que, chez Arrien, il est seulement satrape de Bactriane.²⁹

Une autre caractéristique de ces textes tend à rapprocher l'Empire d'Alexandre de l'Empire romain, c'est l'importance qu'ils accordent aux

23 VAL., I, 29 ; II, 5. Peut-être faudrait-il faire état aussi de I, 13, qui mentionne les *coronalia obsequia* ou, selon le manuscrit P, les *coronaria obsequia*, « hommages à la couronne » ou « hommages de couronnes » présentés par « la Macédoine, Pella, la Thrace et d'autres peuples de diverses origines ».

24 *It.*, 23 ; 105. Arrien rapporte à peu près la même chose (*Anab.*, I, 16, 6 ; IV, 25, 4).

25 *Panegyriques latins*, IV, 9, 3, à Constance Chlore : « Arat ergo nunc mihi Chamaus et Frisius et ille uagus, ille praedator exercitio squalidi ruris operatur et frequentat nundinas meas pecore uenali et cultor barbarus laxat annonam. » ; AMMIEN, XXVIII, 5, 15 ; *Hist. Aug., Vie du divin Claude*, 9, 4-6 ; *Vie du divin Aurélien*, 10, 2 ; *Vie de Probus*, 15, 2 ; 15, 6 : « Arantur Gallicana rura barbaris bubus et iuga Germanica captiua praebent nostris colla cultoribus, pascuntur ad nostrorum alimoniam gentium pecora diuersarum (...) » – Arrien ne parle pas de prisonniers *barbares* envoyés en Macédoine, à la différence de l'*Itinéraire*.

26 VAL., I, 42 ; *Ep.*, 64.

27 *It.*, 23.

28 VAL., III, 1.

29 *It.*, 103, à comparer avec ARR., *Anab.*, IV, 17, 3 et 22, 3. Voir aussi VAL., III, 33 : le *praefectus* Cratère ; *ibid.*, Taxiadès ; *Lib.*, 87 : le *praefectus* Antipater ; on peut également voir dans cette fonction l'équivalent des préfets nommés par l'empereur pour gouverner une province en son nom.

échanges épistolaires et aux documents de toutes sortes : chez Valérius, tous les conflits sont précédés d'une abondante correspondance, parfois même ils se résolvent ainsi ;³⁰ les rapports, les relations de voyage, sans compter les lettres de courtoisie ou de félicitations, remplissent une bonne partie des *Res gestae*.³¹ Bien que la correspondance se réduise dans les ouvrages suivants, l'*Épitomé* insère cependant dans son récit le texte intégral de deux lettres dont son modèle Quinte-Curce ne soufflait mot.³² Les documents officiels, édits, proclamations, testament, occupent eux aussi dans les *Res gestae* une place non négligeable,³³ qu'ils conservent dans les textes postérieurs, particulièrement dans le *Liber de morte* ; il ne s'agit plus ici de la conquête de l'Empire, mais de son

30. VAL., I, 35 : lettre d'Alexandre aux Tyriens ; I, 36, 38, 39, 40 : lettres de Darius à Alexandre, d'Alexandre à Darius, de Darius à ses satrapes, de Darius à Alexandre ; I, 42 : lettre d'Alexandre à Scamandre ; II, 1-2, 5 : lettres d'Alexandre aux Athéniens (II, 1 : lettres d'Alexandre aux provinces d'Occident) ; II, 6 : lettre d'Alexandre aux Lacédémoniens ; II, 10 : lettres des satrapes à Darius, de Darius à Alexandre et d'Alexandre à Darius ; II, 11-12 : lettres de Darius à Porus, de Porus à Darius et de Rogodune à Darius ; II, 17 : lettre de Darius à Alexandre ; II, 19 : lettre de Darius à Porus ; III, 2 : lettre de Porus à Alexandre ; III, 5 : lettre des gymnosophistes à Alexandre ; III, 18 : lettres d'Alexandre à Candace et de Candace à Alexandre ; III, 25-26 : échange de lettres entre Alexandre et les Amazones.
31. VAL., I, 16 : échange de lettres entre Zeuxis, les parents d'Alexandre, Aristote et Alexandre au sujet des libéralités royales ; II, 8 : lettre de Parménion à Alexandre pour l'avertir du prétendu complot de Philippe ; II, 22 : lettres d'Alexandre à Rogodune, de Rogodune aux Perses et d'Alexandre à Olympias, pour régler le mariage d'Alexandre avec Roxane ; III, 17 : lettre d'Alexandre à Aristote pour lui relater son expédition en Inde ; III, 27-28 : lettre de félicitations d'Aristote à Alexandre, lettre d'Alexandre à Olympias pour lui relater la suite de son expédition.
32. *Ep.*, 56-57 : lettre de Porus à Alexandre, à comparer avec CVRT., VIII, 13, 2 ; *Ep.*, 72-74 : lettre des philosophes indiens à Alexandre, à comparer avec CVRT., IX, 4. *It.*, 30 : Parménion-Alexandre ; 39 : Darius-Alexandre ; 40 : Alexandre-Darius. *Lib.*, 87 : Olympias-Alexandre ; 106-108 : Alexandre-Rhodiens.
33. VAL., I, 25 : avis de mobilisation contre les Perses diffusé dans toutes les villes et cités ; II, 21 : institution d'une cérémonie en l'honneur de Darius, édit d'Alexandre sur l'organisation du royaume perse, proclamation à l'adresse des meurtriers de Darius ; III, 33 : lecture du testament d'Alexandre.

organisation : le soin que met l'auteur à décrire l'élaboration du testament, l'importance de l'*hypomnematographus*, le secrétaire-archiviste Eumène, auquel le testament attribue deux provinces, évoquent un moyen de gouverner typique de la monarchie bureaucratique du IV^e siècle.³⁴

Enfin, dans les *Res gestae*, la volonté affichée par Alexandre de fixer ses sujets dans leur lieu d'origine, celle également de se réserver l'usage des métaux précieux, or et argent, ne sont pas sans rappeler les mesures prises du temps de Valérius par Constantin, à la suite des tétrarques, pour renflouer les caisses de l'État.³⁵

C. L'armée et l'empereur-soldat

Le recours de plus en plus systématique à la force, partant le rôle prépondérant dévolu à l'armée, voilà certainement le terrain où l'expédition d'Alexandre et l'Empire du IV^e siècle se rejoignent le plus aisément, comme les *Histoires d'Alexandre* composées à cette époque en font foi. En effet, d'une manière ou d'une autre, ces ouvrages établissent des correspondances entre l'appareil de guerre macédonien et celui de l'Empire romain, qu'il s'agisse de leur composition, de leur armement ou de leurs attributions. Les indices de cette assimilation restent assez discrets dans les *Res gestae* : l'armée est cependant organisée en classes d'âge, comme à Rome,³⁶ et comprend des cataphractaires, corps de

34 *It.*, 81 : Alexandre demande un rapport sur les mœurs des Abiens ; 114 : Alexandre demande un rapport sur les mystères de l'océan ; *Lib.*, 103 : élaboration du testament ; 109 : lecture du testament à l'oreille d'Alexandre et choix du messager ; 115-123 : lecture publique du testament.

35 VAL., II, 21. Voir J.-M. CARRIÉ, Aline ROUSSELLE, *L'Empire romain en mutation, des Sévères à Constantin (192-337)* (*Nouvelle histoire de l'Antiquité*, t. 10), coll. « Points Histoire », Paris, Éd. du Seuil, 1999, p. 198-206 (le *chrysargyre*), 245-246 (confiscation des statues d'or et d'argent des temples) et 611-615 (le colonat).

36 VAL., I, 25 : Alexandre opère une distinction entre *iuniores* et *seniores*, l'armée active et l'armée de réserve, qui ne correspond pas à ce que nous savons de l'armée d'Alexandre, où les vétérans combattaient : ceux qui étaient inaptes au service actif

cuirassiers créé par Trajan, très employé dans l'Antiquité tardive.³⁷ La ressemblance se précise dans l'*Itinéraire* : la bataille du Granique y prend des allures de combat d'infanterie, où les troupes d'assaut semblent constituées de légionnaires romains, armés du *scutum*, et non de cavaliers macédoniens, comme l'indiquait Arrien,³⁸ après la dure bataille d'Arbèles, Alexandre ordonne encore à ses troupes d'établir un de ces camps fortifiés dont la construction, après une journée épuisante, faisait la fierté des Romains, qui y voyaient un signe de leur supériorité sur toutes les armées du monde.³⁹ Mais c'est à la fin du IV^e siècle, dans l'*Épitomé* et dans le *Liber de morte*, que cette assimilation est consommée : non seulement les composantes de l'armée macédonienne, *turmae*, *comitatus*, *cohortes* et autres centuries, se confondent avec celles d'une armée romaine⁴⁰ – d'autant plus facilement, il est vrai, que l'armée romaine de l'Antiquité tardive a emprunté certains corps et certains choix stratégiques aux Macédoniens⁴¹ –, non seulement les boucliers

étaient renvoyés dans leurs foyers (voir par ex. le discours de Coenos sur les bords de l'Hyphase, ARR., *Anab.*, V, 27, 3-8. Voir aussi P. GREEN, *op. cit.* n. 14, p. 7, avec bibliographie).

- 37 VAL., I, 35. Les cataphractaires figurent aux côtés du char impérial lors de l'entrée de Constance II à Rome, telle qu'elle est décrite par AMMIEN, XVI, 10, 8.
- 38 *It.*, 21-22 ; ARR., *Anab.*, I, 15, 2-5.
- 39 *It.*, 64 ; Arrien parle seulement d'un camp, sans autre précision (*Anab.*, III, 15, 4).
- 40 *Ep.*, 12 ; 58 ; *Lib.*, 105. Le terme *comitatus* désigne, dans l'Antiquité tardive, non plus une escorte, mais les troupes qui accompagnent l'empereur (Voir J.-M. CARRIÉ, Aline ROUSSELLE, *op. cit.* n. 35, p. 622-626, 631-632 et 635) : ce sont bien en effet des troupes, et non une simple escorte, qui, sous le commandement du sosie d'Alexandre, sont capables d'inquiéter Porus en simulant une attaque de front ; ce *comitatus* ne peut être assimilé à la *cohors*, cinq cents hommes en tout, mentionnée par CVRT., VIII, 13, 20.
- 41 La phalange, corps de fantassins armés de sarisses, connu surtout pour avoir largement contribué aux victoires macédoniennes (voir Claire PRÉAUX, *Le monde hellénistique. La Grèce et l'Orient (323-146 av. J.-C.)*, t. 1, Paris, PUF, 1987² (1978¹), p. 320 et P. GREEN, *op. cit.* n. 14, p. 6 (ill.)), est aussi le nom d'un corps créé au III^e siècle par Caracalla, admirateur d'Alexandre le Grand (DION CASSIUS, LXXVIII, 7 et HÉRODIEN, IV, 8, 2). La prépondérance tactique de la cavalerie, qui était une caractéristique de la stratégie d'Alexandre (voir le récit des trois grandes batailles contre les Perses, par ex. dans ARR., *Anab.*, I, 13-16 (le Granique) ; II, 8,

géants abandonnés dans l'ultime camp d'Alexandre pour effrayer les barbares sont, là encore, des *scuta*,⁴² mais l'identification est sensible même dans la façon de faire la guerre, lorsque les Macédoniens, qui franchissent le fleuve à la rencontre des Scythes, paraissent avancer *agmine quadrato*, en une formation de combat propre à l'armée romaine,⁴³ lorsque, comme les Romains de l'Antiquité tardive, ils compensent leur infériorité numérique face aux barbares par des techniques de combat et de siège éprouvées, notamment l'emploi de machines, qui certes ne sont pas d'invention romaine, puisque, déjà au IV^e siècle avant notre ère, Énée le Tacticien composait une *Poliorcétique*, mais dont la mention dans l'*Épitomé* apparente un peu plus les Macédoniens aux Romains, qui excellaient dans cet art.⁴⁴

Quinte-Curce, comme d'autres auteurs latins, avait déjà utilisé des termes exprimant des réalités romaines pour désigner une réalité grecque ou macédonienne, par exemple en mentionnant à plusieurs reprises les « cohortes » de l'armée macédonienne, formée en *agmen quadratum*, en nommant la tente d'Alexandre « prétoire ».⁴⁵ Mais cette assimilation restait ponctuelle, ces termes se trouvant noyés dans une masse d'anec-

9-11,7 (Issos) ; III, 11, 8-15, 6 (Arbèles)), n'est plus étrangère à l'esprit romain depuis que, dans la seconde moitié du III^e siècle, l'empereur Gallien, ou peut-être Aurélien, a réformé l'armée en accroissant notamment l'importance de la cavalerie, plus mobile et plus rapide, qui a permis aux Romains de remporter de grands succès contre les barbares (voir J.-M. CARRIÉ, Aline ROUSSELLE, *op. cit.* n. 35, p. 135-137 et 642). Le *magister equitum*, créé par Constantin, est au IV^e siècle l'un des grands commandements de l'armée romaine (*ibid.*, p. 634).

42 *Ep.*, 69 : En revanche Quinte-Curce, la source principale de l'*Épitomé*, attribue aux Macédoniens, tout au long de ses *Histoires*, et notamment dans sa description de leur équipement réglementaire, le bouclier traditionnellement utilisé par les Grecs et les Macédoniens, le *clipeus* (par ex. IX, 7, 19).

43 *Ep.*, 11.

44 *Ep.*, 41-42. Au IV^e siècle paraît, sous Constance II ou sous Valentinien I^{er}, un ouvrage consacré à l'art militaire, le *De rebus bellicis*, et, suite au désastre d'Andrinople (378), Végèce rédige l'*Epitoma rei militaris*, publiée après la mort de Gratien (383).

45 Par ex. CVRT., V, 2, 3 ; V, 13, 10 ; VI, 3, 18.

dotes et de détails qui, bien souvent, les contredisaient.⁴⁶ Dans nos ouvrages du IV^e siècle, au contraire, on ne trouve plus guère de ces discordances, et l'impression générale qui s'en dégage est assez différente de celle produite par leurs modèles : c'est que les expressions assimilatrices sont favorisées tout au long de ces récits par une sorte d'« harmonie préétablie » entre les faits et gestes d'Alexandre et des Macédoniens et l'histoire du IV^e siècle.

Les déplacements incessants d'Alexandre et de son armée, soulignés par verbes et adverbess indiquant la marche en avant continue et sans trêve,⁴⁷ ne peuvent manquer de rappeler aux Romains du IV^e siècle les allées et venues des armées impériales à l'intérieur de l'Empire, qui depuis le III^e siècle marchent de combat en combat, que ce soit contre un usurpateur, contre les barbares d'Occident, ou contre les Perses, les barbares d'Orient. Les *Res gestae*, composées probablement à l'époque du renouveau constantinien, au moment où l'empereur érige sa nouvelle capitale, Constantinople, montrent pourtant un Alexandre préoccupé autant des travaux de la paix que des travaux de la guerre, à tel point que Valérius le fait même vivre la moitié de son règne en paix!⁴⁸ Son récit s'attarde longuement sur la construction et les attraits d'Alexandrie, les merveilles du palais de Candace et des pays traversés, les périodes de repos qu'Alexandre met à profit pour visiter une ville ou une région en « touriste », pour présider des jeux ou pour légiférer :⁴⁹ l'armée, parfois

46 Par ex. l'équipement du soldat macédonien, en IX, 7, 19.

47 *Pergo* : par ex. VAL., I, 23 ; 29 ; 30 ; 36... ; *contendo, tendo* : par ex. VAL., I, 30 ; 34 ; 44 ; 45... ; *indidem, inde* ; par ex. VAL., I, 30 ; 36... ; *hinc* : par ex. VAL., I, 30 ; 31 ; 46... ; *exim* : par ex. VAL., I, 29 ; 34 ; 42... ; *hinc, exim* : par ex. *It.*, 16 ; 19 ; 25 ; 26... ; *deinde, dein* : par ex. *Ep.*, 2 ; 3 ; 4 ; 7 ; 9 ; 13 ; 14...

48 VAL., III, 35.

49 VAL., I, 31-33 (Alexandrie) ; 42 (statue d'Orphée ; site de Troie) ; 47 (Jeux isthmiques) ; II, 1 (Platées) ; 17-18 (palais de Xerxès ; tombeaux des rois perses) ; 21-22 (funérailles de Darius ; édit et noces d'Alexandre) ; III, 5-6 (gymnosophistes) ; 17 (merveilles de l'Inde et de la Perse ; oracle des arbres) ; 18, 21-22, 24 (royaume de Candace ; séjour des dieux) ; 25 (pays des Amazones) ; 27 (colonnes d'Hercule) ; 28 (de la mer Rouge au royaume de Xerxès, en passant par l'île du Soleil).

adjuvant, parfois opposant,⁵⁰ n'y tient finalement qu'un rôle assez épisodique. L'*Itinéraire* en revanche, du fait qu'il présente un modèle d'expédition, mais aussi l'*Épitomé*, lui accordent de plus en plus d'importance : Alexandre, toujours en campagne contre les barbares, n'a plus guère de loisirs, même studieux, et le *tumultus*, qui exprimait dans les *Res gestae* le désarroi des soldats face à une décision d'Alexandre qu'ils ne comprenaient pas, devient dans l'*Épitomé* l'équivalent de ce que représente pour les Romains le déclenchement d'une guerre qui menace la patrie, lorsque l'armée d'Alexandre se trouve soudain confrontée à une armée barbare en formation de combat.⁵¹ Plus la menace barbare pèse sur le monde romain contemporain, plus l'armée d'Alexandre se voit attribuer un rôle essentiel dans les récits – et moins elle est contestée : les remarques dépréciatives des *Res gestae* sur la poltronnerie, l'irréflexion ou même la trahison, des soldats macédoniens ne sont plus de mise dans les ouvrages suivants, tout au plus mentionne-t-on dans l'*Itinéraire* leur crédulité, qui, elle, peut toujours servir.⁵² L'armée est en effet le soutien le plus efficace et le plus nécessaire de l'empereur au IV^e siècle, c'est elle et non plus le Sénat qui représente le *populus Romanus*, le peuple, exactement comme au temps des rois macédoniens ; ce sont souvent des généraux qui sont chargés de veiller à la bonne marche de l'Empire, si l'empereur est trop jeune ou inexpérimenté : c'est le cas à la fin du siècle du général Arbogast avec Valentinien II et de Stilicon, par ailleurs gendre de Théodose, avec Honorius.⁵³

Une fonction importante de l'armée d'Alexandre, à savoir le rôle qu'elle joue dans le processus de succession, est devenue, surtout depuis le III^e siècle, un point de comparaison entre la Macédoine et l'Empire romain : c'était en effet la coutume en Macédoine que de s'en remettre à

50 VAL., I, 44 ; II, 9 ; III, 1.

51 VAL., I, 44 ; Ep., 51.

52 VAL., I, 37 ; I, 41 ; II, 9 ; II, 13 ; III, 1 ; It., 33.

53 A. PIGANIOL, *L'Empire chrétien*, Paris 1972², p. 288-289 ; A. H. M. JONES, *Le déclin du monde antique*, Paris 1970, p. 70 et 76 ; P. PETIT, *Histoire générale de l'Empire romain*, t. 3 : *Le Bas-Empire (284-395)*, coll. « Points Histoire », Paris, Éd. du Seuil, 1978 (1974¹), p. 123 et 125.

l'armée du choix d'un roi, ou à tout le moins, de solliciter son approbation.⁵⁴ Mais ce procédé est devenu courant, depuis le III^e siècle, dans les armées romaines, qui proclament empereur leur général victorieux des barbares, le Sénat se contentant d'entériner la décision des troupes ;⁵⁵ le *dies imperii* des empereurs est le jour de leur proclamation militaire. Les récits étudiés ici mettent en valeur cette similitude. Les Macédoniens qu'Alexandre veut enrôler accourent comme à « quelque appel tonné par une voix divine », ce qui correspond assez bien à l'*acclamatio* de l'Antiquité tardive : l'enthousiasme collectif des soldats signifiait en effet que le nouvel empereur avait l'agrément de la divinité, un coup de tonnerre confirmait parfois cette approbation.⁵⁶ Et à la mort d'Alexandre, l'un des premiers soins de son entourage est de donner lecture aux soldats macédoniens du testament du conquérant, qui confie à l'armée, et à elle seule, le soin de régler au mieux sa succession à la tête de l'Empire, pour le cas où il n'aurait pas de fils.⁵⁷

La première option, l'option dynastique, privilégiée par Alexandre dans son testament apocryphe, est évidemment encore plus familière aux Romains, dont de nombreux empereurs ont cherché à fonder une dynastie – contrairement à Alexandre, qui ne s'en était guère préoccupé –, soutenus en cela par l'armée : au IV^e siècle, à la dynastie constanti-

54 E. WILL, Claude MOSSÉ, P. GOUKOWSKY, *Le monde grec et l'Orient*, t. 2 : *Le IV^e siècle et l'époque hellénistique*, Paris, PUF, 1985² (1975¹), p. 44-45 et 252.

55 C'est surtout vrai au III^e siècle, les empereurs du IV^e siècle s'efforçant de choisir eux-mêmes leurs héritiers, que ce soit par cooptation, sous la Tétrarchie, ou en appliquant le principe dynastique, à partir de Constantin ; mais l'armée doit de toute façon ratifier le choix de l'empereur, et il arrive encore qu'elle ait à choisir le nouvel empereur, lorsque l'empereur est mort sans héritier naturel ou désigné : ainsi, à la mort de Julien, les généraux des armées d'Orient et d'Occident s'entendent pour nommer son successeur, Jovien, et lorsque ce dernier meurt subitement, ce sont eux encore qui choisissent Valentinien I^{er} ; lors de la proclamation du nouvel Auguste, l'armée réclame et obtient qu'il s'adjoigne un collègue. Il est certain en revanche que le Sénat ne peut plus imposer son candidat (Voir B. LANÇON, *Le monde romain tardif, III^e-VII^e siècle ap. J.-C.*, Paris 1992, p. 62-63 et P. PETIT, *op.cit.* n. 53, p. 115-116 et 148).

56 VAL., I, 25.

57 VAL., III, 33 ; *Lib.*, 115.

nienne, dont Julien est le dernier représentant, succède un peu plus tard celle que fonde Valentinien I^{er}, associant au pouvoir son fils Gratien – mais l'armée proclame empereur son plus jeune fils, Valentinien II, âgé seulement de quatre ans –, enfin Théodose et ses fils Arcadius et Honorius.

Ce soutien indispensable des troupes fait d'Alexandre, comme de l'empereur romain depuis le III^e siècle, avant tout un général, un *imperator*, dont les liens personnels avec l'armée semblent d'ailleurs se renforcer au fil du temps : c'est en effet dans l'*Itinéraire*, dans l'*Épitomé* et dans le *Liber de morte* que l'on trouve des signes de l'attachement des soldats à leur chef, leur inquiétude et leur fureur lorsqu'il est blessé, leur chagrin lorsqu'il est à l'agonie.⁵⁸

Initié dès son enfance au métier des armes,⁵⁹ où il excelle,⁶⁰ Alexandre est « empli de martiales aspirations, bien dignes d'un roi ». ⁶¹ Il paie lui-même de sa personne dans les combats, à la tête de ses troupes, à qui il se doit de donner l'exemple,⁶² comme les tenants du pouvoir impérial dans l'Antiquité tardive, dont c'est un des titres de gloire,⁶³ au risque d'apparaître parfois davantage comme un soldat que comme un roi.⁶⁴ Dans les *Res gestae*, il va jusqu'à effectuer une reconnaissance chez l'ennemi, ce qui n'a jamais été le cas du véritable Alexandre, mais correspond à un haut fait de Galère, qui serait allé, accompagné seulement de deux cavaliers, reconnaître les positions ennemies, lors de sa campagne contre les Perses.⁶⁵

58 *It.*, 83 ; 116 ; 117 ; *Ep.*, 41 ; *Lib.*, 104-105.

59 VAL., I, 14.

60 *It.*, 14.

61 VAL., I, 16.

62 VAL., II, 7 ; III, 4 ; *It.*, 15 ; *Ep.*, par ex. 47 ; 76.

63 *Panegyriques latins*, IV, 14, 3, à Constance Chlore : « At enim tu, Caesar inuicte, omnis istius et nauigationis et belli non modo pro imperii iure praeceptor, sed rebus ipsis et exemplo constantiae tuae hortator atque impulsor fuisti. »

64 *It.*, 28.

65 VAL., II, 14-15. AMMIEN, XVI, 10, 3, fait allusion à l'exploit de Galère, en l'opposant à l'attitude de Constance II, qui n'a jamais combattu au premier rang.

Courageux donc, mais surtout prévoyant, réfléchi, prudent, attentif à ses soldats plus qu'à lui-même, autant de qualificatifs qui dessinent l'image du chef romain idéal, et d'un Alexandre idéalisé : Alexandre n'agit jamais sous le coup de l'émotion ; même en colère, même aspirant à la vengeance, il prend toujours le temps de réfléchir à la conduite à tenir ; ses victoires sont dues à son intelligence de la situation et à une stratégie sans faille, et si l'*Itinéraire* impute parfois à la chance ou à l'audace au moins une partie de ses succès, c'est pour laisser la palme aux empereurs romains, et surtout à celui auquel il s'adresse.⁶⁶ Mais les exemples de sagesse d'Alexandre l'emportent sur ce souci : ainsi dans le même passage de l'*Itinéraire*, la façon dont il fait manœuvrer ses soldats en rangs au Granique met en relief sa prudence, pourtant contredite par le récit de Plutarque, pour qui « il semblait diriger son armée avec une folle témérité plutôt qu'en général avisé », « obéissant à la colère plutôt qu'à la raison ». ⁶⁷ Même l'imprudence qu'il commet en bondissant, sans que l'armée puisse le suivre, à l'intérieur d'une cité indienne semble

66 *It.*, 21.

67 *PLVT., Alex.*, 16, 4 et 16, 14. Dans l'*Itinéraire*, Alexandre cherche au contraire à présenter à l'ennemi « un front uni » (*It.*, 20 : *aequali fronte*). Arrien ne décrit pas une manœuvre si ordonnée (*Anab.*, I, 14, 6-15, 4). Autres exemples de la prudence d'Alexandre et de son souci du bien de tous : *VAL.*, I, 37 : « *Malo enim nos praesuspectantes aliquid difficultatis animis fortius praeparatis in rem bellicam uadere quam fiducia hostium molliorum inopinatas offendere difficultates* » ; I, 41 : Alexandre choisit le terrain du combat, alors que, selon les historiens antérieurs, il n'a pas souvent eu le choix, et il imagine un stratagème pour neutraliser les chars à faux ; II, 16 : Alexandre est parti lui-même reconnaître les forces de l'ennemi ; III, 3 : il imagine un stratagème pour neutraliser les éléphants de Porus ; III, 17 : il règle les marches de ses soldats pour leur épargner de marcher aux heures les plus chaudes de la journée, et en alternant régulièrement les heures de marche et de repos ; *It.*, 34 : avant Issus, Alexandre dispose ses troupes avec soin et dort d'un sommeil paisible parce qu'il a pris toutes ses dispositions ; 36 : après Issus, bien que grièvement blessé, il visite tous les soldats, récompense ceux qui se sont distingués ; 47 : il prend la tête de ses troupes « *nil praedictum memor, aut magis imperii quam sui* » ; 58 : à Arbèles, il refuse le plan de Parménion, qui propose d'attaquer la nuit, comme une preuve d'irréflexion et d'incapacité : lui veut arrêter son plan de bataille en fonction de ce qu'il voit ; *Ep.*, 10 : il prend la décision la plus avantageuse.

calculée et destinée à faciliter la prise de la ville, alors qu'Arrien y voyait un désir d'exploit personnel.⁶⁸

Le thème de l'empereur au combat, qui apparaît de plus en plus souvent sur les monnaies vers le milieu du IV^e siècle, semble parfois tout droit sorti de l'un de ces récits : on voit par exemple sur une monnaie Constance II à cheval, levant la main droite et terrassant un serpent.⁶⁹

II – La hiérarchie sociale

A. L'empereur et le cercle impérial

1. *Les signes extérieurs de la souveraineté*

Si la mèche sur le front est le signe par excellence de la romanité, comme l'écrivait Roland Barthes,⁷⁰ alors on serait tenté de voir, dans la description minutieuse que fait l'*Itinéraire* de la coiffure ébouriffée d'Alexandre, le signe évident de sa « différence », et même de l'infériorité où le place ce manque de dignité :⁷¹ les empereurs romains du IV^e siècle ont une chevelure « souple », bien peignée, et non des mèches rebelles.⁷² Mais là encore, il s'agit du discours officiel de l'*Itinéraire* ; il y a à tout le moins ambiguïté, puisque Alexandre est censé porter la frange épaisse des empereurs romains, même si elle se trouve rejetée en arrière par le vent de la course : la différence de détail n'est indiquée que pour mieux souligner la ressemblance fondamentale. Alexandre a beau

68 *It.*, 115-116 ; ARR., *Anab.*, VI, 9, 5.

69 Voir la thèse de J.-P. CALLU, *La politique monétaire des empereurs romains de 238 à 311*, Paris 1969.

70 « Les Romains au cinéma », dans *Mythologies*, Paris 1970² (1957), p. 27-30, repris dans *Œuvres complètes*, t. 1, Paris 1993, p. 578-580.

71 *It.*, 13.

72 AMMIEN, XXV, 4, 22, cite par exemple Julien de « cheveux aussi souples que s'il les avait peignés » (« capillis tamquam pexisset mollibus »).

ne pas toujours posséder la majesté, l'harmonie qu'un empereur se doit d'exprimer par son physique et son attitude pleine de retenue,⁷³ ses particularités physiques et son vêtement en font cependant un être à part, à l'image de l'empereur, et en particulier des membres de la dynastie constantinienne, dont il adopte les cheveux blonds⁷⁴ et l'apparat royal. Valérius, au contraire des textes grecs, qui font d'Alexandre une figure fantastique, pourvue de dents pointues « comme les chevilles d'une lyre » (texte A) ou « comme celles d'un serpent » (texte L), lui donne un visage parfaitement humain, même si c'est celui d'un homme d'exception. Il ne ressemble en effet à aucun de ses parents supposés,⁷⁵ mais sa beauté⁷⁶ correspond assez bien aux canons romains en vigueur au IV^e siècle dans les portraits impériaux :⁷⁷ comme les empereurs, Alexandre,

73 Dans les *Res gestae*, Alexandre est doté, malgré sa petite taille, de membres harmonieusement disposés et d'un beau visage (VAL., II, 15), mais l'*Itinéraire*, outre la frange déplacée, lui trouve quelques autres imperfections : « Statura iuuenis mediocris, membris exsuccior, sed quae nullas feruenti remoras adferrent, quod plus usui quam contemptui lenocinaretur. Crebrioribus quippe musculis tubescens (...) » (It., 14). Le dédicataire de l'*Itinéraire*, Constance II, est pour ainsi dire à l'opposé de ce portrait d'Alexandre, par la pose hiératique, l'impassibilité qu'il affiche, selon la célèbre description qu'en donne AMMIEN, XVI, 10, 9-11. Or cette attitude ne semble pas particulière à Constance II, elle « correspond à une stylisation (...) inscrite dans les usages précis du cérémonial impérial » (J. FONTAINE, éd. d'Ammien Marcellin, *Livres XIV-XVI*, CUF, Paris 1968, p. 277, n. 326).

74 VAL., I, 13. Les récits antérieurs à celui de Valérius ne jugent pas utile de préciser la couleur des cheveux ou des yeux d'Alexandre – peut-être l'était-elle cependant dans le récit grec que Valérius a « traduit », bien que le texte A parle seulement de sa « crinière de lion », car il existait une tradition dotant Alexandre d'une chevelure blonde, dont Élien (fin II^e-début III^e s.) se fait l'écho (*Histoire variée*, 12, 14).

75 VAL., I, 13.

76 VAL., I, 13 ; II, 15.

77 AMMIEN, XIV, 11, 28 (à propos du César Gallus) : « Erat autem forma conspicuus bona, decente filo corporis membrorumque recta compage, flauo capillo et molli (...) ». Il y a également les « oculos cum uenustate terribiles » de Julien (XV, 8, 16). *Hist. Aug., Vie de Diadumène*, 3, 2-3 : « Puer fuit omnium speciosissimus, (...) crine flauo, nigris oculis, naso deducto (...), fortis naturaliter, exercitio delicatior. Hic ubi primum indumenta coccea et purpurea ceteraque castrensia imperii insi-

par sa « crinière » chez Valérius, par son « regard pénétrant » et son « nez légèrement aquilin » dans l'*Itinéraire*, tient du lion ou de l'aigle, animaux royaux par excellence ;⁷⁸ c'est même cette beauté singulière qui, selon Valérius, révèle son origine divine, visible dans son œil pers, « semblable au ciel ».⁷⁹

Quant aux insignes royaux qu'il arbore, si l'*Itinéraire* tient de nouveau à souligner la « déviation » d'Alexandre par rapport à l'empereur en le montrant un peu en-deçà ou un peu au-delà de la tenue royale convenable,⁸⁰ dans les autres ouvrages, ces insignes sont difficilement discernables de la parure impériale en vigueur au IV^e siècle, qu'il s'agisse des couronnes d'or, ornées de perles et de pierreries, de la « cuirasse chatoyante de perles et de bérlys », offertes à Alexandre par le consul Aemilius et par la reine Candace⁸¹ ou des autres « ornements royaux » :⁸² la chlamyde royale,⁸³ le diadème,⁸⁴ que les empereurs romains du IV^e siècle ont repris aux rois hellénistiques,⁸⁵ la tunique

gnia accepit, quasi sidereus et caelestis emicuit, ut amaretur ab omnibus gratia uenustatis ».

- 78 VAL., I, 13 ; *It.*, 13. AMMIEN, XIV, 9, 9, compare le César Gallus à un lion, et c'est un lion qui représente l'empereur Julien dans le présage reçu pendant l'expédition contre les Perses (XXIII, 5, 8). La physiognomonie, théorisée par l'école aristotélicienne, est très en vogue au IV^e siècle, au cours duquel paraissent les traités du médecin Adamantios et de son adaptateur latin anonyme (Anonyme latin, *Traité de physiognomonie*, éd. J. André, Paris, CUF, 1981). Sur le type impérial du lion et le symbolisme de la taille moyenne, voir G. SABBAN, *La méthode d'Ammien Marcellin. Recherches sur la construction du discours historique dans les Res Gestae*, Paris 1978, p. 423 sq et 427.
- 79 VAL., I, 13.
- 80 *It.*, 28 ; 89.
- 81 VAL., I, 29 ; III, 18 et 23.
- 82 VAL., II, 19.
- 83 VAL., II, 20 ; III, 19 : « chlamyde (...) augustiore uel regia » ; III, 23 : « chlamydem (...) purpuream intexamque auro » ; *Lib.*, 113.
- 84 VAL., III, 19 ; *Ep.*, 2 ; *Lib.*, 113.
- 85 Le diadème apparaît sur les monnaies de Constantin, de Julien, de Gratien..., où il remplace la traditionnelle couronne de lauriers de leurs prédécesseurs. Déjà au III^e siècle, Gallien et Aurélien portaient le diadème, longtemps considéré par les Romains comme un symbole d'asservissement.

pourpre ou à bande blanche,⁸⁶ même la ceinture perse, c'est-à-dire richement ouvragée⁸⁷ et les divers aromates et draps précieux⁸⁸ exaltent une magnificence⁸⁹ tout à fait comparable à celle de l'empereur, fréquemment revêtu de la *uestis alba triumphalis* brodée de pierreries et du *paludamentum* de couleur pourpre de l'*imperator*. Participe aussi de ce faste impérial la garde personnelle qu'Alexandre institue.⁹⁰ Il s'agit là d'une interprétation très différente de celle que donnait Quinte-Curce du même épisode :⁹¹ Quinte-Curce y voyait en effet le premier signe de la barbarisation d'Alexandre, avis partagé par Arrien,⁹² un peu plus de trois siècles après lui, l'auteur de l'*Épitomé* peut y reconnaître la majesté d'un empereur romain, et omettre par la même occasion les réserves des soldats d'Alexandre largement développées par Quinte-Curce.

2. Le statut du souverain

a) Alexandre, empereur légitime

Malgré un extérieur pas toujours conforme à la dignité requise, et même si les textes suivants ne l'expriment pas aussi clairement que les *Res*

86 *Ep.*, 2 ; *Lib.*, 113.

87 *Ep.*, 2.

88 *Lib.*, 113 : « multos odores melle commixtos », « pallio purpureo et insuper babylonico ».

89 La *magnificentia* d'Alexandre est une constante dans les *Res gestae* : tout ce qui touche à Alexandre est grandiose, somptueux, que ce soit la sépulture de son père Nectanabus (*VAL.*, I, 14), la ville qu'il édifie (*VAL.*, I, 31-33), l'ensevelissement des soldats tombés au combat (*VAL.*, I, 41), les sacrifices et les jeux qu'il célèbre (*VAL.*, I, 33 ; II, 21 ; III, 24), son tombeau et son culte (*VAL.*, III, 34 et 33), et le bouclier de son ancêtre Achille (*VAL.*, I, 42), contrairement à ce que rapportent les versions grecques du *Roman*, pour qui le bouclier trouvé par Alexandre à Troie était assez pauvre d'aspect.

90 *Ep.*, 2.

91 *CVRT.*, VI, 6, 1-10.

92 *ARR.*, *Anab.*, IV, 7, 4.

gestae, qui appellent Alexandre « empereur », « prince »⁹³ et « maître du monde » avant même qu'il ait conquis l'Asie,⁹⁴ en le créditant d'*omina imperii* analogues à ceux que rapportent les biographes des empereurs romains,⁹⁵ Alexandre apparaît, dans son statut de souverain et dans l'exercice du pouvoir, comme un équivalent de l'empereur romain, qui accède au pouvoir suprême en toute légitimité, en Orient aussi bien qu'en Occident.

Dans les *Res gestae* comme dans l'*Itinéraire*, Alexandre prend le pouvoir sans discussion : il n'a nul besoin du soutien d'Antipater ou des Macédoniens pour être proclamé roi, contrairement à la réalité historique et à ce qui se passe dans le *Roman grec*,⁹⁶ et il établit sa domination sur l'Occident par simples lettres.⁹⁷ En Orient, il est désigné par Darius lui-

93 VAL., I, 35 ; III, 35.

94 VAL., I, 16 et 17 ; I, 35 : « rex regum maximus Asiae seu Europae uel Libyae ». Les parents d'Alexandre, Olympias et Nectanabus, portent eux aussi les titres que l'on donne au IV^e siècle à l'impératrice et à l'empereur, puisqu'ils sont appelés *domina, dominus* (VAL., I, 4).

95 Comme Valérius au sujet d'Alexandre (I, 11), Tacite, à propos de Néron, l'*Histoire Auguste*, à propos de Septime Sévère, de Sévère Alexandre, de Maximin et d'Aurélien, font état des serpents qui leur ont présagé l'Empire (TACITE, *Annales*, XI, 11 ; *Hist. Aug., Vie de Sévère*, 1, 10 ; *Vie d'Alexandre Sévère*, 14, 1 ; *Vie des deux Maximins*, 30, 1 ; *Vie du divin Aurélien*, 4, 4). Chez Suétone, Livie récemment mariée à Auguste reçoit dans son giron, comme Philippe chez Valérius (I, 11), une poule chargée de lui annoncer la fortune de sa famille (SVET., *Galba*, 1) ; dans l'*Histoire Auguste*, c'est l'œuf qui remplit cette fonction, comparable là encore à celle que lui assigne Valérius (VAL., I, 11 ; *Hist. Aug., Vie d'Antonin Géta*, 3, 2-4 ; *Vie d'Alexandre Sévère*, 13, 1-2). La façon dont est présenté le dressage de Bucéphale dans les *Res gestae* (VAL., I, 17) rappelle plus le cheval merveilleux, né dans la maison de César et dompté par lui seul, dont parle Suétone (*César*, 61), que l'épisode décrit par Plutarque : chez celui-ci d'ailleurs, dompter Bucéphale n'est pas un gage de l'empire du monde, comme chez Valérius et chez Suétone ; tout au plus Philippe s'exclame-t-il que la Macédoine sera trop petite pour son fils (PLVT., *Alex.*, 6, 8).

96 VAL., I, 25 ; texte A, II, 1 ; texte L, I, 26. *It.*, 12.

97 VAL., II, 1.

même comme son successeur légitime⁹⁸ – dans l'*Épitomé*, le choix de son avènement comme point de départ du récit évite à l'auteur d'insister sur sa qualité d'agresseur et d'adversaire de l'Empire perse : Alexandre semble ainsi prendre légitimement la pourpre, comme l'empereur, à la mort de son prédécesseur, puisque le texte précise bien qu'Alexandre ne revendique l'Empire qu'après la mort de Darius.⁹⁹ En revanche, il doit lutter, comme beaucoup d'empereurs, contre un usurpateur, Bessus, qui a lui aussi revêtu l'habit royal ; dans les *Res gestae*, c'est Darius lui-même qui assume le rôle d'usurpateur, accusé d'avoir « couvé » les biens propriété légitime d'Alexandre, de la même façon que l'empereur Aurélien pouvait accuser Tétricus ou Zénobie d'avoir couvé des biens qui lui revenaient de droit à lui.¹⁰⁰

Ce qui légitime le pouvoir d'Alexandre, c'est que, tout comme celui de l'empereur dans l'Antiquité tardive, il procède d'un statut particulier, une sorte d'essence royale, qui peut expliquer et justifier les excès d'un caractère hors du commun, la vénération dont le roi est l'objet, et finalement l'apparat royal si décrié par les historiens d'Alexandre antérieurs : dans les *Res gestae*, l'emportement guerrier du roi, sa munificence surtout, défauts chez un autre, sont les caractéristiques essentielles de l'action du souverain, les marques de sa supériorité, comme ils le sont du pouvoir impérial à Rome ; Alexandre rejette la modération et la *frugalitas* au nom de la « dignité royale » : comme l'empereur, il est qualifié de *munificus* lorsqu'il offre des sacrifices, où la profusion d'animaux et de parfums fait songer aux jeux du cirque offerts par l'empereur.¹⁰¹ Les gens de lettres qui l'accompagnent éprouvent pour lui

98 VAL., II, 20 : le parallèle est évident entre la mort de Darius et celle de Philippe (I, 24), qu'Alexandre, leur successeur, venge toutes deux ; *It.*, 57.

99 *Ep.*, 1.

100 VAL., II, 17. Dans les *Res gestae*, Bessus (*sic*) est bien un des meurtriers de Darius, mais il ambitionne seulement une récompense d'Alexandre, non le pouvoir royal (VAL., II, 20-21). *It.*, 72 (Bessus) ; *Ep.*, 3.

101 L'emportement, vertu royale : VAL., I, 8 : « omnia audens, quae natura est leonis » ; I, 13 : « perfususque omni spiritu et impetu quo leones » ; I, 16 : « At uero uulgo ut qui percitus et ui mentis calentior habebatur, quamuis cum Philippus iam sincerius amplecteretur. Videbat enim plenam indolem Martii desiderii

de la « vénération »¹⁰² et, dans l'*Itinéraire*, l'oiseau chargé de lui délivrer un présage se garde bien de laisser tomber la pierre qu'il porte sur la tête d'Alexandre, comme le relatait Arrien,¹⁰³ mais, fort respectueusement, choisit pour cible l'autel où se déroule le sacrifice :¹⁰⁴ la personne du monarque est sacrée, d'une essence supérieure,¹⁰⁵ et même lorsque Alexandre quitte les insignes royaux, son essence royale reste perceptible,¹⁰⁶ même mourant, il conserve sa supériorité intrinsèque sur les autres mortels, au point que le *Liber de morte* insiste sur le transport d'Alexandre à une « place élevée » pour recevoir le dernier hommage de ses soldats, ce qu'aucun historien antérieur au IV^e siècle ne précisait.¹⁰⁷

Cette essence royale est tout aussi visible chez les barbares. Elle se traduit immédiatement dans les apparences, ainsi que l'indiquent les portraits de Darius, de Candace, de Porus, de Cléophis,¹⁰⁸ et établit une

regalisque (...) » ; I, 23 : Philippe, malgré sa faiblesse, est « tenaillé » (*incitatus*) du désir de marcher contre une cité rebelle ; I, 45 : lorsque Alexandre menace d'emporter le trépied de la prophétesse, il est comparé à Hercule ; II, 7 : éloge de l'ardeur guerrière d'Alexandre ; III, 22 : la fureur d'Alexandre, son désir de tuer Candace et de se suicider, est « dignam uiro et animo sane regali ». La munificence : VAL., I, 16 : controverse sur la prodigalité d'Alexandre ; I, 33 ; voir à ce propos P. VEYNE, *Le Pain et le Cirque. Sociologie historique d'un pluralisme politique*, coll. « Points Histoire », Paris, Éd. du Seuil, 1976, p. 477-478. La controverse sur la munificence d'Alexandre ne se trouve pas dans les textes grecs.

102 VAL., I, 42 : *religio*.

103 ARR., *Anab.*, II, 26, 4.

104 *It.*, 46.

105 Valérius utilise dans les *Res gestae* beaucoup de comparatifs et de termes indiquant la supériorité d'Alexandre, par exemple *maiestas* (I, 13 : supériorité du jugement d'Alexandre).

106 VAL., II, 15 : les Perses admirent Alexandre sous son déguisement de messenger ; III, 20 et 21 : Candaule voit en Alexandre un roi, malgré son déguisement de garde du corps.

107 *Lib.*, 104.

108 VAL., II, 14 : « Alexander (...) habitum illum pompamque regiae magnificentiae mirabatur. Denique non absque ea dubitatione egit utrumne adorandus sibi idem rex foret : ita omni cultu tunc capitis tunc uestitus, sceptro etiam et indumentis pedum magnifice adornabatur aderantque ei satellitum milia stupore barbarico regem suum ut deum praesentissimum demirati. » ; III, 22 : « (...) cum regina Candace ostentatione regia processisset, superba admodum gemmato syrmate et

distinction entre eux et les peuples qu'ils gouvernent : Candace tient à se démarquer de ses sujets barbares.¹⁰⁹ L'essence royale ne pouvant se perdre, Alexandre reconnaît et respecte le caractère royal, même chez les monarques barbares qu'il a vaincus : ils ne sont ni remplacés, ni déçus, ils peuvent seulement être tués et alors ensevelis avec les honneurs dus à leur rang ; sinon, ils continuent à gouverner leur peuple.¹¹⁰

b) La « divinité » d'Alexandre : l'apothéose et le culte de la famille impériale

Cet aspect sacré de la fonction souveraine s'affirme avec éclat dans l'ascendance divine que tous ces ouvrages prêtent à Alexandre, fils et frère de dieux : proclamé fils d'Ammon ou de Jupiter, frère et émule d'Hercule et de Liber,¹¹¹ à bien y regarder, il ne semble pas cependant

gemmato diademate, statura auctior, aetate ueneranda, ut Alexandro recordanti ad Olympiadem matrem eius aestimatio conueniret, dedit prorsus sciri sese et opulentiam suam. » ; *It.*, 111 : « (...) potens Indiae Porus erat, stupendus satis supra hominum magnitudines, neque uero ingenio inferior quam artubus. » ; *Ep.*, 45 : « [Cleophis] erat (...) statu ac dignitate ea, uti nobili loco orta atque imperio digna uideretur. ».

109 VAL., III, 22.

110 VAL., II, 20-21 : Darius ; III, 4 : Porus ; *It.*, 69 : Darius ; 102 : Choriénès ; 106 : le roi des Saccès ; 111 : Porus ; *Ep.*, 61 : Porus ; 64 : Alexandre n'oblige pas Porus à le suivre pour figurer à son triomphe ; 78 : le roi des Malles et des Oxydraques.

111 VAL., I, 13 ; I, 32 : « (...) Alexander Rex Genus Iouis Fecit » ; I, 46 ; II, 13 ; III, 26 : « Ego uobis Ammona patrem meum (...) iuro (...) » ; III, 34 : « (...) cornigeri genitus sub honore Lyaci » ; III, 35 : « (...) Alexander Imperator Genus Iouis Condidit » ; *It.*, 12 ; 33 : « quamuis Alexander Hammonis numine, ut paterna sui procuratione, (...) uteretur (...) » ; 50 : « Ipse Hammonis sacrum (...) », ut illa sibi opinio patris staret, (...) contendit (...) » ; 53 : « (...) patris dei oraculis confirmatus (...) » ; *Ep.*, 34 : Alexandre est considéré comme « Iouis filium » et frère d'Hercule ; 46-47 : il réussit là où Hercule a échoué ; *Lib.*, 95 : il se considère comme le digne émule d'Hercule ; 107 et 123 : Hercule est l'ancêtre d'Alexandre ; 112 : Hercule est un de ceux qui doivent accueillir Alexandre parmi les dieux ; 115 : Alexandre se qualifie au début de son testament de « Ammonis (...) filius » ; 123 : « His rebus omnibus testes sint Iuppiter Olympius, Hercules patrius noster (...) »

plus « divin » que tous les empereurs romains depuis le « divin Jules », et pas davantage un descendant d'Hercule que ne l'est le second Auguste sous la tétrarchie, qui porte le nom d'*Herculius*. En effet, même l'histoire d'Alexandre la plus romancée, les *Res gestae* de Valérius, se refuse à accréditer le récit de la conception d'Alexandre par Ammon, en la considérant comme une supercherie du mage Nectanabus,¹¹² et l'oracle d'Apollon semble même établir une distinction assez nette entre le mortel Alexandre et Hercule, « dieu destiné à la divinité ».¹¹³ Quant à l'*Itinéraire*, il ne veut voir, dans cette prétendue ascendance divine, évoquée en un raccourci ironique,¹¹⁴ qu'un bon moyen de soutenir le moral des troupes.¹¹⁵ D'ailleurs Alexandre lui-même se déclare à plusieurs reprises fils de Philippe,¹¹⁶ et surtout l'épisode de la visite au sanctuaire d'Ammon, lorsqu'il est rapporté,¹¹⁷ n'aboutit dans aucun cas à la reconnaissance formelle d'Alexandre comme fils d'Ammon – si ce n'est comme fils spirituel. Il est à peine question du surnaturel qui aurait environné cette visite.¹¹⁸

Tout comme chez les empereurs, c'est la fonction royale qui est d'essence divine, accordée par Jupiter, ou par Dieu pour les empereurs

112 VAL., I, 7 et 10 ; Alexandre n'obtient pas confirmation de sa conception divine, que Valérius traite de *fabula* (VAL., I, 30).

113 VAL., I, 45.

114 *It.*, 12 : « Alexander natus Olympiade (...) patre ambiguus fuit, Ioue Hammone tali de sobole aut Heraclide Philippo competente. »

115 *It.*, 33 et 50.

116 VAL., I, 38 ; II, 5 : « (...) patre meo Zacynthios oppugnante (...) » ; « (...) uos simulacra et imagines patris mei (...) deponendas esse duxistis. » ; *Lib.*, 122 : Alexandre parle à deux reprises de « [son] père Philippe » (« Philippi patris »).

117 VAL., I, 30 ; *It.*, 50-53. Ni l'*Épitomé* ni le *Liber de morte* n'y font allusion, alors que Quinte-Curce développait assez longuement cet épisode (IV, 7, 25-30).

118 *It.*, 50 (les deux corbeaux ou serpents qui auraient guidé Alexandre, aux dires d'ARR., *Anab.*, III, 3, 5-6) ; en revanche, et en accord avec Arrien, l'auteur préfère décrire les merveilles de l'oasis que les faits et gestes d'Alexandre et des prêtres. Contrairement à ce qui se passe chez Valérius, dans les textes grecs du *Roman*, Ammon reconnaît effectivement Alexandre pour fils.

chrétiens, et non Alexandre lui-même :¹¹⁹ ni les *Res gestae*, ni le *Liber de morte*, pourtant si romancés, ne reprennent à leur compte la tradition véhiculée par Quinte-Curce et Plutarque,¹²⁰ selon laquelle le corps d'Alexandre mort se serait conservé plusieurs jours sans altération ; au contraire, Valérius insiste même sur les onguents et les drogues qu'il a fallu utiliser pour le préserver et sur la hâte mise à le transporter.¹²¹ Lorsque, au sommet du Taurus, Alexandre fiche sa lance en terre en prononçant une formule d'imprécation,¹²² le geste souligne l'aspect sacré de la personne royale, mais ne présuppose pas une filiation divine, pas plus qu'à Rome on ne supposait fils d'un dieu le *Pater patratus* du collège des fétiaux, qui usait d'un rituel semblable pour déclarer la guerre.

On retrouve d'ailleurs dans ces récits, pour la même raison, les hésitations et les ambiguïtés que suscitent au IV^e siècle certaines pratiques de cour novatrices : la *salutatio* traditionnelle des Romains en présence de l'empereur, qui paraît être la règle aussi dans les *Res gestae*,¹²³ cède finalement le pas, dans les textes, à l'*adoratio* instituée par Dioclétien. En effet, la prosternation, qu'Alexandre avait exigée sans réussir à l'obtenir, est en usage à sa cour, que le roi l'ait réclamée¹²⁴ ou qu'elle lui répugne,¹²⁵ de même qu'elle est entrée dans les mœurs

119 C'est le sens des propos de Philippe dans les *Res gestae* : il estime Alexandre à son image, excepté son caractère « trop élevé » (*auctius*) pour qu'Alexandre le tienne de lui (VAL., I, 14), propos apparemment en contradiction avec ce qui a été dit peu avant du physique d'Alexandre, qui ne ressemble à personne (VAL., I, 13), et avec les sentiments éprouvés ensuite par Philippe, qui retrouve en Alexandre son caractère royal, mais non ses traits (VAL., I, 16) ; il s'agit là d'affirmer qu'Alexandre, bien qu'ayant l'apparence d'un mortel, est, comme l'empereur, inspiré dans ses actions par la divinité. Ce propos ambigu ne se trouve pas dans les textes grecs.

120 CVRT., X, 10, 9-13 ; PLVT., *Alex.*, 77, 5.

121 VAL., III, 34.

122 VAL., I, 42.

123 VAL., I, 4 : « protenta manu. »

124 *It.*, 92.

125 VAL., II, 22. Dans le texte A, en revanche, Alexandre déclare nettement qu'il refuse la prosternation.

auliques du IV^e siècle, et elle y suscite parfois les mêmes réserves aristocratiques :¹²⁶ encore à la fin du IV^e siècle, l'*Épitomé* préfère éviter le sujet.

Ce n'est pas son ascendance divine qui distingue Alexandre des autres mortels, mais ses vertus. Aussi sa divinisation *post mortem*, lorsqu'elle a lieu,¹²⁷ comporte toutes les caractéristiques de l'apothéose octroyée à certains empereurs pour les services qu'ils ont rendus à Rome, par exemple au III^e siècle à l'empereur Dèce, mort au combat, à Claude II le Gothique, dont la mort fut célébrée comme un sacrifice personnel aux dieux, et à Aurélien.¹²⁸ Alexandre, lui aussi, acquiert le droit de recevoir après sa mort les honneurs divins par ses mérites, et non à cause de son hypothétique filiation divine, tous les textes insistent là-dessus : Sarapis et Sésonchosis, dans les *Res gestae*, lui en donnent l'assurance,¹²⁹ il en a lui-même le pressentiment dans l'*Itinéraire*,¹³⁰ et dans le *Liber de morte*, il affirme que ses exploits, non moins glorieux que ceux de Liber et d'Hercule, l'on rendu « digne de la table des dieux ».¹³¹ Cette apothéose est accordée par les hommes – le Sénat ou le successeur de l'empereur chez les Romains, Perdiccas, successeur d'Alexandre, dans le *Liber de morte*¹³² –, et présuppose d'autant moins

126 *It.*, 92.

127 L'*Itinéraire* et l'*Épitomé* n'en font pas état, mais ce sont des textes incomplets. Même si l'*Itinéraire* relate les circonstances de la mort d'Alexandre, la première phrase du § 119 : « Cuius ne casus prius quam laudium memor sim (...) », laisse à penser que tout n'a pas encore été dit sur cette mort.

128 Il est vrai qu'Aurélien n'avait peut-être pas attendu la mort pour se voir divinisé, puisque certaines de ses monnaies le proclamaient « né dieu et maître », mais il reste un cas isolé et ne semble pas avoir été suivi par ses successeurs dans cette voie. Voir E. CIZEK, *L'empereur Aurélien et son temps*, Paris, Les Belles Lettres, 1994, p. 186-188 et 212.

129 VAL., I, 33 et surtout III, 24.

130 *It.*, 48 : « (...) condendae urbis desiderio occupatur, diuum aevo rem proximam mortalibus <non> insciens in opere pulchro perpetuari nomen auctoris » Arrien expliquait seulement qu'Alexandre désirait fonder une ville parce que l'emplacement était favorable à sa prospérité (*Anab.*, III, 1, 5).

131 *Lib.*, 95.

132 *Lib.*, 114 : « 'Scitote, Macedones, regem uestrum Alexandrum ad deos abisse.' »

une filiation divine qu'au IV^e siècle, des empereurs chrétiens en bénéficiaient, le dernier en date étant Valentinien I^{er}, divinisé par son fils Gratien en 375. Quant aux divers phénomènes célestes qui, chez Valérius, se manifestent à la mort d'Alexandre, le serpent de feu, l'aigle, l'astre transporté aux cieux, ils correspondent parfaitement à ceux qui ont coutume d'accompagner la divinisation d'un empereur depuis César et sa comète.¹³³

Le culte qu'Alexandre ordonne d'instituer en son honneur à Alexandrie après sa mort, la divinisation de ses parents, Philippe et Olympias, avec érection de statues d'or et d'argent,¹³⁴ ont certes des fondements historiques : Alexandre a bien reçu un culte divin en Égypte à l'époque ptolémaïque, sous la conduite du prêtre éponyme d'Alexandrie, et Philippe avait fait ériger dans le Philippeion d'Olympie les statues chryséléphantines des membres de la famille royale de Macédoine, parmi lesquels Philippe lui-même, Olympias et Alexandre.

Mais le soin mis par Alexandre à régler son propre culte, les modalités de celui-ci, d'autre part les honneurs rendus à Philippe de son vivant dans les sanctuaires d'Athènes,¹³⁵ l'édification d'un temple et l'instauration d'une fête solennelle et de concours en l'honneur du prédécesseur d'Alexandre, Darius,¹³⁶ et l'idée même que les dieux sont d'anciens rois divinisés¹³⁷ rappellent bien davantage les opinions et les pratiques en vigueur sous l'Empire romain qu'ils ne s'appliquent à l'époque d'Alexandre, où la divinisation d'un souverain restait un fait

133 VAL., III, 31 ; SVET., *César*, 88 ; *Claude*, 46, 1 ; *Vespasien*, 23, 8... ; *Hist. Aug., Vie de Septime Sévère*, 22, 1-2. Sur un bas-relief de l'arc de Titus à Rome, on voit un aigle emporter l'empereur au ciel ; sur un relief du socle de la colonne antonine, représentant l'apothéose de l'empereur Antonin le Pieux et de sa femme Faustine, on retrouve l'aigle et le globe autour duquel s'enroule un serpent.

134 VAL., III, 33 ; *Lib.*, 122.

135 VAL., II, 5.

136 VAL., II, 21.

137 Porus voit en Liber un conquérant « qui passe pour un dieu » chez les Grecs (VAL., III, 2 : « qui apud uos deus existimetur »). La divinité de Dionysos n'est pas discutée en revanche dans le texte A.

exceptionnel :¹³⁸ le culte qu'Alexandre semble avoir réclamé de son vivant aux cités grecques n'impliquait pas nécessairement sa divinisation ;¹³⁹ quant à Philippe, il n'a jamais reçu de culte à Athènes. En une seule occasion, qu'aucun de ces textes ne mentionne, Alexandre paraît s'être préoccupé d'établir un culte en l'honneur d'un mort, et il ne s'agissait alors ni de lui-même ou de ses parents, ni de Darius, mais de son ami Héphestion, qui n'avait jamais détenu le pouvoir suprême, bien qu'il fût le second personnage de l'Empire.¹⁴⁰ L'empereur romain, en revanche, recevait effectivement un culte divin de son vivant, au moins dans les cités grecques et orientales, et la création de collèges de prêtres, les *sodalitates*, issus de l'aristocratie et chargés du culte de l'empereur divinisé, dont les premiers furent les *sodales Augustales*, les jeux du cirque ou les concours, les temples et les statues d'or et d'argent étaient les honneurs traditionnellement dévolus à l'empereur défunt et aux membres de sa famille.¹⁴¹

3. *Un pouvoir sans partage*

Le corollaire de ce statut royal, qui fait d'Alexandre comme de l'empereur un être à part, est un pouvoir qui tend de plus en plus vers l'abso-

138 C'est seulement après la mort d'Alexandre qu'Evhémère, dans son *Histoire sacrée*, exprime l'idée que les dieux sont d'anciens souverains, divinisés après leur mort pour leurs bienfaits et leur action civilisatrice, et le culte des souverains ne s'est véritablement généralisé qu'à la fin de l'époque hellénistique.

139 Claire PRÉAUX, *op. cit.* n. 41, p. 241-243.

140 Quinte-Curce est le seul historien d'Alexandre à mentionner un échange entre Perdicas et Alexandre mourant, à propos de l'attribution des honneurs divins à celui-ci après sa mort – encore la réponse d'Alexandre est-elle bien vague (X, 5, 6 : « Rursus Perdicca interrogante quando caelestes honores haberi sibi uellet, dixit tum uelle, cum ipsi felices essent. »). Il est également le seul à rapporter qu'Alexandre avait décidé de diviniser Olympias après sa mort (IX, 6, 26 et X, 5, 30).

141 Le verbe *consecrare* utilisé par Valérius pour parler de la divinisation d'Alexandre (III, 34) est habituellement employé, lui et ses dérivés, pour signifier l'apothéose des empereurs romains. Sur le culte impérial, voir P. PETIT, *op. cit.* n. 53, t. 1 : *Le Haut-Empire (27 av. J.-C.-161 ap. J.-C.)*, p. 278.

lutisme : là encore, malgré les apparences, la situation décrite par les textes relève davantage de la réalité du IV^e siècle de notre ère que de celle du IV^e siècle avant notre ère.

En effet, si Alexandre s'entoure parfois d'une sorte de « Conseil du prince », par exemple pour juger d'une affaire de haute trahison,¹⁴² si les nobles, ses amis et ses généraux émettent quelquefois leur avis,¹⁴³ c'est de lui seul, en dernier ressort, que dépend la décision. Non seulement il ne prend jamais l'avis du peuple,¹⁴⁴ mais il n'a nul besoin d'en référer à une quelconque assemblée des soldats, comme c'était pourtant le devoir du roi de Macédoine en cas de haute trahison : l'*Itinéraire*, qui relate le complot des pages, ne dit mot de leur comparution devant l'assemblée et de leur exécution par les soldats, contrairement à son modèle Arrien,¹⁴⁵ ni de la légalisation par l'assemblée du meurtre de Clitus.¹⁴⁶ L'assemblée pouvait parfois aller à l'encontre des désirs du roi ; ainsi lors du procès de Philotas – qu'aucun de nos textes ne rapporte –, les soldats, convaincus par la plaidoirie d'Amyntas, refusèrent de le condamner.¹⁴⁷ Dans les récits du IV^e siècle, en revanche, l'armée ne se montre jamais capable de s'opposer aux volontés du souverain : si les *Res gestae* la montrent encline à se mutiner, il suffit à Alexandre d'un petit discours bien tourné pour la faire rentrer dans l'obéissance ;¹⁴⁸ dans les ouvrages suivants, il n'est même plus question de contester l'autorité du roi : les grandes séditions de l'Hyphase et d'Opis, pourtant relatées avec prolixité par Quinte-Curce et Arrien,¹⁴⁹ sont présentées sous un jour

142 *It.*, 25.

143 Par ex. VAL., II, 17 et *It.*, 44 : Parménion, à propos des offres de Darius.

144 La différence est manifeste entre les *Res gestae* de Valérius et les textes grecs, lorsqu'il s'agit de choisir un satrape pour la Perse : chez Valérius (II, 22) Alexandre choisit lui-même le satrape, dans les textes grecs il demande l'avis du peuple et se conforme au souhait des Perses.

145 *It.*, 94 ; ARR., *Anab.*, IV, 14, 2-3.

146 *It.*, 91 ; CVRT., VIII, 2, 12.

147 CVRT., VI, 8, 23-11, 9 et VI, 11, 34-VII, 2, 10 ; ARRIEN, *Anab.*, III, 26, 2 et 27, 1-3.

148 VAL., I, 44 ; II, 9 ; III, 1.

149 CVRT., IX, 2-3 ; ARR., *Anab.*, V, 25, 2-28, 4 ; VII, 8, 2-11, 7.

méconnaissable,¹⁵⁰ lorsqu'elles ne sont pas totalement absentes du récit.¹⁵¹ Dans tous les cas, et contrairement à ce qui s'est effectivement passé, Alexandre n'est pas contraint au retour par ses soldats, qui se contentent de supplications ou de conseils. Comme les armées romaines, l'armée d'Alexandre, telle qu'elle apparaît ici, peut à la rigueur être agitée de « tumultes », jamais elle ne constitue une force organisée d'opposition ou de contrôle des actes du souverain.

Il en va de même de l'entourage immédiat d'Alexandre : Ptolomé, dont Valérius fait pourtant le second d'Alexandre, ne prend pas la moindre décision sans consulter le roi,¹⁵² et lorsque certains de ses proches, Clitus ou Callisthène, se permettent de lui rappeler ses devoirs de souverain, c'est au nom de l'amitié, et non en revendiquant le principe politique de l'*isègoria* cher aux Grecs et aux Macédoniens.¹⁵³ L'*Épitomé* radicalise encore ce comportement, puisque l'on n'y voit jamais Alexandre réunir le moindre conseil : ainsi, c'est lui seul qui décide de passer le Tanais pour attaquer les Scythes, alors que, selon Quinte-Curce, il aurait convoqué ses amis en conseil.¹⁵⁴ Tout au long de l'*Épitomé* comme du *Liber de morte*, il lui suffit d'ordonner pour être obéi sans murmure : jamais il n'use de rhétorique pour persuader ses amis ou ses troupes, comme c'était le cas chez Quinte-Curce.¹⁵⁵

Ce pouvoir si étendu, qui tend à l'absolutisme, Alexandre ne laisse personne le partager véritablement avec lui. Malgré ce qu'il déclare dans

150 *It.*, 113 et 117.

151 *Ep.*, 69 : la décision de ne pas franchir l'Hyphase et de s'en retourner sur ses pas est prise librement par Alexandre ; la relation des exploits d'Alexandre prenant fin au moment où celui-ci atteint l'Océan, en même temps qu'elle offre l'image du but atteint, exclut d'autre part l'évocation du grave désaccord entre Alexandre et son armée qui se manifeste lors de la sédition d'Opis.

152 VAL., III, 19.

153 *It.*, 91 ; 92.

154 *Ep.*, 10 ; CVRT., VII, 7, 5.

155 CVRT., VII, 7, 10-19 : Alexandre cherche à persuader ses officiers d'attaquer les Scythes.

l'*Itinéraire* à propos d'Héphestion,¹⁵⁶ celui-ci ne partage dans ces récits ni le statut, ni les responsabilités politiques du roi ; il n'occupe même pas auprès de lui une place particulièrement éminente. Tous les textes le mentionnent, mais pour mémoire en quelque sorte :¹⁵⁷ chez Valérius, il n'est même pas le plus cher des amis d'Alexandre, rôle dévolu à un imaginaire et pâle Philon,¹⁵⁸ encore moins son second, rôle tenu par Ptolomée ;¹⁵⁹ ses titres de gloire militaire et politique se réduisent au ravitaillement des troupes.¹⁶⁰ L'*Itinéraire* ne le mentionne d'ailleurs qu'en un seul endroit, au mépris de son modèle Arrien, apparemment davantage pour souligner la clémence d'Alexandre que pour indiquer la place privilégiée d'Héphestion auprès du roi : le texte adopte, pour la célèbre réplique d'Alexandre à la mère de Darius, une formulation originale, qui fait disparaître le personnage dans l'aura du souverain bien plus qu'elle ne l'exalte. Les honneurs, divins selon Diodore, héroïques aux dires des autres historiens, rendus à Héphestion après sa mort, sont réservés dans nos textes du IV^e siècle au souverain lui-même ou aux membres de sa famille.

Il n'est donc pas surprenant qu'à l'instar de bien des empereurs romains, Alexandre accorde à sa mère, de son vivant également, une large place dans ses travaux et dans ses pensées, de préférence à tous ses généraux :¹⁶¹ chez aucun historien antérieur la figure d'Olympias n'a l'importance qu'elle acquiert chez Valérius, où la reine prend une part

156 *It.*, 37 : « (...) dixisse regem nihil eam erroris eius paenitere debere, in utroque enim se Alexandrum salutatum. »

157 VAL., I, 18 ; III, 17 ; *It.*, 37 ; *Ep.*, 48. *Le Liber de morte*, qui relate les derniers jours d'Alexandre, n'en parle pas, à juste titre, puisque Héphestion est mort plusieurs mois avant Alexandre.

158 VAL., III, 17.

159 VAL., III, 19.

160 *Ep.*, 48.

161 Comme à Rome, « les membres du cercle royal » occupent la première place, devant ceux qui ne bénéficient pas du statut sacré de la *domus Augusta* – ou *diuina* (VAL., III, 19 : « [Ptolomae] (...) dignitas ueluti secunda post regis ambitum uidebatur. »).

active à l'éducation de son fils¹⁶² et l'accompagne dans les débuts de son expédition – ce qui la fait assister notamment à la fondation d'Alexandrie d'Égypte et à la première victoire sur Darius – avant de se voir confier la mission de mener une troupe de prisonniers en Macédoine.¹⁶³ Même par la suite, son fils ne cesse de lui envoyer des comptes rendus détaillés de ses campagnes et déclare que pour lui plaire, il faut honorer Olympias.¹⁶⁴ L'*Itinéraire* octroie explicitement aux femmes les mêmes qualités qu'aux hommes – du moins dans la noblesse.¹⁶⁵ Outre qu'Olympias, là encore, accompagne Alexandre pendant une partie de ses campagnes,¹⁶⁶ il n'est plus question des trois cents boucliers que, selon Arrien, Alexandre avait fait parvenir à Athènes après la bataille du Granique : le roi envoie le butin à sa mère, la piété filiale remplaçant ainsi le dévouement affiché à la cause des alliés.¹⁶⁷ L'influence politique d'Olympias et la piété filiale d'Alexandre se manifestent encore dans le *Liber de morte*, lorsque Olympias obtient par la menace la destitution du préfet de Macédoine et qu'Alexandre, au seuil de la mort, se préoccupe de lui assurer un sort enviable.¹⁶⁸ On songe à ces impératrices de l'Antiquité tardive, dont certaines ont exercé le pouvoir de fait au nom de leur fils, les princesses d'Émèse par exemple – Julia Mamaea accompagnait Sévère Alexandre dans ses campagnes –, ou Justine, tutrice de Valentinien II, qui assumait le gouver-

162 VAL., I, 16 : lors de la controverse sur la générosité d'Alexandre, la lettre de Zeuxis est adressée aux deux parents, et ils écrivent en commun une lettre de reproches à leur fils.

163 VAL., I, 42.

164 VAL., III, 27-28 : « Super his quidem quas in principiis egerimus ad Asiam usque expeditiones omnia tibi nota sunt, mater mi. Aequum tamen fuit et de insequentibus te facere certiorum. » ; II, 22 : Rogodune et Roxane doivent honorer Olympias.

165 *It.*, 18 : « (...) ita nobilitas et in feminis periculis est amica. ».

166 *It.*, 18 : Olympias accompagne Alexandre jusqu'à son embarquement pour l'Asie, alors qu'Arrien ne disait mot de sa présence éventuelle aux côtés d'Alexandre à ce moment-là (*Anab.*, I, 11, 3-4).

167 *It.*, 23 ; ARR., *Anab.*, I, 16, 7.

168 *Lib.*, 87 ; 116 et 122. Le testament d'Alexandre dans les *Res gestae* contient à peu près les mêmes dispositions (VAL., III, 33).

nement de la préfecture centrale. D'ailleurs le rôle des femmes en général, dans ces textes, reflète assez bien la situation vécue aux III^e et IV^e siècles : les reines-mères, souvent plus sages que leurs fils, y tiennent une grande place, à côté des représentations féminines plus conventionnelles que sont les épouses et les Amazones ; Rogodune,¹⁶⁹ Candace,¹⁷⁰ Cléophis,¹⁷¹ sans compter cette reine d'Halicarnasse qu'Alexandre autorise à l'appeler son fils,¹⁷² si leurs actes, ou même parfois leur existence, n'ont que peu de fondement historique, ne peuvent manquer de rappeler aux lecteurs romains la dangereuse et fascinante adversaire que fut Zénobie.

B. Les divisions sociales : la noblesse et la plèbe

Quant au reste de l'édifice social sur lequel repose le pouvoir d'Alexandre, les ouvrages qui en font état s'efforcent de lui conférer une architecture plus romaine que macédonienne, à en juger par les distorsions qu'ils font subir à leurs sources.

Leur vision de cette société est en effet fondée sur l'opposition fondamentale, dans l'Antiquité tardive, entre les « premiers citoyens », la noblesse, qu'elle soit civile ou militaire, et la populace, pour ne pas dire la plèbe, civils ou simples soldats. Cette dichotomie est particulièrement évidente chez Valérius, où Alexandre distingue, entre les épreuves olympiques, les épreuves serviles – pugilat et lutte –, les plébéiennes – ceste et course à pied –, et l'épreuve aristocratique dans tous les sens du terme, la course de quadriges.¹⁷³ Cette distinction, qu'on ne trouve pas dans le plus ancien texte grec du *Roman*,¹⁷⁴ n'avait pas cours au IV^e

169 VAL., II, 12 ; II, 22.

170 VAL., III, 18-23.

171 *Ep.*, 39-45.

172 *It.*, 24.

173 VAL., I, 18.

174 Le texte A indique seulement qu'Alexandre ne s'est pas entraîné dans les autres disciplines, et que la course de chars est l'épreuve la plus réputée.

siècle avant notre ère : la course de chars était la plus onéreuse des épreuves, et comme telle la plus prestigieuse, mais elle n'était pas plus honorable que les autres ; c'était le vainqueur de la course à pied, non celui de la course de chars, qui donnait son nom à l'olympiade où il avait triomphé. D'ailleurs, chez Plutarque, l'entourage d'Alexandre le presse de se présenter à l'épreuve de course à pied, et Plutarque note seulement qu'Alexandre n'aurait accepté de concourir qu'avec des fils de rois.¹⁷⁵ Mais ici, il ne s'agit pas d'une opposition entre roi et sujets, il s'agit bien d'une opposition entre aristocrates et populace, puisque sur les neuf jeunes gens qui participent à la course de quadriges, quatre seulement sont de sang royal.¹⁷⁶ Le mépris pour l'athlétisme, considéré comme indigne d'un aristocrate, est une attitude romaine, non grecque.¹⁷⁷ Seule compte pour Alexandre l'opinion des « premiers citoyens » : Valérius précise que la réconciliation opérée par Alexandre entre ses parents est appréciée par les « premiers citoyens », et non par « tous les Macédoniens », comme le veulent les plus anciennes versions grecques du *Roman*.¹⁷⁸ Le vulgaire est en effet incapable de comprendre la grandeur du caractère d'Alexandre, qu'il trouve trop impétueux, alors même qu'Aristote vient de lui décerner un brevet de sagesse et que Philippe lui reconnaît un « caractère royal ».¹⁷⁹

On retrouve la même opposition au sein de l'armée entre les simples soldats et les gardes du corps d'Alexandre, dont l'un au moins, que les *Res gestae* comme l'*Itinéraire* nomment Ptolomée, est un futur roi. Valérius nous montre des soldats volontiers rebelles, facilement impressionnables, toujours suspects de lâcheté et de déloyauté, formant une

175 Plvt., *Alex.*, 4, 10.

176 VAL., I, 19.

177 H.-I. MARROU, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, coll. « Points Histoire », *Le monde romain*, Paris, Éd. du Seuil, 1982 (1948¹), p. 37-39.

178 VAL., I, 22.

179 VAL., I, 16 : cette controverse sur le caractère d'Alexandre ne se trouve pas dans les textes grecs (texte A : « Alexandre était chéri de tous pour son intelligence et sa combativité » ; texte L : « Tout le monde aimait Alexandre pour son intelligence et ses qualités de combattant »).

multitude irréfléchie.¹⁸⁰ Et ce n'est pas seulement une vision de roman, puisqu'un texte à prétention historique comme l'*Itinéraire* reprend la même distinction, exprime le même dédain, en ironisant sur la crédulité des soldats, qui espèrent la victoire parce qu'ils s'imaginent qu'Alexandre est le fils d'un dieu.¹⁸¹ Ces gens qui se laissent aisément duper, comme le montrait déjà Valérius,¹⁸² n'ont rien de commun avec les soldats macédoniens décrits par les historiens d'Alexandre antérieurs, qui, bien loin de croire à cette filiation divine, n'hésitaient pas à s'en moquer : lors de la sédition d'Opis, les soldats, aux dires d'Arrien, suggérèrent ironiquement à Alexandre de faire campagne avec son père Ammon.¹⁸³ Ils ressemblent en revanche trait pour trait aux soldats romains de Tacite, d'Ammien Marcellin, ou de l'*Histoire Auguste*.

Comme l'empereur romain, qui n'est officiellement que le premier des sénateurs, Alexandre trouve dans les aristocrates ses appuis naturels, dotés de vertus semblables aux siennes – Valérius leur fait d'ailleurs suivre les mêmes études.¹⁸⁴ Non seulement il semble qu'ils lui apportent un soutien financier,¹⁸⁵ mais ils agissent en amis dévoués, qui ne s'opposent jamais aux desseins du roi – sinon pour son bien –, ou du moins en gardiens des vertus du monarque :¹⁸⁶ ainsi, chez Valérius, ce n'est pas un haut personnage de la cour qui insulte Alexandre lors du mariage de Philippe avec Cléopâtre, mais seulement un des favoris du roi, contrairement à la tradition qui place l'injure dans la bouche de l'oncle de Cléopâtre, Attale, tradition suivie en partie par une des versions du *Roman grec* ;¹⁸⁷ le complot attribué à Philotas, noble macé-

180 VAL., I, 37 ; I, 41 ; I, 44 ; II, 9 ; III, 1 ; III, 2.

181 *It.*, 33.

182 VAL., I, 30 : « (...) ad prodendam militibus confidentiam patri Ammoni id se fecisse inscriptione testatur. ».

183 ARR., *Anab.*, VII, 8, 3.

184 VAL., I, 16.

185 VAL., I, 26 : le *collatus* offert à Alexandre par « les soutiens de sa politique » fait penser à la *collatio*, offrande faite à l'empereur, puis impôt payé par les sénateurs.

186 VAL., III, 17 (Philon) ; *It.*, 90-94 : Clitus est en revanche blâmé par Arrien pour ses outrages d'ivrogne à l'égard de son souverain (*Anab.*, IV, 8, 4-9, 1).

187 VAL., I, 21 ; texte L, I, 20-21 : dans cette version, Lysias est le père de Cléopâtre.

donien, n'est évoqué nulle part ; quant à la mort d'Alexandre, si Valérius en fait un assassinat, il ne la présente pas comme le résultat d'un vaste complot ourdi par ses proches : un seul homme, aidé d'un serviteur, est en cause, alors que le *Roman* grec implique un bon nombre de grands personnages.¹⁸⁸ Les aristocrates apparaissent comme les défenseurs par excellence du souverain : lorsque Alexandre donne l'assaut à une cité indienne, seuls l'accompagnent ses gardes du corps, Peucestès et Ptolomée ; il n'est plus question du soldat Abréas, mentionné par Arrien, qui est mort dans l'aventure :¹⁸⁹ seule « la noblesse est (...) l'amie du danger ».¹⁹⁰

Il n'est donc pas étonnant que le roi, s'il méprise les « gens du peuple »¹⁹¹ et se méfie de ses soldats,¹⁹² qu'il sait cependant pouvoir manœuvrer à sa guise avec quelques belles paroles,¹⁹³ accorde aux nobles sa confiance et la première place auprès de lui,¹⁹⁴ sans jamais faire appel contre eux à une assemblée des soldats pour les faire condamner, contrairement à ce que relataient Quinte-Curce et Arrien.¹⁹⁵

À la fin du IV^e siècle en revanche, des ouvrages comme l'*Épitomé* et le *Liber de morte* ont nettement tendance à niveler les différences de condition face au souverain : comme les simples soldats, les hauts personnages sont tenus d'obéir sans discussion à Alexandre ;¹⁹⁶ certains

188 VAL., III, 31.

189 *It.*, 115 ; *Anab.*, VI, 9, 3 et 10, 1.

190 *It.*, 18.

191 VAL., I, 16 (controverse sur la libéralité).

192 VAL., II, 9 : il soupçonne ses soldats de déloyauté.

193 *It.*, 32-33 : l'auteur ironise sur les envolées rhétoriques destinées à masquer la terrible réalité de la mort à donner ou à recevoir, juste avant la bataille d'Issus, et sur la crédulité des soldats qui voient en Alexandre le fils d'Hammon.

194 Alexandre réunit, au reçu des propositions de Darius, une assemblée de nobles, et non de soldats, comme dans le *Roman* grec (VAL., II, 17).

195 Complot d'Alexandre fils d'Aéropus, le Lynceste ; affaire Philotas ; complot des pages. Dans l'*Itinéraire*, Alexandre laisse même la vie sauve aux nobles réfugiés dans le temple d'Hercule, alors que le reste de la population est massacré (*It.*, 42).

196 *Ep.*, 10 : « (...) Macedones studiosae regi parentes (...) » ; aucun général d'Alexandre n'émet le moindre avis, comme c'était encore le cas, par exemple de Parménion, dans les *Res gestae* et dans l'*Itinéraire*.

s'entendent pour l'assassiner,¹⁹⁷ alors que les simples soldats pleurent sa perte.¹⁹⁸ Mais cette évolution cherche moins à rejoindre la réalité historique de l'époque d'Alexandre qu'à traduire une tendance du pouvoir impérial romain : il n'y a pas d'assemblée des soldats, il n'y a plus de conseil des amis, le souverain gouverne absolument seul.

III – La civilisation

A. Le mode de vie du souverain

De ce pouvoir royal revu et corrigé par nos auteurs découle, pour Alexandre, un mode de vie en grande partie calqué sur celui d'un empereur romain. La vie de cour, décrite surtout dans les *Res gestae* et dans le *Liber de morte*, semble en effet le reflet assez fidèle de la vie de cour impériale, qu'il s'agisse de la participation des femmes mariées aux banquets, coutume romaine et non grecque,¹⁹⁹ de l'administration de la maison du roi, avec ses *ministeria*,²⁰⁰ son « personnel de la cour »,²⁰¹ son « intendant des finances »²⁰² et ses *cubicularii*,²⁰³ ou même de certains aménagements du palais, comme l'endroit choisi par Philippe pour

197 *Lib.*, 97-98.

198 *Lib.*, 105.

199 VAL., I, 10 et 42 : Olympias assiste au banquet en l'honneur du retour de son mari et à celui, offert par Alexandre, qui précède son propre retour en Macédoine.

200 VAL., I, 4 : « ministerium regale » ; le texte A du *Roman* grec n'en parle pas ; dans le texte L, Olympias demande simplement « à tous » de s'éloigner.

201 *It.*, 98 : « aulicum ministerium. »

202 VAL., I, 16 : « sumptibus praefectus » : ce passage sur les largesses d'Alexandre, qui ne se trouve pas dans les textes grecs, rappelle l'importance prise par les services de la *res priuata* au IV^e siècle.

203 *Lib.*, 91 : les *cubicularii* introduisent une solliciteuse auprès d'Alexandre. Cet emploi rappelle l'importance acquise à la cour impériale par le service du *cubiculum* dès le début du IV^e siècle.

se délasser, qui s'apparente aux volières chères aux riches Romains.²⁰⁴ La course de chars est également un divertissement – ou une compétition – prisé autant des Romains que de l'Alexandre des *Res gestae*,²⁰⁵ et « l'exultation » de celui-ci après sa victoire²⁰⁶ s'explique aussi par l'adéquation existant dans l'esprit des Romains entre la course de chars et la guerre,²⁰⁷ entre le cocher vainqueur aux jeux et l'empereur triomphateur monté sur un quadrigé.²⁰⁸ D'ailleurs c'est bien cette dernière image qui s'impose, lorsque Alexandre monte au temple de Jupiter Olympien, ceint de sa couronne, tel l'empereur montant au Capitole²⁰⁹.

Alexandre ne se contente pas de vivre en César, il meurt aussi comme un César : il reçoit les mêmes avertissements surnaturels que les empereurs romains en danger de mort, à savoir la naissance de monstres,²¹⁰

- 204 VAL., I, 11. Dans l'*Histoire Auguste*, Vie d'Alexandre Sévère, 41, 6-7, l'empereur éprouve une prédilection pour ce genre d'endroits : « Habuit sane in Palatio unum genus uoluptatis, quo maxime delectatus est et quo sollicitudines publicas subleuabat. Nam auaritia instituerat pauonum, fasianorum, gallinaceorum, anatum, perdicum etiam, hisque uehementer oblectabatur (...) ».
- 205 Ammien Marcellin, en dressant le tableau des mœurs à Rome au IV^e siècle, signale à plusieurs reprises l'importance énorme accordée par toutes les couches de la société aux jeux du cirque (XIV, 6, 25-26 ; XXVIII, 4, 11 et 29-31). Plusieurs empereurs ont conduit des chars, en privé ou en public (P. VEYNE, *op. cit.* n. 101, p. 640 et note 387 du chapitre IV).
- 206 VAL., I, 20.
- 207 Les rites marquant la fin d'une campagne militaire comprenaient, à Rome, une course de chars.
- 208 P. VEYNE, *op. cit.* n. 101, p. 662 : « La victoire d'une des factions de cochers au Cirque était une belle occasion de saluer, en un rituel symbolique, la victoire perpétuelle du souverain et de transformer les cérémonies du Cirque en une sorte de triomphe. » Si bien qu'au IV^e siècle, il n'y a rien de déshonorant, pour un consul, à se faire figurer sur un char, parmi les représentants des factions du cirque, ainsi qu'en témoigne la marqueterie de marbre provenant de la basilique de Junius Bassus, à Rome. Il est à noter qu'aux Jeux olympiques, ce n'était pas le propriétaire du quadrigé qui faisait la course, mais un serviteur.
- 209 VAL., I, 19.
- 210 VAL., III, 30 ; *Lib.*, 90-94 ; TACITE, *Annales*, XII, 64, 1 (à propos de l'empoisonnement de Claude par Agrippine) et XV, 47, 1-2 (à propos de la conjuration de Pison, qui menace Néron).

qui ne figure pas en revanche dans la liste des présages de la mort d'Alexandre fournie par la tradition historique ; dans au moins deux cas, il est empoisonné à l'instigation d'un haut personnage, à la suite d'une querelle de factions et d'une intrigue de palais comme en connaissait la cour impériale depuis l'instauration du principat.²¹¹ L'agonie d'Alexandre elle-même, dans le *Liber de morte*, n'est pas sans analogie avec celle de l'empereur Claude, telle que l'a racontée Tacite : on trouve dans les deux cas la plume imprégnée de poison, chargée de parfaire le crime.²¹² De même, les rites funèbres à la mort d'Alexandre évoqués par le *Liber de morte* sont inspirés de ceux pratiqués par les Romains : Roxane, la plus proche parente, recueille son dernier souffle et lui ferme les yeux ;²¹³ la *conclamatio*, l'appel du mort par tous les présents, a déjà eu lieu par anticipation, lorsque Philippe prévoit la mort du roi à la vue du monstrueux enfant mort-né ;²¹⁴ enfin, les amis d'Alexandre qui annoncent sa mort à l'armée ont la tête voilée et les yeux fixés au sol, et l'on demande aux soldats d'échanger des paroles de bon augure et de s'abstenir des paroles de mauvais augure.²¹⁵ Quant au tombeau qui doit être élevé au roi à Alexandrie, et où il doit reposer dans un sarcophage d'or,²¹⁶ c'est, à l'époque d'Alexandre, une coutume orientale, et Quinte-Curce indique seulement la volonté d'Alexandre de faire transporter son corps auprès d'Hammon,²¹⁷ mais au IV^e siècle, il fait songer au tombeau que Constantin a voulu édifier pour lui-même dans la ville qu'il avait fondée et qui portait son nom. Même les conséquences de la mort d'Alexandre, telles qu'elles lui sont prédites dans les *Res gestae* – mise à mort immédiate de sa mère et de son épouse, attaque des Perses et des

211 VAL., III, 31 ; *Lib.*, 87-89 et 96-98.

212 *Lib.*, 99 : « Interim Alexandro male factum est. Cum uomere uellet ac posceret pinnam, eam pinnam Iolaus ueneno perunctam tradidit regi. Ille ubi in fauces demisit (...) » ; TACITE, *Annales*, XII, 67, 2 : « Ille, tamquam nisus euomentis adiuuaret, pinnam, rapido ueneno inlitam, faucibus eius demisisse creditur (...) »

213 *Lib.*, 112.

214 *Lib.*, 93 : « Haec ubi aspexit, maxima uoce conclamauit (...) »

215 *Lib.*, 114.

216 VAL., III, 34 ; 33 ; *Lib.*, 108 ; 111 ; 119.

217 CVRT., X, 5, 4.

Indiens –,²¹⁸ rappellent davantage ce qui risque de se produire, dans l'Antiquité tardive, à la mort d'un empereur, que ce qui s'est réellement passé à la mort d'Alexandre : c'est seulement dans la version latine de Valérius que l'on trouve mention de ces attaques des Perses et des Indiens, car les historiens antérieurs parlent plus volontiers des luttes entre les Diadoques ; quant à ses proches, ils ont dans la réalité historique été assassinés plusieurs années après la mort du conquérant, et leur mort n'est donc pas, comme l'envisage l'auteur des *Res gestae*, un corollaire de la sienne.²¹⁹

B. La religion

Dans les pratiques religieuses d'Alexandre et le choix des dieux qu'il invoque se reflète également la société romaine du IV^e siècle, et les différences, manifestes surtout entre les *Res gestae* et les ouvrages suivants, semblent trahir une certaine évolution des sensibilités, ou en tout cas exprimer les deux conceptions divergentes des rapports entre les hommes et les dieux qui coexistent à cette époque.

1. La bienveillance des dieux dans les *Res gestae*

a) Dieux traditionnels du panthéon romain

Les *Res gestae* évoquent en effet à plusieurs reprises les dieux traditionnels du panthéon romain, ceux représentés sur les tablettes de Nectanabus,²²⁰ mais aussi Junon, Hercule ou Minerve,²²¹ qui, associés à

218 VAL., III, 17.

219 Olympias a été mise à mort en 316 avant J.-C., soit sept ans après la mort d'Alexandre ; Roxane et son fils ont été assassinés en 310 avant J.-C., soit treize ans après la mort d'Alexandre.

220 VAL., I, 4 : Jupiter, le Soleil, la Lune, Mars, Mercure, Vénus et Saturne.

Jupiter ou à Ammon, garantissent le respect des serments ou sont honorés de concert avec lui : or Jupiter, Junon et Minerve forment à Rome la triade capitoline, et Hercule a été très tôt honoré à Rome au Forum boarium, puisqu'il était censé avoir tué le monstrueux brigand Cacus sur l'Aventin.²²² Jupiter Olympien²²³ protège le premier des tétrarques, et Hercule avait été pris pour modèle par plusieurs empereurs, Commode, Trajan, mais aussi l'un des tétrarques surnommé *Herculius*. Au IV^e siècle, les grandes familles sénatoriales honorent encore Hercule, dont l'empereur Julien fait une sorte de Christ.²²⁴

Apollon, qui apparaît à Alexandre en rêve sous le nom de Phébus,²²⁵ a été honoré à Rome dès le milieu du V^e siècle avant J.-C. comme dieu guérisseur, et par les empereurs sur le Palatin à partir d'Auguste, qui lui a érigé un temple pour célébrer la victoire d'Actium ; au IV^e siècle de notre ère, il est pris, sous la figure du Soleil, pour modèle par le jeune Constantin, qui le représente comme *Sol Inuictus* sur ses monnaies et, à Rome, sur l'arc qui, en 315, rappelle la victoire sur Maxence.²²⁶ Son oracle à Delphes, que consultent Philippe et sans doute aussi les Thébains,²²⁷ et qui reçoit les dons d'Alexandre,²²⁸ est prestigieux également aux yeux des Romains, païens et chrétiens ; il est encore consulté, si l'on en croit le rédacteur de la *Vie de Pescennius Niger* dans l'*Histoire Auguste*,²²⁹ à l'époque de Septime Sévère, justement à propos des détenteurs de l'Empire, et l'empereur Julien désire le restaurer. Quant à

222 VERG., *En.*, VIII, v. 185-275. C'est à cause de ce haut fait qu'Hercule était honoré à l'*Ara Maxima*.

223 VAL., I, 19.

224 Voir sur le culte d'Hercule dans l'Antiquité tardive le livre classique de M. SIMON, *Hercule et le christianisme*, Paris, s.d. (1955), en particulier sur Hercule, Christ païen, p. 127-160.

225 VAL., I, 30.

226 Vers 328 encore, pour représenter Constantin dans sa nouvelle capitale, on utilise une statue d'Apollon provenant de Troie (P. CHUVIN, *Chronique des derniers païens*, Paris, 1991² (1990), p. 35-36).

227 VAL., I, 15 ; I, 47.

228 VAL., III, 33.

229 *Hist. Aug.*, *Vie de Pescennius Niger*, 8.

la consultation par Alexandre de l'oracle d'Apollon, du fait que Valérius déplace l'épisode de Delphes à Agrigente, en lui donnant une coloration virgilienne, elle évoque un peu la consultation de la Sibylle de Cumes par Énée, l'ancêtre de Rome et des premiers empereurs.²³⁰

Alexandre sacrifie également au Soleil, dans l'île qui lui est consacrée, et la représentation du dieu qui se trouve là rappelle que plusieurs empereurs romains ont désiré se voir statufiés sous les traits du Soleil, notamment Néron et Gallien, avant même qu'Aurélien ne fit édifier à Rome un temple en son honneur, à la fin du III^e siècle.²³¹

La consultation par Alexandre de l'oracle du Soleil et de la Lune présente une association de divinités traditionnelle, revivifiée pour les Romains de l'Antiquité tardive par toutes les spéculations religieuses à caractère astrologique qui avaient cours de leur temps.²³²

Enfin, si la vénération d'un « Bon Génie » est attestée à Alexandrie,²³³ elle l'est également à Rome,²³⁴ et le tombeau élevé à ce grand serpent, qui est aussi une figure du père d'Alexandre – Ammon ou

230 VAL., I, 45. Chez Plutarque, c'est une exclamation de la Pythie, en dehors du temple, qu'Alexandre prend comme une prédiction (*Alex.*, 14, 6-7 ; chez Valérius en revanche, comme chez Virgile, la prédiction vient de l'*adytum* (« Hisce dictis ex adyto (...) » ; *Énéide*, VI, v. 98 : « Talibus ex adyto dictis... »).

231 VAL., III, 28 : la description du groupe sculpté correspond même tout à fait au projet de Gallien dont parle l'*Histoire Auguste, Vie des deux Galliens*, 18, 2-4. – Le temple du Soleil, érigé à partir de 273, s'élevait près de la via Lata (aujourd'hui via del Corso), non loin de la piazza S. Silvestro, voir F. COARELLI, *Guide archéologique de Rome*, Paris 1994, p. 171. Pour la mise en place à Rome d'un culte solaire officiel par l'empereur Aurélien, voir E. CIZEK, *op. cit.* n. 128, p. 177-182 (le temple du soleil : p. 179-180).

232 VAL., III, 17. Hadrien déjà, par ailleurs féru d'astrologie, aurait entrepris d'ériger une statue dédiée à la Lune, pour faire pendant au Colosse de Néron consacré au Soleil (*Hist. Aug., Vie d'Hadrien*, 19, 13). On trouve des représentations de la déesse Luna Lucifera conduisant son char sur une monnaie de l'impératrice Julia Domna, et des représentations du Soleil et de la Lune en médailles symétriques sur les petits côtés de l'arc de Constantin, sur des bas-reliefs mithriaques, ou au côté d'Isis et de Sérapis.

233 P. CHUVIN, *op. cit.* n. 226, p. 49.

234 TITE-LIVE, *Histoire romaine*, XXI, 62.

Nectanabus –, la piété dont Alexandre fait preuve en cette circonstance,²³⁵ ne sont pas sans rappeler l'épisode virgilien du sacrifice offert par Énée au tombeau de son père Anchise, au cours duquel surgit un serpent semblable, « génie du lieu » ou « serviteur du héros ».²³⁶ De même, l'expression « dieux pénates », employée, de manière assez impropre, pour désigner les petits serpents qui se répandent dans les maisons, contribue à créer, dans ce passage, une atmosphère de fable latine.²³⁷

Le banquet qu'Alexandre offre aux dieux s'apparente par ailleurs à un lectisterne, ce repas que les Romains offraient, dans certaines circonstances exceptionnelles, aux statues des dieux, qu'ils plaçaient sur des lits devant une table chargée de mets.²³⁸

b) Le nouveau paganisme de l'Antiquité tardive

Les dieux romains traditionnels sont cependant concurrencés, dans les *Res gestae*, par des dieux dont l'origine étrangère est plus marquée, comme Osiris, Ammon et surtout Sarapis : Osiris, dont la légende connaît une grande vogue dans l'Antiquité tardive, a droit à un sacrifice ;²³⁹ Ammon n'est jamais confondu ici avec Jupiter, comme c'était souvent le cas, et apparaît comme fondamentalement libyen ; Sarapis, quant à lui, est un dieu assurément mieux connu des Romains que

235 VAL., I, 32.

236 *Énéide*, V, v. 84-96.

237 VAL., I, 32. Le terme « pénates » semble se justifier par le fait que ces serpents envahissent le « fond » (*penitus*, formé, comme *Penates*, sur *penus* « provisions de bouche, garde-manger », cf. ERNOUT-MEILLET, *Dictionnaire étymologique de la l. latine*, s. u. « *penus, -oris* ») des demeures, mais ils ne sont pas les dieux des Macédoniens. Les textes grecs les appellent « bons génies ».

238 VAL., III, 24. Il y a mention de lectisternes par exemple dans TITE-LIVE, XXI, 62 ; XXII, 10. Dans les textes grecs du *Roman*, Alexandre n'offre pas de banquet, mais tout au plus un sacrifice et des libations, et il pénètre à l'intérieur de la grotte où les dieux sont déjà installés. Sur l'origine étrusque et, par suite, le caractère spécifiquement romain, malgré des influences grecques, du lectisterne, voir G. DUMÉZIL, *La religion romaine archaïque*, Paris 1966, p. 541-542.

239 VAL., I, 31.

d'Alexandre, puisque son culte n'a véritablement pris son essor que sous les Ptolémées,²⁴⁰ puis s'est implanté à Rome sous Caligula et Domitien ; Vespasien serait allé le consulter à Alexandrie pour assurer son pouvoir,²⁴¹ mais il n'a obtenu véritablement droit de cité que sous Caracalla, qui fit édifier un Serapeum sur les pentes du Quirinal. Or c'est Sarapis, et non Jupiter, que Valérius considère comme le dieu suprême.²⁴²

Néanmoins les *Res gestae* évitent en général de trop préciser les dieux auxquels Alexandre a affaire : même si, dans certaines circonstances, Alexandre accomplit un sacrifice à une divinité bien déterminée, comme Neptune,²⁴³ très souvent les dieux auxquels il s'adresse ne sont pas désignés par leur nom : Valérius parle du *numen*, des « puissances supérieures », des « habitants du ciel », ou de la « volonté divine » ;²⁴⁴ à Tyr, on ne sait qui avertit Alexandre en rêve.²⁴⁵ Cette répugnance à nommer les dieux est assez caractéristique de la religiosité du IV^e siècle, notamment de la spiritualité néoplatonicienne,²⁴⁶ de même que l'hésita-

240 Claire PRÉAUX, *op. cit.* n. 41, t. 2, p. 649-655.

241 SVET., *Vespasien*, 7 ; TAC., *Histoires*, IV, 81-84. Sur l'introduction, puis la diffusion du culte de Sarapis à Rome, voir l'étude classique de F. CUMONT, *Les religions orientales dans le paganisme romain*, Paris 1929⁴ (repris en 1963), p. 75-80.

242 VAL., I, 30 et 33 ; III, 24.

243 VAL., I, 44 ; III, 28.

244 VAL., I, 23 : « le dieu » (*deus*) donne généreusement l'eau et la terre que vendent les Perses ; I, 30 : à l'oasis d'Ammon, c'est le *numen* qui assure Alexandre de sa protection ; I, 33 : Alexandre ne sait nommer le dieu suprême auquel il sacrifie (« quisque tu deum rex es qui... ») ; I, 38 : « les puissances supérieures du ciel » (« *superna caelitem uis* ») ; I, 41 : les Perses voient dans la pluie l'hostilité du « ciel » à leur égard (*caelitus*) ; II, 9 : « (...) que le dieu (*deus*) et l'orgueil de votre valeur nous en préservent » ; « les dieux » (*dei*) ; III, 4 : « comme l'exige la loi divine » (« *ut fas exigit* ») ; III, 6 : « la loi des dieux » (*deorum lex*), dit Alexandre ; les gymnosophistes parlent du dieu (*deus*), mais aussi, un peu plus loin, des dieux (*dei*)...

245 VAL., I, 35.

246 Sur l'Un chez Plotin, principe divin qui se conçoit comme l'Unité absolue, on se reportera entre autres à P. HADOT, *Plotin ou la simplicité du regard*, Paris 1963, p. 63 sqq. Sur le changement entre la foi de Dioclétien, attaché à la pluralité des vieux dieux du paganisme, et celle de Constantin, converti au Dieu Un des chré-

tion entre le singulier et le pluriel, « le dieu » ou « les dieux ». On retire finalement de ce texte l'impression qu'Alexandre, et les hommes en général, sont le jouet de grandes forces impersonnelles, la loi divine (*fas*), le destin (*fatum*), la Fortune (*fortuna*), qui les gouvernent bien davantage que ne le fait Sarapis : celui-ci intervient fort peu dans le récit, malgré son statut de « roi des dieux »,²⁴⁷ et à bien y regarder, les dieux romains traditionnels ne sont guère plus que des symboles astrologiques ou les allégories des éléments de l'univers ;²⁴⁸ les dieux ont beau porter un nom, ils semblent presque interchangeables, tant ils sont peu caractérisés, sans rôle clairement défini, sans personnalité, sans particularités physiques autres que leur nature ignée, commune à tous,²⁴⁹ à tel point que le dieu Ammon, dont l'oracle est sollicité par Alexandre, se présente sous le nom de Phébus, en s'attribuant les cornes de la lune, et que l'on peut représenter Sarapis à l'image de Jupiter.²⁵⁰

Les dieux apparaissent ainsi comme de simples figures et comme des messagers du destin, auquel les hommes sont soumis irrémédiablement et qu'ils ne peuvent éviter : l'union d'Olympias et de Nectanabus est inscrite dans les étoiles, de même que le destin d'Alexandre ;²⁵¹ mais les humains peuvent lire leur destinée dans les astres, la connaître par les rêves, par des présages ou par des oracles, ce qui explique l'importance

tiens, voir P. BROWN, *L'essor du christianisme occidental. Triomphe et diversité 200-1000*, trad. fr. Paris 1997, p. 36-37.

247 VAL., I, 33.

248 Ainsi Neptune, auquel Alexandre sacrifie au lac Méotide et sur la mer Rouge (VAL., I, 44 ; III, 28), et dont Aristote emploie le nom par métonymie, pour désigner l'empire des mers (VAL., III, 27).

249 VAL., III, 24 : « dans une lumière faible mais d'où jaillissaient des éclairs », « les yeux des dieux (...) lançaient des flammes » ; Sarapis est « une figure (...) aussi rayonnante et éclatante que l'éther ». Ammon est le seul dieu doté d'attributs bien définis, mais avant tout, semble-t-il, pour des raisons inhérentes au récit, afin de permettre à Nectanabus de se déguiser (VAL., I, 4-7).

250 VAL., I, 30 ; I, 33.

251 VAL., I, 4 ; I, 12 ; I, 14 : « (...) nulli mortalium contra fatum permissa est fuga » ; II, 21 : « (...) diis ista sententia est quam exsequi mortalibus sit necesse. » ; III, 6 : « Non haec sane nobis (...) in manu sunt, enim deorum uiuimus lege, quam homines exsequi sit necesse. ».

qu'Alexandre attache à toutes ces manifestations.²⁵² Cette attitude, raillée par certains historiens d'Alexandre comme pure superstition,²⁵³ est considérée dans les *Res gestae* comme allant de soi ; en effet, bien avant le IV^e siècle déjà, mais à cette époque avec plus d'ardeur car ils s'inquiètent davantage de l'avenir, les Romains se sont intéressés aux signes envoyés par les dieux et leur ont consacré un riche vocabulaire. Les astrologues et les mages chargés de les déchiffrer sont bien connus à Rome sous l'Empire et très sollicités, à l'instar de Nectanabus en Macédoine.²⁵⁴ L'attention portée aux phénomènes célestes est également une caractéristique du néoplatonisme, florissant dans l'Antiquité tardive : on peut en trouver un écho dans la « ronde céleste » des étoiles, réminiscence des « chœurs dansés par ces planètes » dans le *Timée* de

252 Les prédictions abondent dans les *Res gestae* : I, 3 ; I, 11 ; I, 12 ; I, 15 ; I, 19 ; I, 30 ; I, 32 ; I, 33 ; I, 34 ; I, 35 ; I, 42 ; I, 45 ; I, 47 ; II, 1 ; II, 13 ; II, 14 ; II, 15 ; III, 17 ; III, 24 ; III, 30 ; III, 34.

253 CVRT., VII, 7, 8 : « Ita, qui post Dareum uictum hariolos et uates consulere desierat, rursus ad superstitionem, humanarum mentium ludibrium, reuolutus Aristandrum, cui credulitatem suam addixerat, explorare euentum rerum sacrificiis iubet. » ; PLVT., *Alex.*, 75, 1 : « Dès lors Alexandre devint très sensible aux signes divins et il laissa le trouble et la crainte envahir son esprit. Il n'arrivait rien d'insolite ni d'étrange, si minime que ce fût, qu'il ne prît pour un prodige et un présage, et son palais fut plein de sacrificateurs, d'exorcistes, de devins et de gens qui remplissaient le roi de sottises et de terreur ».

254 À plusieurs reprises, mages et astrologues furent chassés de Rome, mais justement à cause des pouvoirs qu'on leur attribuait, et certains empereurs, comme Tibère, les comptaient parmi leurs intimes, ou, tels Hadrien et Septime Sévère, étaient eux-mêmes experts en astrologie, semble-t-il. On prêtait aux mages et aux astrologues le pouvoir de régler jusqu'aux conflits qui opposaient l'Empire à ses voisins, à l'aide de formules magiques (*Hist. Aug., Vie d'Héliogabale*, 9, 1-2). À en croire l'*Histoire Auguste*, des astrologues jouèrent, à la naissance de Diaduménien, à peu près le même rôle que Nectanabus : « His diebus, quibus ille natus est, mathematici accepta genitura eius exclamauerunt et ipsum filium imperatoris esse et imperatorem, <quasi> mater eius adulterata esset (...) ». (*Vie de Diadumène*, 5, 1). Sur le prestige de l'astrologie et de la magie à Rome sous l'Empire, étude classique de F. CUMONT, *Les religions orientales dans le paganisme romain*, op. cit. n. 241, p. 151-180, et P.-M. CAMUS, *Ammien Marcellin, témoin des courants culturels et religieux à la fin du IV^e siècle*, Paris 1967, p. 200-222.

Platon.²⁵⁵ L'attitude fataliste d'Alexandre, qui se soumet sans broncher à son sort,²⁵⁶ si elle n'est pas conforme aux récits des historiens antérieurs, qui le montrent à plusieurs reprises forçant ou aidant le destin,²⁵⁷ si elle a longtemps répugné également aux Romains, qui conservaient la liberté de refuser le présage ou cherchaient à l'annuler par une procédure d'expiation, est entrée dans les mœurs à l'époque tardive :²⁵⁸ la magie, telle qu'elle est pratiquée dans les *Res gestae*, sert seulement à connaître le destin et à le seconder, jamais à le contrer.²⁵⁹

Si la Fortune a néanmoins sa place dans ce cadre rigide régi par le destin, et une place de choix, puisque d'elle dépendent le sort des batailles, le bonheur des hommes et leur pouvoir, à en croire Alexandre lui-même,²⁶⁰ c'est qu'elle n'agit pas en maîtresse capricieuse, mais, dans

- 255 VAL., I, 14 ; PLATON, *Timée*, 40c. Pour le néoplatonicien Plotin, dont Porphyre édite les *Ennéades* vers 300, le mouvement circulaire des planètes autour de la terre reflète l'harmonie divine, la perfection du Souverain Bien. Les néoplatoniciens s'appuient pour développer leur doctrine sur les derniers dialogues de Platon, en particulier le *Timée*. Voir É. BRÉHIER, *Histoire de la philosophie*, t. 1 : *Antiquité et Moyen Âge*, coll. « Quadrige », Paris, PUF, 1981 (1938⁴), p. 397-429, en particulier p. 400 et 405.
- 256 Par exemple VAL., III, 17 : « His compertis animoque ad necessaria confirmato (...) » Il est remarquable également de voir qu'Alexandre, pourtant averti qu'Antipater est son assassin, ne cherche pas à s'en venger (VAL., III, 31), contrairement à ce qui se passe dans les textes grecs, où soit il n'est pas au courant (textes A et L), soit il est vengé (texte C).
- 257 Par exemple CVRT., VII, 7, 21-29 (avant le combat contre les Scythes) ; PLVT., *Alex.*, 14, 6-7 (Alexandre et la Pythie) ; 16, 2 (au Granique, Alexandre change le nom du mois) ; 25, 1-2 (Alexandre devant Tyr change le calendrier).
- 258 R. BLOCH, « Liberté et déterminisme dans la divination romaine », dans *Hommages à Jean Bayet*, Bruxelles 1964, p. 89-100.
- 259 VAL., I, 4 : « Nectanabus (...) suam quoque adhibet constellationem, exploraturus an illa cum Olympiadis genitura conveniret voluntatisque potiretur. Quod cum fore deprehendisset (...) ». La seule tentative faite pour écarter un mauvais présage, celui de la mort d'Alexandre, est un échec (VAL., III, 30).
- 260 VAL., I, 18 ; I, 41 ; II, 1 : « (...) procuratione fortunae iamprimum occiduo orbe disposito (...) » ; II, 5 (la Fortune contre les Lacédémoniens) ; II, 9 (la Fortune seconde Alexandre) ; III, 2 (Porus admet que la Fortune a permis à Alexandre de vaincre les Perses) ; III, 4 (la Fortune arbitre le combat entre Alexandre et Porus) ;

son instabilité, applique la règle du juste retour des choses, de façon que chacun possède « à son tour ce qu'il transmet bientôt aux autres » ;²⁶¹ sa principale fonction consiste en effet à précipiter les rois ou les peuples trop orgueilleux de leur puissance dans l'abîme du malheur²⁶² et, en général, à maintenir l'équilibre des forces dans le monde, jusque dans le détail : l'extrême opulence des Égyptiens *doit* être compensée par leur incapacité militaire ;²⁶³ à l'ensevelissement de Nectanabus en Macédoine *doit* répondre l'ensevelissement d'Alexandre en Égypte.²⁶⁴ Ainsi, loin d'être assimilable au hasard, la Fortune apparaît plutôt ici – bien que ce nom ne lui soit jamais donné – sous les traits de Némésis, l'une des grandes divinités de l'Antiquité tardive, déesse de la justice immanente, dont Ammien Marcellin, quelques dizaines d'années plus tard, n'hésite pas à faire l'éloge dans son *Histoire* :²⁶⁵ les lieux de prédilection de cette déesse abondent dans les *Res gestae*, les champs de bataille, bien sûr, mais aussi le cirque, où Alexandre rencontre pour la première fois son destin,²⁶⁶ et l'arène où se déroule le combat de gladiateurs entre Alexandre et Porus ;²⁶⁷ certains de ses emblèmes ont également part au récit, l'œuf qui contient l'histoire d'Alexandre,²⁶⁸ ou la palme de la victoire dans le cirque.²⁶⁹

III, 17 : « Sic igitur animo laxato cum nihil iam foret quod non fortuna ex hisce appetentiis expleuisset (...) ».

261 VAL., III, 6.

262 VAL., I, 18 (Nicolas) ; I, 34 (Nectanabus) ; II, 6 (les Lacédémoniens) ; II, 7 (Darius) ; II, 16 (Darius) ; II, 17 (Xerxès, Darius et sa famille) ; II, 20 (Darius).

263 VAL., I, 34.

264 VAL., I, 14.

265 AMMIEN, XIV, 11, 25-26. Sur Némésis, voir P. CHUVIN, *op. cit.* n. 226, p. 212-217, et sur la conception de Némésis dans la théologie complexe d'Ammien (à côté de la capricieuse *Fortuna*, Némésis est l'hypostase intelligible et rationnelle de la Providence divine), voir l'excellente mise au point de P.-M. CAMUS, *Ammien Marcellin, op. cit.* n. 254, p. 173-199.

266 VAL., I, 19 (le prêtre lui prédit ses conquêtes).

267 VAL., III, 4.

268 VAL., I, 11 : l'épisode peut rappeler l'œuf pondu par Némésis changée en oie, d'où sort Hélène, cause de la guerre de Troie.

269 VAL., I, 19.

Ainsi la religion d'Alexandre, dans les *Res gestae*, réalise un mixte des diverses composantes du paganisme au IV^e siècle, tout en reconnaissant l'action prépondérante d'une Fortune-Némésis au service de la divine Providence : l'histoire se déroule selon un plan divin qui vise à préserver l'ordre du monde.²⁷⁰

c) La confiance dans le plan divin

Cette conception somme toute optimiste, caractéristique du « nouveau – ou second – paganisme », qui fait confiance aux dieux,²⁷¹ ne se retrouve pas dans les autres ouvrages consacrés au IV^e siècle à Alexandre. On remarque en effet que les dieux des *Res gestae* sont inmanquablement bienveillants : Sarapis est d'ailleurs un dieu renommé pour sa « philanthropie », il est, chez Valérius, toujours et partout à l'écoute des mortels.²⁷² Ammon est un gage de fécondité, un bon conseiller, un protecteur, un guide.²⁷³ Hercule et Liber ne songent qu'à faire le bonheur des gens, sans idée de vengeance :²⁷⁴ c'est oublier évidemment tous les récits relatant les colères meurtrières d'Hercule contre ceux qui le frustrent de sa récompense, notamment les Thébains ingrats, et la cruauté de Liber-Bacchus envers ceux qui se refusent à le reconnaître, et

270 Même si la figure de Sarapis, dieu « *idem ubique totus ac praesens* », « qu'on n'invoque jamais en vain » (VAL., III, 24), présente des traits communs avec le dieu des chrétiens, le polythéisme est bien affirmé : Sarapis, « patron de tout l'univers », n'est que le roi des dieux (VAL., I, 33 et III, 24), non le seul dieu. Les sacrifices, et notamment ceux offerts à Sarapis, à grand renfort d'aromates et d'hécatombe (VAL., I, 33), n'ont rien de chrétien.

271 P. VEYNE, *La société romaine*, chap. 8 : « Une évolution du paganisme gréco-romain : injustice ou piété des dieux, leurs ordres et 'oracles' », Paris 1991, p. 281-310, pour qui, p. 281, « un second paganisme succède à la religiosité hellénistique (l'époque flavienne étant peut-être la ligne de partage de cette longue transformation) » ; sur cette seconde religiosité, où s'impose l'idée d'un dieu unique, voir les pages d'H.-I. MARROU, *Décadence romaine ou antiquité tardive ? III^e-VI^e siècle*, Paris 1977, p. 46-47.

272 VAL., III, 24.

273 VAL., I, 4; I, 24; I, 30; II, 13; III, 18.

274 VAL., I, 46.

en premier lieu ces mêmes Thébains.²⁷⁵ Alexandre et son armée, en difficulté face aux Perses, voient s'abattre une pluie providentielle, « signe (...) du ciel », qui met leurs adversaires en fuite, par un prodige semblable à celui dont avait bénéficié l'armée de Marc-Aurèle dans une bataille contre les Quades,²⁷⁶ prodige inconnu des textes grecs ; errant à l'aveuglette dans les ténèbres, ils doivent leur salut à des divinités anonymes.²⁷⁷ Une étoile, représentant à coup sûr un dieu, permet à Alexandre d'échapper aux Perses lancés à sa poursuite.²⁷⁸ On chercherait vainement, dans les *Res gestae*, un dieu qui veuille nuire aux hommes.²⁷⁹ Bien au contraire : si les hommes étaient à même de saisir l'ensemble du plan divin, à l'échelle de l'éternité, ils comprendraient que, malgré la mort et les maux de toutes sortes qui s'abattent sur eux, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.²⁸⁰ C'est d'ailleurs ce que semble avoir compris la mère de Darius qui, après la mort de son fils, loue la bienveillance des dieux, puisque celle-ci a permis aux Perses de trouver en Alexandre un roi aussi excellent.²⁸¹

2. Dans les ouvrages suivants, un retour à la religion traditionnelle

a) Suprématie des anciens dieux romains

Mais l'*Itinéraire*, et plus tard l'*Épitomé* et le *Liber de morte* révèlent une orientation religieuse fort différente : ces ouvrages reviennent aux

275 Voir, par exemple, EURIPIDE, *Héraclès*, v. 568-573 ; *Les Bacchantes*, v. 23-52.

276 VAL., I, 41 ; voir DION CASSIUS, *Histoire romaine*, LXXII, 8-10 (ce prodige est représenté sur la colonne de Marc-Aurèle).

277 VAL., III, 28. Dans le texte A, ce sont simplement des Perses qui éclairent la route.

278 VAL., II, 15.

279 Dans les textes grecs, les dieux de l'Égypte sont des traîtres, qui marchent contre Nectanébo à la tête des armées ennemies (textes A et L, I, 3 et 34) : cette image forte est absente du récit de Valérius, où Nectanabus comprend qu'il doit fuir grâce aux avertissements des dieux, sans pour autant se voir chassé par ses propres dieux.

280 VAL., I, 33 : « Mens quippe homulli non uidet uariantia
quod haec reformet perpes acuiternitas. »

281 VAL., II, 22.

conceptions de « l'ancien paganisme ». Les dieux bienveillants, d'origines diverses, disparaissent au profit des vieilles divinités traditionnellement invoquées par les Romains :²⁸² la triade capitoline,²⁸³ Hercule²⁸⁴ et Apollon,²⁸⁵ mais aussi Liber, bien plus abondamment cité dans ces textes que dans les *Res gestae*,²⁸⁶ ce qui correspond sans doute à la dévotion que le véritable Alexandre avait pour Dionysos, mais surtout à celle des grandes familles sénatoriales du IV^e siècle pour ce même dieu.²⁸⁷ D'autres divinités honorées par Alexandre font pour ainsi dire partie de l'histoire romaine, comme Mars, le père de Romulus,²⁸⁸ et les Dioscures, qui ont permis aux Romains de remporter la victoire du lac Régille.²⁸⁹ Les Olympiens reviennent ainsi au premier plan : ce sont eux qui sont chargés de veiller à l'application du testament d'Alexandre,²⁹⁰ et c'est à leur table qu'Alexandre sera accueilli après sa mort, et non pas parmi des astres ou des dieux anonymes comme le voulaient les *Res gestae*.²⁹¹ Ammon est bien présent dans ces récits, mais fortement romanisé, sous le nom couramment usité de Jupiter Hammon pour l'*Itinéraire*²⁹² ou sous celui, plus inattendu, de Sol Ammon dans le *Liber de morte* :²⁹³ le Soleil Ammon semble ici l'équivalent de *Sol Inuictus*, le dieu vénéré par les soldats romains et en qui les

282 La référence à un « dieu suprême » (« deus praeses »), dans la préface de l'*Itinéraire* (*It.*, 10), n'est pas suivie d'effet dans le corps du récit, comme s'il s'agissait seulement d'une concession au destinataire de l'œuvre, empereur chrétien.

283 *It.*, 12 (Jupiter Hammon) ; *Ep.*, 34 (Jupiter) ; *Lib.*, 95 ; 123 (Jupiter) ; 112 ; 120 ; 122 ; 123 (Minerve) ; 120 (Junon).

284 *It.*, 42 ; 118 ; 119 ; *Ep.*, 34 ; 46 ; 47 ; *Lib.*, 95 ; 107 ; 112 ; 122 ; 123.

285 *Lib.*, 120.

286 *It.*, 90 ; 91 ; *Ep.*, 12 ; 34* ; 36 ; 37 ; *Lib.*, 95.

287 P. GOUKOWSKY, *Essai sur les origines du mythe d'Alexandre (336-270 av. J.-C.)*, t. 2 : *Alexandre et Dionysos*, Nancy 1981 ; P. CHUVIN, *op. cit.* n. 226, p. 206-208, 217-218 et 262.

288 *Lib.*, 123.

289 *It.*, 90.

290 *Lib.*, 123.

291 *Lib.*, 95 et 112 ; VAL., I, 33.

292 *It.*, 12.

293 *Lib.*, 123.

empereurs, depuis Aurélien, voyaient le garant suprême de la puissance romaine.²⁹⁴ Car, loin de présenter le même caractère universel que Sarapis, les dieux vénérés ici par Alexandre sont considérés depuis longtemps, pour la plupart, comme les protecteurs de Rome et de l'empereur. En outre, ce sont en majorité des dieux guerriers, ou tout au moins conquérants, comme Liber, aptes à patronner et à favoriser les entreprises du genre de celle d'Alexandre.

b) Liberté humaine et jalousie divine

Néanmoins, les auteurs ne leur accordent qu'une confiance limitée. S'il arrive encore à la Fortune de jouer le rôle de balancier²⁹⁵ et de favoriser Alexandre,²⁹⁶ elle ne semble pas pour cela se conformer à un dessein d'ensemble bien arrêté : l'idée que, dans la lutte entre Alexandre et Darius, les faveurs de la Fortune sont acquises d'emblée au premier laisse l'*Itinéraire* sceptique.²⁹⁷ La vie d'Alexandre n'est donc pas tracée d'avance, comme dans les *Res gestae*. L'*Itinéraire* omet la plupart des présages et des prédictions que rapportait son modèle Arrien : l'hirondelle annonçant le complot du fils d'Aéropos,²⁹⁸ le nœud gordien qui promet l'Empire de l'Asie,²⁹⁹ l'éclipse de lune avant la bataille

294 Sur le culte de *Sol Inuictus*, déjà invoqué dans les *Métamorphoses* d'Apulée, depuis Aurélien jusqu'à Constantin, voir O. SEECK, *Geschichte des Untergangs der antiken Welt*, IV : *Religion und Sittlichkeit*, Stuttgart 1921² (réimpr. Darmstadt 1966), p. 130-131, 171-172.

295 *It.*, 80 : « Sed ubi eis primo conflictu fortuna blandita est (...), ulterius aussi eo usque caeduntur (...) » ; 66 : « mutata adrogantiae uice » ; 67 : « (...) ut uicem damni ac labis meritum, quam ille inuexerat Graecis, repensaret. »

296 *It.*, 21 : « (...) les soldats avaient (...) à peine émergé, par la grâce divine (*diuina fortuna*), des profondeurs du fleuve (...) »

297 *It.*, 21 : « Ita res belli audaciane an uero fortuna plus sua <...> haud pronunties (...) » ; 32 : « (...) on parla aux Grecs (...) des faveurs de la Fortune qui leur étaient acquises (*praeiudicia fortunae*) (...), bien que (...) la motivation essentielle fût la nécessité de perdre la vie au cas où l'on n'obtiendrait pas la victoire » : la Fortune justicière n'est ici qu'un thème de propagande.

298 ARR., *Anab.*, I, 25, 6-8.

299 Id., *ibid.*, II, 3.

d'Arbèles,³⁰⁰ tous les présages et les prédictions annonçant la mort d'Alexandre.³⁰¹ Lorsqu'un présage est relaté malgré tout,³⁰² il ne détermine pas tout l'avenir d'Alexandre, et s'il ne convient pas au roi, celui-ci peut le détourner, selon l'antique usage romain,³⁰³ ou le contourner.³⁰⁴ Il peut triompher de son destin³⁰⁵ et déjouer les pièges de l'avenir.³⁰⁶ L'*Épitomé* et le *Liber de morte* ne mentionnent pour ainsi dire aucune prédiction, si ce n'est la naissance du monstre qui présage la mort d'Alexandre.³⁰⁷ Mais si l'homme peut jouir de cette relative liberté, c'est que, corrélativement, les dieux – ou le destin – sont libres, eux aussi, de se retourner à tout moment contre lui, en suscitant à leur égard les vieilles critiques de mise en pareil cas.

300 Id., *ibid.*, III, 7, 6.

301 Id., *ibid.*, VII, 16-17 (les devins chaldéens) ; VII, 18 (le foie sans lobe ; la prédiction de Calanos) ; VII, 22, 2-5 (le diadème envolé) ; VII, 24, 1-3 (l'inconnu assis sur le trône d'Alexandre).

302 *It.*, 46 ; 49 ; 97.

303 *It.*, 49 (à propos du présage des oiseaux, lors de la fondation d'Alexandrie) : « Quod portentii coniectatores cum secus ducerent, Alexandrum sermo est pronuntiauisse, eam urbem multis circa palantibus uicinisue gentibus altricem futuram ». Cette contestation ne se trouve chez aucun autre biographe d'Alexandre : Arrien, modèle de l'*Itinéraire*, ne parle d'ailleurs pas des oiseaux, seulement de la farine répandue : « En y réfléchissant, les devins, et surtout Aristandre le Telmessien (...), dirent que la ville serait prospère (...) ». (*Anab.*, III, 2, 1-2). Quinte-Curce (*Histoires*, IV, 8, 6) et Plutarque (*Alex.*, 26, 8-10) mentionnent les oiseaux, mais ce sont les devins qui fournissent la bonne interprétation. K. KLUGE, *De Itinerario Alexandri Magni*, diss. Breslau 1861, p. 9, n. 21, s'appuyant sur Arrien, pense qu'il faudrait corriger dans ce passage *Alexandrum* en *Aristandrum* : mais il n'est jamais question d'Aristandre ailleurs dans l'*Itinéraire* et de toute façon, même ainsi, la contestation de l'interprétation officielle du présage subsisterait.

304 *It.*, 114 : Alexandre, à la suite d'un présage défavorable, renonce à effectuer en personne un périple sur l'océan, par crainte de commettre une impiété, mais charge deux de ses hommes de partir en exploration à sa place.

305 *It.*, 47. Le même schéma se retrouve en *It.*, 85 : Alexandre ne tient pas compte des présages défavorables ; le présage se vérifie, mais Alexandre est victorieux.

306 *It.*, 94 : en suivant les conseils d'une prophétesse syrienne, Alexandre fait échouer le complot des pages.

307 *Lib.*, 90.

Dans ces textes, qui expriment en matière religieuse une sorte de réaction archaïsante, le caractère des dieux est en effet bien plus marqué et plus traditionnel que dans les *Res gestae* : jaloux de leurs prérogatives ou de leur gloire, ils n'hésitent pas à pousser Alexandre au crime pour se venger,³⁰⁸ ou à l'empêcher de poursuivre son avance, d'achever ses entreprises.³⁰⁹ En revanche, Alexandre ne semble guère pouvoir compter, dans ces récits, sur la bienveillance des dieux, qui ne se manifeste jamais activement comme dans les *Res gestae* : face aux difficultés de tous ordres, ce sont ses propres ressources qui le sauvent.³¹⁰ Tout au plus les rites consciencieusement accomplis lui assurent-ils la *pax deorum*, la paix avec les dieux. L'absence d'un plan divin ne l'empêche pas, finalement, de succomber, victime d'un « destin jaloux » :³¹¹ le *fatum* a toujours le dernier mot, et Alexandre, ici comme dans les *Res gestae*, ne peut que se soumettre.³¹² Mais le fatalisme de l'*Itinéraire* ou du *Liber de morte* diffère essentiellement de celui des *Res gestae*, en ce qu'il est fortement teinté d'amertume : là où les *Res gestae* déchiffraient l'accomplissement positif d'un destin, l'*Itinéraire* et le *Liber de morte* ne voient plus que la disparition prématurée d'un homme plein de qualités,³¹³ tenu de laisser son œuvre inachevée :³¹⁴ de représentant de la Justice divine, le destin redevient l'expression même de l'injustice ou, du moins, de l'énigmatique arbitraire de la Providence divine.

308 *It.*, 90-91 (*Liber*).

309 *It.*, 114 ; *Lib.*, 95.

310 L'*Itinéraire* est explicite : la configuration des lieux et la stratégie d'Alexandre font au moins autant pour la victoire que la prétendue faveur d'Hammon (*It.*, 33-34).

311 *It.*, 118 : « sub fati invidia ».

312 *Lib.*, 93.

313 *It.*, 118 ; *Lib.*, 93.

314 On peut constater la différence notamment en comparant l'exclamation d'Alexandre dans les *Res gestae*, à l'annonce de sa mort prochaine : « 'pro bone Iuppiter, quam bona res est ignoratio metuendorum !' » (VAL., III, 30) et le reproche à l'adresse de ce même dieu que le *Liber de morte* lui prête dans les mêmes circonstances : « 'o Iuppiter', inquit, 'utinam conatus meos me perficere passus esses ! (...) ' » (*Lib.*, 95).

C. Une culture gréco-romaine

L'assimilation d'Alexandre à l'empereur romain est grandement facilitée par la communauté de culture qui les unit : depuis quelques siècles déjà, les Romains ont fait leurs l'éducation grecque et les grands classiques qu'elle honore, tout en y intégrant quelques-uns de leurs propres écrivains.

L'éducation qu'Alexandre reçoit dans les *Res gestae* comprend en effet tous les enseignements qui composaient aussi bien la *paideia* que l'*humanitas*,³¹⁵ et il semble même être allé parfaire ses études à Athènes, comme bon nombre de jeunes Romains de la haute société.³¹⁶ Son maître Aristote³¹⁷ est également un maître pour les Romains ; le donner pour originaire de Milet, s'il ne s'agit pas d'une erreur de copiste reproduite par Valérius, pourrait être une façon de le rattacher à la culture de l'Antiquité tardive, où les « contes milésiens » étaient en vogue. Quant aux références culturelles, aux citations incluses dans le texte, qu'elles soient populaires ou plus littéraires, elles font même plus aisément partie du bagage intellectuel d'un Romain cultivé que d'un Grec du IV^e siècle avant notre ère : non seulement Valérius ne prend pas la peine de préciser, comme le fait pourtant une des versions du *Roman* grec, que le proverbe cité par Philippe, « Il n'y a pas d'avantages sans inconvénients », est grec,³¹⁸ mais à côté des citations d'Homère, autorité vénérée par les Grecs comme par les Romains,³¹⁹ il est pour le moins surprenant de trouver une référence virgilienne sous le calame d'Alexandre ! Celui-

315 VAL., I, 13 : après les « rudiments » (*litteratura*), on enseigne à Alexandre la musique, la géométrie, la rhétorique, la philosophie, et également l'astronomie (VAL., I, 14), programme qui correspond en gros aux arts libéraux étudiés à l'époque hellénistique et romaine (H.-I. MARROU, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, t. I : *Le monde grec*, coll. « Points Histoire », Paris, Éd. du Seuil, 1975⁷ (1948¹), p. 265.

316 VAL., II, 2 ; II, 5.

317 VAL., I, 13 ; 16.

318 VAL., I, 13 ; texte L., *ibid.*

319 VAL., I, 33 (référence pour la statue de Sarapis) ; I, 42 (exclamation d'Alexandre à Troie) ; III, 27 (citations d'Homère dans la lettre d'Aristote).

ci rencontre en effet un peuple qu'il appelle « les délicats Sabéens », en précisant qu'il s'agit là d'une vieille expression :³²⁰ or il s'agit d'une citation tirée des *Géorgiques* ;³²¹ Alexandre devient de ce fait le contemporain de Valérius, pour qui effectivement « les délicats Sabéens » est « une vieille expression ».

En se refusant à suivre en tout leur modèle – s'ils en ont un –, mais en rassemblant divers éléments de la vie d'Alexandre éparpillés dans les ouvrages des biographes antérieurs, en déformant certains épisodes ou au besoin en les inventant, en en retranchant d'autres, les auteurs de tous ces textes marquent leur volonté d'assimiler Alexandre à l'empereur et, en général, les Macédoniens aux Romains. Contrairement à ce que laisse supposer la préface de l'*Itinéraire*,³²² ce ne sont pas Constantin ou ses fils qui sont comparés à Alexandre ; dans le récit lui-même, le mouvement est inverse : c'est Alexandre qui se modèle sur Constantin et sa descendance. Les titres sont trompeurs : on voit moins à l'œuvre, dans ces ouvrages, un roi de Macédoine qu'un empereur romain.

La transformation s'effectue d'autant plus aisément que l'empereur a pris de plus en plus modèle sur les rois hellénistiques héritiers d'Alexandre : les circonstances historiques facilitent le rapprochement, ce qui n'était pas le cas à l'époque de Quinte-Curce ou d'Arrien.

Cette assimilation va croissant au cours du siècle. Dans les deux premiers ouvrages, les Romains apparaissent encore, dans le récit lui-même pour les *Res gestae*, dans la préface pour l'*Itinéraire* : les Macédoniens sont mis en parallèle avec les Romains et Alexandre est un empereur avant la lettre, mais ils sont encore tenus à distance. Dans l'*Épitomé* et le *Liber de morte* au contraire, la métamorphose des Macédoniens en Romains est pour ainsi dire achevée.

320 VAL., III, 17 : « nam et uetus sermo eos *molles Sabaeos* appellat. » Ce peuple n'a pas de nom dans les textes grecs.

321 *Géorgiques*, I, v. 57 : « molles (...) Sabaci ».

322 *It.*, 3-4 ; 9-10.

Mais pourquoi faire d'Alexandre un empereur romain ? Ce qui a pu inciter les auteurs à tenter cette assimilation, c'est que l'Empire romain se trouve confronté, au IV^e siècle, à des problèmes semblables à ceux vécus par le roi macédonien, et d'abord et avant tout à la menace barbare,³²³ qu'il y ait lutte ouverte ou affrontement pacifique. Les Perses accentuent la pression aux frontières à partir de la fin du règne de Constantin et leur souverain s'érige ouvertement en successeur des Achéménides, dont le dernier représentant était l'adversaire d'Alexandre. La campagne contre les Perses envisagée par Constance II permet ainsi à l'auteur de l'*Itinéraire* d'évoquer, dans sa préface, la similitude de situation entre Alexandre et l'empereur, pour justifier l'intérêt de l'ouvrage. Mais le problème barbare se pose avec acuité aussi à l'intérieur de l'Empire, où des peuples barbares sont installés sur des terres d'Empire, où l'armée compte un bon nombre de barbares, qui y occupent souvent des postes élevés, et où de hauts personnages de l'Etat, citoyens romains, parfois l'empereur lui-même, sont d'origine étrangère, barbare, ou nés dans des régions reculées de l'Empire.

Cette situation ne manque pas d'amener les Romains à s'interroger sur ce qui différencie un homme civilisé d'un barbare, et à se demander si l'origine étrangère est compatible avec la défense de la civilisation gréco-romaine ; en bref, si l'intégration des barbares est possible ou pas, souhaitable ou pas, et par conséquent, quelle politique il convient d'adopter vis-à-vis d'eux.

Aussi la lutte d'Alexandre contre l'Asie est-elle assimilée au face-à-face des Romains et des barbares dans l'Antiquité tardive, au point que, dans les *Res gestae*, Alexandre use d'une expression virgilienne pour qualifier un peuple barbare.³²⁴ Alexandre et les Romains ont le même regard sur les barbares, les mêmes valeurs. L'*Itinéraire* corrobore cette vision, en opposant à Alexandre « tous les peuples barbares hostiles à

323 Les *Res gestae* poussent la similitude des situations jusqu'à montrer Alexandre soucieux d'assurer l'approvisionnement de sa ville, Alexandrie, comme l'empereur se soucie de l'approvisionnement de Rome et des grandes villes de l'Empire (VAL., I, 31).

324 VAL., III, 17.

notre civilisation », sans plus distinguer entre Grecs et Romains,³²⁵ et en désignant la dynastie perse vaincue par Alexandre du nom de la dynastie parthe longtemps ennemie des Romains.³²⁶ De même, dans l'*Épitomé*, le plus dangereux adversaire d'Alexandre, Porus, adore le feu, qu'il nomme « le grand souverain du ciel », à l'instar des Perses Sassanides adversaires des Romains :³²⁷ leur religion officielle, le zoroastrisme, considère en effet le feu comme l'élément suprême, ce qui ne peut être le cas de Porus, roi indien auquel Quinte-Curce, modèle de l'*Épitomé*, donnait Hercule pour protecteur.³²⁸

Réfléchir sur les rapports d'Alexandre avec les barbares permet alors d'entrevoir des solutions pour le IV^e siècle romain : *des* solutions, car si tous les ouvrages s'accordent à voir en Alexandre un empereur romain, ils ne s'accordent plus sur la description des barbares et sur la politique d'Alexandre à leur égard.

325 *It.*, 56.

326 *It.*, 89 : « les Arsacides » sont en conflit avec Rome du I^{er} siècle avant notre ère à la fin du II^e siècle de notre ère, pour le contrôle de l'Arménie et de la Mésopotamie. Alexandre avait eu affaire pour sa part aux Achéménides.

327 *Ep.*, 57.

328 CVRT., VIII, 14, 11.

Deuxième partie

Le problème de l'exclusion des barbares

I – L'affrontement entre Grecs et barbares

Si tous les textes ne donnent pas des barbares une image exactement semblable, ils pointent néanmoins avec une égale insistance leurs caractéristiques essentielles, toujours les mêmes, qui se révèlent le plus souvent autant de défauts.

A. Les défauts traditionnels des barbares

La particularité la plus manifeste des pays barbares, leur principale gloire aussi et leur atout majeur, consiste dans leur richesse en hommes et en biens, leurs ressources infinies, qu'exalte Darius dès sa première lettre à Alexandre :

« Je dispose (...) de si nombreuses armées qu'on parviendrait plus facilement à compter les grains de sable que mes hommes, j'ai en outre une telle quantité d'or et d'argent que je peux, si bon me semble, en couvrir la surface de la terre elle-même ». ¹

En effet, dans les *Res gestae* comme dans l'*Itinéraire* et dans l'*Épitomé de Metz*, ce sont toujours des « foules » barbares que rencontre Alexandre, ces mêmes foules qui avaient envahi la Grèce au temps des

1 VAL., I, 36.

guerres médiques, ainsi que le souligne Valérius,² et, dans les *Res gestae*, avaient chassé de son trône Nectanabus, le père d'Alexandre :³ Darius a à sa disposition « cent quatre-vingts peuples (...) soumis », « toute une multitude en armes »,⁴ d'« innombrables phalanges »,⁵ la reine indienne Candace commande à quatre-vingts peuples, « et des peuples considérables »,⁶ et le roi de Prasiaca possède « tant de milliers d'éléphants que, chez d'autres, cette réputation serait souvent usurpée en parlant du nombre de leurs sujets » ;⁷ on retrouve ces « masses » barbares évoquées avec la même insistance dans l'*Itinéraire* et dans l'*Épitomé*.⁸ Et ces barbares innombrables sont en outre souvent dotés d'une taille qui excède, elle aussi, la moyenne, à preuve les Perses⁹ et le roi indien Porus.¹⁰

Tout, dans leur pays, est à la même échelle, non seulement leurs cités,¹¹ mais aussi les paysages immenses, avec leurs montagnes d'une altitude vertigineuse, leurs fleuves grandioses, pleins d'or ou d'amertume, en quantité « démesurée », leur flore et leur faune gigantesques, le climat, les phénomènes météorologiques excessifs et les richesses fabuleuses. Les *Res gestae* romancées de Valérius ne sont pas les seules à fournir de pareilles descriptions : les grains de sel « un peu plus gros

2 VAL., II, 2 : « [Xerxès], qui mare molibus presserit, qui altum illud nauibus strauerit, qui terram illam omnem exercitu suo texerit, qui aera ipsum telis iaculisque uelauerit. » ; II, 3.

3 VAL., I, 2 : « multas aduersus eum gentes ».

4 VAL., II, 7.

5 VAL., II, 16.

6 VAL., III, 18.

7 VAL., III, 27.

8 *It.*, 35 ; 56 ; 62 ; 80 ; 99 ; 105 ; 115. *Ep.*, 15 ; 18 ; 54 ; 68.

9 VAL., II, 15.

10 VAL., III, 4 ; *It.*, 111 ; *Ep.*, 54.

11 *It.*, 115 : la cité indienne est « gigantesque » (« magnitudine nimia »), avec des murs très hauts, et ses défenseurs jettent des rochers « énormes » (« uegrandibus saxis »), alors qu'Arrien ne parlait ni de la taille de la ville, ni de semblables armes (*Anab.*, VI, 8, 7-10). Autres cités très grandes ou très nombreuses : VAL., III, 22 ; III, 28 ; *It.*, 45 ; 104 ; 108 ; *Ep.*, 7 ; 40.

qu'un œuf d'oie » du sanctuaire d'Hammon¹² valent bien les grains de raisin impossibles à « avaler (...) en une seule bouchée » du séjour des dieux, sur la route du royaume de Candace ;¹³ les énormes chiens de Sopithès¹⁴ concurrencent les singes plus gros que des ours de ce même séjour des dieux ; l'altitude colossale de la roche Aornis, qui interdit aux oiseaux de la survoler¹⁵ impressionne davantage que les cimes perdues dans une brume si dense qu'elle ne laisse pas filtrer la lumière du jour ;¹⁶ les richesses de Choriénès, le luxe des « Mèdes » ou des roitelets indiens¹⁷ ne le cèdent en rien à ceux de Candace¹⁸ ...¹⁹

Mais cette surabondance qui fait la fierté des barbares se transforme aisément en défaut : tout est hors normes, et donc anormal. Ce n'est plus de la magnificence, c'est de la démesure. Même dans les *Res gestae*, Alexandre, « contraint de céder à l'admiration » comme s'il reculait

12 *It.*, 52.

13 VAL., III, 21.

14 *Ep.*, 66-67.

15 *It.*, 112 : l'auteur lui donne quatre cents stades de haut, alors qu'Arrien lui en donnait seulement onze et n'expliquait pas le nom du rocher (*Anab.*, IV, 28, 1-3).

16 VAL., III, 27.

17 *It.*, 89 ; 102 ; *Ep.*, 32 ; 52 ; 57.

18 VAL., III, 21-22.

19 – Les paysages sont immenses, les distances très longues : VAL., I, 31 ; II, 9 ; III, 17 ; III, 27 ; *It.*, 50-51 ; 64 ; 110 ; 112 ; 119 ; *Ep.*, 34 ; 36 ; 68 ; 85-86.

– Les montagnes sont très hautes ou très étendues : VAL., III, 21 ; III, 27 ; III, 28 ; *It.*, 75 ; 99 ; 102 ; 103 ; 108 ; 112 ; *Ep.*, 15 ; 46-47.

– Les fleuves sont très nombreux, très larges, très longs, leurs particularités portent la marque de l'excès : VAL., I, 31 ; II, 8 ; II, 9 ; II, 14 ; III, 17 ; III, 25 ; III, 27 ; *It.*, 20 ; 28 ; 77 ; 79 ; *Ep.*, 68 ; 84.

– La flore et la faune sont très abondantes, et d'une taille au-dessus de la normale : VAL., I, 10 ; I, 32 ; III, 1 ; III, 2 ; III, 17 ; III, 18 ; III, 21 ; III, 27 ; *It.*, 52 ; 93 ; 105 ; 110 ; *Ep.*, 38 ; 52 ; 66-67.

– Le climat est porté aux extrêmes, gel, aridité ou violentes tempêtes : VAL., I, 44 ; II, 9 ; II, 14 ; III, 1 ; III, 17 ; III, 21 ; III, 27 ; III, 28 ; *It.*, 28 ; 50 ; 74 ; 85 ; 98 ; 100 ; 102 ; 120 ; *Ep.*, 24-27 ; 32 ; 68.

– Les richesses abondent : VAL., I, 4 ; I, 34 ; I, 36 ; II, 17 ; II, 18 ; III, 2 ; III, 17 ; III, 18 ; III, 21-23 ; III, 27 ; III, 28 ; *It.*, 39 ; 41 ; 51 ; 64 ; 67 ; 69 ; 89 ; 101 ; 102 ; 104 ; 105 ; 108 ; 112 ; 120 ; *Ep.*, 32 ; 38 ; 52 ; 57 ; 66 ; 68.

devant une masse d'ennemis, exprime cependant des réserves à l'égard des richesses déployées par Candace.²⁰ La démesure est perçue comme « repoussante », terme que Valérius emploie pour qualifier la violente tempête subie par les troupes d'Alexandre,²¹ ce qui peut se concevoir, mais également l'*ebdomarion*, énorme bête capable de porter sur son dos plusieurs éléphants, ce qui à nos yeux ne peut guère constituer un « spectacle repoussant ». ²² On retrouve dans tous les textes, peu ou prou, ce lien entre la démesure et l'aspect rebutant ou néfaste d'un phénomène.

Or, si les barbares ne connaissent pas de bornes, pas de limites, comment pourraient-ils les posséder eux-mêmes, faire preuve de mesure et de jugement ? L'excès de ressources conduit aux excès du comportement : les barbares sont souvent incapables de se contrôler.

Leur caractère est en effet, dans tous ces textes, pétri d'*hubris* comme il l'était déjà chez Hérodote.²³ Ainsi Darius n'hésite pas à s'égalier aux dieux en s'intitulant leur parent,²⁴ il outrepassé même la volonté divine en réclamant un tribut pour la terre et l'eau, arrogance impie qui ne manque pas de choquer profondément un Alexandre plein, quant à lui, de mesure et de piété :²⁵ Valérius prend soin d'opposer la titulature pompeuse de Darius à celle, très simple, du roi macédonien, qui ne revendique pas, du moins ici, une ascendance divine.²⁶ Au contraire des Grecs, Darius, et les barbares en général, manquent cruellement de

20 VAL., III, 22.

21 VAL., III, 17 : « diebus fere quinque pari facie foedatus aer ».

22 VAL., III, 17 : « (...) bestiam quoque uidimus praegrandi admodum et inopinabili magnitudine (...), adeo immensi portenti rem ut illi perfacile insistentes etiam super dorsum elephantos cerneremus. Hac igitur spectaculi foeditate moti (...) ».

23 Par ex. HÉRODOTE, VII, 35.

24 VAL., I, 36 ; I, 40.

25 VAL., I, 23.

26 VAL., I, 38 : dans sa réponse à Darius, Alexandre estime que celui-ci offense les dieux en se comptant parmi eux.

dignitas :²⁷ ils ne savent pas tenir leur rang, c'est-à-dire rester à leur place, mais sont toujours prêts à considérer les autres hommes avec mépris, comme des esclaves²⁸ ou des adversaires sans importance,²⁹ et les dieux comme leurs seuls égaux, et parfois comme leurs inférieurs et leurs adversaires malheureux.³⁰ Aussi l'astrologie est-elle, de toutes les sciences, celle qui leur convient le mieux : Nectanabus prétend connaître tous les secrets du ciel et, par ses pratiques théurgiques, mettre les dieux à son service.³¹

Les barbares cherchent toujours à éblouir l'adversaire, à le persuader qu'ils sont tout-puissants et invincibles, en tenant des discours pleins de vantardise et en déployant un faste inouï. Dans les *Res gestae* de Valérius, les barbares sont véritablement des maîtres de l'illusion, et Nectanabus n'est pas seul à jeter ses enchantements : à Olympias, éblouie au sens propre par les tablettes précieuses de Nectanabus, et au figuré par ses discours,³² répond Alexandre subjugué par le luxe de Darius et de Candace ;³³ dans la résidence royale de Candace, tout brille, fulgure, étincelle ; la décoration du triclinium entretient la confusion entre séjour terrestre et céleste, entre celui des hommes et celui des

27 Selon l'auteur de l'*Itinéraire*, l'exhortation adressée aux Grecs avant la bataille d'Issus est destinée à leur rappeler leur *dignitas*, alors que, du côté perse, on attise l'*adrogantia* des barbares (*It.*, 32). Arrien, en revanche, ne disait mot d'un quelconque discours de Darius à la veille d'Issus.

28 VAL., I, 36 (Alexandre et ses parents) ; *It.*, 5 (les sujets des rois perses).

29 VAL., I, 36 ; I, 39 ; I, 40 : lettres de Darius, où il exprime son mépris pour Alexandre et pour les Grecs ; III, 2 : lettre de Porus, qui se place non seulement au-dessus des Grecs, mais aussi au-dessus des Perses, en affirmant se désintéresser totalement de la Grèce, que les Perses ont convoitée ; *It.*, 66 : les Uxiens réclament avec arrogance à Alexandre le paiement d'un droit de passage ; 107 : les habitants de Baziphara méprisent la faiblesse numérique des soldats d'Alexandre ; *Ep.*, 46 : les barbares du mont Aornos se moquent d'Alexandre ; 56-57 : lettre de Porus, qui se place au-dessus d'Alexandre et de Darius.

30 VAL., III, 2 : Porus se déclare supérieur aux dieux et prétend que les Indiens ont vaincu Liber.

31 VAL., I, 1-7 ; I, 12 ; I, 14.

32 VAL., I, 4.

33 VAL., II, 14 ; III, 22.

dieux – le nom du plus jeune fils de Candace, Charagos, rappelle d'ailleurs *caragus*, qui signifie le magicien, l'enchanteur.³⁴ Et d'une façon générale, dans tous les textes, les barbares usent de propos grandiloquents destinés à impressionner l'interlocuteur, à le plonger dans la même stupeur fascinée que suscite déjà leur apparence : c'est le cas de Nectanabus et de Darius, mais aussi de Bessus, de Porus, de Candace, et même des philosophes indiens.³⁵

Mais rien, chez les barbares, n'est ce qu'il paraît être : leur orgueil sans limite n'est pas justifié, il repose sur l'erreur et le mensonge. Même s'ils en empruntent l'apparence au point d'abuser les spectateurs, ni Nectanabus ni Darius ne sont des dieux,³⁶ au contraire ils trouvent tous deux une fin misérable, à l'opposé de leurs prétentions.³⁷ Les immenses richesses de Darius ne servent qu'à souligner son absence de générosité, sa ladroterie, lorsque au cours du banquet en l'honneur de l'émissaire d'Alexandre, il s'inquiète de la disparition de quelques coupes subtilisées par son invité.³⁸ Le palais de Candace brille d'un éclat qui aveugle ses visiteurs, mais l'ébène – qui est aussi la couleur de peau des barbares de ce royaume³⁹ – masque en bien des endroits les réparations effectuées sur les murs et les colonnes de pierre précieuse : matériau symbole des barbares, il feint la valeur et dissimule la fragilité. Les forces militaires de Candace sont un autre trompe-l'œil : la reine dispose d'un splendide et terrible appareil guerrier, chars à faux, quadriges attelés d'éléphants menaçants, mais le tout en porphyre et en ébène, imitations parfaites qui ont pour fonction explicite d'abuser elles aussi le spectateur.⁴⁰

34 VAL., III, 23.

35 VAL., I, 4 ; I, 6 ; I, 7 ; I, 14 (Nectanabus). VAL., I, 36 ; I, 39 ; I, 40 ; II, 10 ; *It.*, 32 (Darius). *It.*, 72 (Bessus). VAL., III, 2 ; *It.*, 111 ; *Ep.*, 56-57 (Porus). VAL., III, 18 (Candace). *Ep.*, 72-74 (les philosophes indiens). Il faut noter que chez Arrien, Quinte-Curce, ou même Plutarque, Darius, Bessus, Porus et les gymnosophistes s'abstenaient de cette démesure verbale.

36 VAL., I, 7 ; II, 14.

37 VAL., I, 14 ; II, 20.

38 VAL., II, 15.

39 VAL., III, 18.

40 VAL., III, 22.

Lorsqu'elle écrit à Alexandre le nombre de peuples qu'elle a sous ses ordres,⁴¹ le passage rappelle irrésistiblement les forfanteries de Darius et de Porus :⁴² si les véritables chars à faux de Darius et les véritables éléphants de Porus ont été vaincus par Alexandre, combien plus vulnérables encore les chars inertes et les éléphants inanimés de Candace, doublement inefficaces. De même, les fières paroles des barbares qui s'opposent à Alexandre sont battues en brèche et ravalées au rang de fanfaronnades par la pusillanimité dont ils font preuve sur le champ de bataille ou devant la mort ; l'étalage de leur force ne leur est non plus d'aucune utilité : Darius ne cesse de fuir, comme le fait aussi Porus dans l'*Épitomé*, où il tient le rôle du principal adversaire d'Alexandre,⁴³ et les philosophes indiens tiennent plus à la vie qu'ils ne l'ont d'abord admis.⁴⁴ La force chez les barbares est tout en paroles et en images : l'arrogance et le faste dissimulent une faiblesse bien réelle.

Cette poudre aux yeux n'est cependant pas qu'une ruse à l'usage des adversaires : ce sont les barbares qui en sont les premiers aveuglés, au point de sous-estimer l'ennemi et d'attribuer à Alexandre leurs propres défauts, irréflexion,⁴⁵ arrogance et vantardise,⁴⁶ injustice,⁴⁷ mollesse,⁴⁸ férocité et cupidité,⁴⁹ tandis qu'eux-mêmes, perdus dans la contemplation narcissique de leurs richesses, de leur haute stature ou des trésors de leur sagesse, fondent tous leurs espoirs sur leur brillante apparence : dans les *Res gestae*, les barbares que Darius harangue sont fascinés « comme devant un dieu très propice » par sa tenue et son discours menteurs ;⁵⁰ ceux que recrute l'usurpateur Besus dans l'*Itinéraire* sont

41 VAL., III, 18.

42 VAL., I, 40 ; III, 2.

43 VAL., I, 41 ; II, 16 ; II, 19 ; *It.*, 35 ; 62 ; 64 ; 68-69 ; *Ep.*, 60.

44 VAL., III, 5-6 ; *Ep.*, 72-73 et 83.

45 VAL., I, 36 ; I, 39 ; I, 40 ; III, 2 ; *Ep.*, 57.

46 VAL., I, 40 ; II, 10 ; II, 19 ; III, 2 ; *Ep.*, 47.

47 VAL., II, 19 ; III, 6 ; *It.*, 39 ; *Ep.*, 74.

48 VAL., II, 14.

49 VAL., I, 36-37 ; I, 40 ; II, 19 ; III, 6 ; *It.*, 43 ; 65 ; 82 ; *Ep.*, 56.

50 VAL., II, 14. Dans le texte A du *Roman grec*, c'est au contraire Alexandre qui prend Darius pour un dieu.

« séduits » par un nom et un titre vides de contenu.⁵¹ Incapables de faire la différence entre un roi et un dieu, entre un usurpateur et un roi, les barbares sont les premières victimes de leur manque de jugement. Il faut qu'Alexandre inflige défaite sur défaite à cet « empire du faux » qu'est le monde barbare pour ramener ses habitants à une vision plus juste de la réalité.

Dans leur arrogance, les barbares sont en effet persuadés qu'il leur suffit de parler haut pour se faire obéir : le Darius des *Res gestae* ne cesse de discourir, par lettre ou de vive voix, pour tenter de conjurer la menace ennemie, reprenant ainsi, en quelque sorte, la recette magique de Nectanabus, qui tenait son pouvoir du verbe ;⁵² plus généralement, dans tous les textes, apparaît l'opposition entre les barbares qui palabrent et Alexandre qui agit.⁵³ Or, même si les auteurs ne déniaient pas toute efficacité au discours, celui-ci se trouve de plus en plus dévalué dans les récits, où il parvient de plus en plus rarement à persuader l'adversaire ; dans l'*Épitomé*, il est devenu l'apanage presque exclusif des barbares, prolixes mais vaincus, face à un Alexandre taciturne et victorieux, qui ne correspond guère à l'image d'habile rhétoricien qu'en donnait Quinte-Curce. La démesure des barbares les empêche de juger les choses à leur juste valeur, c'est-à-dire d'accorder, comme le fait Alexandre, une place prépondérante au glaive :⁵⁴ même le verbe magique de Nectanabus est une puissance illusoire, qui ne résiste pas à l'attaque conjuguée de ses ennemis.⁵⁵

On retrouve évidemment dans le mode de vie des barbares et dans leurs actes les mêmes excès néfastes. Incapables de se maîtriser, ils s'abandonnent à des plaisirs et à des colères sans frein : Nectanabus, pour satisfaire sa passion, pousse Olympias à l'adultère, le roi des

51 *It.*, 72. Chez ARRIEN, *Anab.*, III, 25, 3, les barbares qui suivent Bessus ne sont pas victimes d'une quelconque fascination.

52 VAL., I, 1.

53 VAL., I, 41 ; II, 7 ; II, 17 ; *It.*, 39-40 ; 43-44 ; 66 ; 111 ; *Ep.*, 47 ; 56-60.

54 VAL., I, 41.

55 VAL., I, 1-3.

Bébryces enlève la femme d'un autre ;⁵⁶ même les banquets de la digne Candace ne sont pas exempts de cette *lasciua*,⁵⁷ et parmi les trésors des Perses figurent en bonne place de nombreux cratères, dont un gigantesque, ainsi qu'une « crédence pour les coupes » ;⁵⁸ l'*Itinéraire*, lorsqu'il critique « les coutumes des Mèdes » pour leur arrogance, se réfère en premier lieu à leur « table somptueuse » ;⁵⁹ dans l'*Épitomé*, Spitaménès meurt victime de son amour excessif pour sa femme et pour la boisson.⁶⁰ D'autre part, Darius dans les *Res gestae*, Porus dans l'*Épitomé* sont trop prompts à se mettre en colère,⁶¹ et Porus, dans sa rage, va même jusqu'à frapper l'ambassadeur d'Alexandre, scène qu'on ne trouvait pas chez Quinte-Curce.⁶² L'intempérance des barbares est encore davantage mise en relief par la sobriété et la maîtrise de soi dont Alexandre fait preuve la plupart du temps.

Ainsi la méconnaissance des limites, les abus de toutes sortes font des barbares les tenants de l'injustice et de la violence : les Abdéritains opposent à l'irascible Darius le roi grec, « d'une très grande équité » ;⁶³ le roi des Bébryces, qui a enlevé l'épouse de Candaule, est qualifié de « tyran » ;⁶⁴ de même, dans l'*Itinéraire*, Spitaménès, en sortant du cadre admis de la guerre (*iustum bellum*) par sa stratégie de guérilla, se rend coupable d'un « crime » dont tout le monde est conscient, lui le premier, ce qui motive sa capture par les siens, qui le livrent à Alexandre pour qu'il subisse un « juste châtement » :⁶⁵ cette injustice de Spitaménès était une idée totalement étrangère en revanche à Arrien, chez qui sa fuite dans le désert et son assassinat par les Scythes avaient des causes

56 VAL., I, 4 ; III, 19.

57 VAL., III, 21.

58 VAL., III, 17 ; III, 28.

59 *It.*, 89.

60 *Ep.*, 20-21.

61 VAL., I, 43 ; II, 14 ; II, 15 ; *Ep.*, 56. Les textes grecs du *Roman d'Alexandre* et Quinte-Curce ne notent pas ce défaut.

62 CVRT., VIII, 13, 2.

63 VAL., I, 43.

64 VAL., III, 19.

65 *It.*, 98.

purement militaires et non morales, Spitaménès craignant l'approche de Cratère et les Scythes craignant d'être envahis ;⁶⁶ dans l'*Épitomé*, Spitaménès est par excellence celui qui brave les dieux en ne respectant rien, il est *impiissimus*.⁶⁷

L'injustice qui gouverne les barbares va jusqu'à la cruauté – aux dires mêmes de Candace⁶⁸ –, contrairement aux Grecs, dont la clémence est bien connue ;⁶⁹ même les dieux de leur pays, à leur image, suscitent l'horreur et l'effroi.⁷⁰ Cette cruauté se manifeste principalement dans les supplices affreux, tortures et mutilations diverses, qu'ils infligent à leurs ennemis : les Tyriens torturent et mettent à mort les ambassadeurs d'Alexandre, au mépris du droit international,⁷¹ les rois perses mutilent leurs prisonniers,⁷² et le supplice qu'Alexandre fait subir à Bessus, si choquant pour le sens de la mesure des Grecs, est mis lui aussi sur le compte de « la coutume perse ». ⁷³ D'une façon générale, les barbares s'avèrent incapables de maîtriser leur violence : le roi des Bébyrces ne se ferait pas scrupule (*temperabit*) de tuer la femme de Candaule ;⁷⁴ les Perses et les Indiens n'attendent que la mort d'Alexandre pour attaquer son Empire,⁷⁵ manifestant ainsi le même esprit de destruction que les Amazones, vouées uniquement à la guerre, « plus belliqueuses que les hommes », dont les *Res gestae* ne retiennent que le nom du père, Mars, le dieu meurtrier par excellence.⁷⁶ Cette violence semble d'ailleurs ne pas s'exercer seulement contre les ennemis : l'*Itinéraire* a beau affirmer

66 ARR., *Anab.*, IV, 17.

67 *Ep.*, 23. Ce terme n'était pas employé par CVRT., VIII, 4, 13-14.

68 VAL., III, 22.

69 VAL., II, 17 : Darius rappelle « le renom de clémence des Grecs » (« pro Graeco nomine atque clementia »).

70 VAL., III, 22.

71 VAL., I, 35 ; *It.*, 42.

72 VAL., II, 18.

73 *It.*, 88 ; *Ep.*, 14.

74 VAL., III, 20.

75 VAL., III, 17.

76 VAL., III, 25 ; *It.*, 96.

que « les peuples barbares (...) s'entendent très bien entre eux », ⁷⁷ son récit les montre plus d'une fois en train de s'entre-déchirer, comme si, emportés par leur démesure, ils ne pouvaient plus arrêter leur rage destructrice et se limiter au combat contre l'armée d'Alexandre : le roi des Chorasmiens désire entreprendre une guerre contre les Amazones ; les Sacces attaquent et détruisent une ville indienne, alors que, selon Arrien, les Indiens adversaires d'Alexandre trouvaient refuge chez d'autres Indiens. ⁷⁸ Les barbares finissent ainsi par se détruire eux-mêmes, comme Darius, qui dévaste son propre royaume, comme Besus, qui incendie la région du Caucase dont les habitants sont pourtant ses alliés, ou comme les Indiens qui incendient leur propre ville. ⁷⁹

On le voit, la démesure des barbares les condamne à l'erreur. Cette erreur est en fait une errance, comme le montre l'*Itinéraire* à propos des Scythes, qu'il qualifie d'*errati* parce qu'ils se sont « fourvoyés » en s'attaquant à Alexandre ; or, bien évidemment, ils sont aussi *errati* parce qu'ils sont nomades : l'absence de points de repère, de limites, les porte à errer, au propre comme au figuré. ⁸⁰ Mais cette errance, dans les textes du IV^e siècle, n'est pas seulement le fait des Scythes, tous les barbares y sont soumis, qu'ils soient scythes, perses, thraces ou indiens.

Elle se manifeste de façon privilégiée dans l'instabilité, le manque de fermeté dont ils font preuve : l'*Itinéraire* souligne ainsi l'« humeur changeante » des Thraces ; ⁸¹ dans les *Res gestae*, « les sautes d'humeur de Darius » sont tout autant redoutées de ses sujets ⁸² qu'appréciées

77 *It.*, 56.

78 *It.*, 96 ; 109. ARRIEN, *Anab.*, IV, 30, 5-7.

79 *It.*, 68 ; 76 ; 105.

80 *It.*, 85. Chez Arrien, en revanche, l'idée d'une erreur des Scythes était totalement absente, les Scythes venus en ambassade auprès d'Alexandre se dissociaient d'ailleurs de ceux qui l'avaient attaqué (*Anab.*, IV, 5, 1).

81 *It.*, 16.

82 VAL., I, 43. Dans les plus anciennes versions grecques du *Roman*, il n'est pas question de l'humeur de Darius ; sa colère, au cas où les Abdéritains ouvriraient leurs portes à Alexandre, y est apparemment considérée comme légitime. Valérius, en insistant dans ce passage sur la « violence incontrôlée » de Darius, semble forcer la note.

d'Alexandre, à qui la versatilité de son adversaire fait sans doute espérer une victoire plus aisée.⁸³ Dans les *Res gestae* aussi bien que dans l'*Itinéraire*, Darius apparaît en effet comme un spécialiste du revirement, qui change constamment d'avis et de stratégie, parfois même sans raison claire, le plus difficile pour Alexandre étant de parvenir à se trouver face à face avec lui.⁸⁴ Darius n'est capable de prendre une décision qu'après maints atermoiements, après avoir longuement hésité, temporisé, espionné l'adversaire, consulté ses conseillers.⁸⁵

Aussi les barbares sont-ils voués à l'indolence, à cette « mollesse » qui est presque leur marque de fabrique depuis Hérodote. Pour agir et persévérer dans leur action, ils ont besoin d'un soutien extérieur : lorsque l'on trouve en pays barbare une réussite indéniable, comme le splendide palais de Candace décrit par les *Res gestae*, ce sont les richesses naturelles de la région qu'il convient de louer, et non le travail des barbares ; dans sa volonté d'opposer l'indolence barbare à l'activité des Grecs, Valérius fait des œuvres d'art elles-mêmes non le produit de l'effort humain – barbare, en l'occurrence –, mais l'œuvre de la nature...⁸⁶ De même, les Carthaginois, les généraux perses, Darius en personne, incapables d'attendre l'adversaire de pied ferme, cherchent du secours partout ailleurs qu'en eux-mêmes, situation qui frise le comique lorsque le roi sollicite, également un barbare, use de tous les prétextes pour retarder son intervention.⁸⁷

Il n'est donc pas étonnant que, dans tous les textes, les barbares engagés dans une entreprise qui semblait leur promettre un succès facile, choisissent de se dérober au premier obstacle sérieux, quittes à passer pour des lâches : les Perses lancés à la poursuite d'Alexandre et près de

83 VAL., II, 15. En revanche, dans les textes grecs du *Roman*, Alexandre n'a en tête, semble-t-il, que de voler les coupes d'or de Darius tout en exaltant sa propre générosité, et non d'éprouver à cette occasion le caractère de son ennemi.

84 VAL., II, 10, 17, 19 ; *It.*, 34, 55.

85 VAL., II, 7 ; II, 14 ; *It.*, 55.

86 VAL., III, 22.

87 VAL., I, 30 ; I, 39 ; II, 7, II, 11-12 ; II, 19. Candaule également recherché l'aide d'Alexandre contre le roi des Bébryces (III, 19).

le rejoindre ne veulent pas se risquer à franchir, même en bateau, un fleuve impétueux qu'Alexandre vient de traverser à la nage,⁸⁸ et il suffit bien souvent que la menace ennemie se précise pour engendrer aussitôt chez les barbares désertions, ralliements opportunistes, concessions et soumissions, ou fuite éperdue.⁸⁹ Même si les biographes antérieurs d'Alexandre notaient aussi des faits semblables, ils ne dépeignaient pourtant pas toujours les barbares sous des traits à ce point caricaturaux : les demandes d'aide réitérées adressées par Darius à un Porus réticent ne sont attestées chez aucun auteur qui nous soit parvenu ; chez Arrien, modèle principal de l'*Itinéraire*, ce ne sont pas l'indolence et la peur qui poussent le satrape d'Égypte à livrer le pays à Alexandre, c'est sa vision lucide de la situation, qui fait de lui un homme raisonnable, doué d'une grande sûreté de jugement ;⁹⁰ de même, Spitaménès ne s'enfuit pas dans le désert, de manière inattendue, après avoir remporté une victoire comme l'indique l'*Itinéraire*, mais seulement une fois vaincu par les Macédoniens ;⁹¹ si l'on en croit Quinte-Curce, modèle de l'*Épitomé*, les Nyséens se sont rendus, certes, mais sans les supplications larmoyantes que leur prête le récit du IV^e siècle ;⁹² Quinte-Curce ne déniait d'ailleurs pas aux barbares, du moins à certains d'entre eux, toute forme de courage, puisqu'à côté des foules en fuite devant l'armée d'Alexandre, il plaçait un groupe de barbares tout joyeux à l'idée de mourir d'« une mort honorable, que des hommes de cœur souhaiteraient même passionnément »,⁹³ épisode dont on chercherait vainement l'équivalent dans les ouvrages du IV^e siècle.

Ainsi la confusion qui règne dans l'esprit des barbares et l'indolence qui en résulte sont responsables du désordre moral qui entache non

88 VAL., II, 15.

89 VAL., I, 37; II, 10; II, 11; II, 17; II, 20; III, 3; III, 17; *It.*, 27; 38; 39; 42; 43; 48; 49; 65; 68-69; 70; 73; 75-78; 81; 87; 95; 96; 98; 99; 102; 107; 109; 115; *Ep.*, 3; 5; 13; 15; 23; 28; 32-34; 36-37; 46; 49-52; 55; 66; 68.

90 ARR., *Anab.*, III, 1, 2.

91 ID., *ibid.*, IV, 17, 4-7.

92 CVRT., VIII, 10, 10.

93 ID., VII, 10, 4-6.

seulement leur conduite face à l'ennemi, mais en général tous leurs faits et gestes. Il est apparemment très difficile aux barbares de distinguer ce qui est honorable de ce qui ne l'est pas : ils ne connaissent guère d'autre loi que leur propre plaisir, ainsi que l'on peut s'en rendre compte par l'exemple de Nectanabus qui, parce qu'« il se laissait facilement vaincre en général par les plaisirs », abuse Olympias pour lui faire commettre l'adultère, ou par l'exemple du roi des Bébryces qui enlève l'épouse d'un autre au mépris de la justice.⁹⁴ Les plaisirs de la chair – conquêtes féminines et banquets somptueux –, les jeux aussi, parfois, loin d'être pour les barbares comme pour Alexandre un simple délassement au milieu d'opérations de guerre éprouvantes, semblent constituer l'essentiel de leurs occupations et leur principal centre d'intérêt : dans les *Res gestae*, Darius n'a rien de plus pressé, lorsque Alexandre, déguisé en messager, lui demande de fixer la date du combat, que de l'inviter à banqueter, et pour allécher Porus, peu disposé à entrer dans son alliance, il lui assène, comme dernier argument irréfutable, la promesse de lui donner toutes les concubines d'Alexandre, « au nombre de cent quatre-vingts » ;⁹⁵ dans l'*Itinéraire*, en pleine déroute, il ne songe encore qu'à sauvegarder « ses trésors » et « ses affections » ;⁹⁶ quant aux rois indiens de l'*Épitomé*, s'ils prennent plaisir à contempler la vaillance d'un chien, prêt à supporter la douleur jusqu'à la mort plutôt que de lâcher sa proie, il ne leur viendrait pas à l'esprit de prendre exemple sur ce chien pour opposer une résistance acharnée à l'envahisseur.⁹⁷ En dehors de leur plaisir immédiat, en revanche, les barbares ont le plus grand mal à établir une hiérarchie de valeurs. C'est ce que s'attache à dénoncer l'*Itinéraire*, en insistant par exemple, bien davantage que son modèle Arrien, sur le contraste entre le trésor, que Darius a pris soin de mettre à l'abri à Damas, et sa propre famille, qu'il abandonne à Alexandre,

94 VAL., I, 4 ; III, 19.

95 VAL., II, 14 ; II, 19.

96 *It.*, 68-69.

97 *Ep.*, 66-67.

« butin aussi choquant qu'inutile » ;⁹⁸ un peu plus loin, l'auteur affiche son mépris pour ce monarque qui veut racheter son royaume à Alexandre, en s'imaginant que sa richesse peut compenser son manque de courage et avoir plus d'attrait que la gloire.⁹⁹ Ainsi, gloire, courage, devoirs envers sa famille, plaisirs ou richesses, tout est à peu près équivalent pour les barbares, que cette confusion, cette amoralité, conduisent immanquablement à la bassesse, et, dans l'*Épitomé*, à ce chaos suprême qu'est l'inceste.¹⁰⁰

Avec de telles dispositions, les barbares ne peuvent qu'être considérés, par tous les textes, comme les traîtres par excellence. Dans les *Res gestae*, les soldats perses de l'armée d'Alexandre passent en grand nombre à l'ennemi, car ce sont « des gens qui ne [font] aucun cas de la loyauté » : leur attitude n'est pas interprétée comme l'expression d'une solidarité entre barbares, mais d'abord comme une déloyauté vis-à-vis d'Alexandre ;¹⁰¹ cette déloyauté est également le fait des Sabéens et des guides indiens, empressés à fourvoyer l'armée d'Alexandre dans des lieux où elle court un danger mortel.¹⁰² Ainsi que le suggère la prédiction de l'arbre du Soleil, selon laquelle les Perses et les Indiens attaqueront l'Empire aussitôt après la mort d'Alexandre,¹⁰³ les barbares ne sont pas des gens à qui se fier. Conviction entièrement partagée par l'*Itinéraire* et par l'*Épitomé*, qui montrent, l'un Satibarzanès, l'autre Spitaménès massacrant la garnison macédonienne qu'ils avaient accueillie en attisant la révolte après avoir fait mine de se soumettre.¹⁰⁴ L'*Itinéraire* évoque en outre une troupe d'Indiens qu'Alexandre a enrôlés, et qui se hâtent de renier leur engagement.¹⁰⁵

98 *It.*, 35. Chez Arrien, le contraste n'était pas mis en valeur et ne donnait lieu à aucun débordement d'indignation (*Anab.*, II, 11, 9-10).

99 *It.*, 43. Arrien ne faisait en revanche aucun commentaire sur les propositions de Darius (*Anab.*, II, 25).

100 *Ep.*, 19.

101 VAL., III, 3-4.

102 VAL., III, 17.

103 *Ibid.*

104 *It.*, 73 ; *Ep.*, 9.

105 *It.*, 106.

Mais les barbares ne se contentent pas de trahir Alexandre, ils se trahissent les uns les autres avec au moins autant d'ardeur : Darius est évidemment la principale victime de ce comportement pour ainsi dire suicidaire, et les *Res gestae* le montrent même à plusieurs reprises tout près d'être livré à Alexandre par ses propres ambassadeurs ou satrapes, et sauvé par la loyauté de son adversaire.¹⁰⁶ Ce qui contraste fortement avec la discrétion dont font preuve tous les textes en ce qui concerne les trahisons des Macédoniens vis-à-vis de leur roi : dans les plus anciennes versions grecques du *Roman d'Alexandre*, ce sont tous les soldats d'Alexandre, et non pas seulement les Perses, qui veulent se rendre à Porus, par épuisement ou par crainte ; et l'*Itinéraire* ne dit mot du complot de Philotas, dont Arrien faisait pourtant le récit détaillé sitôt après avoir relaté la défection de Satibarzanès et la mise à mort de l'un des meurtriers de Darius, établissant ainsi un parallèle entre traîtres perses et macédoniens.¹⁰⁷ Chez les barbares en revanche, on assiste à une cascade de trahisons : Bessus trahit Darius, mais il est à son tour livré par ses proches, entre autres par Spitaménès,¹⁰⁸ qui lui-même est trahi un peu plus tard par les siens.¹⁰⁹ L'*Épitomé*, en particulier, va plus loin que son modèle dans la dénonciation de la trahison barbare : dans l'*Épitomé*, la foule, réfugiée auprès d'Ariobazanès par crainte d'Alexandre, finit par tuer son chef et protecteur, alors que, selon Quinte-Curce, le noble perse et ses proches avaient été crucifiés par Alexandre lui-même ; l'auteur de l'*Épitomé* atteint de cette manière doublement son but, puisqu'en niant la cruauté d'Alexandre, il accable

106 VAL., I, 37 ; II, 10 ; II, 20 ; *It.*, 69.

107 ARR., *Anab.*, III, 25, 5-27.

108 *It.*, 78 : l'auteur insiste sur la trahison des barbares, qui font endosser à Bessus la faute dont ils sont tous coupables, contrairement à Arrien, qui rapportait cette version (donnée comme celle d'Aristobule : *Anab.*, III, 30, 5), mais choisissait celle de Ptolémée, selon laquelle Spitaménès et Dataphernès *avaient eu honte* de livrer Bessus et l'avaient simplement abandonné après avoir averti Alexandre (*Anab.*, III, 29, 6-30, 2) ; l'auteur de l'*Itinéraire* choisit la version d'Aristobule, qui lui permet d'accabler les barbares de son mépris, en une seule phrase lapidaire. *Ep.*, 5-6.

109 *It.*, 98 ; *Ep.*, 20-23 : Spitaménès, qui trahit tous ses maîtres successifs, Darius, Bessus, puis Alexandre, mérite dans l'*Épitomé* le qualificatif d'*impiissimus*.

les barbares.¹¹⁰ Il arrivait, chez Quinte-Curce, que la loyauté des barbares égalât celle des Macédoniens, ou même s'opposât à la fourberie des civilisés,¹¹¹ mais dans l'*Épitomé*, il semble que la trahison soit dans la nature même des barbares, puisque Spitaménès trahit Alexandre de façon incompréhensible, alors qu'il a été comblé de récompenses.¹¹²

Il ressort de tout leur comportement que les barbares sont incapables de se gouverner. Par conséquent, ils apparaissent aussi incapables de commander les autres, comme le font remarquer à plusieurs reprises les *Res gestae*, qui les opposent en cela aux Grecs : ce n'est pas seulement Alexandre qui l'affirme dans un discours adressé aux Macédoniens,¹¹³ les barbares eux-mêmes avouent qu'ils sont indignes de régner, Darius qui, en fustigeant l'indolence de ses satrapes, soutient qu'ils déshonorent le royaume perse – mais on peut aussi comprendre, grâce à l'ambiguïté du terme *regnum*, qu'ils déshonorent le règne des Perses, leur pouvoir –, ou bien le frère de Darius, comparant aux tergiversations du roi perse l'attitude d'Alexandre, qui agit rapidement après avoir pris seul sa décision.¹¹⁴

L'Empire barbare se révèle ainsi un colosse aux pieds d'argile, miné par ses défauts, écrasé par sa démesure. L'affrontement avec Alexandre, lorsque les barbares l'acceptent, ne peut que mettre en évidence leurs failles, sanctionnées inévitablement par la défaite.

B. Une lutte inégale : la *uirtus* face au nombre

Pour tous ces textes, en effet, supériorité matérielle et supériorité morale se confondent : il faut obéir aux plus forts, c'est-à-dire aux meilleurs, comme l'indique, dans les *Res gestae*, la recommandation d'Alexandre aux indolents Carthaginois : « Carthage devait (...) soit être meilleure

110 *Ep.*, 18 ; CVRT., VII, 11, 28.

111 *ID.*, VII, 10, 9 ; VII, 8, 29.

112 *Ep.*, 6.

113 VAL., III, 2.

114 VAL., I, 39 ; II, 7.

(*melior*) que ses ennemis, soit obéir aux ordres de ceux qui lui étaient supérieurs (*potioribus*) », ¹¹⁵ le terme latin *potior* désignant une domination tant morale que physique ; l'*Itinéraire* reprend la même idée et le même terme à propos de la soumission de Porus à Alexandre : « (...) le mérite consiste, pour ceux à qui tu commandes du fait de ta supériorité (*ut potior*), à céder alors le pas (...) à celui qui leur est supérieur (*potiori*) ». ¹¹⁶ Les différentes batailles relatées dans tous ces textes du IV^e siècle mettent aux prises, au moins autant que des forces militaires, « la coutume grecque » et « la coutume barbare », telles que décrites plus haut : dans ce type d'affrontement, c'est évidemment toujours « le meilleur » qui gagne.

Les barbares bénéficient pourtant tous, au départ, d'un avantage incontestable, celui du nombre. Dans les batailles rangées entre Alexandre et Darius, les forces réunies de tout l'Empire perse sont naturellement toujours aussi démesurées que celles des guerres médiques, évoquées par Démade et Démosthène sur le modèle d'Hérodote : ¹¹⁷ les *Res gestae*, comme l'*Itinéraire*, parlent de « foules » et de « masses » d'ennemis. ¹¹⁸ Mais même les autres peuples qu'Alexandre doit combattre, Sogdiens, Bactriens, Scythes, Indiens, certains pourtant bien moins puissants que les Perses, parviennent toujours à aligner des effectifs supérieurs à ceux d'Alexandre, malgré les conquêtes incessantes de ce dernier, et leur « foule » semble souvent prête à submerger les Macédoniens ; dans l'*Épitomé*, plus Alexandre avance, plus la masse des barbares hostiles augmente, pour atteindre les chiffres énormes de l'armée des Prases et des Gangarides. ¹¹⁹ Il faut dire que les auteurs de l'*Itinéraire* et de l'*Épitomé* n'hésitent pas, si nécessaire, à renchérir sur leurs modèles Arrien et Quinte-Curce, en grossissant leurs chiffres ou en inventant des foules qu'ils ne mentionnaient pas : ainsi les « Sacces » de l'*Itinéraire*

115 VAL., I, 30.

116 *It.*, 111.

117 VAL., II, 2 et 4. Voir par ex. HÉRODOTE, VII, 226 : « (...) lorsque les Barbares décochaient leurs flèches, la masse de leurs traits cachait le soleil (...) ».

118 VAL., II, 7 ; II, 16 ; *It.*, 35 ; 62.

119 VAL., III, 2 ; III, 27 ; *It.*, 99 ; 105 ; 107 ; 115 ; *Ep.*, 8 ; 15 ; 54 ; 68 ; 75.

arment quarante mille hommes, là où Arrien parlait d'environ trente-deux mille « Assacéniens » ;¹²⁰ la cité de Baziphara et la cité indienne où Alexandre est blessé sont dotées par l'*Itinéraire* d'une foule de défenseurs dont Arrien n'a pas fait état ;¹²¹ les quatre-vingt dix mille fantassins et les dix mille cavaliers armés par les « Sudraques » et les « Malliens » chez Quinte-Curce montent dans l'*Épitomé* respectivement à cent mille et vingt mille.¹²²

Néanmoins ces armées innombrables ne représentent qu'une force brute, car les barbares sont « dépourvus de toute science du commandement – science grecque »,¹²³ et la *prudentia* des Grecs peut les tenir en échec.¹²⁴ Au contraire d'Alexandre, les chefs barbares ne sont pas des stratèges. Ainsi, au moment où va débiter le combat décisif entre Alexandre et Darius, Valérius oppose à l'ordre qui règne, grâce à Alexandre, dans la ligne de bataille macédonienne le désordre que Darius laisse s'installer dans son armée – le changement de chars, les messagers qui parcourent les rangs produisent beaucoup de bruit et de mouvement pour rien.¹²⁵ Dans l'*Itinéraire*, Darius ne semble jamais avoir de plan de bataille bien défini, seul Alexandre se préoccupe de la disposition de son armée : c'est très net à Issus, où l'*Itinéraire* note bien l'erreur tactique de Darius, qui coince son immense armée dans un défilé étroit, mais omet de donner le dispositif de combat mis en place par le roi perse et que détaillait pourtant son modèle Arrien, pour mieux imposer l'image d'une foule barbare en pleine confusion, aux prises avec un adversaire réfléchi et prévoyant, qui a l'intelligence de la situation.¹²⁶ Il en va de même dans l'*Épitomé* : l'armée macédonienne, bien organisée, suit la stratégie adoptée par Alexandre contre une armée

120 *It.*, 106 ; *Anab.*, IV, 25, 5.

121 *It.*, 107 et 115 ; *Anab.*, IV, 25, 5 et VI, 9-10. Les habitants de Baziphara ne méprisent pas, chez Arrien, les soldats d'Alexandre pour leur faiblesse numérique, mais parce qu'ils font apparemment retraite (*Anab.*, IV, 27, 8).

122 *Ep.*, 75 ; CVRT., IX, 4, 15.

123 VAL., III, 2.

124 VAL., II, 3 ; II 7 ; III, 2.

125 VAL., II, 16.

126 *It.*, 33-35 ; ARR., *Anab.*, II, 8, 5-10.

scythe ou indienne très vite débordée, dont les chefs sont incapables d'élaborer le moindre plan de bataille, ce qui n'était pas le cas chez Quinte-Curce ni chez Arrien, où Porus dirigeait le dispositif tactique et les mouvements de ses troupes.¹²⁷

Les barbares se battent sans réflexion, instinctivement, à la manière des bêtes sauvages, auxquelles Valérius les compare explicitement.¹²⁸ La férocité leur tient lieu d'art militaire : des machines et des bêtes sanguinaires, chars à faux et éléphants, sont, dans leur esprit, leurs principaux outils de victoire, cela quel que soit le pays ;¹²⁹ ainsi on peut trouver des chars à faux chez une reine indienne, selon les *Res gestae*,¹³⁰ et des éléphants dans l'armée de Darius, selon l'*Itinéraire*, qui amplifie un propos d'Arrien sur une quinzaine d'éléphants indiens ;¹³¹ par ailleurs, dans les *Res gestae*, Porus ne se contente pas des éléphants, mais aligne face à l'armée d'Alexandre « toutes sortes de bêtes ».¹³²

En revanche, les Macédoniens, et singulièrement Alexandre, mettent en œuvre, pour remporter la victoire, toutes les ressources de l'intelligence humaine :¹³³ les attaques-surprises,¹³⁴ les stratagèmes les plus divers, et même les discours captieux,¹³⁵ sont utilisés contre les chars à faux, les éléphants, les foules barbares ou les obstacles naturels ; depuis les simples manœuvres de troupes, destinées à éviter les chars meurtriers ou à feindre la retraite,¹³⁶ jusqu'aux inventions les plus ingénieuses, qui

127 *Ep.*, 12 ; 59-60 ; CVRT., VIII, 14, 18 ; VIII, 14, 22 ; ARR., *Anab.*, V, 15, 4-7 ; V, 17, 1-3.

128 VAL., III, 2.

129 VAL., I, 41 ; III, 3 ; III, 22 ; *It.*, 56 ; 61 ; *Ep.*, 54 ; 68.

130 VAL., III, 22.

131 *It.*, 56 ; ARR., *Anab.*, III, 8, 6.

132 VAL., III, 3.

133 Dans aucun de ces récits, Alexandre n'incorpore d'éléphants dans son armée, même s'il en capture dans l'*Itinéraire*, alors qu'Arrien signalait ces bêtes dans l'armée d'Alexandre (*Anab.*, VI, 2, 2) : il s'agit de montrer que la victoire d'Alexandre est une victoire de l'intelligence, et sans doute aussi qu'Alexandre ne se confond en aucun cas avec les Carthaginois ennemis des Romains.

134 VAL., III, 20 ; *It.*, 66 ; 67 ; 69 ; 83 ; 100 ; *Ep.*, 13 ; 36 ; 43 ; 58-59.

135 VAL., III, 4.

136 VAL., I, 41 ; *It.*, 61 ; 106.

consistent à opposer à la charge de bêtes sauvages des statues chauffées à blanc, ou à construire un camp d'une taille supérieure à la normale afin de dissuader les barbares d'attaquer l'Empire,¹³⁷ en passant par les différents moyens employés pour escalader une roche réputée inaccessible ou traverser un fleuve infranchissable,¹³⁸ un impressionnant éventail de ruses de guerre se déploie du côté macédonien, sans équivalent chez les barbares.

Il peut arriver cependant que les barbares adoptent eux aussi un comportement rusé, au moins dans les premiers textes : dans les *Res gestae*, Darius envoie un Perse, déguisé en soldat macédonien, tenter d'assassiner Alexandre par surprise, et les Sabéens se débarrassent des Macédoniens en les envoyant chercher un trésor sur une île qui s'engloutit ;¹³⁹ dans l'*Itinéraire*, Darius cherche à faire assassiner Alexandre par l'un de ses proches, puis il fait espionner les mouvements de l'armée adverse, précaution qu'Arrien attribuait quant à lui à Alexandre, enfin, il sème de pièges le terrain où doit se dérouler la bataille d'Arbèles.¹⁴⁰

Mais ces ruses barbares, outre qu'elles sont peu nombreuses, dénotent moins d'ingéniosité que de trahison ; elles sont avant tout utilisées pour pallier le manque de courage et représentent une autre forme de violence, de refus du combat dans les règles, au contraire de celles d'Alexandre, qui sont des réponses pleines d'inventivité à l'emploi de la violence.

Dans l'*Épitomé* toutefois, même ces ruses déloyales sont refusées aux barbares et, d'une façon générale, la notion d'ingéniosité semble, dans ce récit, leur être totalement étrangère : non seulement Alexandre berne facilement Porus en laissant au camp, pendant que lui-même passe à l'attaque, un Macédonien qui lui ressemble, entouré de tout l'apparat royal,¹⁴¹ mais les Macédoniens sont aussi les seuls à connaître l'emploi

137 VAL., III, 3 ; *Ep.*, 69.

138 VAL., II, 9 ; *It.*, 77 ; 100 ; *Ep.*, 16 ; 59.

139 VAL., II, 9 ; III, 17.

140 *It.*, 25 ; 55 (ARR., *Anab.*, III, 7, 6 et 8, 1) ; 58.

141 *Ep.*, 58.

des machines de siège.¹⁴² Ces dernières leur assurent la victoire, certes par les dégâts qu'elles causent,¹⁴³ mais surtout parce que, chez les barbares, l'ignorance de la poliorcétique se trouve relayée par une grande crédulité : la reine Cléophis s'imagine en effet que les rochers envoyés par les catapultes volent tout seuls.¹⁴⁴ De même Ariobazanès s'étonne des « hommes volants » d'Alexandre, qui ont réussi à atteindre son repaire.¹⁴⁵

Cette incompréhension des barbares à l'égard des ressources de l'esprit humain ne se trouvait pourtant pas aussi radicalement exprimée chez Quinte-Curce, où les barbares étaient tout à la fois moins crédules et plus rusés : même effrayé par l'arrivée des Macédoniens, Arimazès ne croyait pas à des hommes volants,¹⁴⁶ et l'ingéniosité n'était pas, dans les *Histoires*, l'apanage des Macédoniens, les barbares aussi pouvaient ruser.¹⁴⁷ Quinte-Curce éprouvait d'ailleurs un certain mépris pour les victoires qu'Alexandre avait remportées par surprise, et non par les armes,¹⁴⁸ alors que l'*Épitomé*, et déjà avant lui les *Res gestae* et l'*Itinéraire*, y voient au contraire une preuve incontestable de la supériorité des Grecs sur les barbares : Candace souligne avec admiration, dans les *Res gestae*, que « [les] armes ou [les] combats [d'Alexandre] n'ont pas davantage établi [sa] domination sur les peuples que cette sagesse tant vantée ».

Même le courage des barbares, lorsqu'ils en font preuve, n'est pas raisonné, mais relève de l'instinct animal, comme celui des Indiens dans les *Res gestae*,¹⁴⁹ comme celui aussi que montrent, dans l'*Épitomé*, les mercenaires de la reine Cléophis qui, attaqués par les troupes

142 *Ep.*, 40-41 ; 75.

143 *Ep.*, 75.

144 *Ep.*, 41-42.

145 *Ep.*, 18.

146 CVRT., VII, 11, 24-25.

147 Par ex. CVRT., VIII, 1, 4.

148 Ainsi la reddition d'Arimazès était-elle considérée comme « plus célèbre que glorieuse » (CVRT., VIII, 1, 1 : « maiore fama quam gloria in dicionem redacta petra »).

149 VAL., III, 2 et 4.

d'Alexandre, font cercle et se battent pour défendre leur vie et celle des leurs.¹⁵⁰ Ce même instinct de survie peut aussi les conduire à prendre la fuite dès qu'ils sentent le danger, s'ils en ont la possibilité.

Peu aptes en effet à l'affrontement direct, les barbares privilégient, lorsqu'ils sont assez belliqueux pour cela, le harcèlement, le combat de loin : ils font grand usage des flèches,¹⁵¹ arme emblématique de l'Asie – « pharetrata Persis », disait Virgile¹⁵² –, comparée à une bête féroce par l'*Épitomé*,¹⁵³ arme aussi traditionnellement dévolue aux lâches, au contraire de la lance et du glaive maniés ordinairement par Grecs et Macédoniens.¹⁵⁴ Ils préfèrent éviter de rester en contact prolongé avec l'ennemi et, comme Darius dans les *Res gestae*, se résolvent difficile-

150 *Ep.*, 44. Cet épisode, absent chez Quinte-Curce, était mentionné par Plutarque et par Arrien, qui ne faisaient toutefois aucune allusion aux familles des mercenaires (*Alex.*, 59, 6 ; *Anab.*, IV, 27, 4). C'est chez Diodore qu'on peut le trouver décrit à peu près de la même manière, mais Diodore établissait dans ce passage une égalité entre Macédoniens et barbares, à la fois en bravoure et en intelligence tactique ; la formation en cercle était présentée comme un dispositif tactique, qui répondait à la manœuvre des troupes d'Alexandre : « (...) de manière à recevoir de pied ferme l'assaillant qui les enveloppait » (XVII, 84, 3-6).

151 VAL., II, 2 ; II, 4 ; III, 3 ; *It.*, 21 ; 80 ; 86 ; 95 ; 105 ; 106 ; *Ep.*, 11-12 ; 14 ; 40 ; 67 ; 77.

152 *Géorgiques*, IV, v. 290.

153 *Ep.*, 67.

154 Dans *Les Perses* d'Eschyle, les Perses sont désignés par les flèches, les Grecs par la lance ou l'épée : « [Le Grand Roi] mène contre un peuple illustré par la lance l'Arès qui triomphe par ses flèches » (v. 85-86) ; « Est-ce la corde de l'arc qui triomphe ? Est-ce la lance coiffée de fer dont la force est victorieuse ? » (v. 146-148) ; « L'arme qui distingue [les Athéniens], est-ce la flèche qui bande l'arc ? – Non, c'est l'épée pour combattre de pied ferme et le bouclier qu'ils portent au bras » (vv.). Euripide exprime, dans v. 239-240 *Héraclès*, le préjugé commun défavorable à l'arc :

« Jamais au corps à corps il n'affronta la lance. L'arc à la main, l'arme des lâches, il savait l'art de fuir.

Est-ce à jouer de l'arc qu'un homme prouve qu'il est brave ? Nullement (...) » (v. 160-162). Aussi l'*Itinéraire* ne fait jamais allusion aux « archers à cheval » qu'Alexandre a pourtant utilisés dans ses combats, selon Arrien (par ex. *Anab.*, V, 22, 5).

ment à la bataille rangée : l'*Itinéraire* accorde une grande importance aux démêlés d'Alexandre avec les Scythes, cavaliers insaisissables par excellence, qui apportent leur aide à Darius lors de la bataille d'Arbèles et à Spitaménès dans sa guerre d'embuscade ;¹⁵⁵ leur plus grand « exploit » consiste à cribler de traits, à distance, une troupe de Macédoniens enlisés.¹⁵⁶ Mais les Scythes ne sont pas seuls à pratiquer ces raids : d'autres barbares, notamment les Indiens, après avoir mené une rapide attaque, s'enfuient pour revenir ensuite à la charge.¹⁵⁷

Le plus souvent, cependant, les barbares ne passent pas à l'attaque de leur propre chef et se cantonnent autant que possible dans une attitude défensive : à l'exemple de Porus dans les *Res gestae*, qui « évitait de s'exposer aux coups » d'un « Alexandre guettant l'occasion d'attaquer »,¹⁵⁸ ils cherchent avant tout à se protéger, en opposant à l'adversaire des cuirasses très couvrantes ou des murailles très solides ;¹⁵⁹ répugnant au corps à corps, où se révèle la bravoure, selon Euripide,¹⁶⁰ ils placent en première ligne des chars et des bêtes sauvages,¹⁶¹ ou se retranchent derrière un obstacle naturel.¹⁶² Comme le disait Tacite à propos de l'armement d'autres barbares, les Sarmates, « (...) c'est un fait étrange à quel point [leur] valeur semble leur être extérieure ». ¹⁶³

Or, même leur défense manque de fermeté. Dans l'*Itinéraire*, même les éléphants sont une protection illusoire : ils ne servent qu'à parader.¹⁶⁴

155 *It.*, 59 ; 61 ; 81 ; 84-85 ; 86 ; 95 ; 96 ; 98.

156 *It.*, 86.

157 *It.*, 80 ; 105 : chez Arrien, Alexandre n'était pas blessé par un « poursuivant », mais lors d'un siège (*Anab.*, IV, 23, 3) ; 106.

158 VAL., III, 4.

159 Par ex. VAL., I, 34 ; I, 35 : Valérius précise que les cataphractaires sont « une invention orientale » ; III, 17 ; III, 18 ; *It.*, 45 ; 56 ; 60 ; 83 ; 106 ; 115 ; *Ep.*, 7 ; 40 ; 46.

160 *Héraclès*, v. 160.

161 Par ex., VAL., I, 41 ; III, 3 ; *It.*, 56 ; 61 ; *Ep.*, 50 ; 54 ; 60.

162 Par ex. VAL., III, 17 ; III, 25 ; III, 27 ; *It.*, 20 ; 26 ; 45 ; 55 ; 67 ; 75-76 ; 99 ; 102 ; 108 ; 112 ; *Ep.*, 8 et 11-12 ; 15 ; 46 ; 55.

163 *Histoires*, I, 79.

164 *It.*, 56 : « pompa iactantiae ».

En fait, les barbares, malgré leur supériorité numérique et leur armement lourd, sont incapables de résister longtemps à l'énergie que déploient Alexandre et les Macédoniens. Ils sont parfois même si douillets ou impressionnables, qu'une averse suffit à mettre les Perses en fuite, et qu'une clameur poussée par les siens suffit à détourner Porus du combat, causant ainsi sa mort et la victoire d'Alexandre.¹⁶⁵ La plupart du temps, les Macédoniens n'ont aucune peine à venir à bout des masses barbares qui leur sont opposées : passifs, les Perses de Darius se laissent « faucher » comme des épis, Scythes, Bactriens, Indiens sont poursuivis comme du bétail ;¹⁶⁶ l'*Itinéraire* va jusqu'à s'écarter de son modèle Arrien pour affirmer qu'une poignée de Macédoniens peut vaincre une foule de barbares¹⁶⁷ et qu'Alexandre s'inquiétait davantage des difficultés du terrain que des forces ennemies,¹⁶⁸ et il insiste sur le fait que le nombre peut même être un inconvénient plutôt qu'un avantage.¹⁶⁹

La défaite des barbares est donc aussi complète que rapide : en général, ils s'enfuient ou se rendent dès la première attaque sérieuse ; il suffit que les Macédoniens avancent ou, au pire, qu'ils accentuent leurs efforts, pour que les barbares reculent. Vision idéale de la conquête, qui se révèle souvent en contradiction avec les récits des historiens antérieurs : alors que tous s'accordent à dire qu'Alexandre a piétiné de longs mois devant Tyr, les *Res gestae* réduisent ses échecs à « un combat douteux », bientôt racheté par « un assaut plus énergique »,¹⁷⁰ et l'*Itinéraire*, faisant fi de son modèle Arrien, affirme même que la construction de la jetée, à laquelle il borne tout le siège, s'est effectuée « facilement » en trois jours !¹⁷¹ Il en va de même, toujours dans l'*Itinéraire*, de la bataille d'Issus, où l'armée de Darius cède très vite, alors qu'Arrien notait toutes

165 VAL., I, 41 ; III, 4.

166 VAL., II, 16 ; *It.*, 80 ; 85 ; 106 ; *Ep.*, 15 ; 35.

167 *It.*, 99-100. Chez Arrien il n'y avait pas d'affrontement, les barbares se rendaient en croyant les Macédoniens plus nombreux (*Anab.*, IV, 19, 4).

168 *It.*, 67 ; *Anab.*, III, 18, 3.

169 *It.*, 35.

170 VAL., I, 35.

171 *It.*, 42 ; *Anab.*, II, 18-24.

les difficultés rencontrées par Alexandre.¹⁷² L'âpreté de la lutte contre Spitaménès est considérablement atténuée déjà dans l'*Itinéraire*, et encore davantage dans l'*Épitomé*, où Spitaménès ne remporte qu'une seule victoire, et bien légère, sur une armée macédonienne.¹⁷³ L'*Itinéraire* ne mentionne pas non plus la résistance acharnée que les troupes de Satibarzanès opposèrent, selon Arrien, aux généraux d'Alexandre.¹⁷⁴ En ce qui concerne Porus, les divergences entre le récit de l'*Épitomé* et celui de Quinte-Curce apparaissent flagrantes : alors que, dans l'*Épitomé*, Porus s'empresse, dès la première difficulté, de fuir et de se rendre, Quinte-Curce narrait dans tous ses détails le combat entre Indiens et Macédoniens, avec ses multiples rebondissements, qui mettaient en évidence la résistance acharnée des barbares aux assauts ennemis, et surtout, il donnait à la figure de Porus une dimension héroïque, qui lui faisait préférer la mort à une reddition ; même abattu, Porus n'adressait aucune prière à Alexandre, mais plutôt des avertissements.¹⁷⁵ Ces différences notables entre l'*Épitomé* et le récit de Quinte-Curce incitent à penser que l'auteur de l'*Épitomé* s'est inspiré pour ce passage d'une source hostile à Alexandre, peut-être Mégasthène, l'auteur des Ἰνδικά qui, en faisant de Porus un piètre adversaire, cherchait à rabaisser la gloire d'Alexandre.¹⁷⁶ Mais dans le contexte de l'*Épitomé*, où Alexandre a le mérite de s'attaquer à plus fort que lui, cet épisode est au désavantage du seul Porus, et des barbares en général. Si Porus capitule si vite, c'est qu'il reconnaît la supériorité d'Alexandre, supériorité qu'il n'avait jamais reconnue à Darius, un barbare comme lui.¹⁷⁷

Des *Res gestae* à l'*Épitomé*, les barbares, quels qu'ils soient, semblent de moins en moins doués de force d'âme, de *uirtus*, qualité que les

172 *It.*, 35 ; *Anab.*, II, 10-11, 2.

173 *It.*, 86-87 : les quelques cavaliers tués par Spitaménès dans une embuscade un peu plus tard ne peuvent constituer une victoire pour les barbares, ni un désastre pour les Macédoniens (*It.*, 98) ; *Ep.*, 9.

174 *It.*, 74 ; *Anab.*, III, 28, 2-3.

175 *Ep.*, 60 ; CVRT., VIII, 14.

176 D. GEISSENDÖRFER, « Die Quellen der Metzger Epitome » *Philologus* 111, 1967, p. 258-266, ici p. 264.

177 *Ep.*, 57.

auteurs réservent au contraire de plus en plus nettement à Alexandre et aux Macédoniens : on a déjà vu que, lors de la campagne indienne relatée par les *Res gestae*, les soldats perses d'Alexandre désertent, inquiets de la tournure des événements, tandis que les Macédoniens restent fidèles au poste.¹⁷⁸ L'*Itinéraire* oppose de la même manière des barbares vite découragés, qui s'enfuient au premier choc, à des Macédoniens pleins d'ardeur, et, sans doute pour cette raison, omet de mentionner ce que dénonçait Arrien, à savoir le peu d'empressement que montrèrent les soldats d'Alexandre au moment de donner l'assaut à une cité indienne, ce qui faillit coûter la vie à leur roi.¹⁷⁹ Dans l'*Épitomé*, qui rapporte le même épisode, il suffit aux barbares de voir leur général atteint par une flèche pour s'enfuir en l'abandonnant, alors que les Macédoniens, confrontés quelques lignes plus loin à une situation identique, se hâtent de porter secours à leur roi blessé.¹⁸⁰

Il peut arriver cependant que les Macédoniens subissent une défaite, mais elle est alors largement minimisée. Dans les *Res gestae*, ils semblent même invincibles, tout au plus Valérius accepte-t-il de noter quelques combats « douteux ».¹⁸¹ Le désastre du Polytimète, le seul de cette ampleur que relate l'*Itinéraire*, où les Macédoniens se font massacrer par des Scythes aux ordres de Spitaménès, n'est pas dû, selon l'auteur, à la vaillance et à l'ingéniosité tactique des barbares, combinées à l'incapacité militaire des généraux macédoniens, comme c'était le cas dans le récit d'Arrien : le rôle des barbares dans cette défaite est réduit au minimum et les Macédoniens, d'abord vainqueurs en bonne logique, sont piégés par la vase du fleuve ; c'est finalement leur valeur même qui entraîne leur défaite et leur mort, puisque, n'ayant pas l'habitude de battre en retraite, ils s'y prennent mal ! Les Macédoniens restent ainsi supérieurs aux barbares même dans les revers, et ce revers est d'ailleurs très momentané, puisque Spitaménès est tué aussitôt après, au mépris

178 VAL., III, 3.

179 *It.*, 115 ; *Anab.*, VI, 9, 3.

180 *Ep.*, 75-77.

181 VAL., I, 35 ; II, 10 ; III, 3.

des données fournies par les historiens antérieurs, y compris Arrien.¹⁸² Cette même défaite, dans l'*Épitomé*, est décrite encore plus succinctement, et pour l'expliquer, l'auteur met l'accent sur la trahison de Spitaménès, non sur son intelligence stratégique ou sur les erreurs tactiques des Macédoniens, comme le faisait Quinte-Curce.¹⁸³ Dans un cas comme dans l'autre, on ne peut guère parler d'une véritable défaite macédonienne, puisqu'il n'est pas question d'une bataille rangée, contrairement aux récits d'Arrien et de Quinte-Curce. Pour tous les auteurs du IV^e siècle, la victoire des barbares ne peut être envisagée, lorsqu'elle l'est, que dans des circonstances exceptionnelles, qui ne doivent rien à la valeur des barbares ; elle est une sorte de contresens, très vite corrigé par la suite des événements.

Les combats entre Macédoniens et barbares aboutissent, dans la grande majorité des cas, au massacre des barbares. Il s'agit en fait de véritables carnages : les victimes sont toujours bien plus nombreuses du côté des barbares que du côté macédonien¹⁸⁴ et, alors que les *Res gestae* augmentent – très légèrement – le chiffre des pertes macédoniennes donné par les historiens antérieurs pour la première bataille entre Alexandre et Darius,¹⁸⁵ les textes suivants s'emploient même, au contraire, à souligner la disproportion entre pertes macédoniennes et pertes barbares. Ainsi, dans l'*Itinéraire*, les Perses, au Granique, sont « taillés en pièces – sauf quelques-uns (...) », sans qu'il soit question du tout des morts macédoniens : pourtant Arrien les évoquait, et « les ennemis taillés en pièces » n'étaient pas, chez lui, les barbares perses, mais les mercenaires grecs.¹⁸⁶ L'*Épitomé*, quant à lui, tient à préciser

182 *It.*, 86-87 ; *Anab.*, IV, 5, 2-6, 5. Cette volonté d'infliger immédiatement une défaite encore plus sanglante à l'auteur du désastre conduit à une incohérence de taille, l'auteur de l'*Itinéraire* étant obligé de ressusciter Spitaménès quelques paragraphes plus loin, pour la bonne marche du récit (*It.*, 98).

183 *Ep.*, 9 ; *CVRT.*, VII, 7, 31-39.

184 *VAL.*, I, 41 ; II, 16 ; *It.*, 23 ; 64 ; 80 ; *Ep.*, 61.

185 Les *Res gestae* donnent huit cent soixante tués (I, 41). Les chiffres des historiens antérieurs oscillent, pour Issus, entre cent quatre-vingt deux et quatre cent cinquante morts.

186 *It.*, 23 ; *Anab.*, I, 16, 2 et 4.

que les Macédoniens perdent, dans la bataille qu'ils livrent à Porus, seulement « neuf cents fantassins et trois cents cavaliers », contre « douze mille hommes et quatre-vingts éléphants » – soit dix fois plus – du côté indien, bien que son modèle Quinte-Curce ne lui fournisse aucune indication sur le sujet.¹⁸⁷ En revanche ces textes, qui s'étendent avec tant de complaisance sur les pertes impressionnantes subies par les barbares, omettent de préciser l'ampleur des pertes macédoniennes consécutives à l'attaque de Spitaménès, l'*Itinéraire* en donnant le nombre des rescapés mais non celui des effectifs de départ, l'*Épitomé* en ne donnant aucun chiffre du tout, alors qu'ils pouvaient trouver ces renseignements sans difficulté chez leurs modèles.¹⁸⁸ L'*Itinéraire*, qui a transformé en affrontement, dans l'épisode de la roche des Sogdiens, ce qu'Arrien présentait comme une reddition sans combat, insiste toutefois sur le fait que les quelques Macédoniens tués à cette occasion n'ont pas péri de la main des barbares, mais dans l'ascension de la roche.¹⁸⁹

On voit que, dans l'ensemble, les barbares ne font pas le poids, face à la pugnacité et à la ténacité des soldats d'Alexandre. L'affrontement tourne toujours, finalement, à l'avantage de ces derniers : la démesure et la férocité barbares, plus radicales, plus caricaturales dans les textes du IV^e siècle que chez les historiens d'Alexandre antérieurs, sont néanmoins vaincues par la *uirtus* des Grecs, et sans grand dommage au fond pour ceux-ci. Cette conviction des auteurs, tout en s'apparentant à celle qu'exprimait déjà Hérodote, se veut, par son schématisme, encore plus résolument optimiste. Conviction et optimisme sans doute d'autant plus importants à affirmer au IV^e siècle, que ces barbares ennemis d'Alexandre, et leur manière de se battre, rappellent souvent les Parthes,

187 *Ep.*, 61 ; CVRT., VIII, 14, 41-45.

188 *It.*, 86-87 ; ARR., *Anab.*, IV, 3, 7 et IV, 6, 2. *Ep.*, 9 et 13 ; CVRT., VII, 7, 39.

189 *It.*, 100.

adversaires traditionnels des Romains, puis les Perses insaisissables et impressionnants auxquels Julien a affaire.¹⁹⁰

Cependant, ceux qui entreprennent la lutte contre les barbares doivent s'attendre à mener une guerre longue, toujours à recommencer, car si les barbares ne sont pas pugnaces, ils sont nombreux, et les *Res gestae* ont beau soutenir qu'Alexandre a passé plus de la moitié de son règne en paix,¹⁹¹ il n'en a pourtant jamais fini d'affronter les barbares : même lorsqu'il estime avoir terminé ses conquêtes, il continue à se mesurer aux barbares qu'il rencontre.¹⁹²

Faut-il en conclure que, dans l'esprit de ces auteurs, l'affrontement entre les tenants de la civilisation grecque, ou gréco-romaine, et les barbares est à jamais inévitable ? C'est dans l'*Itinéraire* que l'on trouve l'opposition entre Gréco-Romains et barbares explicitement formulée : Darius est soutenu par « tous les peuples barbares qui, hostiles à notre civilisation, s'entendent très bien entre eux ».¹⁹³ D'autre part, les premières occurrences, dans ce récit, du terme *barbarus* se trouvent dans des épisodes conflictuels, où les barbares sont opposés aux Grecs.¹⁹⁴ On voit apparaître ainsi deux entités dressées l'une contre l'autre : c'est une affirmation nouvelle par rapport aux *Res gestae*, et qui s'explique bien entendu par le contexte historique dans lequel l'*Itinéraire* a été rédigé, à savoir les apprêts d'une lutte ouverte entre Romains et Perses.

190 Par ex. XXIV, 2 (harcèlement ; archers) ; XXIV, 3, 14 (embuscade d'archers) ; XXIV, 6, 8 (cataphractaires, éléphants) et 11 (flèches) ; XXV, 1 (harcèlement ; cataphractaires, archers, éléphants) ; XXV, 3, 1 (« (...) Persae, cum saepe adflicti peditum stabiles pugnas horrerent, structis insidiis occulte comitabantur (...) »).

191 VAL., III, 35.

192 VAL., III, 17 : « Sic igitur animo laxato cum nihil iam foret quod non fortuna ex hisce appetentiis expleuisset, omne demum intenderam desiderium ut, si quid esset quod inuisitatum aliis foret atque auditu mirabile haberetur, id sane resciscerem uideremque. ». Alexandre envahit néanmoins par la suite la cité du roi des Bébryces (III, 20), échappe de justesse aux barbares du royaume de Candace (III, 22-23), soumet les Amazones (III, 26 et 27) et conquiert le pays de Prasiaca (III, 27).

193 *It.*, 56.

194 *It.*, 20 (Granique) ; 56 (Arbèles).

Mais cette hostilité est-elle vraiment générale et irréductible ? En d'autres termes, existe-t-il deux races essentiellement différentes, aux natures incompatibles – et dans ce cas les défauts des barbares, leur infériorité morale irrémédiables rendraient vaine, ou même néfaste, toute tentative d'intégration des barbares dans l'Empire ? Ou bien les récits du IV^e siècle, certains d'entre eux du moins, laissent-ils entrevoir, par-delà les déclarations rhétoriques, la possibilité d'une politique d'ouverture à l'égard des barbares ?

II – L'identité barbare

Même si chaque récit contient des remarques qui pourraient faire croire que les barbares appartiennent à une autre espèce que les Grecs, une espèce différente et inférieure, certains ouvrages donnent de l'identité barbare une définition beaucoup plus nuancée qu'il n'y paraît au premier abord. Il est ainsi possible de constater une évolution, au cours du IV^e siècle, dans la manière d'envisager cette identité barbare, et donc également dans la manière d'envisager les relations avec les barbares.

A. L'inhumanité des barbares

Tous les récits comportent des notations sur la nature cruelle, féroce des barbares.¹⁹⁵ Cette image négative des barbares culmine dans l'affirmation de leur inhumanité au sens propre, puisque, on l'a vu, elle amène les auteurs à assimiler souvent le comportement des barbares à celui des bêtes sauvages, aux côtés desquelles ils combattent en quelque sorte en camarades : le terme *commilito* employé par Valérius implique l'idée d'une fraternité d'armes ;¹⁹⁶ comme elles, ils sont « domptés » par

195 Par ex. VAL., III, 22 ; *It.*, 66 ; *Ep.*, 14 ; *Lib.*, 92.

196 VAL., III, 3.

Alexandre.¹⁹⁷ Dans le *Liber de morte*, les mages, pour expliquer l'aspect du monstre, s'accordent tous à dire que le corps humain représente Alexandre et les corps d'animaux « des peuples sauvages et barbares ». ¹⁹⁸ D'autre part, même lorsque leur animalité n'est pas explicitement formulée, la description des mœurs de certains peuples barbares les rejette d'office en deçà de l'humain : ainsi les Sabéens dans les *Res gestae*, pêcheurs se nourrissant exclusivement de poissons de mer, les barbares du Caucase et les Scythes Abiens dans l'*Itinéraire*, chasseurs se nourrissant exclusivement de viande et de lait,¹⁹⁹ restent intimement liés à la nature sauvage dont ils tirent leur subsistance, sans pratiquer la moindre culture susceptible d'établir leur statut d'humains civilisés ; le mode de vie des Caucasiens et des Abiens rappelle d'ailleurs par certains côtés celui des Cyclopes dans l'*Odyssée*.²⁰⁰ En revanche, les auteurs évitent soigneusement de comparer les Macédoniens à des fauves, bien que la comparaison puisse sembler plus légitime pour les agresseurs que pour les agressés. Même les gymnosophistes des *Res gestae*, pourtant très critiques à l'égard d'Alexandre, ne qualifient pas ses soldats pillards de « bêtes sauvages », comme le feront par la suite les versions grecques du *Roman d'Alexandre*, mais simplement d'« êtres vivants ».²⁰¹

Les lieux que les barbares habitent, où ils cherchent refuge, tiennent souvent davantage du repaire de fauve que de foyers de civilisation : ce

197 VAL., III, 4 : « domitis hostibus ».

198 *Lib.*, 92 et 94.

199 VAL., III, 17 ; *It.*, 75 et 95.

200 J.-P. Vernant a démontré que « se nourrir de plantes domestiques cultivées, d'animaux domestiques sacrifiés (...) sont (...) les deux aspects solidaires d'un régime d'alimentation qui, en inscrivant la race humaine à mi-chemin entre les bêtes et les dieux, deux types d'êtres dont l'homme est à la fois proche et distant, l'établit dans ce statut intermédiaire qui définit ses conditions propres d'existence » (J.-P. VERNANT, « À la table des hommes. Mythe de fondation du sacrifice chez Hésiode », dans M. DETIENNE et J.-P. VERNANT (dir.), *La cuisine du sacrifice en pays grec*, Paris 1979, p. 63). Manger du pain et la viande des animaux sacrifiés, boire du vin sont, depuis Homère, les signes d'une vie civilisée (J.-P. VERNANT, « Manger aux pays du soleil », *ibid.*, p. 242-243).

201. VAL., III, 6 : *animantes* ; texte grec : θηρία : le terme est appliqué à la suite d'Alexandre et à Alexandre lui-même, comme aux peuples qu'ils asservissent.

sont des paysages montagneux, escarpés, rocheux,²⁰² des déserts gelés ou torrides²⁰³ et des forêts,²⁰⁴ contrées où rôdent également les bêtes sauvages²⁰⁵ et qui suscitent l'effroi. Les fleuves, assez nombreux, représentent rarement une richesse pour le pays ; loin d'être de fertiles voies de communication, ils recèlent le plus souvent quelque chose de sauvage et d'indompté, une amertume excessive qui les apparente à « la mer stérile », des bêtes féroces, ou tout simplement des bords escarpés, une instabilité ou une impétuosité qui rendent extrêmement difficile le commerce entre les hommes.²⁰⁶ Les pays barbares apparaissent donc dans leur grande majorité hostiles à l'homme ; seuls les barbares peuvent vivre dans des contrées aussi inhospitalières. On est loin de certaines descriptions d'Arrien et surtout de Quinte-Curce, qui n'hésitaient pas à mentionner, parfois à détailler, les avantages géographiques des régions traversées par Alexandre.²⁰⁷ Ici, les rares avantages que la nature peut procurer sont de toute façon réservés aux barbares, qui présentent avec elle des affinités évidentes : comme le fait remarquer Alexandre dans les *Res gestae*, les barbares disposent sans mal des richesses naturelles – fruits énormes, fleuves qui roulent l'or et l'argent, gemmes à foison – pour lesquelles les Grecs doivent peiner ; les immenses roches hostiles contre lesquelles bute l'armée d'Alexandre dans l'*Itinéraire* sont pourvues à leur sommet de ressources abondantes pour les barbares.²⁰⁸ Seuls les barbares profitent du bon côté de la démesure.

En revanche la nature, en accord avec la sauvagerie des habitants, se fait dans la majorité des cas leur complice dans la lutte contre Alexandre et son armée : le « chaos abrupt et impraticable » du Caucase répond à la

202 VAL., I, 42 ; III, 17 ; III, 21 ; III, 27 ; III, 28 ; *It.*, 19 ; 26 ; 45 ; 66 ; 67 ; 69-70 ; 75 ; 80 ; 95 ; 99 ; 102 ; 108 ; 112 ; 120 ; *Ep.*, 3 ; 15 ; 26 ; 39 ; 46-47.

203 VAL., I, 44 ; II, 9 ; III, 1 ; III, 17 ; III, 27 ; *It.*, 45 ; 50 ; 87 ; 98 ; *Ep.*, 32 ; 59 ; 68 ; 85.

204 VAL., III, 17 ; *It.*, 109 ; *Ep.*, 67.

205 VAL., III, 1 ; III, 2 ; III, 17 ; III, 18 ; III, 27 ; *It.*, 95 ; 109 ; 110 ; *Ep.*, 52 ; 67.

206 VAL., II, 14-16 ; III, 17 ; *It.*, 79 ; 87 ; *Ep.*, 67.

207 Par ex. ARR., *Anab.*, III, 7, 3 ; III, 16, 2 ; V, 25, 1 ; *Inde*, VIII, 11, 10 et VIII, 17, 5 ; VIII, 40, 3-4 ; CVRT., VII, 4, 26 ; VIII, 9, 1-19 et IX, 1, 8-11.

208 VAL., III, 21 et 22 ; *It.*, 102 ; 108 ; 112.

violence inorganisée de ses occupants pour barrer la route aux Grecs, et il est vaincu comme eux par l'effort méthodique d'Alexandre.²⁰⁹ De la même manière, dans tous les textes, les obstacles succèdent aux obstacles pour entraver la progression du conquérant : les fleuves sont presque toujours « infranchissables », les montagnes « inaccessibles », le terrain « impraticable » ; « la nature du terrain » signifie en fait « les difficultés du terrain », qui rendent « la marche pénible » aux soldats d'Alexandre.²¹⁰ Dans nombre de cas, les auteurs prennent soin de faire remarquer la protection providentielle que ces accidents naturels offrent aux barbares : l'Amazonique et le Thermodon sont les « remparts » du pays des Amazones,²¹¹ le Granique rend « l'entreprise (...) sans risque apparemment pour les barbares, ardue pour les Grecs »,²¹² Sagalassus, ville rebelle, est « gardée par une montagne »²¹³, Gaza par les « sables très épais » et la « vase » qui l'entourent,²¹⁴ Maracande est « très bien défendue par le cours d'eau abondant qui coule alentour » ;²¹⁵ Darius, Bessus, les Scythes et d'autres peuples barbares comptent plus ou moins explicitement sur les fleuves, les montagnes, les déserts, pour empêcher Alexandre de s'en prendre à eux.²¹⁶

Les Grecs se heurtent à tout moment à la démesure du paysage ; ils doivent également se défier de sa traîtrise au moins autant que de celle des barbares. Bernés par un sol apparemment ferme, séduits par des attraits illusoire, ils risquent l'enlisement, l'engloutissement,²¹⁷ jusqu'au cas extrême de l'île qui sombre dans la mer aussitôt que les amis

209 *It.*, 75-77.

210 Par ex. VAL., I, 34 ; I, 44 ; II, 9 ; II, 15 ; III, 17 ; III, 25 ; III, 27 ; III, 28 ; *It.*, 19-21 ; 50 ; 55 ; 67 ; 70 ; 75 ; 77 ; 87 ; 99 ; 112 ; *Ep.*, 15-16 ; 46-47 ; 55.

211 VAL., III, 25 et 27.

212 *It.*, 20.

213 *It.*, 26.

214 *It.*, 45.

215 *Ep.*, 7.

216 VAL., II, 19 ; III, 17 ; III, 25 ; III, 27 ; *It.*, 38 et 43 ; 66 ; 75-76 ; 80 ; 98 ; 99 ; 102 ; 107 ; *Ep.*, 8 et 11-12 ; 15 ; 46 ; 54-55 ; 68.

217 VAL., II, 14-15 ; *It.*, 86-87.

d'Alexandre y ont pris pied ;²¹⁸ l'eau cristalline des fleuves, en fait trop fraîche ou non potable, les met en danger de mort ;²¹⁹ de même, en montagne, les hommes d'Alexandre tombent dans l'abîme, « victimes de la perfidie du lieu ». ²²⁰ La nature peut même s'unir parfois aux « guides » barbares pour faire perdre son chemin à l'armée d'Alexandre,²²¹ ou à tout le moins elle réussit à la désorienter :²²² en pays barbare, les hommes ont tendance à perdre leurs points de repère. Le climat également se range dans le camp des adversaires d'Alexandre. Ses soldats subissent de violentes tempêtes et des intempéries de toutes sortes,²²³ qui les éprouvent presque davantage que leurs batailles contre les barbares, surtout si l'on en croit l'auteur de l'*Épitomé* : celui-ci, pour décrire la tempête, emprunte force détails à son modèle Quinte-Curce,²²⁴ mais majore considérablement les pertes – trente mille hommes et quatre mille bêtes de somme, au lieu de deux mille hommes. Si bien qu'Aristote peut, dans les *Res gestae*, féliciter Alexandre d'avoir triomphé non seulement des « dangers de la guerre », mais aussi du « mauvais temps et [des] difficultés climatiques », qu'il semble même considérer comme plus redoutables.²²⁵

Ainsi, bien souvent, la nature hostile et les barbares hostiles ne font qu'un, ils sont tous deux « les ennemis du genre humain ». ²²⁶ Alexandre ne s'y trompe pas : dans l'*Itinéraire*, après la défaite subie par ses troupes au bord du fleuve, il « dévaste les régions qu'entoure ou baigne le Polytimète », comme s'il tenait la nature pour responsable conjointement du massacre et voulait la punir au même titre que les barbares – chez Arrien, c'était pourtant eux seuls l'objet des représailles

218 VAL., III, 17.

219 VAL., II, 8 ; III, 17 ; *It.*, 28-29 ; 85.

220 *It.*, 100.

221 VAL., III, 17.

222 *It.*, 50 ; *Ep.*, 84-85.

223 VAL., III, 17 ; III, 27 ; III, 28 ; *It.*, 74 ; 102 ; 120 ; *Ep.*, 24-27.

224 CVRT., VIII, 4, 3-13.

225 VAL., III, 27.

226 *Lib.*, 94.

d'Alexandre,²²⁷ mais l'*Itinéraire* met l'accent sur la trahison de toute la région, non seulement celle du fleuve, mais aussi celle des sables qui donnent asile (*receptatur*) au fleuve malfaisant, de la même façon que le désert constitue un refuge pour Spitaménès, le dangereux adversaire d'Alexandre.²²⁸

Tous les textes concourent donc, peu ou prou, à désigner les barbares comme une race à part, en liaison étroite avec la nature sauvage qu'elle habite, ce que Valérius exprime de manière particulièrement imagée au travers des populations humanoïdes qu'il met en scène : les Sabéens androgynes, « race nouvelle ou inouïe », qui vivent sur un promontoire escarpé, surplombant la mer, les « hommes monstrueux » qui sortent de la forêt en même temps que les bêtes féroces, les corps sans tête de la mer Rouge, ou les Trogodytes qui s'apparentent aux serpents.²²⁹

Pourtant, dans les *Res gestae* et dans l'*Itinéraire*, la nécessité qu'éprouvent apparemment les auteurs d'avoir recours, pour illustrer cette classification simpliste du monde, au merveilleux pour les *Res gestae*, à des peuples légendaires, ou en tout cas très lointains, pour l'*Itinéraire*, maintient à distance, au propre comme au figuré, la rhétorique convenue du barbare inhumain et du Grec civilisé, par ailleurs battue en brèche à de nombreuses reprises dans les deux récits.

227 *It.*, 87 ; ARR., *Anab.*, IV, 6, 5 : « il (...) ravagea la contrée et mit à mort les Barbares qui s'étaient réfugiés dans les forts, parce qu'on lui avait signalé qu'eux aussi avaient pris part à l'attaque contre les Macédoniens. Puis il traversa toute la contrée qu'arrose le Polytimètos (...) ».

228 *It.*, 87 ; 98.

229 VAL., III, 17 ; III, 28.

B. Le rapport des barbares aux Grecs : différences d'appréciation

1. Grecs et barbares : la distinction nuancée des *Res gestae* et de l'*Itinéraire*

On trouve en effet, dans les *Res gestae* comme dans l'*Itinéraire*, plusieurs remarques qui tendent à accréditer l'idée d'une nature humaine commune aux Grecs et aux barbares : Alexandre se fonde sur cette communauté de condition entre son adversaire et lui pour justifier sa clémence envers la famille de Darius,²³⁰ et s'il pleure sur le destin malheureux de Darius, c'est qu'il a conscience des affinités qui les unissent, au-delà des apparences.²³¹ Pour l'auteur de l'*Itinéraire*, les soldats barbares et grecs, à la bataille d'Issus, sont unis de même, au-delà des clivages traditionnels et des paroles qui divisent – « nécessité de se venger », clairement désignée comme incitation rhétorique, sans grand rapport avec la « motivation essentielle » des troupes –, par leur commune préoccupation de survivre.²³² Les *Res gestae* et l'*Itinéraire* nous assènent en outre quelques *sententiae* qui, en généralisant les défauts des humains, rendent inopérante la distinction entre Grecs et barbares : la curiosité, la soif de l'or sont ainsi considérées comme des vices constitutifs de l'être humain, et « la vertu est l'apanage d'un petit nombre », non celui d'un peuple en particulier ; de même, l'intelligence est, « pour les mortels », et non pas seulement pour les Grecs, le remède à toutes les difficultés.²³³ On relève dans les *Res gestae* quelques allusions à la complexité des êtres humains qui, Grecs ou barbares, ne doivent pas être jugés sur leur apparence...²³⁴ ni non plus d'après le

230 VAL., II, 10 : « communis humanitas ».

231 VAL., II, 20-21.

232 *It.*, 32.

233 VAL., III, 6 ; III, 17 ; *It.*, 43 ; 71 ; 77.

234 VAL., II, 15 et III, 4 (la petite taille d'Alexandre) ; III, 18 (lettre de Candace à Alexandre : « Nec nos aestimes ex colore, quippe cui animi liberalis species intucunda est non satis corporis forma praeiudicat. »).

discours conventionnel qu'on tient sur eux, si l'on en croit Candace, reine barbare qui, dans un même souffle, stigmatise la « nature cruelle » des barbares, mais garantit sa propre bienveillance.²³⁵

Illustration de ces remarques éparses, la possible barbarisation des Grecs et la civilité de certains barbares apparaissent de façon répétée dans les deux récits.

a) La barbarisation des Grecs

Les Grecs y sont en effet loin d'être exempts des défauts traditionnellement imputés aux barbares.

Cela vaut évidemment pour les Macédoniens et les Grecs rebelles à l'autorité d'Alexandre, comme Nicolas d'Acarnanie, qui manifeste vis-à-vis d'Alexandre la même forfanterie dont fera preuve un peu plus tard Darius, ou Pausanias de Thessalonique, d'une intempérance et d'une violence égales à celles du roi des Bébryces ;²³⁶ les Thébains et les Athéniens, à l'exemple des rois barbares, se laissent aller à la colère et à des excès de langage, et tentent, dans leur démesure, d'intimider Alexandre par leurs paroles belliqueuses, sans être plus que ces rois capables de les traduire en action : la magie du verbe athénien cache mal chez les uns l'irréflexion, chez les autres la mollesse ;²³⁷ et les Lacédémoniens eux-mêmes voient leur légendaire esprit de résistance tourné en ridicule puisque, dans les *Res gestae*, partis à l'attaque sur un mouvement de vanité, ils ne tardent pas à se rendre à Alexandre, tandis que dans l'*Itinéraire*, ils s'obstinent à refuser la réalité de la domination d'Alexandre pour pouvoir conserver l'illusion de leur puissance.²³⁸ Après cela, il n'est pas très surprenant de voir Athéniens, Thébains et Spartiates se comporter en traîtres et parfois même se ranger aux côtés de l'adversaire barbare.²³⁹

235 VAL., III, 22.

236 VAL., I, 18 ; I, 24.

237 VAL., I, 46 ; II, 1-4.

238 VAL., II, 6 ; *It.*, 12.

239 VAL., II, 5 ; *It.*, 23 ; 41 ; 71.

Mais les Macédoniens ou les Grecs qui suivent Alexandre n'offrent pas non plus toujours, face à leurs adversaires barbares, des exemples éclatants de vertu. Dans les *Res gestae*, Alexandre doit à plusieurs reprises apaiser les craintes de ses troupes, lutter contre leur découragement, voire leur pusillanimité :²⁴⁰ exactement comme les soldats de Darius mis en fuite par la pluie, les Macédoniens voient dans l'hostilité des éléments naturels un signe divin défavorable ; Alexandre est dans ces cas-là le seul à conserver son énergie, sa force d'âme.²⁴¹ L'armée d'Alexandre peut ainsi se transformer, à l'occasion, en foule irréfléchie ou cruelle ;²⁴² l'un de ses généraux, Parménion, paraît céder aussi facilement qu'un barbare à l'attrait des richesses ou des ruses déloyales qui se retournent contre leurs auteurs ;²⁴³ on trouve aussi chez les Macédoniens des transfuges qui passent dans le camp barbare et des traîtres au roi, et Alexandre ne semble pas éprouver envers ses propres troupes une confiance absolue.²⁴⁴ Dans ces conditions, on ne parvient plus guère, parfois, à distinguer les Macédoniens ou les Grecs des soldats barbares, malgré la préférence affichée à leur égard par Alexandre.²⁴⁵ Valérius, relatant l'anecdote du monstre qui présage la mort d'Alexandre, écrit d'ailleurs que selon l'interprète, les bêtes sauvages qui composent la partie inférieure du monstre représentent *tous* les sujets d'Alexandre : les animaux ne figurent pas seulement les peuples barbares, comme ce sera le cas à la fin du IV^e siècle dans le *Liber de morte*, les Macédoniens et les Grecs sont compris dans ces espèces féroces.²⁴⁶

On pourrait penser que ces défauts, qui rapprochent tant sujets grecs et barbares, servent surtout à distinguer le peuple grec de ses rois, et

240 VAL., I, 37 ; I, 44 ; II, 9 ; III, 1.

241 VAL., I, 41 ; I, 44.

242 VAL., I, 41 ; *It.*, 116.

243 *It.*, 44 ; 58.

244 VAL., I, 41 (Amyntas, transfuge) ; II, 8 (Parménion) ; II, 9 (Alexandre veut inciter ses troupes à la loyauté) ; II, 13 (Ammon avertit Alexandre que son messager allait le trahir) ; III, 31 (Antipater) ; *It.*, 25 (Alexandre fils d'Aéropus) ; 94 (les Pages).

245 VAL., I, 44 : « (...) milites quidem forsitan possem, sed Macedonas milites ubinam reperissem ? ».

246 VAL., III, 30.

c'est certainement le cas dans une certaine mesure : on a vu que tous nos textes tendent à considérer le roi comme un personnage à part du reste des mortels, de quelque nation qu'ils soient. Il arrive cependant, dans les *Res gestae* et dans l'*Itinéraire*, que les rois grecs eux-mêmes succombent, il est vrai rarement et très momentanément, à des vices que l'on aurait pu croire l'apanage exclusif des rois barbares : ainsi le « dérèglement » de Philippe, qui répudie son épouse légitime simplement parce qu'il désire une autre femme, s'apparente à celui de Nectanabus, de Darius ou de Porus, incapables de résister aux plaisirs de la chair.²⁴⁷ Et le sens de l'économie des parents d'Alexandre ressemble assez à l'avarice de Darius : ce manque de générosité ne les rend ni les uns ni l'autre dignes de leur titre royal.²⁴⁸

Alexandre en personne ne fait pas exception. Il côtoie souvent la démesure barbare, et quelquefois y tombe. Son caractère est présenté par les deux ouvrages comme ambigu : dans les *Res gestae*, sa nature emportée²⁴⁹ procède, selon l'auteur, du caractère royal ;²⁵⁰ dans l'*Itinéraire*, elle fait de lui un excellent général, meneur d'hommes ;²⁵¹ mais elle le rapproche aussi, incontestablement, du barbare Darius, et lui fait commettre une ou deux erreurs.²⁵² Les yeux vairons dont il est doté par Valérius, la frange rejetée en arrière que lui octroie l'*Itinéraire*, symbolisent cette double nature, pour une part sauvage et proche de l'animalité barbare : la chevelure en désordre fait partie de la représentation courante du guerrier barbare en furie, face au légionnaire impassible.²⁵³ Sa façon de ruser, ou d'« afficher sa gloire », même si elle est entièrement justifiée par les circonstances, rappelle également certaines pratiques barbares.²⁵⁴ Et l'*Itinéraire* n'hésite pas à parler à son propos d'une

247 VAL., I, 20.

248 VAL., I, 16 ; II, 15.

249 VAL., I, 8 ; I, 13 ; I, 16 ; I, 41 ; II, 17.

250 VAL., I, 16.

251 *It.*, 14-15.

252 VAL., II, 17 (incendie du palais de Xerxès) ; *It.*, 90-91 (meurtre de Clitus).

253 VAL., I, 13 ; *It.*, 13.

254 VAL., I, 19 ; *It.*, 23 : « iactans gloriae ».

véritable barbarisation : Alexandre acquiert la même arrogance, la même cruauté, il vit dans le même luxe que les barbares qu'il a conquis.²⁵⁵ Si l'auteur semble considérer cette barbarisation comme très momentanée et ne tirant pas beaucoup à conséquence, il n'en signale pas moins ensuite le risque et les dangers jusqu'à la mort d'Alexandre : celui-ci paraît en effet à nouveau en proie à la démesure, lorsqu'il attaque les Indiens « qui ne lui avaient causé aucun tort », lorsqu'il veut franchir l'océan, ou lorsqu'il vide la coupe d'Hercule.²⁵⁶ Le présage des deux sources, qui intervient dans ces moments-là, c'est-à-dire après la conquête de l'Empire perse et juste avant l'invasion de l'Inde, est un nouveau signe de l'ambiguïté fondamentale d'Alexandre : la source d'huile représente les exploits qu'il accomplit à la sueur de son front ; l'autre source, qui chez Arrien était une source d'eau, est transformée par l'*Itinéraire* en source de vin, comme si l'eau, trop plate sans doute, était incompatible avec le personnage d'Alexandre : le vin, récompense des fatigues supportées, indique toutefois aussi l'intempérance d'Alexandre, cause indubitable de sa mort, selon l'*Itinéraire*, qui se démarque là aussi de son modèle.²⁵⁷

Les *Res gestae* vont plus loin que tous les autres récits postérieurs, en attribuant à Alexandre, en sus de son caractère ambigu, une double origine, qui fait la part belle à l'apport barbare. Alexandre est en effet macédonien – ou grec – par sa mère et par son père nourricier Philippe, mais égyptien par son père naturel Nectanabus, sans compter sa filiation supposée avec le dieu libyen Ammon, que Valérius se refuse ici à confondre, comme l'ont fait avant lui d'autres auteurs et comme le fera plus tard l'*Itinéraire*, avec Zeus ou Jupiter.²⁵⁸ Philippe qui, devant l'ambiguïté des présages, hésite à voir dans l'enfant à naître un protégé de Jupiter ou un protégé d'Ammon, différencie les deux dieux et, dans

255 *It.*, 10-11 ; 88-92.

256 *It.*, 99 ; 114 ; 118.

257 *It.*, 97 ; 118 ; ARR., *Anab.*, IV, 15, 7-8 ; VII, 24, 4-27, PLVT., *Alex.*, 27, 5-9 ; 3 et 29, 4.

258 CVRT., IV, 7, 5 ; *It.*, 12.

une certaine mesure, les oppose.²⁵⁹ Alexandre n'hésite pas, en s'adressant aux Égyptiens, aux Tyriens ou aux Amazones, à rappeler sa parenté avec Nectanabus et Ammon, roi et dieu barbares.²⁶⁰ D'autre part, même du côté grec, les généalogies auxquelles Alexandre se rattache comportent des noms de héros que l'Asie peut revendiquer tout autant que la Grèce : Persée, Argien fondateur de la nation perse, Priam, qui sans être le roi de Troie en porte le nom, et qui d'ailleurs est probablement un descendant de Pyrrhus et d'Andromaque, veuve d'Hector, auquel Alexandre rend un culte en même temps qu'à son ancêtre Achille.²⁶¹

L'animal qui suit le plus Alexandre tout au long de sa carrière est le serpent : associé à lui dès avant sa naissance – il symbolise même le futur conquérant dans le présage de l'œuf donné à Philippe –, il réapparaît aux moments importants, lors de la construction d'Alexandrie et à la mort d'Alexandre.²⁶² Or ce serpent est d'abord un avatar de l'Oriental Nectanabus-Ammon.²⁶³ En outre, dans l'imaginaire romain, le grand serpent est l'animal emblématique de l'Asie, l'image même du barbare. Valérius reprend d'ailleurs, pour décrire le serpent énorme qui se love sur le sein d'Olympias, une image et jusqu'à des expressions issues d'un passage des *Géorgiques* de Virgile, où celui-ci opposait la faune paisible de l'Italie aux monstres de l'Orient, symbolisés par un immense reptile :²⁶⁴ le gigantesque serpent qui a tant à voir avec la conception d'Alexandre est ainsi le frère du monstre virgilien, que les monnaies romaines du IV^e siècle figurent terrassé par l'empereur à cheval.

Cette double origine d'Alexandre, qui est presque une double naissance – puisque Philippe aurait eu d'un premier mariage un fils déjà

259 VAL., I, 10.

260 VAL., I, 34 ; I, 35 ; III, 26.

261 VAL., I, 13 ; I, 42.

262 VAL., I, 7 ; I, 10 ; I, 11 ; I, 32 ; III, 31.

263 VAL., I, 6-7 ; I, 10.

264 VAL., I, 10 : (...) « et reformat in illum draconis quidem, sed auctiorem aliquantulum tractum eoque reptabundus triclinium penetrat, tum spectabili specie, tum maiestate corporis totius, (...) et omne agmen in spiram (...) colligit (...) », voir VERG., *Géorgiques*, II, vv. 153-154 : « Nec rapit immensos orbis per humum neque tanto / Squameus in spiram tractu se colligit anguis. »

nommé Alexandre, qui n'aurait pas survécu²⁶⁵ –, cette nature complexe, s'étendent, dans les *Res gestae*, à l'entourage d'Alexandre et à son Empire : son maître Aristote, représentant par excellence de la philosophie grecque et moraliste fameux, est censé être originaire d'Asie Mineure, et plus précisément de Milet, ville symbole de luxe et de licence ;²⁶⁶ en Bucéphale, son cheval favori, l'harmonie des proportions côtoie la plus extrême sauvagerie.²⁶⁷ Valérius laisse également planer le doute sur la localisation de certaines villes ou régions de l'Empire d'Alexandre, grâce à un flottement onomastique ou géographique qui ne permet pas de les situer avec certitude en Europe ou en Asie : la Lucanie, province italienne, peut être confondue avec la Lycaonie, région d'Asie Mineure, dont elle portait anciennement le nom ; à l'inverse, la ville de Piéria a beau être située par Valérius en Bébrycie, c'est-à-dire en Asie, son nom et le culte des Muses qui y est pratiqué rappellent une région des confins de la Macédoine ; enfin, il est assez surprenant de voir l'expédition d'Alexandre, dirigée contre l'Asie, passer alternativement et avec une déconcertante facilité par des contrées d'Asie et des contrées européennes, parfois très éloignées les unes des autres, d'Achaïe au Taurus, puis de Phrygie à Abdère en Thrace, et du Pont-Euxin à Locres et Agrigente, tout cela alors qu'Alexandre est censé se précipiter sur les pas de Darius.²⁶⁸ On a la nette impression que pour l'auteur des *Res gestae*, il n'existe pas de séparation bien marquée entre Asie et Europe.

Que les origines mêmes des Grecs et des barbares soient inextricablement mêlées, comme semblent l'indiquer les *Res gestae*, ou simplement que le caractère des Grecs puisse comporter des particularités traditionnellement associées au caractère barbare, comme l'admet aussi l'*Itinéraire*, il est certain que les deux récits considèrent qu'il existe des liens incontestables unissant Alexandre et son Empire avec les barbares qu'il combat.

265 VAL., I, 13.

266 *Ibid.*

267 *Ibid.*

268 VAL., I, 29 ; I, 42-45.

On pourrait penser, au premier abord, qu'il s'agit là de la description d'une situation spécifiquement grecque, ou pour mieux dire hellénistique, comme le suggère Gilles Bounoure à propos du *Roman d'Alexandre grec*, qui fait selon lui d'Alexandre le représentant des « sangs mêlés » alexandrins ;²⁶⁹ ou, si l'on considère que ces ouvrages ont été écrits en latin, pour des lecteurs romains, que l'on a affaire à une vision plus ou moins critique de certains comportements jugés typiquement grecs, sans grand rapport ou en opposition avec les mœurs des Romains – ce que semble d'ailleurs confirmer la préface de l'*Itinéraire*, en comparant à la démesure d'Alexandre la modération de Constance II.²⁷⁰

Mais le comportement, le mode de vie des Romains, dans l'Antiquité tardive, ne sont finalement pas si éloignés que cela de ceux prêtés aux Grecs dans les *Res gestae* et dans l'*Itinéraire* : les soldats romains font preuve de la même avidité et des mêmes craintes, de la même indiscipline que les soldats d'Alexandre chez Valérius, lors des tumultes qui les dressent contre l'empereur en campagne ;²⁷¹ le faste dont s'entoure Constance II rivalise sans peine avec celui que l'*Itinéraire* prête à Alexandre une fois parvenu à la tête de l'Empire perse, et il requiert de ses sujets le même rituel d'adoration ;²⁷² il n'y a pas jusqu'à la cruauté des supplices, infligés parfois à des innocents, qui ne soit également une caractéristique du règne de cet empereur.²⁷³ Autre point de rencontre, on l'a déjà vu, l'origine barbare ou semi-barbare de plusieurs empereurs et de leur entourage.

Même sans passer par l'intermédiaire du personnage d'Alexandre ou des Grecs, les puissants romains du IV^e siècle peuvent se reconnaître, eux et leur mode de vie, dans la description que fait Valérius de la cour de Darius, figée dans la contemplation du maître, ou des « excès des bar-

269 G. BOUNOURE, Introduction au *Roman d'Alexandre*, Paris 1992, p. XX-XXIII et XXXI.

270 *It.*, 10-11.

271 AMMIEN, XXIV, 3, 3-8 ; *Histoire Auguste, Vie d'Alexandre Sévère*, LIII, 2-LIV, 4.

272 AMMIEN, XVI, 10, 1-12.

273 *ID.*, XIV, 5 ; XV, 2-3.

bares », banquets ruineux et demeures somptueuses : ainsi, par exemple, la marqueterie de marbres colorés, dont s'orne le palais de Candace, c'est l'*opus sectile*, une décoration à la mode chez les riches Romains de cette époque.²⁷⁴ Cette mise en parallèle implicite, dans les deux textes, des Romains avec les Grecs barbarisés, ou plus audacieusement dans les *Res gestae*, avec les barbares eux-mêmes, fait de la situation d'Alexandre et des Grecs un reflet de la situation au IV^e siècle dans l'Empire romain : elle veut indiquer à quel point les Romains peuvent se sentir concernés par les problèmes que génère ce mélange d'identités.

Il est vrai que si les Grecs peuvent se barbariser, en contrepartie, les barbares, au moins certains d'entre eux, possèdent, à en croire ces mêmes textes, quelques qualités qui, en leur permettant d'échapper à la condition de bêtes brutes, les rapprochent de leurs adversaires.

b) Humanité et vertus des barbares

Des traces de vertu

Dans les *Res gestae*, le conseil de guerre réuni par Darius est ainsi tout à fait comparable à l'assemblée des Athéniens qui s'est tenue quelques paragraphes plus haut ; on y trouve les mêmes défauts et les mêmes qualités : le belliqueux Oxyathrès fait preuve de la même légèreté que Démade, mais Darius et les autres Perses, et Oxyathrès lui-même, n'en sont pas moins aussi lucides sur les qualités de leur adversaire et sur leurs chances de réussir qu'Eschine et Démosthène, ils se montrent comme eux intelligents et de bon conseil, bien que leur décision finale de continuer la guerre permette à l'auteur de donner une nouvelle fois le pas sur eux à la « sagesse » grecque.²⁷⁵ Autre indice d'intelligence chez les barbares, Darius, Porus, Candace, les Amazones émettent des *sententiae* qui, même si elles sont parfois formulées à contretemps,

274. VAL., II, 14 ; III, 21-22. Pour la décoration, voir R. BIANCHI-BANDINELLI, *Rome, la fin de l'art antique. L'art de l'Empire romain de Septime Sévère à Théodose I^{er}*, Paris 1970, p. 96 et fig. 88-91, et p. 270.

275. VAL., II, 7.

rejoignent les réflexions d'Alexandre sur la précarité du bonheur ou sur l'avidité des hommes.²⁷⁶

On peut aussi découvrir au fil des pages un soldat perse dont la « loyauté » et le « courage » sont proposés en exemple par Alexandre lui-même à ses propres soldats, une reine perse pleine de mesure, des combattants indiens valeureux, une reine indienne qui réunit en elle ingéniosité, bienveillance et loyauté.²⁷⁷ L'esprit de justice n'est pas l'apanage exclusif des Grecs, quoi que paraisse en dire Valérius, puisque Candace et son fils Candaule luttent pour faire respecter la justice et le droit international, et que, dans l'*Itinéraire*, les Scythes Abiens sont crédités du sens de la justice que leur attribuait Homère.²⁷⁸ Certains portraits de barbares sont même flattés au-delà de ce que l'on attendrait : Nectanabus conserve dans les *Res gestae* une certaine dignité, en dépit de son rôle peu reluisant de magicien suborneur, au contraire de ce qui se passera plus tard dans une version du *Roman grec*, où Nectanebo est expressément qualifié de « charlatan » ;²⁷⁹ l'*Itinéraire* décrit Porus comme un homme « d'une intelligence non moins élevée que sa taille », appréciation élogieuse que l'on ne trouvait pas chez son modèle Arrien, qui concédait seulement au roi indien de la bravoure.²⁸⁰

Les deux ouvrages admettent chez les barbares une conscience morale, qui leur fait reconnaître les vertus de leurs adversaires grecs, même lorsqu'ils ne les pratiquent pas eux-mêmes. Dans les *Res gestae*, le conseil de guerre de Darius se passe presque tout entier à encenser Alexandre, son courage, son activité ; Oxyathrès n'a pas plus tôt blâmé Darius pour son éloge de l'adversaire qu'il se lance à son tour dans un panégyrique au moins aussi enthousiaste.²⁸¹ Dans l'*Itinéraire*, Darius,

276 VAL., II, 17 et II, 20 (Darius) ; III, 2 (Porus) ; III, 22 (Candace) ; III, 25 (les Amazones) ; à comparer avec Alexandre : VAL., I, 16 ; I, 18 ; I, 38 ; II, 22 ; III, 6 ; III, 17.

277 VAL., II, 9 ; II, 12 ; III, 4 ; III, 22.

278 VAL., I, 35 et I, 37 ; III, 18 ; III, 23 ; *It.*, 81.

279 VAL., I, 7 ; texte L, *ibid.*

280 *It.*, 111 ; ARR., *Anab.*, V, 8, 4 ; 19, 1.

281 VAL., II, 7.

après avoir entendu louer la continence d'Alexandre, déclare publiquement lui léguer l'Empire perse.²⁸² Spitaménès en personne, que l'on aurait cru sans foi ni loi à sa façon de mener la guerre, finit, après une ultime embuscade, par être « conscient de son crime » et s'enfuit dans le désert comme pour y cacher sa honte ! Arrien, en narrant cet épisode, n'adoptait pourtant pas du tout la même perspective.²⁸³ Ce qui signifie que, pour les auteurs de ces deux récits, les barbares peuvent avoir au moins l'idée de la justice, quoiqu'ils ne soient pas toujours capables de la mettre en œuvre : leurs défauts ne sont pas innés.

Les agréments des pays barbares

Le pays qu'habitent les barbares reflète l'ambivalence de leur caractère ; au milieu d'une nature généralement sauvage et démesurée, se trouvent quelques îlots de cultures : en Égypte, la plaine du delta du Nil,²⁸⁴ la région de Memphis²⁸⁵ et l'oasis d'Ammon ;²⁸⁶ en Perse, les alentours du palais de Darius²⁸⁷ et le sommet de la roche de Choriénès ;²⁸⁸ en Inde, le lac de Sésonchosis,²⁸⁹ le « paradis » du Soleil et de la Lune,²⁹⁰ les vergers du « séjour des dieux » et du palais de Candace,²⁹¹ les alentours d'Arigéum,²⁹² le sommet d'une roche près de Baziphara et celui de la roche Aornis.²⁹³ Aux mêmes endroits se situent aussi richesses et

282 *It.*, 57.

283 *It.*, 98 ; *ARR., Anab.*, IV, 16, 7 - 17, 7.

284 *VAL.*, I, 31 ; *It.*, 48.

285 *VAL.*, I, 34 et III, 34.

286 *It.*, 51.

287 *VAL.*, II, 13.

288 *It.*, 102. *ARR., Anab.*, IV, 21, ne mentionnait pas de plaine fertile au sommet de cette roche, mais seulement au sommet de l'Aornos : l'*Itinéraire* généralise la description faite par Arrien de cette roche mythique.

289 *VAL.*, III, 17.

290 *VAL.*, III, 17.

291 *VAL.*, III, 21 et 22.

292 *It.*, 105.

293 *It.*, 108 et 112. L'auteur de l'*Itinéraire* dédouble la roche dont parlait *ARR., Anab.*, IV, 28-30 : les habitants de « Bazira » se réfugiaient, chez lui, sur l'Aornos.

agréments de toutes sortes : les auteurs ne dissimulent pas la beauté des palais perses ou indiens.²⁹⁴ Enfin, les territoires barbares parcourus par Alexandre sont émaillés d'un grand nombre de villes, dont plusieurs sont également dotées de nombreux attraits – par exemple des œuvres d'art – ou d'une certaine renommée, au point qu'Alexandre visite quelques-unes d'entre elles ; beaucoup de ces villes ont droit dans les *Res gestae* et dans l'*Itinéraire* à l'appellation de « cités », réservée d'ordinaire aux villes grecques.²⁹⁵

Ces contrées sont d'ailleurs fascinantes à plus d'un titre, puisqu'elles sont aussi terres de « merveilles » (*mirabilia*) : outre les richesses extraordinaires accumulées par les souverains dans leurs villes, leurs palais, leurs tombeaux, et qui font de ces pays une sorte d'Eldorado avant la lettre,²⁹⁶ on y trouve aussi des hommes et des animaux d'une taille ou d'une forme fabuleuse,²⁹⁷ des grenades grosses comme des pastèques,²⁹⁸ une roche que les oiseaux ne peuvent survoler,²⁹⁹ des arbres qui parlent,³⁰⁰ une lyre qui joue toute seule,³⁰¹ une île qui s'engloutit,³⁰² des sources d'huile et de vin³⁰³ ...³⁰⁴

294 VAL., II, 15 ; II, 17 ; III, 18 ; III, 22 ; III, 28 ; *It.*, 67.

295 VAL., I, 34 ; I, 42 ; I, 45 ; III, 2 ; III, 17 ; III, 18 ; III, 20 ; III, 27 ; III, 28 ; *It.*, 24 ; 31 ; 38 ; 41 ; 64 ; 65 ; 67 ; 68 ; 70 ; 72 ; 83 ; 105 ; 108 ; 115. Arrien, modèle de l'*Itinéraire*, restait en revanche plus réservé sur les qualités des villes barbares mentionnées : voir par ex. *Anab.*, III, 16, 2 (Babylone et Suse) ; III, 23, 6 (Zadracarta - Xazacerta).

296 VAL., I, 36 ; II, 17 ; II, 18 ; III, 17 ; III, 22 ; III, 27 ; III, 28 ; *It.*, 41 ; 64 ; 67 ; 69 ; 101 ; 104 ; 120.

297 VAL., III, 17 ; III, 21 ; III, 28 ; *It.*, 110 ; 111.

298 VAL., III, 21.

299 *It.*, 112.

300 VAL., III, 17.

301 VAL., III, 28.

302 VAL., III, 17.

303 *It.*, 97.

304 L'*Itinéraire* augmente même le nombre des merveilles barbares par rapport à son modèle Arrien : par exemple, dans la description de l'Inde, le contraste est frappant entre l'exagération de l'*Itinéraire* et la circonspection d'Arrien, à propos de la faune du pays (*It.*, 110 ; *Anab.*, V, 4-6 et *Inde*, VIII, 13-15) ; Arrien ne cherchait

Ralliements barbares

Du fait que les barbares partagent avec les Grecs un certain nombre de caractères, il ne leur est pas plus difficile qu'à eux de se rallier au parti adverse,³⁰⁵ ou même de soutenir Alexandre dans ses entreprises, contrairement au discours convenu de l'*Itinéraire* sur « les peuples barbares (...) hostiles à notre civilisation » :³⁰⁶ ainsi, dans ce texte, Alexandre reçoit, contre Tyr, l'aide des Phéniciens et des Lyciens, et Choriénès aide l'armée grecque éprouvée à se refaire ;³⁰⁷ il est même possible que des barbares aient participé à la construction d'Alexandrie, puisque l'*Itinéraire* affirme que « tous ceux qui avaient été favorables aux Perses, abandonnant les satrapes, se rallièrent à Alexandre », alors qu'Arrien parlait seulement des Grecs des îles.³⁰⁸ Tous les peuples barbares ne sont pas solidaires dans leur haine de la civilisation gréco-romaine ; de même, chez Valérius, la nature souvent hostile n'est pas systématiquement complice des barbares, elle peut, dans de rares cas il est vrai, devenir leur ennemie : la pluie met les Perses en fuite lors de leur première bataille contre Alexandre et décide véritablement de la victoire ; à leur dernier combat contre lui, le fleuve engloutit l'armée des fuyards, tandis que dans le *Roman* grec, la première victoire d'Alexandre est due entièrement à l'énergie des Macédoniens, et non à une pluie providentielle.³⁰⁹ On voit par là que, dans les *Res gestae* comme dans l'*Itinéraire*, il n'y a pas équivalence totale entre la nature sauvage et les barbares.

pas non plus à expliquer le nom de la roche Aornis par une étymologie merveilleuse (*Anab.*, IV, 28-30, 4). De plus, l'*Itinéraire* reprend, après avoir relaté la mort d'Alexandre, un récit de voyage merveilleux très proche de VAL., III, 27-28 (*It.*, 120), qui ne se trouvait pas chez Arrien.

305 VAL., II, 11 ; *It.*, 70.

306 *It.*, 56.

307 *It.*, 42 ; 102.

308 *It.*, 49 ; *Anab.*, III, 2, 3-7.

309 VAL., I, 41 ; II, 16.

c) Le constat de la diversité humaine

D'une manière générale, les textes du début du IV^e siècle récusent l'idée d'un peuple par nature barbare ou par nature civilisé : si un Grec peut faire montre, à l'occasion, de défauts « barbares » et un barbare manifester parfois des qualités « grecques », c'est que le mélange est inscrit, sinon dans leur sang, au moins dans leur caractère. Être grec, être barbare, c'est bien davantage se comporter en Grec ou en barbare que naître grec ou barbare : ainsi que l'expose Valérius par la bouche d'Alexandre, il existe une différence entre les hommes, mais qui est une différence de désirs et de comportement individuels, non une différence de nature entre les peuples.³¹⁰ Même dans les discours, où se réfugie la conception la plus traditionnelle des rapports entre Grecs et barbares, l'opposition entre eux est atténuée : ainsi Démosthène, dans son discours à l'assemblée des Athéniens, ne fait pas du contraste entre la foule barbare et l'intelligence grecque une donnée naturelle, générale et intemporelle, contrairement à ce qui se passe plus tard dans le *Roman grec*.³¹¹

310 VAL., III, 6. On ne trouve pas non plus dans les *Res gestae* et dans l'*Itinéraire* – mais cela vaut aussi pour les ouvrages suivants –, le déterminisme géographique formulé par Hérodote à la fin de son *Enquête* : « (...) un pays mou, leur dit [Cyrus], fait toujours des hommes mous, car une même terre ne saurait donner à la fois des moissons splendides et des hommes capables de se battre. (...) et [les Perses] préférèrent vivre sur un sol ingrat et commander plutôt qu'ensemencer des plaines fertiles et subir le joug d'autrui. » (IX, 122), et repris par CVRT., VIII, 9, 20 : « *Ingenia hominum, sicut ubique, apud illos locorum quoque situs format.* » Il y a bien parfois, chez les auteurs du IV^e siècle, des correspondances entre le pays et ses habitants, par exemple les Égyptiens sans expérience militaire, dans un pays opulent (VAL., I, 34), ou les montagnards uxiens « *de soli ingenio ferociore* » (*It.*, 66), mais les Égyptiens désirent guerroyer (VAL., II, 4), et les peuples vivant dans un environnement hostile n'en montrent pas moins de la mollesse, comme les « *molles Sabaei* », les montagnards et les Scythes qui s'enfuient dès qu'Alexandre arrive (VAL., III, 17 ; *It.*, 80 ; 85).

311 VAL., II, 3 : « *At dices magnum illum et potentissimum regem Xerxen fuisse, sed eundem nostro apparatu superatum : do manus. Et quamvis haud dubie profitemdum sit nos illius uiribus minores longe fuisse, consilio uero et prudentia potiores, nunc tamen intellego uidesque ne illud quidem Alexandro deesse quo a nobis Xerxes potuerit superari.* » Texte A, *ibid.* : « Xerxès avait certes une nombreuse

Malgré la dénonciation répétée des défauts barbares et l'exaltation des vertus ordinairement pratiquées par les Grecs, les barbares, dans ces textes, ne sont pas simplement le négatif des Grecs : Alexandre leur reconnaît quelque chose à défendre, une « patrie », qui prouve qu'ils existent par eux-mêmes.³¹² Les peuples barbares ne se confondent pas les uns avec les autres comme simple image en creux des Grecs, mais possèdent une identité propre, des mœurs spécifiques, admises comme telles par les deux textes, qui donnent sur plusieurs d'entre eux des renseignements d'ordre ethnologique ;³¹³ ils leur attribuent parfois même un savoir ou une sagesse particuliers, qu'Alexandre cherche à connaître.³¹⁴ L'Empire d'Alexandre est ici effectivement une « macédoine » de peuples, qui justifie qu'Aristote applique à Alexandre le vers d'Homère : « J'ai noté la diversité des villes et des mœurs des hommes ».³¹⁵

On peut d'ailleurs remarquer que le terme générique de *barbari*, qui institue une confrontation entre deux ensembles homogènes, est assez peu employé, dans les *Res gestae* comme dans l'*Itinéraire*, pour désigner les divers peuples que rencontrent les Grecs, et que les auteurs prennent la peine de nommer : il ne s'agit probablement pas seulement, pour les *Res gestae*, de distinguer ainsi, en se refusant à les qualifier de « barbares », les « populations (...) qui pouvaient avoir des représentants à Alexandrie » de celles qui n'en avaient pas, ce qui est le cas, selon Gilles Bounoure, du *Roman grec*,³¹⁶ ou même les populations incluses dans l'Empire romain de celles qui ne le sont pas, car l'*Itinéraire*, qui se

armée, mais c'était un barbare et l'intelligence grecque l'a vaincu. Alexandre, lui, est grec (...) ».

312 VAL., I, 41 ; III, 26 ; *It.*, 62.

313 VAL., I, 31 (les Égyptiens) ; I, 33 (les Égyptiens) ; II, 15 (les Perses) ; III, 4 et 5 (les Indiens Oxydracontes) ; III, 17 (les Sabécens ; les habitants du « paradis ») ; III, 18 (le royaume de Samiramis) ; III, 25 (les Amazones) ; III, 27 (le royaume de Prasiaca et les Amazones du Thermodon) ; III, 28 (les peuples proches de la mer Rouge) ; III, 34 (les Égyptiens) ; *It.*, 66 (les Uxiens) ; 71 (les Mardes) ; 75 (les Caucasiens) ; 95 (les Scythes Abiens) ; 96 (les Amazones).

314 VAL., I, 1 et 14 (les Égyptiens) ; III, 5-6 (les gymnosophistes indiens) ; *It.*, 81 et 95 (les Scythes Abiens).

315 VAL., III, 27.

316 G. BOUNOURE, *op. cit.* n. 269, p. XXII.

préoccupe fort peu, lui, des Alexandrins, utilise pourtant nettement moins l'appellation de « barbares » que son modèle Arrien, même pour désigner des peuples qui ne font pas partie de l'Empire romain, comme les Perses ou les Indiens. Dans le récit de la bataille d'Arbèles, par exemple, le terme de « barbares » n'apparaît pas une seule fois dans l'*Itinéraire*, alors qu'Arrien l'emploie de façon récurrente,³¹⁷ il en va de même pour les populations qu'Alexandre combat aux abords de l'Indus.³¹⁸ Dans les récits de la fin du IV^e siècle, en revanche, la séparation entre Grecs et barbares s'avère beaucoup plus franche et tranchée.

2. Grecs et barbares : un antagonisme irréductible dans l'*Épitomé* de Metz et le *Liber de morte*

Dans l'*Épitomé de Metz*, tous les non-Macédoniens sont expressément qualifiés de « barbares », à quelque peuple qu'ils appartiennent : les noms de peuples, assez peu nombreux, qui apparaissent malgré tout, donnent l'impression d'être là principalement en manière d'exotisme. En tout cas, ils ne signifient pas la reconnaissance d'une spécificité culturelle propre à chacun de ces peuples, surtout si l'on compare l'*Épitomé* à son modèle Quinte-Curce qui, lui, établissait une sorte de hiérarchie entre les différents peuples selon leur degré de civilisation, de sagesse, et donnait des précisions sur leur mode de vie :³¹⁹ au contraire l'*Épitomé*, en faisant de Porus un adorateur du feu, instaure une confusion entre Indiens et Perses zoroastriens.³²⁰ Ici les barbares forment, bien plus que dans les ouvrages précédents, une communauté, ou plutôt une foule indistincte, soudée par des mœurs très semblables, et d'abord par leur antagonisme à l'égard des Macédoniens, qu'ils manifestent non pas tant sur le champ de bataille que dans leur être même.

317 *It.*, 59-64 ; *Anab.*, III, 13-15.

318 *It.*, 105-106 ; *Anab.*, IV, 25-26.

319 Par ex. les Parapamisades (VII, 3, 6-12), les Scythes (VII, 8, 10 sqq), les Indiens (VIII, 9, 20-37).

320 *Ep.*, 57.

a) Des natures incompatibles

Toutes les qualités dont les Macédoniens sont parés trouvent en effet leur exacte antithèse chez les barbares. Les Macédoniens, contrairement à ce qui se passe dans les *Res gestae* ou dans l'*Itinéraire*, ne sont ni crédules, ni irréflechis : ils n'éprouvent jamais de crainte, apparemment, face à la nature hostile ou face aux barbares hostiles. Ils obéissent sans discuter à Alexandre,³²¹ qu'aucun d'entre eux ne trahit : le port du costume perse imposé aux cavaliers³²² ne suscite pas la moindre réaction hostile dans l'*Épitomé*, alors que, selon Quinte-Curce, il n'avait été accepté qu'avec répugnance, suscitant peu après divers complots ; ici pourtant, à la différence des *Res gestae* et de l'*Itinéraire*, il n'est fait état d'aucun complot, d'aucun transfuge, même.³²³ Avec leur roi, les Macédoniens semblent former un bloc indissociable, confit en vertu, cette vertu romaine dont Alexandre est si bien imprégné : c'est dans l'*Épitomé* qu'Alexandre apparaît pour la première fois, dans l'historiographie le concernant, comme totalement exempt de défaut ; pas un geste de trop, pas une parole déplacée ne peuvent lui être reprochés, comme c'était encore le cas dans les récits du début du IV^e siècle. Il est impossible de le confondre avec un barbare, que ce soit par son caractère ou par son origine : dans le *Liber de morte*, où il est question des parents d'Alexandre, celui-ci insiste sur son ascendance macédonienne en nommant à deux reprises Philippe comme son père.³²⁴

En face, les défauts des barbares s'opposent terme à terme aux vertus macédoniennes. Même les souverains barbares les mieux traités par

321 *Ep.*, 10.

322 *Ep.*, 2.

323 Le *Liber de morte*, en revanche, relate un complot de Macédoniens aboutissant à l'assassinat d'Alexandre. Mais leur but est bien précisé : ces Macédoniens n'agissent pas comme les traîtres barbares, par crainte irraisonnée ou par ambition ; ils veulent plutôt contrer ce qu'ils prennent pour la démesure d'Alexandre (*Lib.*, 98), en partie sur la foi de rumeurs (*Lib.*, 88) : toute proportion gardée, leurs motivations les apparentent davantage au Clitus et au Callisthène de l'*Itinéraire* qu'au Parménion des *Res gestae* ou à l'Alexandre fils d'Aéropus de l'*Itinéraire*.

324 *Lib.*, 122.

Quinte-Curce n'échappent pas à cette radicalisation : Porus perd ainsi toute sa bravoure dans l'*Épitomé* ; on est loin de l'« âpre combat » mené par un Porus « d'une intelligence non moins élevée que sa taille » dans l'*Itinéraire*. Mais si Porus capitule si vite, c'est qu'il reconnaît la supériorité d'Alexandre, supériorité qu'il n'avait jamais reconnue à Darius, un barbare comme lui.³²⁵ Dans l'*Épitomé*, cependant, aucun barbare ne choisit de passer au parti d'Alexandre ou de soutenir son entreprise : les barbares peuvent tout au plus se soumettre, bon gré mal gré ; mais ils n'ont aucune affinité avec les Macédoniens.³²⁶ Leur religion en est un autre signe, puisque « le grand souverain du ciel » est, pour le barbare Porus, dans l'*Épitomé*, non Jupiter, mais le feu, qui ne fait nullement partie du panthéon grec.³²⁷ L'antagonisme barbare vis-à-vis de la civilisation gréco-romaine s'inscrit également dans le paysage, constamment hostile : même les villes, dont il existe un certain nombre, sont d'abord et avant tout des « places fortes » (*oppida*), et non des cités comme dans les ouvrages précédents ; lorsqu'elles sont tout de même nommées et sommairement décrites, rien n'est dit d'une quelconque vie urbaine, la description ne fait jamais état que du dispositif de défense :³²⁸ les barbares ne sont pas faits pour la vie en cité.

À la différence des *Res gestae* et de l'*Itinéraire*, les ouvrages de la fin du IV^e siècle semblent bien vouloir créer un écart le plus large possible entre deux races que, selon eux, tout sépare. Le présage du monstre, tel qu'il est présenté dans le *Liber de morte*, en devient le parfait symbole : au lieu de figurer « tous [les] sujets et [les] subordonnés [d'Alexandre] », comme dans les *Res gestae*, les bêtes féroces qui encerclent le corps humain représentent ici uniquement les « peuples sauvages et barbares ».³²⁹ Le *Liber de morte*, comme l'*Épitomé*, met l'accent sur

325 *Ep.*, 57.

326 Le seul cas de libre ralliement barbare à Alexandre, dans l'*Épitomé*, est celui de la femme de Spitaménès : mais la cruauté de son comportement, sa trahison, l'excluent d'emblée du camp gréco-romain (*Ep.*, 20-21).

327 *Ep.*, 57.

328 *Ep.*, 7 (Maracande) ; 40 (Mazaga).

329 VAL., III, 30 ; *Lib.*, 92 et 94.



l'animalité des barbares, opposés aux Macédoniens qui représentent le genre humain, systématisant ainsi des remarques dispersées chez les historiens antérieurs, notamment chez le modèle de l'*Épitomé* : dans les *Histoires*, il arrivait que Quinte-Curce comparât les barbares aux bêtes sauvages, mais ce n'était pas une constante, et Alexandre aussi y était comparé à l'occasion, lors du meurtre de Clitus par exemple.³³⁰

b) Un peuple à part : les Indiens

Pourtant il existe, même dans l'*Épitomé*, des barbares qui se distinguent de la masse, du moins sur certains points, ce sont les Indiens. Reprenant une tradition déjà suivie par Quinte-Curce, l'*Épitomé* les crédite, eux et leur pays, de marques de civilisation qui les rendent plus attrayants que tous les autres barbares. Nysa est la seule place forte, dans l'*Épitomé*, à être qualifiée de « cité » ; la fertilité de son territoire, où abondent l'eau et les arbres fruitiers, contraste avec les paysages rocheux et arides rencontrés jusque-là.³³¹ C'est également en Inde que les souverains vivent dans l'opulence, ainsi qu'en témoignent les nombreux et riches présents, la grande quantité de vivres que plusieurs rois indiens offrent à Alexandre dès son arrivée dans le pays, et les richesses innombrables dont Porus se vante dans la lettre qu'il adresse à Alexandre.³³² Les rares merveilles dont l'*Épitomé* fait état – en s'écartant ainsi de son modèle Quinte-Curce, qui refusait le merveilleux – se trouvent en territoire indien, que ce soit les oiseaux à voix humaine sur le mont Aornos ou ces chiens d'une remarquable endurance, nés de l'union d'une chienne avec un tigre, qui sont opposés à un lion, dans une lutte qui relève elle-même bien davantage de l'exotisme et du merveilleux que de la cruauté barbare, car les Romains étaient friands de ce genre de spectacle.³³³

330 CVRT., VI, 3, 8 ; VIII, 2, 7.

331 *Ep.*, 36 ; 38.

332 *Ep.*, 32 ; 52 ; 57 ; 66 ; 68.

333 *Ep.*, 46 ; 66-67. Quinte-Curce ne donnait pas d'explication étymologique pour le mont Aornos (VIII, 11) ; il mentionnait seulement en Inde des oiseaux dressés à imiter la voix humaine, en les démythifiant complètement (VIII, 9, 16). D'autre

Les Indiens, comme leur pays, ont été touchés par la civilisation : ce sont les seuls barbares avec lesquels Alexandre peut engager un dialogue, les seuls dans l'*Épitomé* à exprimer leur pensée, alors que, chez Quinte-Curce, les Scythes aussi faisaient preuve d'une certaine sagesse, sensible dans le discours qu'ils adressaient à Alexandre, sans même parler des avis fort sensés donnés par le Mède Cobarès à Bessus, dont Quinte-Curce profitait pour citer des proverbes bactriens, dans l'intention de « faire connaître la sagesse des barbares, sans préjuger de sa qualité ». ³³⁴ Le Porus de l'*Épitomé* est peut-être moins moralisateur que celui des *Histoires*, mais il n'est pas moins éloquent : aussi bien dans la lettre qu'il adresse à Alexandre que dans sa réponse au même qui l'invite à le suivre en Macédoine, il fait montre d'une farouche détermination. ³³⁵ D'autres opposants indiens tiennent tête à Alexandre sur le terrain oratoire, tels Acuphis ou les dix philosophes indiens, dont Quinte-Curce ne disait mot : leur pensée s'exprime en reparties plaisantes, qui frappent par leur justesse ou leur finesse, leur subtilité déconcertante. ³³⁶

Les longues descriptions des *Res gestae*, qui s'attardent avec plaisir sur les attraits des pays barbares, mais également les notations plus discrètes de l'*Itinéraire*, leurs indications, plus ou moins fournies, sur les us et coutumes, les pensées des peuples barbares, font constamment osciller le lecteur entre crainte et émerveillement, assentiment et désap-

part, il relatait le récit du combat entre lion et chien, mais sans parler de l'ascendance étonnante des chiens, et même leur opiniâtreté lui paraissait suspecte (X, 1, 31-34). Il a donc fallu que l'auteur de l'*Épitomé* se trouve ici un autre modèle, peut-être Diodore (XVII, 92). Cependant le merveilleux dans l'*Épitomé* reste discret et sans commune mesure avec celui qui figure dans l'*Epistula Alexandri ad Aristotelem de itinere suo et de situ Indiae*, texte contemporain où abondent les monstres (Lellia CRACCO RUGGINI, « Sulla cristianizzazione della cultura pagana : il mito greco e latino di Alessandro dall' età antonina al medioevo », *Athenaeum* N.S. 43, 1965, p. 3-80, ici p. 17-19).

334 CVRT., VII, 8, 12-30 ; VII, 4, 8-18.

335 *Ep.*, 56-57 ; 64.

336 *Ep.*, 38 ; 80.

probation : il en ressort une image des barbares diverse et complexe, en tout cas intéressante, puisque Alexandre lui-même peut désirer connaître certaines de leurs particularités. À la fin du IV^e siècle, l'*Épitomé*, quant à lui, restreint son intérêt et son approbation aux seuls Indiens. Tous les textes reconnaissent néanmoins peu ou prou des particularités, ou même des qualités, à des peuples barbares.

Si l'on considère par ailleurs que dans les *Res gestae* et dans l'*Itinéraire* les Grecs peuvent être dotés de défauts barbares, cela suffit-il à établir une égalité de valeur entre Grecs et barbares, en d'autres termes, la possibilité de l'existence de peuples civilisés, autres que les Grecs ? Les barbares auraient-ils même parfois quelque chose à enseigner aux Grecs, si l'on en juge par la curiosité qu'Alexandre manifeste à l'égard de certains peuples ? Ou, si les Grecs sont décidément supérieurs aux barbares, comme dans l'*Épitomé*, se peut-il que les Indiens se démarquent des autres barbares au point d'égaliser les Grecs, au moins en sagesse – et dans ce cas, pour quelle raison ? Peut-on encore parler à leur propos d'une « sagesse barbare » ?

C. Des civilisations concurrentes ?

Les divers modes de vie rencontrés par Alexandre dans les pays barbares, couplés aux qualités qu'il reconnaît à certains de ces barbares, prouvent-ils l'existence de civilisations concurrentes de la civilisation gréco-romaine ?

1. La différence barbare

Les *Res gestae*, surtout, proposent d'assez longs développements sur des peuples barbares aux différences bien marquées, dont le comportement et les idées ne correspondent guère à ceux prônés par Alexandre et les Grecs : certains ont un mode de vie original, à l'opposé des conceptions grecques, d'autres sont détenteurs d'un savoir particulier, inconnu des Grecs, ou adeptes d'une philosophie en conflit avec celle d'Alexandre. Tous cependant suscitent l'intérêt du souverain macédonien : serait-ce que ces particularités semblent aux auteurs susceptibles d'apporter aux

Grecs un supplément de connaissance ou d'âme, ou du moins capables de rivaliser avec les éléments constitutifs de la civilisation gréco-romaine ?

a) Les femmes au pouvoir : critique de la société des Amazones

Les mœurs qui restent probablement les plus surprenantes pour un Grec ou pour un Romain, et les plus contraires à leur façon de vivre, sont sans doute celles des Amazones, auxquelles les *Res gestae* donnent longuement la parole : elles se chargent de décrire elles-mêmes à Alexandre leur pays, leurs institutions, leurs activités...³³⁷ Dans leur lettre s'affirme avec force et constance le rejet traditionnel du mâle qu'elles manifestent depuis Hérodote³³⁸ et qui les pousse ici à refuser d'abord tout contact avec Alexandre ; elles entendent régner seules et vierges sur leur territoire inviolé, au milieu du fleuve, en reléguant les hommes au-delà de leurs frontières, uniquement dans un rôle de reproducteurs.

Malgré leur volonté de former une société exclusivement féminine qui, sans être l'inverse exact de la société gréco-romaine, n'en garde pas moins un caractère extrêmement choquant pour celle-ci, les Amazones ne sont pas dénuées de qualités. Excellentes guerrières, elles ne se battent pas pour l'or ou pour l'argent, mais pour défendre leur pays. Capables de réflexions justes sur la nature humaine, telles que peut aussi en faire Alexandre, elles sont en outre dotées d'une taille et d'une beauté qui surpassent celles des autres peuples.³³⁹

Mais si l'on examine de plus près leur mode de vie, il devient difficile de parler d'une véritable civilisation, ou même d'une véritable société, fondée sur des valeurs communes et une certaine organisation des pouvoirs. En dignes filles de Mars, et de lui seul apparemment, puisque leur aïeule, le principe féminin et fécond, n'est jamais nommée, elles ne songent qu'à la guerre et à elle seule : l'art militaire est le seul

337 VAL., III, 25-26.

338 HÉRODOTE, IV, 110.

339 VAL., III, 27.

art et la seule activité qu'elles connaissent, et elles le cultivent dans son aspect le plus négatif, le plus destructeur.

Leurs expéditions militaires n'ont pas pour but en effet de procurer à leur peuple des richesses ou un quelconque profit matériel, et pas davantage la gloire attachée à la conquête et à la domination d'autres pays. Quant à la gloire personnelle que chaque Amazone peut retirer de ces combats, elle ne se mesure pas à l'importance de son butin, ni même au nombre d'ennemis qu'elle a abattus, comme c'est l'usage d'ordinaire et comme c'est encore le cas dans les versions grecques plus tardives : « Si l'une d'entre nous meurt en combattant, ses proches reçoivent des richesses en abondance. Quant à celle qui ramène la dépouille d'un ennemi, elle est récompensée par une importante quantité d'or et d'argent, et elle est nourrie pendant toute sa vie ». ³⁴⁰ La différence est flagrante avec les objectifs des Amazones dans les *Res gestae*, où leur gloire repose seulement sur le nombre de blessures reçues : c'est leur propre destruction physique et finalement leur propre mort qui leur valent des honneurs grandissants, jusqu'à la divinisation.

Tout le peuple des Amazones est entièrement voué à la défense de la patrie : mais qu'est-ce que cette patrie ? Il n'est jamais question d'une cité, ni de la moindre organisation politique. Dans le *Roman grec*, ce sont les « chefs » de l'armée des Amazones qui écrivent à Alexandre, et leur réponse fait l'objet d'un débat, d'une « assemblée » préalable ; les Amazones défendent un territoire cultivé et les hommes qui cultivent ce territoire. Chez Valérius, rien de tel : les Amazones forment un bloc indistinct, sans biens et sans personnes à protéger, même pas leurs propres personnes : il n'y a d'autre loi, d'autre devoir pour elles que de rechercher la mort.

Valérius tire toutes les conséquences du nom de ce peuple : la vie des Amazones est totalement stérile. Nulle fécondité en elles, nulle fécondité sur leur terre, c'est un vide qu'elles défendent et qu'elles reproduisent. Si elles ont une culture, des valeurs, c'est une culture de mort, des

340 Texte A du *Roman d'Alexandre*. Le texte L dit la même chose, sous une forme très légèrement différente.

valeurs mortifères, inaptes à fonder non seulement une civilisation, mais même une société : il leur est impossible de créer, de construire, de faire prospérer quoi que ce soit ; au contraire, leur race tend à s'autodétruire. Dans les *Res gestae*, la description qui est faite de leur pays en évoque d'ailleurs irrésistiblement un autre, tout aussi peu attrayant : en effet, sur les rives du fleuve qui l'entoure, les hommes « errent à l'aventure », tels des morts sans sépulture à qui est refusé l'accès des Enfers.

Or le royaume de Samiramis, qui paraît au premier abord le siège d'une brillante civilisation, est doté par Valérius de traits qui accentuent sa proximité avec le peuple des Amazones. La proximité géographique ne fait aucun doute : Candaule et Alexandre se rendent aisément et directement du royaume de Samiramis jusque chez les Amazones.³⁴¹ Il existe en outre manifestement, entre les membres de la famille royale et les Amazones, des liens assez étroits pour que le fils de la reine et sa femme se rendent au sacrifice annuel des Amazones.³⁴² Ce pourrait être un lien familial, puisque la belle-fille de la reine Candace porte, à l'initiative apparemment de Valérius, le nom de « Margie », qui rappelle celui du dieu Mars, ancêtre des Amazones :³⁴³ on comprendrait qu'elle-même ancienne Amazone, elle se rendît aux festivités annuelles de ce peuple.

Mais les rapports entre le royaume de Samiramis et les Amazones ne s'arrêtent pas là, puisque Valérius insiste également sur le rôle prépondérant joué dans ce pays par les femmes. La reine Candace ne gouverne pas au nom de son mari défunt, c'est elle qui détient et qui exerce le pouvoir de plein droit, y compris la fonction guerrière : contrairement à ce qu'affirment les versions grecques plus tardives du *Roman*, la maison mobile n'est pas destinée aux campagnes militaires du roi, mais bien à celles de la reine, et lorsque son fils aîné Candaule adresse une demande

341 VAL., III, 19 ; III, 25.

342 VAL., III, 19.

343 VAL., III, 23. Plus tard, dans la version grecque A du *Roman d'Alexandre*, elle se nomme « Marpessa », dans la version L, « Harpisa », cette dernière appellation évoquant peut-être son enlèvement par le roi des Bébryces (*Roman d'Alexandre*, traduit et commenté par G. Bounoure et Blandine Serret, livre III, note 33).

à celle-ci, il la supplie « d'un ton aussi caressant que possible ». ³⁴⁴ De même, c'est en compagnie des sœurs de Candaule, et non de ses frères, qu'Alexandre assiste à un banquet. ³⁴⁵

Dès lors, on peut légitimement éprouver une certaine suspicion à l'égard de la civilisation de ce royaume, qui semble en partie fondé sur les mêmes bases que la communauté des Amazones. Effectivement, à y regarder de plus près, les valeurs qui ressortent du discours de Candace, ou ses activités, ne semblent pas plus constructives, plus productives que celles de ses voisines. Candace ne désire pas plus qu'elles agrandir ses possessions, elle cherche seulement à protéger son royaume des intrusions extérieures, ³⁴⁶ en faisant preuve d'une grande passivité : comme les Amazones, elle partage son temps entre guerre défensive et banquets ; ³⁴⁷ encore cette guerre défensive n'est-elle pas menée avec beaucoup d'ardeur, puisqu'une fois avertie de l'approche d'Alexandre, qui brave ainsi son refus de le voir, Candace se contente d'envoyer un peintre faire le portrait du roi, au lieu de marcher contre lui à la tête d'une armée. ³⁴⁸ Même si elle rêve fugitivement à l'empire du monde, elle n'envisage de l'obtenir que par l'entremise d'Alexandre, et non en fournissant le moindre effort. ³⁴⁹ Sa puissance semble clouée sur place, comme ces simulacres de pierre qui lui tiennent lieu d'armée sont à jamais figés dans leur élan.

Le royaume de Candace donne l'illusion de la vie et du mouvement, mais il recèle en lui les mêmes principes annihilants que le peuple des Amazones, des principes qui le maintiennent en léthargie. Son extraordinaire prospérité et ses trésors d'art, en un mot cette apparence civilisée qui le distingue du pays des Amazones, il ne les doit pas à l'esprit

344 VAL., III, 22. Cette précision ne se retrouve pas dans les textes grecs.

345 *Ibid.*

346 VAL., III, 18.

347 VAL., III, 21 ; III, 22.

348 VAL., III, 19.

349 VAL., III, 23.

entreprenant, au labeur ou à l'ingéniosité de ses habitants, mais uniquement aux faveurs de la nature, comme Alexandre l'a bien compris.³⁵⁰

La culture de guerre des Amazones, les raffinements du royaume de Samiramis, le pouvoir dévolu aux femmes, ne peuvent s'entendre comme signes d'une civilisation barbare originale. Au contraire, les valeurs très voisines qui sous-tendent ces modes de vie et qui sont effectivement bien différentes de celles des Grecs et des Romains, loin d'être à même de bâtir une société civilisée, aboutiraient vite à l'anéantissement de ces peuples, s'ils ne demeuraient à l'abri dans des enclaves protégées, à l'écart des autres hommes – ou même des hommes, sous la garde d'une nature complice.³⁵¹

Dans l'Antiquité, il existe cependant au moins deux peuples barbares renommés pour leur science ou pour leur sagesse millénaires, à savoir les Égyptiens et les Indiens, dont les Grecs et les Romains n'hésitent pas à quêter les enseignements.

b) « Sagesse barbares » ?

Les *Res gestae* sont donc dans le droit fil de la tradition, lorsqu'elles présentent dans leur première partie les Égyptiens comme les premiers « savants » du monde, détenteurs d'une science pour ainsi dire cosmique, puisqu'elle tient tout à la fois de la mathématique, de l'astronomie, de l'astrologie et de la magie, au grand émerveillement des Macédoniens, peu versés dans ces matières ;³⁵² et il en va de même, dans la troisième partie, des sages, adeptes du dénuement, qu'Alexandre va trouver presque aussitôt après son arrivée en Inde, pour connaître leurs opinions et en discuter.³⁵³

350 VAL., III, 22.

351 Les Amazones sont protégées par des fleuves, l'Amazonique et le Thermodon, des bêtes sauvages et les difficultés du terrain (VAL., III, 25 et III, 27), le royaume de Samiramis par une région très froide, « hérissée de rocs », certes fertile malgré tout, mais dont les fruits restent inaccessibles (VAL., III, 21).

352 VAL., I, 1 ; I, 3 ; I, 4.

353 VAL., III, 4-6.

Si l'on considère que la première partie des *Res gestae*, consacrée à « la formation d'Alexandre », est inaugurée par les savants égyptiens et dominée un certain temps par la figure du premier d'entre eux, Nectanabus, et que d'autre part la troisième partie, conduisant à « la disparition d'Alexandre », c'est-à-dire aussi à sa divinisation, relate majoritairement son voyage en Inde, on pourrait penser qu'Égyptiens savants et Indiens sages sont, aux yeux de Valérius, non seulement capables d'enseigner aux Grecs quelque chose qu'ils ne connaissent pas, mais qu'ils sont même à l'origine de la gloire du plus grand d'entre eux, à qui ils auraient donné l'éducation et la sagesse nécessaires à ses exploits et à sa divinisation. Dans cette optique, les seuls barbares vraiment hostiles à la civilisation seraient les Perses, contre qui Alexandre mène son action dans la deuxième partie des *Res gestae* ; et, ce qui semble d'abord confirmer cette thèse, on peut remarquer qu'en Égypte comme en Inde, Alexandre combat peu ou même pas du tout.

Le savoir inutile des Égyptiens

Au commencement des *Res gestae*, les membres de la famille royale, d'abord les parents d'Alexandre puis Alexandre lui-même, sont tous à l'école des Égyptiens : Olympias ne cesse de consulter Nectanabus, le plus savant d'entre eux, sur son avenir et sur celui de son enfant ; Philippe soumet le rêve qu'il a eu à l'interprétation d'un oniromancien que ses paroles désignent comme égyptien ; enfin Alexandre prend des leçons d'astronomie auprès de Nectanabus.³⁵⁴ Les Égyptiens jouent donc ici le rôle de « mages » – le terme est employé à propos de Nectanabus³⁵⁵ – particulièrement doués, en liaison étroite avec les mystères du ciel et de la terre, ce qui correspond effectivement aux connais-

354 VAL., I, 4 ; I, 7 ; I, 12 ; I, 14 (Olympias et Nectanabus). I, 8 (Philippe et l'oniromancien : celui-ci est égyptien, à en juger par sa remarque sur le papyrus et son papier : « (...) quippe cum biblus uel carta mullibi gentium nisi in nostra tellure gignatur, Aegyptium igitur semen est qui conceptus est (...) ») ; dans le texte A du *Roman grec*, on ne connaît pas la nationalité de l'oniromancien, dans le texte L, c'est un Babylonien). I, 14 (Alexandre et Nectanabus).

355 VAL., I, 4.

sances prêtées aux Égyptiens par les Grecs et les Romains : on leur attribuait notamment un recueil astrologique, écrit en grec, mais d'origine égyptienne, datant du II^e siècle avant notre ère, qui se voulait en partie une « révélation », en partie un recueil de lettres du prêtre Nechepso au roi Pétoisiris, et qui avait beaucoup influencé l'astrologie grecque et romaine.

Or, cette science dont Nectanabus est si fier et sur laquelle il compte tant, puisqu'il a fondé sur elle son pouvoir et toute son existence,³⁵⁶ semble, au fil du texte, de plus en plus inutile et vaine. Les faits apportent à chaque fois un cinglant démenti à ses prétentions. Tout le savoir de Nectanabus ne lui sert en effet à rien contre son destin : sa magie ne l'empêche pas de perdre son royaume,³⁵⁷ puis de succomber à son amour pour Olympias, « envoûté » qu'il est, lui l'envoûteur, par sa beauté ;³⁵⁸ et cet amour le conduit fatalement à la mort, puisqu'il doit être tué par son fils.³⁵⁹ Sa connaissance de l'avenir ne lui permet même pas de voir venir le coup qui le précipite dans le ravin.³⁶⁰ Nectanabus apparaît ainsi, au même titre qu'Olympias, qu'il semble pourtant dominer, comme le jouet du destin, sur lequel ce théurge n'a finalement aucune prise : au contraire, instrument de la volonté divine, il ne peut agir que dans les limites qui lui sont imparties ; les seules fois où son plan réussit, c'est que cela entre dans le plan divin.³⁶¹ Il possède bien un pouvoir, mais totalement illusoire, le pouvoir de la parole, qui ne sert en fait qu'à tromper les autres et lui-même sur son identité – il ne cesse de se métamorphoser – et sur sa véritable puissance.

356 VAL., I, 1-5 ; I, 7 ; I, 10 ; I, 12 ; I, 14.

357 VAL., I, 3.

358 VAL., I, 4 : le verbe *defigo*, « figer », employé par Olympias au passif pour qualifier l'état de Nectanabus, est également un terme de magie, signifiant « envoûter ».

359 VAL., I, 14.

360. *Ibid.* : « (...) paulatim Alexander ad praescitum fossae praeceps hominem appellens impulsu improviso praecipitat ».

361 VAL., I, 4 : c'est parce que son thème astral s'accorde avec celui d'Olympias que Nectanabus peut agir sur son esprit.

Ainsi, faute de posséder la mesure, la maîtrise de soi qui est, selon Valérius, à la base de la civilisation grecque,³⁶² Nectanabus dispose seulement d'une *peritia*, autrement dit d'un savoir-faire fondé sur l'expérience, qui ne se confond pas avec une véritable sagesse, fondée sur la connaissance. Sa force est une force chthonienne, néfaste, comme le révèlent sa pratique nocturne de la magie, au fin fond du palais, et son identification au serpent : elle le conduit, lui et ceux sur qui il l'exerce, à l'erreur et non à la vérité ; la seule vérité qu'il parvient à connaître, la connaissance de son avenir et de celui des humains en général, est considérée à plusieurs reprises dans les *Res gestae* comme un mal et non un bien pour les mortels, du fait qu'ils ne peuvent rien changer à leur destin.³⁶³ La vie de Nectanabus peut se comprendre tout entière comme l'histoire d'une chute, jusqu'à l'échec final et définitif de sa science astrologique, qui démontre, ainsi que le souligne Alexandre haut et fort, l'arrogance sans objet du savoir égyptien.³⁶⁴

Car tout le savoir égyptien se réduit, dans les *Res gestae*, à cette science tenue pour inutile et trompeuse. Les grands savants de ce pays mettent toute leur ingéniosité et leur opiniâtreté à obtenir des mesures de l'univers invérifiables, à l'aide de calculs invraisemblables et à la limite du ridicule (« en comptant les étoiles »).³⁶⁵ Valérius omet de mentionner les découvertes fort utiles traditionnellement attribuées aux Égyptiens, par exemple celle de l'écriture, et même celle de l'alphabet. Si l'on compare le texte des *Res gestae* avec le passage de Tacite où il est question de la science égyptienne, on voit que malgré l'analogie de la forme, le propos est très différent : selon Tacite, « les Égyptiens surent les premiers représenter les pensées avec des figures d'animaux (...) ». Ils

362 VAL., I, 18 : « (...) Alexander, qui omnium disciplinarum continentiam mage ostentare didicisset (...) ». Nectanabus est notoirement intempérant (VAL., I, 4), en sus de sa trop grande confiance en soi.

363 VAL., I, 33 ; III, 24 ; III, 30.

364 VAL., I, 14 : l'épisode rappelle la mésaventure de l'astronome Thalès, l'un des Sept Sages (PLATON, *Théétète*, 174 a-b), mais pour Valérius, la vanité ne peut être que barbare.

365 VAL., I, 1.

disent aussi qu'ils ont inventé les lettres (...)».³⁶⁶ Le texte A du *Roman grec*, tout en reprenant en partie le texte de Valérius, crédite également les Égyptiens de découvertes utiles, « dompter les flots de la mer, répartir l'eau du Nil pour l'irrigation ».

Dans les *Res gestae*, les Égyptiens ne sont en fait dépositaires d'aucune vérité sur rien : ainsi l'oniromancien égyptien qui interprète le songe de Philippe ne lui révèle nullement la supercherie de Nectanabus.³⁶⁷ Au contraire d'Hérodote, qui en faisait des mémorialistes de premier plan, Valérius les montre assez indifférents à leur passé – particulièrement à leur passé religieux – et très peu soucieux d'en conserver les monuments.³⁶⁸ Même la hiérarchie de leur panthéon semble un autre indice de leur ignorance – un comble pour ce peuple si réputé pour son intimité avec les dieux, que rappelle Valérius :³⁶⁹ c'est en effet un dieu sans grande importance, le plus ridicule du panthéon, à savoir Vulcain, qu'ils placent au-dessus des autres dieux.³⁷⁰

La science inutile et fausse des Égyptiens, qui sert bien davantage à masquer la vérité qu'à l'enseigner, et leur ignorance manifeste sur tous les autres sujets les disqualifient d'emblée comme maîtres à penser et éducateurs. Valérius ne les met d'abord en évidence que pour mieux terrasser leurs prétentions. Qu'en est-il alors des Indiens, dont Alexandre paraît rechercher les enseignements ? Leur sagesse tant vantée tient-elle ses promesses et s'avère-t-elle plus profitable pour Alexandre que la science des Égyptiens ?

La sagesse inapplicable des Indiens

Dans les *Res gestae*, les Bragmanes gymnosophistes indiens, adeptes du dénuement, de la non-violence et contempteurs du pouvoir suprême,

366 TACITE, *Annales*, XI, 14, 1.

367 VAL., I, 8.

368 VAL., I, 31 : le tombeau de Protée tombe en ruines ; I, 33 : les Égyptiens ne connaissent plus le dieu Sarapis et laissent son temple tomber en ruines.

369 VAL., I, 1.

370 VAL., III, 34.

exposent des idées parfaitement incompatibles avec l'orientation qu'a prise la vie d'Alexandre.³⁷¹ Peut-on pour autant parler à leur propos d'une civilisation fondamentalement différente de celle des Grecs et des Romains, mais tout aussi valable ? Leur vertueuse indignation à l'encontre des souverains et de leurs soldats avides de pouvoir et de richesses, leur refus des combats nécessaires pour asseoir sa domination et pour s'approprier les biens d'autrui, semblent en effet les désigner au premier abord comme de solides défenseurs de l'humanité souffrante, disposant d'une morale particulièrement apte à fonder une société juste.

En fait, leur point de vue se révèle si radicalement autre qu'il paraît rapidement étranger non seulement aux conceptions grecques, mais même à l'humanité en général. Les gymnosophistes vivent, contrairement à leurs homologues tardifs de l'*Épitomé*, à l'écart des autres hommes, qu'ils ne songent pas à attaquer, puisqu'« ils n'ont pas le goût des armes », et qui ne songent pas à les attaquer, ni à faire commerce avec eux, puisqu'ils ne possèdent rien. Ils se tiennent même à l'écart de tout ce qui leur permet de vivre et de se reproduire, troupeaux, femmes et enfants, situation qui établit avec les Amazones une analogie assez inattendue. Cependant, contrairement aux Amazones, ils ne profitent pas de leur isolement pour s'exercer à des activités guerrières, mais pour pratiquer la philosophie, une occupation semble-t-il plus constructive, et ce sont les plus sages qu'ils honorent, non les meilleurs guerriers.³⁷² Encore faudrait-il savoir de quelle philosophie il s'agit ici, et quelle sagesse en résulte.

Or, philosopher n'est visiblement pas pour eux, comme pour Aristote, apprendre la meilleure façon d'agir en toutes circonstances,³⁷³ autrement dit apprendre à vivre, mais, comme le soutiendra bien plus tard Montaigne à la suite de Cicéron et de Platon – il est vrai dans une perspective assez différente –, « c'est apprendre à mourir » :³⁷⁴ puisque aucune entreprise humaine ne peut permettre, selon eux, d'acquérir

371 VAL., III, 4-6.

372 VAL., III, 5.

373 VAL., I, 16.

374 MONTAIGNE, *Essais*, I, 20 ; CICÉRON, *Tusculanes*, I, 30 ; PLATON, *Phédon*, 64a.

l'immortalité, la meilleure attitude à adopter est d'attendre passivement la mort, en s'y habituant du mieux possible. Leur sagesse consiste ainsi à refuser tout effort, et leur mode de vie – si l'on peut dire – est tout entier rigoureusement inspiré de l'appareil mortuaire, depuis leur nudité, enveloppée dans un unique vêtement qui pourrait être un suaire, jusqu'aux hypogées qu'ils habitent dans l'inaction la plus totale. Leur existence tournée vers l'anéantissement, leur rejet des désirs inhérents à la nature humaine³⁷⁵ justifient en fin de compte pleinement la comparaison avec les Amazones suggérée par Valérius.

Ces véritables morts-vivants ont beau jeu de mépriser le pouvoir et le désir de s'enrichir, puisqu'ils refusent aussi d'accepter leur humaine condition : se plaçant en dehors de l'humanité, ils n'ont pas qualité pour juger du bien-fondé des actions humaines, ce qui explique l'impassibilité d'Alexandre à l'écoute de leurs propos ; ce qui est injurieux dans leur esprit est presque un compliment dans l'optique du monarque grec, ainsi qu'il le laisse entendre dans le discours qui clôt l'entretien. Leur conception du pouvoir (« c'est le pouvoir de nuire, servi par des circonstances favorables ou (...) par une audace inique ») est d'ailleurs frappée de nullité par les réponses aberrantes et inquiétantes, pour un Gréco-Romain, qu'ils donnent tout de suite après : ils affirment la primauté de la nuit sur le jour, déclarent le côté gauche supérieur au côté droit... Ici les gymnosophistes n'apparaissent pas seulement à l'opposé des conceptions gréco-romaines, ils sont littéralement « sinistres », du côté de la nuit, du néfaste, de la mort.³⁷⁶ Effectivement, leur refus de tout désir, de toute ambition, et partant de tout travail productif, vouerait l'humanité à une disparition rapide, si leurs préceptes étaient suivis par tous, comme Alexandre en fait justement la remarque.

375 VAL., III, 6 et III, 17 : selon Alexandre, la convoitise est inhérente à la nature humaine.

376 Tous les récits de cette entrevue ne rapportent pas la même réponse à la question sur la supériorité du côté gauche ou du côté droit : si le texte A du *Roman grec* privilégie encore le côté gauche, le texte L donne la primauté au côté droit ; sa description de la vie des gymnosophistes est par ailleurs bien plus attrayante que celle donnée par Valérius.

Ces gens qui dénoncent « le pouvoir de nuire » des souverains sont eux-mêmes des destructeurs plus sauvages que ceux qu'ils désignent ; ils qualifient Alexandre et ses semblables de « bêtes », mais ce sont eux dont les mœurs s'apparentent le plus à celles d'animaux féroces tels que les serpents : Valérius précise qu'ils creusent de leur propre main des « tanières » dans le sol, et le nom même de leur peuple, les Oxydracotes, fait naître dans l'esprit du lecteur l'image de dangereux reptiles.³⁷⁷ Dans le discours qui constitue sa réponse aux théories des gymnosophistes, Alexandre s'attache à démontrer que, loin d'être à même de faire régner la justice, les gymnosophistes récuse la volonté divine, qui assigne à tout homme une tâche particulière en lui inspirant le désir de l'accomplir : leur précepte d'apathie est fauteur de trouble et de ruine, impie envers les dieux, aux desseins desquels il s'oppose, injuste envers les hommes, du moins les plus méritants, qu'il frustre de leur part de gloire.

Il ne fait pas de doute que, dans l'esprit de Valérius, Alexandre, le souverain et l'homme de guerre ambitieux et avide de conquêtes, possède sur les gymnosophistes une supériorité morale incontestable. L'auteur des *Res gestae*, outre qu'il dément tout au long de son récit la critique excessivement sévère du pouvoir suprême formulée par les Indiens, en montrant à maintes reprises la justice et la clémence d'Alexandre à l'œuvre, nous fait aussi éprouver bien davantage d'admiration pour le conquérant que pour les gymnosophistes, qui jouissent finalement d'une existence sans souci, comparée à la vie difficile et rude que mène Alexandre pour obéir aux dieux. On retrouve à cette occasion l'opposition récurrente, dans les textes du IV^e siècle, entre les barbares – ici les gymnosophistes – qui parlent et Alexandre qui agit, entre ceux qui s'étourdissent de discours plaisants, mais vains, et ceux qui bâtissent

377 DIODORE, XVII, 98, 1, et CVRT., IX, 4, 26, parlaient des « Sudraques » (Συδράκαι ; *Sudracae*), ARR., *Anab.*, V, 22, 2 ; VI, 4, 3 ; VI, 11, 3 ; VI, 14, 1 et 3, des « Oxydraques » (Ὀξυδράκαι), appellation reprise par le texte A du *Roman grec*, postérieur à Valérius ; le texte L les nomme quant à lui « Oxydorques » (Ὀξυδόρκαι). Il semble donc que Valérius accentue volontairement la référence au dragon-serpent, en donnant au nom de ce peuple une terminaison plus explicite.

une œuvre dans la souffrance : « Alors, après s'être diverti à échanger ces propos et d'autres semblables, Alexandre reprend sa marche en avant, assurément difficile et très laborieuse (...). En écrivant au sujet de cette entreprise à son maître Aristote, il atteste qu'elle est peut-être sa tâche la plus importante (...) ».³⁷⁸

Ainsi, la fameuse sagesse des Indiens s'avère inapplicable, à moins de rechercher la destruction du genre humain. Égyptiens ou Indiens, aucun de ces peuples ne s'occupe du monde tel qu'il est ; ils le fuient tous les deux, si bien que leur science et leur sagesse ne valent rien pour l'humanité, au contraire, elles peuvent même se révéler aussi néfastes et destructrices pour une société que les coutumes des Amazones. Les conceptions enseignées par ces peuples, si elles se distinguent nettement de celles des Grecs mis en scène dans les *Res gestae*, ne peuvent donc guère rivaliser avec elles, et encore moins servir d'exemple pour élaborer une véritable civilisation, garante de la survie d'une société.

2. *Le modèle grec*

Même dans les *Res gestae*, aucun peuple barbare ne peut s'égaliser aux Grecs : le savoir des Égyptiens, la sagesse indienne sont battus en brèche par l'intelligence grecque, qui en démontre l'inanité. Alexandre, en effet, a toujours le dessus finalement, d'abord sur Nectanabus, puis sur les gymnosophistes : dans un cas comme dans l'autre, c'est lui qui leur fait la leçon, bien que dans d'autres récits relatant son entrevue avec les gymnosophistes, ce soient eux qui aient le dernier mot.³⁷⁹ Dans les *Res gestae*, Alexandre se forme, certes, non pas toutefois grâce au savoir égyptien, mais contre lui, et il accède à la divinité, mais en prenant l'exact contre-pied de la sagesse indienne.

378 VAL., III, 17. Ces phrases ne se retrouvent pas dans le texte A ni dans le texte L du *Roman grec*.

379 Par exemple PLVT., *Alex.*, 64, 12 ; *Ep.*, 83 ; dans le texte L du *Roman grec*, III, 6.

a) Le choix d'Alexandre à la rencontre de deux cultures

Le cas d'Alexandre dans les *Res gestae* est pour ainsi dire symbolique, car de par l'ambiguïté de ses origines, il se trouve tout naturellement amené à prendre position vis-à-vis des deux civilisations qui l'ont engendré, l'égyptienne et la grecque. En consacrant toute une partie de son récit, et la plus étendue, à l'origine et à la formation du jeune prince, ce qu'aucun historiographe d'Alexandre n'avait fait avant lui, Valérius montre bien toute l'importance que revêt pour lui – et sans doute pour ses lecteurs – l'attitude qu'adopte Alexandre, confronté à deux formes différentes d'éducation et de civilisation. C'est l'identité d'Alexandre que cherche à définir une grande partie du livre I des *Res gestae*, ce qui peut expliquer l'ordre chronologique bouleversé du récit, qui place l'expédition égyptienne et la fondation d'Alexandrie avant la première rencontre décisive avec les Perses sur le champ de bataille, contrairement aux données historiques : l'homme qui va affronter les barbares est-il bien, malgré sa double origine, un tenant de la civilisation grecque, ou gréco-romaine ? Alexandre se rend en Égypte et y confirme son choix, avant de se lancer dans l'action qui lui est propre.

Bien qu'il puisse bénéficier de l'enseignement du mage Nectanabus, Alexandre choisit très tôt l'éducation et l'exemple que lui propose « son père » Philippe, en l'accompagnant et en s'initiant au métier des armes, mais également en suivant avec application les enseignements de la *paideia*.³⁸⁰ Dans le même temps – la proximité des épisodes met en relief le contraste –, il rejette le faux savoir oriental de son père biologique Nectanabus, au point d'assassiner celui-ci.³⁸¹ Par cet assassinat et surtout par la raison qu'il en donne, il affirme avec éclat son choix de l'éducation grecque : certes, Alexandre « sait d'avance » le ravin où il va précipiter Nectanabus (*praescitum*), comme le mage « sait d'avance » la mort qui l'attend (*praescita*) ; mais la parenté des termes ne sert qu'à mieux mettre en valeur l'opposition entre l'attitude pragmatique, active

380 VAL., I, 13 et 14.

381 VAL., I, 14.

d'Alexandre, et celle, contemplative et passive, de Nectanabus : Alexandre refuse de s'encombrer d'un savoir magique et astrologique parfaitement inutile, il s'attache à ce qui est vérifiable, à une vraie connaissance, qui lui permet d'accomplir ce qu'il désire, en agissant et non en discourant.

Effectivement, tout au long des *Res gestae*, Alexandre s'emploie à gommer son origine barbare au profit de la civilisation grecque. Ainsi, il n'appelle pas Nectanabus « Père », comme plus tard dans les versions grecques du *Roman*, mais l'interpelle d'un simple « Eh, toi »,³⁸² et lorsqu'il convainc sa mère Olympias de retourner auprès de Philippe, il ne lui fait pas remarquer, comme ce sera le cas dans le texte L du *Roman* grec, qu'il est « le fils d'un père égyptien » :³⁸³ au contraire, il s'affirme constamment fils de Philippe, et la réconciliation qu'il opère entre Olympias et son mari s'inscrit aussi dans cette perspective.

De même, il n'octroie pas à Ammon, ici dieu essentiellement oriental, une grande place dans les cultes qu'il institue, malgré la part que le dieu aurait eue à sa naissance et la protection qu'il aurait accordée aussi bien à sa mère qu'à lui. Lorsque Alexandre, dans le désert égyptien, dédie une inscription à *Pater Ammon*, ou lorsque, à Memphis, il embrasse une statue de Nectanabus en se déclarant son fils, Valérius prend soin de préciser qu'il ne s'agit pas, dans l'esprit du monarque, de l'expression d'une conviction personnelle, mais de gestes politiques, destinés à augmenter la confiance de ses soldats ou à conclure plus facilement une alliance avec les Égyptiens ;³⁸⁴ à chaque fois que, par la suite, Alexandre invoque Ammon, c'est toujours dans un contexte politique, où il lui faut impressionner ses interlocuteurs barbares en se recommandant d'une ascendance divine de leur connaissance, et les amener ainsi à reconnaître son autorité, qu'il s'adresse aux Tyriens, aux Perses, à Candace ou aux Amazones.³⁸⁵ Mais il affirme avec force son identité grecque, et parfois

382 VAL., I, 14.

383 VAL., I, 22.

384 VAL., I, 30 ; I, 34. Les textes grecs postérieurs ne donnent en revanche aucune explication politique à ces gestes.

385 VAL., I, 35 ; II, 21 ; III, 18 ; III, 26.

dans le même discours : toutes les fois qu'Alexandre pourrait sembler revendiquer une origine étrangère, Valérius s'arrange pour minimiser immédiatement cette revendication. En conséquence, le dieu suprême que vénère Alexandre n'est pas Ammon, mais Sarapis, qui, lui, a toutes les apparences d'un dieu gréco-romain : Alexandre ne le voit pas autrement que sous les traits du « fils de Saturne » décrit par Homère.³⁸⁶ Le geste symbolique qui consacre le choix d'Alexandre est la mise à mort du grand serpent, animal particulièrement associé dans le texte aux mages et aux dieux de l'Égypte,³⁸⁷ qui empêche l'édification de la cité appelée à devenir un centre culturel gréco-romain de première importance, Alexandrie.³⁸⁸

Non content en effet de rejeter la civilisation égyptienne, dont il a perçu le caractère vain et destructeur, Alexandre s'emploie également à apparaître comme le champion de la civilisation grecque, un parfait philhellène. Dès son « plus jeune âge », il manifeste le désir de participer aux Jeux olympiques, point de ralliement des Grecs de tous horizons et miroir de la grécité – épisode qui ne se trouve dans aucune de ses biographies antérieures ;³⁸⁹ au contraire, selon Plutarque, il aurait refusé de concourir à Olympie.³⁹⁰ Quelques années après, la façon dont il renvoie les collecteurs d'impôt arrogants de Darius – encore une anecdote inédite... – rappelle assez, *mutatis mutandis*, le fameux récit d'Hérodote à la gloire d'Alexandre I^{er} Philhellène qui, confronté, à l'époque où il n'était encore que prince héritier de Macédoine, à l'insolence des ambassadeurs d'un autre roi de Perse, s'était lui aussi révolté contre cette domination outrancière.³⁹¹ Si Alexandre épargne les Athéniens et les Lacédémoniens pourtant rebelles à son autorité, c'est en raison de leur passé de lutte contre les barbares, parce qu'il se reconnaît

386 VAL., I, 33.

387 VAL., I, 6 ; I, 7 ; I, 10.

388 VAL., I, 32.

389 VAL., I, 18.

390 PLVT., *Alex.*, 4, 10.

391 VAL., I, 23. HÉRODOTE, V, 18-20.

avec eux une communauté étroite de vues et d'objectif.³⁹² Mais l'acte qui le range définitivement du côté de la civilisation grecque est la fondation d'Alexandrie, qui lui permet d'écarter sa filiation avec le dieu libyen Ammon pour se proclamer fils de Jupiter³⁹³ et Grec à part entière.³⁹⁴

Il répond ainsi de lui-même à l'interrogation sur sa véritable identité, que formulait Philippe au vu des métamorphoses de Nectanabus en serpent puis en aigle : « (...) l'aigle ferait songer à Jupiter et le serpent à Ammon ». ³⁹⁵ Dès lors, dieux et hommes le reconnaissent pour le champion de la civilisation grecque : après qu'il a précipité Nectanabus et terrassé le grand serpent, un aigle le guide jusqu'à Sarapis-Jupiter, qui lui promet l'immortalité pour avoir fondé Alexandrie.³⁹⁶ Les liens entre Ammon et lui se distendent : alors qu'Ammon semble d'abord jouer un certain rôle dans sa vie, ce rôle est finalement minimisé par Valérius, qui traite l'union d'Olympias avec ce dieu de *fabula*³⁹⁷ et se refuse, après la fondation d'Alexandrie, à rappeler la possible origine orientale d'Alexandre, au contraire du texte A du *Roman* qui n'hésite pas à affirmer, encore après la mort du grand serpent, que « le héros (...) est considéré comme né d'un serpent » ;³⁹⁸ Ammon ne figure d'ailleurs pas au banquet des dieux auquel assiste plus tard Alexandre.³⁹⁹

Aux yeux également des plus prestigieux orateurs athéniens de son temps, Alexandre est devenu grec, et même athénien, c'est-à-dire superlativement grec, en suivant – et en appliquant – leurs enseignements.⁴⁰⁰ Effectivement, dans les *Res gestae*, l'enseignement d'Aristote,

392 VAL., II, 5 et 6.

393 VAL., I, 32.

394 VAL., I, 35 ; I, 37 ; ...

395 VAL., I, 10.

396 VAL., I, 33.

397 VAL., I, 30. Les textes grecs plus tardifs, en revanche, ne mettent pas le fait en doute.

398 VAL., I, 32. Texte A, *ibid.*

399 VAL., III, 24.

400 VAL., II, 2 ; II, 4 ; II, 5.

considéré lui aussi comme athénien malgré son origine milésienne,⁴⁰¹ prend une place importante dans l'éducation d'Alexandre, plus même qu'elle n'en aura dans le *Roman grec*, puisque le long échange de vues sur la libéralité ne se trouve que chez Valérius : à l'issue de cet échange comme de l'épreuve de sagesse à laquelle Aristote soumet ses élèves, le philosophe reconnaît qu'Alexandre répond parfaitement aux critères de la sagesse grecque.⁴⁰² Or, la correspondance entre Alexandre et Aristote se poursuit jusqu'à la mort du conquérant, aucun désaccord sur la politique à suivre et sur la barbarisation supposée d'Alexandre ne vient l'interrompre avant l'expédition indienne, comme ce fut pourtant le cas aux dires des historiens antérieurs : au contraire Aristote, abondamment informé des campagnes de son élève, le félicite chaudement, peu avant la mort d'Alexandre, pour tout ce qu'il a accompli, sans restriction,⁴⁰³ signe évident qu'Alexandre reste jusqu'au bout, d'abord et avant tout, un Grec, en accord total avec les préoccupations des meilleurs d'entre eux.

b) La prééminence de l'empreinte grecque

Dans tous les textes étudiés, les pays barbares qui recèlent des agréments et entraînent l'éloge des auteurs possèdent, à bien y regarder, des éléments – édifices, coutumes, ou même divinités et sagesse – de type grec.

En Égypte, la contrée fertile du delta est en quelque sorte annexée à la Grèce par Valérius, qui donne à ses bourgs des noms à étymologie grecque, même lorsque, comme pour Taposiris, il est question d'une grande et ancienne divinité du pays.⁴⁰⁴ De même, le vieux temple de Sarapis qu'Alexandre découvre sur l'emplacement d'Alexandrie serait « un temple de Jupiter et de Junon » ; dans ce contexte, on finirait presque par croire que les obélisques eux-mêmes sont des monuments grecs, tellement Valérius met leur étymologie en valeur.⁴⁰⁵ Pharos abrite

401 VAL., II, 2.

402 VAL., I, 16.

403 VAL., III, 27.

404 VAL., I, 31.

405 VAL., I, 33.

le tombeau d'une divinité marine grecque, Protée, et Memphis, cité prospère dont la beauté impressionne Alexandre, honore Vulcain.⁴⁰⁶ L'autre point fertile de l'Égypte, si l'on en juge d'après la description qu'en fait l'*Itinéraire*, est l'oasis d'Ammon, qui abrite un dieu explicitement assimilé dans cet ouvrage à Jupiter.⁴⁰⁷

Dans l'ensemble d'ailleurs, les dieux des Égyptiens sont majoritairement gréco-romains, même dans les *Res gestae* ; il suffit pour s'en convaincre de parcourir la liste des dieux représentés sur la tablette de Nectanabus.⁴⁰⁸ Ammon lui-même – qui n'a pas dans les *Res gestae* l'importance que lui donnera le texte A du *Roman* grec, en le qualifiant de « plus puissant de tous les dieux »⁴⁰⁹ –, dès lors qu'il seconde Alexandre dans son œuvre civilisatrice, voit son identité égyptienne s'estomper, ou bien emprunte une forme nettement hellénisée : ainsi c'est le *numen* qui assure Alexandre de sa solidarité, lorsque celui-ci vient consulter l'oracle d'Ammon, et quelques lignes plus loin, lorsque « le dieu » rend son oracle sur la fondation d'Alexandrie, il se présente comme « Phébus », et ses cornes ne sont plus celles du bélier Ammon, mais celles de la lune, sœur de Phébus Apollon,⁴¹⁰ hellénisation – ou romanisation, comme on voudra – qui se confirme dans le récit lors de la dernière apparition d'Ammon à Alexandre, lorsque le dieu tend à son protégé les habits de Mercure.⁴¹¹ Si les agréments de l'Égypte se trouvent ainsi associés à des dieux helléniques ou hellénisés, à l'inverse, la terreur et la ruine qui peuvent l'affecter sont attribuées aux divinités égyptiennes, ou du moins à leurs représentants attitrés, les serpents.⁴¹²

406 VAL., I, 31 ; I, 34 et III, 34.

407 *It.*, 12 ; 51.

408 VAL., I, 4. Valérius ne parle jamais de « dieux égyptiens », comme ce sera le cas dans les versions grecques du *Roman* (I, 3).

409 I, 33. C'est Sarapis, clairement assimilé à Jupiter, qui tient cette place chez Valérius, sans contestation possible.

410 *Ibid.*

411 VAL., II, 13.

412 VAL., I, 32. On peut remarquer qu'à Alexandrie, le bourg du dieu égyptien Osiris comprend le lieu-dit Dracon (le Serpent sous son aspect maléfique), situé à l'opposé du lieu-dit Agathadaemon (le Bon Génie) (VAL., I, 31).

Le propos des *Res gestae* ne peut être seulement, « par ces hellénisations artificielles, (...) de faire droit aux revendications d'hellénisme des habitants de la grande banlieue d'Alexandrie », comme l'écrit Gilles Bounoure à propos du *Roman grec* et de ses toponymes aux étymologies hasardeuses,⁴¹³ car, outre que cette hellénisation touche également les divinités égyptiennes, comme on l'a vu et comme il le note aussi lui-même pour le texte A,⁴¹⁴ elle s'étend également à d'autres peuples et concerne alors aussi bien les *Res gestae* que l'*Itinéraire* ou l'*Épitomé*. C'est le cas dans les *Res gestae* des Perses, dont les villes accueillent une statue d'Orphée⁴¹⁵ et dont les palais si riches et si beaux se révèlent posséder un style d'architecture grec ;⁴¹⁶ il en va de même, dans cet ouvrage ou dans les suivants, des Scythes Abiens, dont l'esprit de justice s'accorde, l'*Itinéraire* prend soin de le préciser, avec les critères homériques,⁴¹⁷ ou encore et surtout des Indiens, dont l'art, la religion et les concepts puisent plus ou moins ouvertement aux sources grecques.

En effet, l'art indien tel qu'il se présente dans les *Res gestae* n'a rien de bien original par rapport à l'art grec, si l'on en juge du moins par ce qu'en dit Alexandre, qui verrait bien les œuvres qu'il admire chez Candace réalisées par des Grecs.⁴¹⁸ Quant au char du Soleil, exposé sur une île, dans la cité du même nom, il s'apparente assez au quadrigé du Soleil en or – ou peut-être en bronze doré –, attribué à Lysippe et offert au sanctuaire de Delphes par les habitants de Rhodes.⁴¹⁹ De même les dieux vénérés dans le paradis, que consulte Alexandre, ont beau être qualifiés par Valérius d'« indigètes », plusieurs de leurs caractéristiques attestent de leur hellénisation : outre leur capacité à s'exprimer en grec, ils rendent leurs oracles par l'intermédiaire d'un arbre, autrement dit par la même voie que le Zeus de Dodone ; surtout, la Lune est tenue, ici

413 *Op. cit.* n. 269, p. 236, n. 75 et p. XXIII.

414 *Ibid.*, p. 237, n. 83.

415 VAL., I, 42.

416 VAL., III, 28.

417 *It.*, 81.

418 VAL., III, 22.

419 VAL., III, 28.

comme dans le monde gréco-romain, pour une divinité féminine, alors qu'en Orient, on vénère plutôt un dieu Lune à côté du dieu Soleil.⁴²⁰ On voit que l'auteur des *Res gestae* ne se soucie pas plus en Inde qu'en Égypte, dans des pays si attirants, de présenter un art ou des cultes typiquement orientaux – si ce n'est brièvement et sous la forme d'épouvantails, comme les « dieux aux visages barbares » aperçus par Alexandre chez Candace, et immédiatement ressentis comme hostiles aux hommes.⁴²¹

Enfin, même la vision du monde qu'expriment les Indiens, ou un autre peuple dont la sagesse est aussi légendaire que la leur, les Scythes,⁴²² n'est au fond pas si éloignée de la pensée grecque que pourrait le faire croire leur mode de vie, opposé dans tous les textes à celui d'Alexandre : que ce soit les sages indiens des *Res gestae* et de l'*Épitomé*, ou les Scythes Abiens de l'*Itinéraire*, tous vivent dans la pauvreté, sans la moindre ambition matérielle ;⁴²³ les gymnosophistes des *Res gestae* vont encore plus loin, en développant une théorie de la vanité des richesses et du pouvoir qui condamne sans appel les choix d'Alexandre. Et pourtant, même cette conception présentée comme aberrante et erronée a des accents connus pour l'oreille d'un lecteur grec ou romain : les paroles très dures des gymnosophistes contre le pouvoir, contre le désir de posséder toujours davantage semblent faire écho tant aux propos de Diogène et des cyniques, avec lesquels ils ont en commun un mode de vie « sauvage », qu'à certains passages des tragédies d'Euripide, par exemple la diatribe prononcée par Jocaste dans *Les Phéniciennes*.⁴²⁴

420 VAL., III, 17. Les Romains de l'Antiquité tardive connaissent le dieu lunaire Sin, à Carrhae, aux frontières de l'Empire, et à Palmyre le couple des divinités masculines du Soleil et de la Lune, Malakbel et Aglibôl (P. CHUVIN, *Chronique des derniers patens*, Paris 1991 (1990¹), p. 67-68 et 230.

421 VAL., III, 22.

422 Le Scythe Anacharsis, mis par les Grecs au nombre des Sept Sages, était célébré encore par les Romains (CICÉRON, *Tusculanes*, V, 90) et Quinte-Curce oppose à l'ambition d'Alexandre la sagesse des Scythes (VII, 8, 10-30).

423 VAL., III, 4-5 ; *It.*, 81 et 95 ; *Ep.*, 71 ; 73 ; 74.

424 VAL., III, 6. EURIPIDE, *Les Phéniciennes*, v. 549-558.

Dans l'*Épitomé*, les choses sont encore plus claires : les « philosophes indiens » ont beau affirmer que leur façon de vivre diffère totalement de celle des autres hommes et proclamer leur mépris pour les philosophes grecs, qui ne mettent pas leurs actes en accord avec leurs paroles,⁴²⁵ une fois interrogés par Alexandre, et malgré l'opposition armée qu'ils lui ont suscitée auparavant, ils fournissent des réponses en conformité parfaite avec celles des sages grecs, et surtout avec les conceptions d'Alexandre lui-même. Ils ne se contentent pas en effet d'engager avec Alexandre une joute oratoire dans le goût grec, comme c'était déjà le cas dans les *Res gestae*, mais affectionnent de surcroît les mêmes jeux du langage dont les Grecs étaient friands, paradoxes et apories qui constituent la majeure partie de leurs réponses,⁴²⁶ au point que celle qu'ils fournissent à la cinquième question d'Alexandre : « La nuit est née un jour plus tôt que le jour », se trouve être la réponse même du sage grec Thalès, cité par Diogène Laërce.⁴²⁷ Cette tournure d'esprit est tout à fait semblable à celle d'Alexandre, telle qu'elle apparaît dans sa réponse aux mercenaires qui lui reprochent de ne pas tenir parole, lorsqu'il leur réplique en jouant sur les mots « qu'il leur avait donné la possibilité de quitter la place forte, non celle de s'en aller ». ⁴²⁸

Et ce n'est pas seulement leur manière de penser, mais également leur idéal de vie, que les Indiens de l'*Épitomé* empruntent à la civilisa-

425 *Ep.*, 72-74.

426 A.-J. FESTUGIÈRE, « Trois rencontres entre la Grèce et l'Inde », *Revue de l'histoire des Religions* 125, 1943, p. 37-40 ; Lellia RUGGINI, « L'*Epitoma rerum gestarum Alexandri Magni* et il *Liber de morte testamentoque eius* », *Athenaeum* N. S. 39, 1961, p. 285-357, ici p. 300-303. L'élément oriental est limité au cadre : un roi qui interroge un ou plusieurs sages, une épreuve où la vie est mise en jeu ; ces circonstances se retrouvent dans de nombreux contes orientaux. Les gymnosophistes des *Res gestae*, au contraire de ceux de l'*Épitomé*, ne jouaient jamais quant à eux sur les mots pour expliquer leurs réponses.

427 *Ep.*, 80. DIOGÈNE LAËRCE, *Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres*, I, 36. G. ZUNTZ, « Zu Alexanders Gespräch mit den Gymnosophisten », *Hermes* 87, 1959, p. 436-440, analyse les énigmes en recherchant leur origine grecque.

428 *Ep.*, 44 : « Alexander dixit se ex oppide *exeundi*, non *abeundi* potestatem fecisse ». Diodore et Arrien, qui rapportaient le même épisode, ne faisaient état d'aucune subtilité langagière (DIODORE, XVII, 84, 2; ARR., *Anab.*, IV, 27, 3-4.

tion grecque : leur réponse à la quatrième question d'Alexandre : « Pour qu'il ait une vie honorable ou une mort honorable » sort tout droit de l'*Ajax* de Sophocle, dont elle semble traduire le vers 479, qui définit l'idéal héroïque grec.⁴²⁹ Comme le suggère dès l'abord le « manteau double » qu'ils portent, ils sont redevables de leur sagesse aux philosophes grecs, et plus précisément peut-être aux cyniques, dont c'est le vêtement habituel et dont les habitudes d'endurance et le détachement à l'égard des biens matériels s'apparentent aux leurs.⁴³⁰

Mais si l'auteur de l'*Épitomé* a pu utiliser pour ce dialogue, dont il existe de nombreuses variantes,⁴³¹ une relation élaborée dans le milieu cynique, et donc à l'origine hostile à Alexandre, qui apparaît là sous les traits d'un souverain cruel, acharné à la perte de sages désarmés, et pourtant obligé finalement de reconnaître sa défaite face à leur sagesse,⁴³² l'entretien, une fois inséré dans le récit des exploits d'Alexandre, est devenu un texte à sa louange, qui justifie même sa conception du pouvoir et ses prétentions à la divinisation : la réponse des philosophes indiens à la sixième question, sur la façon dont un homme peut être agréable à tous (« quand il est au faite de sa puissance, s'efforcer de ne pas se montrer intraitable ») envisage semble-t-il favorablement la royauté, et lorsque, à la question suivante, l'Indien répond que pour qu'un homme soit considéré comme un dieu, il faut qu'il ait accompli ce qu'aucun mortel n'avait pu accomplir, on ne peut que songer aux exploits d'Alexandre, qui est parvenu un peu plus tôt à s'emparer d'une forteresse imprenable même pour Hercule.⁴³³

Contrairement à ce qui se passe dans les *Res gestae*, le dialogue entre Alexandre et les philosophes indiens n'aboutit pas, dans l'*Épitomé*, à un affrontement entre deux conceptions opposées du gouvernement : il

429. *Ep.*, 80. SOPHOCLE, *Ajax*, v. 479-480 : ἀλλ'ἢ καλῶς ζῆν ἢ καλῶς τεθνηκέναι τὸν ἐυγενῆ χρῆ. (...) 480 (G. ZUNTZ, art. cité n. 427).

430. *Ep.*, 71. D. GEISSENDÖRFER, « Die Quellen der Metzger Epitome », *Philologus* 111, 1967, p. 258-255, ici p. 265.

431. Lellia RUGGINI, art. cité n. 426, p. 295-296.

432. EAD., *ibid.*, p. 300 et D. GEISSENDÖRFER, art. cité n. 430, p. 265.

433. *Ep.*, 81 ; l'Aornos a été pris d'assaut par Alexandre en *Ep.*, 46-47.

confère bien plutôt une légitimité philosophique au pouvoir d'Alexandre, en confirmant l'opinion d'autres Indiens qui, dès l'arrivée d'Alexandre en Inde, ont reconnu son caractère divin et sa supériorité sur tous les autres hommes, même d'origine royale.⁴³⁴ D'ailleurs, à la différence des cyniques, les philosophes indiens de l'*Épitomé* n'opposent pas un refus méprisant aux cadeaux offerts par Alexandre.⁴³⁵

Les Scythes Abiens de l'*Itinéraire*, hommes justes que leur conception de l'existence pourrait faire ranger, au même titre que les gymnosophistes des *Res gestae*, dans la catégorie des adversaires théoriques d'Alexandre, l'acceptent en fait comme maître sans aucune difficulté, en dépit de leur réputation d'indépendance, et lui offrent même leur soutien, dans la mesure de leurs moyens, ce qui laisse à penser que leurs valeurs ne sont finalement pas si différentes que cela des siennes.⁴³⁶ C'est presque la même attitude qu'adopte un peu plus loin le roi indien Porus, dont l'intelligence et les grands mérites lui font reconnaître très vite la supériorité et le pouvoir d'Alexandre, après une opposition de principe.⁴³⁷

Même les gymnosophistes des *Res gestae*, s'ils ne reconnaissent pas le pouvoir d'Alexandre, reconnaissent du moins sa science du combat, qu'ils mettent sur le même plan que leur science à eux, la philosophie, et proclament son habileté et sa ruse ;⁴³⁸ un peu plus tard, Candace, qui s'appuie sur le précepte grec « Rien de trop » pour mortifier Alexandre, finit par porter aux nues sa sagesse hors du commun : comme le Porus de l'*Itinéraire*, elle n'est intelligente que pour reconnaître la supériorité – au moins intellectuelle – du conquérant.⁴³⁹ Ainsi, qu'ils acceptent ou

434 *Ep.*, 34 : « Tum hi, qui trans flumen habitabant, ubi uident Alexandrum aduenisse, gauisi sunt. Primum Iouis filium <Liberum Patrem>, alterum Herculem, tertium Alexandrum uenisse commemorabant. » ; *Ep.*, 49 : les exploits d'Alexandre décident l'Indien Mophis à s'en remettre à lui du choix d'un roi, bien qu'il soit l'héritier légitime de la couronne.

435 *Ep.*, 84.

436 *It.*, 81 et 95.

437 *It.*, 111.

438 VAL., III, 5 et 6.

439 VAL., III, 22 et 23.

non le pouvoir d'Alexandre, tous les peuples présumés sages de l'Antiquité admettent du moins sa valeur, et par ricochet la supériorité du modèle grec, auquel ils empruntent peu ou prou leurs arguments.

Mais comment des régions et des peuples barbares, aux paysages, aux coutumes et aux idées le plus souvent néfastes, peuvent-ils être dotés, même par endroits et partiellement, de ces marques de civilisation, et quel est alors le statut de ces peuples par rapport aux Grecs, détenteurs de la civilisation ?

3. *Des peuples merveilleux*

Il faut noter que les peuples barbares où se rencontrent le plus de marques de civilisation sont aussi ceux où l'on rencontre le plus de merveilles, des peuples lointains et parfois légendaires. Or les merveilles, à y regarder de plus près, portent toutes la marque de l'excès, jusqu'à outrepasser souvent leur propre nature : ce sont des hommes, des animaux, des plantes, des minéraux d'une taille ou d'une forme fabuleuse,⁴⁴⁰ des animaux ou des végétaux dotés de caractéristiques humaines,⁴⁴¹ des objets qui s'animent,⁴⁴² des liquides et des solides aux propriétés inattendues ;⁴⁴³ les grains de sel ressemblent à des œufs d'oie, les arbres et les oiseaux à des humains ou les humains à des bêtes, les hommes à des femmes, la terre ferme se dérobe, la pierre, au lieu de clore et d'opacifier la chambre, y fait à l'inverse entrer la lumière et le regard, transformant l'intérieur en extérieur... La merveille englobe le monstrueux, elle est, pour les Grecs – et les Romains –, la marque évidente d'un désordre,⁴⁴⁴ tandis qu'elle apparaît dans ces contrées comme la norme : signe que les peuples qui vivent là ne sont pas à mettre sur le même plan que les autres.

440 VAL., III, 17 ; III, 21 ; III, 28 ; *It.*, 52 ; 110 ; 111 ; 112 ; 120 ; *Ep.*, 54 ; 66-67.

441 VAL., III, 17 ; III, 28 ; *Ep.*, 46.

442 VAL., I, 42 ; III, 22 ; III, 28.

443 VAL., II, 18 ; III, 17 ; III, 22 ; *It.*, 52 ; 97.

444 Voir la réaction d'Alexandre face à la statue d'Orphée en sueur, ou face aux sources d'huile et de vin (VAL., I, 42 ; *It.*, 97).

a) L'âge d'or dans les *Res gestae* et dans l'*Itinéraire*

Dans les *Res gestae*, comme aussi dans l'*Itinéraire*, les peuples dotés de marques de civilisation manifestes unissent ainsi tous en eux les extrêmes de la sauvagerie et du divin, qui leur confèrent d'office un statut surnaturel, aux limites de l'humanité.

Même chez des barbares connus depuis aussi longtemps que les Égyptiens, il arrive très souvent que l'on quitte presque le monde des hommes : cela ne tient pas seulement à l'origine divine des savants de ce pays, ni même au fait que Nectanabus puisse par ses artifices se transformer en dieu aussi bien qu'en bête, mais tout le pays semble jouir d'une prospérité insolite, et bénéficier pour ses constructions d'un matériau ou d'une main-d'œuvre surhumain : la statue de Sarapis est sculptée dans une matière inconnue, les murs de Memphis « bâtis par une force supérieure à la main de l'homme ». ⁴⁴⁵ L'oasis d'Hammon, telle qu'elle apparaît dans l'*Itinéraire*, où elle constitue la majeure partie de la description de l'Égypte, offre elle aussi, de par sa miraculeuse fertilité au milieu du désert, l'image de la sauvagerie et du divin inextricablement mêlés, notamment dans le sel que produisent ses sources : symbole d'amertume et de stérilité, il se trouve ici naturellement aromatisé et prêt à l'emploi pour les sacrifices. ⁴⁴⁶ Nul besoin, semble-t-il, du travail des hommes, pour que cet endroit produise en abondance le nécessaire à leur survie, et même à leur bien-être, si l'on considère la propriété qu'ont les sources de se rafraîchir aux heures chaudes et de se réchauffer aux heures les plus froides, sans l'action d'aucun feu. L'oasis d'Hammon, comme tous les endroits d'Égypte où se manifestent des marques de civilisation antérieures à la venue d'Alexandre, semble vivre à une époque pré-prométhéenne, dans cet âge d'or où tout était donné aux hommes par la nature, sans qu'ils aient besoin de lutter contre son hostilité, sans le moindre effort à fournir pour se nourrir, s'abriter, rendre un culte aux dieux...

⁴⁴⁵ VAL., I, 33 ; I, 34.

⁴⁴⁶ It., 52.

L'analogie est grande entre cette vision de l'Égypte et la description faite par Valérius du peuple fabuleux qui habite le « paradis » indien, dans la plus grande familiarité tant avec la nature sauvage qu'avec les dieux.⁴⁴⁷ Eux non plus ne façonnent rien, ni leurs demeures, ni leurs vêtements, ni les temples de leurs dieux, mais la nature pourvoit à tous ces besoins : au lieu d'une muraille de pierre, une haie d'arbres, au lieu de maisons en briques « des demeures et des temples naturels », au lieu de vêtements tissés, des peaux de bêtes, et plus précisément de fauves. Leur commivence avec les dieux est au moins égale : il n'existe pas d'offrandes réservées aux dieux – ceux-ci refusent les « couronnes et (...) autres marques de piété », traditionnelles dans le monde gréco-romain, dont Alexandre veut les gratifier –, mais les mêmes peaux de bêtes dont les hommes se couvrent servent aussi à couvrir les racines des arbres divins.

De même, l'oracle du Soleil et de la Lune, malgré les apparences, s'avère différent de l'oracle de Dodone, car il n'est pas nécessaire ici de recourir à un interprète pour comprendre le langage de l'arbre : le dieu qui s'exprime à travers lui s'adresse directement et intelligiblement aux hommes qui l'interrogent, et si Alexandre a d'abord besoin d'un interprète, c'est uniquement parce que l'arbre parle en langue barbare ; mais cette distance pour ainsi dire involontaire a elle aussi vite fait de s'abolir, puisque dès la deuxième question, l'arbre répond en grec.

Le mode de vie des habitants du « paradis » reporte ainsi le lecteur à une époque mythique, où la distinction essentielle entre hommes, dieux et bêtes n'existait pas encore, c'est-à-dire à l'âge d'or ; ce que confirme définitivement la précision donnée par Valérius, selon qui « ce peuple [ignore] totalement l'usage du fer, du bronze ou de l'étain » : métaux issus du feu, évidemment postérieurs au grand schisme qui fut la cause du vol de Prométhée.

Or la caractéristique principale de ce peuple, autrement dit ses accointances étroites avec les dieux comme avec la nature, ne constitue pas réellement une singularité, limitée à une enclave hors du temps, mais

447 VAL., III, 17.

elle se retrouve, sous une forme différente, chez d'autres Indiens, ceux-là même où l'on peut observer également les marques de civilisation les plus nettes, et en premier lieu dans le royaume de Samiramis décrit par les *Res gestae*.⁴⁴⁸ Certes, on ne saurait nier que ce royaume renferme des constructions en pierre de taille « polies avec grand soin », agrémentées de bronze et de fer, qui sont l'œuvre de la fameuse reine Samiramis. Les Indiens de ce pays peuvent à l'occasion entreprendre une guerre, d'après les déclarations mêmes de leur reine et les objets que contient son palais. A première vue, donc, il semble difficile d'en faire un peuple de l'âge d'or.

Et pourtant, le doute surgit peu à peu, au cours de la visite du palais de Candace, sur la véritable identité des ouvriers qui ont élaboré toutes les « merveilles » qu'il recèle et contribué à l'« opulence » du pays : les fleuves d'or et d'argent qui coulent alentour témoignent en effet d'une prodigalité, d'une bienveillance de la nature analogues à celles dont bénéficient les habitants du « paradis » ; les vergers de « chypres » aux fruits suaves répondent aux plantations de « myrobolans » qui croissent dans ce même « paradis ». Et c'est encore à la générosité de la nature qu'Alexandre attribue en fin de compte tout le mérite des œuvres d'art les plus raffinées du palais. À aucun moment il n'est question du travail des hommes, au moins sous le règne de Candace. Si Samiramis a accompli autrefois une grande tâche, si les Indiens ont autrefois combattu et bâti, il semble bien que ce ne soit plus le cas de Candace et de ses sujets, qui se laissent vivre en profitant des dons de la nature, et coulent une existence dorée proche de celle des dieux, avec qui ils entretiennent d'étroites relations : le palais de Candace, qui contient d'ailleurs un temple, et également un triclinium dont les murs reproduisent l'appareil céleste, n'est-il pas si haut qu'il semble « toucher au ciel » ? Dans le séjour des dieux, qui touche effectivement à son royaume, les souverains peuvent voir les dieux en face et, là comme dans le « paradis », on peut obtenir de la bouche des dieux en personne des oracles clairs, émis dans sa propre langue.

448 VAL., III, 18 et 21-22.

En fait, le royaume de Samiramis ressemble par bien des côtés à la Schérie du roi Alkinoos, dans l'*Odyssée*. Comme l'île des Phéaciens, c'est un territoire placé à la lisière du monde des hommes, dont les habitants font office de « passeurs » entre celui-ci et l'au-delà : Alexandre, comme Ulysse, a pour une fois besoin d'être guidé, d'abord dans le séjour des dieux, puis tout au long du chemin du retour vers les siens, par les sujets de Candace.

D'autres lieux, en Inde, qui peuvent passer pour civilisés, offrent de la même façon un mélange de prospérité divine et de sauvagerie primitive, et occupent la même situation en marge : le royaume de Prasiaca, auquel on accède en traversant une région remplie de prodiges et de voix mystérieuses, et dont la prospérité est d'autant plus grande « que le pays se trouve plus à l'écart de la foule des autres hommes » : il est situé en effet au bord de l'Océan, c'est-à-dire de la frontière entre les hommes et les dieux ;⁴⁴⁹ la cité du Soleil, sur une île très éloignée de la côte, où le préposé au culte est un Éthiopien : dans l'Antiquité, « les Éthiopiens bienheureux », situés aux limites de la terre, sont considérés comme particulièrement familiers avec les dieux.⁴⁵⁰ Pour l'*Itinéraire*, l'Inde tout entière se distingue comme le pays que « l'océan (...) protège de tous côtés » :⁴⁵¹ la roche Aornis, que l'auteur, se démarquant de son modèle Arrien, situe presque en bordure de l'océan,⁴⁵² abrite un peuple de cultivateurs dont l'opulence, et l'existence même, tiennent manifestement du don divin, à cette altitude vertigineuse – quatre cents stades au lieu des onze donnés par Arrien – où même les oiseaux ne peuvent voler.⁴⁵³

Dans les *Res gestae*, certains endroits barbares « civilisés » se trouvent inclus dans la description de ces régions fabuleuses au mépris des

449 VAL., III, 27.

450 VAL., III, 28. J.-P. VERNANT, « Manger aux pays du Soleil », dans *La cuisine du sacrifice*, op. cit., n. 200, p. 244-248.

451 *It.*, 110.

452 *It.*, 112. L'Aornis d'Arrien (*Anab.*, IV, 28, 1-3) correspond à *It.*, 108.

453 L'image merveilleuse d'hommes qui peuvent vivre là où des oiseaux ne peuvent voler n'existait pas chez Arrien, qui ne parlait pas des oiseaux.

considérations géographiques : le royaume de Xerxès, évidemment en Perse, semble chez Valérius situé aux confins de la terre, au moins aussi loin que le royaume de Candace.⁴⁵⁴ Cette aberration géographique s'explique cependant par les conditions de vie bienheureuses qu' imagine l'auteur pour ce lieu, qui rendent effectivement ce royaume plus proche du « paradis » indien ou du royaume de Candace que de la Perse de Darius : tout effort humain en est banni, même celui qui consiste simplement à jouer de la musique, puisque la lyre diffuse d'elle-même sa propre mélodie, et les dieux, qui ont guidé eux-mêmes l'armée d'Alexandre dans les ténèbres entre la cité du Soleil et le royaume de Xerxès, s'y adressent directement aux hommes par la voix d'une colombe, sans qu'il soit besoin d'interprètes.

Dans l'*Itinéraire*, moins porté sur la description de richesses fabuleuses, le mode de vie des Scythes Abiens ressemble davantage à l'âge d'or tel que le concevait un Tibulle, à savoir une époque où les hommes étaient pauvres mais non dans le besoin, puisqu'ils se contentaient aisément des dons de la nature, et où ils étaient exempts de cupidité et de violence.⁴⁵⁵ L'allusion à la remarque d'Homère renforce le sentiment que ce peuple, presque sans contact avec le reste de l'humanité, appartient à un autre temps.

Ainsi Alexandre, en visitant ces pays où il reconnaît des marques manifestes de civilisation, découvre certes des contrées souvent lointaines, mais avant tout le passé lointain de l'humanité, l'âge d'or d'avant la séparation avec les dieux. Les peuples de ces pays, avant d'être civilisés, sont d'abord légendaires, largement étrangers à l'humanité du règne d'Alexandre, comme le sont de leur côté les gymnosophistes ou les Amazones : l'« étrangeté » de Candaule, le fils de Candace, est immédiatement perceptible aux yeux des soldats du Macédonien, au même titre que celle des Sabéens et autres humanoïdes.⁴⁵⁶ Alexandre s'abstient d'ailleurs le plus souvent de combattre ces peuples qui ne sont pas sur le

454 VAL., III, 28.

455 *It.*, 95. TIB., *Élégies*, III, v. 35-50 ; X, v. 1-10.

456 VAL., III, 19.

même plan que le commun des mortels. Ce qu'il souhaite avant tout, au terme de ce voyage fabuleux, c'est ce que souhaitait Ulysse avant lui, le retour (*reditus*) au monde des hommes.⁴⁵⁷

b) Les hybrides de l'*Épitomé*

Dans les *Res gestae* et l'*Itinéraire*, les Égyptiens, les Indiens, les Perses et les Scythes un tant soit peu civilisés se trouvent rejetés dans un temps légendaire. Il n'en va pas de même, en revanche, des Indiens de l'*Épitomé*, que l'on peut difficilement ranger parmi ces peuples de l'âge d'or. Certes, la prospérité extraordinaire de ces régions ne semble pas un effet du travail des hommes, mais plutôt un don des dieux, bien que cette faveur divine ne soit avérée que pour la cité de Nysa. Mais cela ne suffit pas à faire des Indiens de l'*Épitomé* un peuple de l'âge d'or : les habitants de Mazaga, les Malles et les Oxydraques, jusques et y compris les gymnosophistes, sont bien trop belliqueux pour cela,⁴⁵⁸ si les habitants de Nysa ou Mophis se dérobent au combat, ce refus ne leur est pas dicté par leur règle de vie, mais par la crainte ou leur admiration pour Alexandre.⁴⁵⁹

Quant à leur prospérité, et à toutes les marques de civilisation dont ils sont dotés, elles ont été importées de Grèce, par des dieux grecs, déjà bien avant la venue d'Alexandre : Liber et Hercule ont parcouru l'Inde et y ont répandu leurs bienfaits ; la seule « cité » indienne a été fondée par Liber.⁴⁶⁰ Non seulement, comme on l'a déjà constaté, la civilisation indienne de l'*Épitomé* ne revêt pas une forme plus originale que dans les *Res gestae* et dans l'*Itinéraire*, mais à la différence de ces ouvrages, l'auteur de l'*Épitomé* présente cette civilisation non comme le témoignage d'un état plus ancien de l'humanité, mais comme constituée d'apports extérieurs à l'Inde, plaqués, pour ainsi dire, sur la sauvagerie

457 VAL., III, 17 : « cum sexta iam reditui consuleremus (...) ».

458 *Ep.*, 39 ; 75 et 80.

459 *Ep.*, 36 et 49-53 : les habitants de Nysa se sont laissés surprendre ; Mophis ne veut pas lutter contre Alexandre, mais s'apprête à entrer en guerre contre Porus.

460 *Ep.*, 34 ; 36 ; 37.

naturelle de ses habitants par ses conquérants étrangers. La sagesse toute extérieure des Indiens de l'*Épitomé* égale celle des Grecs, et pour cause, mais elle ne change rien à leur nature profonde : ils sont incapables d'appliquer les sentences qu'ils professent, au contraire des Indiens des *Res gestae* ou des Scythes Abiens de l'*Itinéraire*.⁴⁶¹ Ils vont plus loin que la simple proximité avec la nature qui est le fait des peuples de l'âge d'or : ils restent de complets barbares, pourvus seulement d'un vernis de civilisation.

Cette coexistence en eux de la barbarie et de la civilisation, irréductibles l'une à l'autre, fait d'eux des êtres hybrides, aussi fabuleux que les animaux de leur pays, oiseaux doués de la parole mêlant l'humain à l'animal ou chiens-tigres unissant le domestique et le sauvage, auxquels ils ressemblent assez par ce mélange improbable d'humanité et de sauvagerie.⁴⁶²

Des *Res gestae* à l'*Épitomé*, on le voit, tous les barbares qui pourraient apparaître sur un pied d'égalité avec les Grecs, par leur façon de vivre et leur pensée originales ou au contraire par les analogies entre leur mode de vie et la civilisation gréco-romaine, sont d'emblée mis hors jeu par le statut particulier que leur octroient les auteurs : tous ces peuples sont en effet, d'une manière ou d'une autre, tenus à distance de l'humanité ordinaire. La corrélation dans les pays barbares entre les marques de civilisation et les manifestations merveilleuses, l'éloignement géographique qui peut être compris également comme un éloignement temporel, indiquent que l'idée d'une civilisation barbare est elle aussi du domaine de la fable.

Certes, les barbares ne sont pas tous des bêtes incapables de penser, de raisonner, de s'organiser ; les Égyptiens peuvent être savants, les Indiens philosophes, certains peuples posséder des cités, des œuvres

461 Dans l'*Épitomé*, Porus, Acuphis, les philosophes indiens, malgré leurs paroles héroïques, s'effondrent au premier choc.

462 *Ep.*, 46 et 66-67.

d'art, un mode de vie spécifique : en un mot, les barbares ne sont pas toujours une simple image en creux des Grecs, même dans l'*Épitomé*.

Mais si tous les textes passent en revue les mœurs d'un certain nombre de barbares, c'est pour affirmer en fin de compte la supériorité, sinon des Grecs, au moins du modèle grec proposé par Alexandre : la civilisation prend toujours les mêmes formes, peu importe l'époque ou le lieu. Même les *Res gestae*, où l'on trouve un éloge de la diversité humaine,⁴⁶³ établissent une hiérarchie : tous les comportements ne se valent pas, tous les hommes ne se valent pas.⁴⁶⁴ Dans les textes du début du IV^e siècle, *Res gestae* et *Itinéraire*, l'existence des peuples lointains et merveilleux, de même qu'elle amène à repousser l'idée que les barbares ne sont qu'une race de sauvages, naturellement inférieure aux Grecs, amène aussi à repousser l'idée qu'ils sont civilisés ; ces deux textes définissent la civilisation par rapport aux extrêmes et aux marges de l'humanité : la civilisation gréco-romaine est perçue comme la seule valable, la seule qui permette à une société de s'épanouir, et les seuls véritables détenteurs de cette civilisation, au moins depuis l'époque d'Alexandre, sont les Grecs tels que les représentent ces ouvrages – mis à part quelques exceptions individuelles qui confirment la règle.

La diversité des barbares rencontrés et particulièrement le nombre des barbares dotés de qualités civilisatrices diminuent d'ailleurs de texte en texte : après le foisonnement de peuples extraordinaires que proposent les *Res gestae*, l'*Itinéraire* admet çà et là quelques îlots plus ou moins civilisés, en allant jusqu'à « oublier » de mentionner l'un de ces peuples, pourtant cité par son modèle Arrien : il ne dit mot en effet des Ariaspes Bienfaiteurs, qui, selon Arrien, « respectaient la justice à l'égal des meilleurs des Grecs » ;⁴⁶⁵ même si le nombre des « cités » barbares est incontestablement plus élevé dans l'*Itinéraire* que chez Arrien, leur description fait ressortir davantage leur côté sauvage que le paysage civilisé : l'*Itinéraire* transforme ainsi « le conduit d'écoulement

463 VAL., III, 6 : les hommes ont des activités, des comportements, des désirs différents, et c'est cela qui fait tourner le monde.

464 Alexandre parle de « l'inégalité de leur gloire » (*ibid.*).

465 *It.*, 73 ; ARR., *Anab.*, III, 27, 4-5.

du fleuve (...) à sec » qui traverse, selon Arrien, la cité de Cyrus en un fleuve impétueux et attribue des proportions démesurées à la cité indienne où Alexandre est blessé, une cité que les Indiens défendent en lançant des « rochers énormes », alors qu'Arrien ne parlait pas de la taille de la ville et dotait ses défenseurs de traits et non de rochers.⁴⁶⁶

À la fin du IV^e siècle, en revanche, la civilisation gréco-romaine est devenue la seule civilisation possible, il n'existe même plus d'autre sagesse ou d'autre science susceptible de lui être opposée : on a vu que le seul peuple que l'*Épitomé* admet avoir été touché par la civilisation, à savoir le peuple indien, n'a de civilisation que l'apparence. Dans l'*Épitomé*, il n'est plus question de conceptions marginales ou extrêmes, il n'existe rien en dehors des conceptions grecques : la civilisation gréco-romaine est opposée directement et immédiatement à la sauvagerie barbare.

Dans tous les cas, l'identité barbare repose, semble-t-il, non pas tant sur l'inhumanité des barbares – elle n'est la plupart du temps que partielle –, que sur leur incapacité commune à *produire* la civilisation. Une question se pose alors : même si les barbares reconnaissent la supériorité des Grecs et des Romains, ou au moins de la civilisation gréco-romaine, sont-ils pour autant aptes à se civiliser, c'est-à-dire à *acquérir* la civilisation gréco-romaine, ou ne peuvent-ils tout au plus que rester à l'état de merveilles – légendes ou hybrides ? Sont-ils capables de défendre cette civilisation – *la* civilisation ? Autrement dit, peuvent-ils être intégrés dans l'Empire sans dommage, ou ne vont-ils pas le détruire de l'intérieur en se retournant contre lui ? La politique à leur égard est évidemment fonction de la réponse à cette question, réponse différente dans chacun de ces textes.

466 *It.*, 83 et 115 ; *ARR.*, *Anab.*, IV, 3, 2 et VI, 8, 7-10, 4.

Troisième partie

Une intégration possible des barbares ?

Trois positions différentes

Les chances d'intégration des barbares sont étroitement liées à la question de leur nature : selon qu'ils sont considérés comme barbares par essence ou barbares par accident, leur capacité à se civiliser se trouve farouchement niée ou au contraire reconnue. Or l'examen des *Histoires d'Alexandre* rédigées au IV^e siècle a mis en évidence non seulement leurs définitions divergentes des barbares, mais aussi une évolution sur la période, qui tend à cantonner de plus en plus les barbares dans leur spécificité. Il n'est donc pas surprenant de constater que ces mêmes ouvrages sont loin de reconnaître tous aux barbares une capacité égale à se civiliser et prêtent à Alexandre une attitude envers les non-Grecs qui varie passablement d'un texte à l'autre et va en se durcissant.

I – La solution des *Res gestae* : une intégration pondérée

On a vu que chez Valérius, la civilisation, comme la barbarie, est davantage un état d'esprit et un comportement qu'une donnée naturelle. Être Grec, c'est-à-dire détenteur de la civilisation, n'est pas une nature, c'est plutôt une dignité (*dignitas*), une supériorité morale qui tient à l'attitude

que l'on choisit d'adopter : il faut cultiver certaines qualités pour mériter le nom de Grec.¹

A. La transmission de la civilisation

L'exemple d'Alexandre et de son entourage prouve que cette « dignité » peut être choisie et acquise : bien que né de père égyptien, Alexandre devient grec par son éducation – la modération, si étrangère aux barbares, dont il fait preuve face aux insultes de Nicolas d'Acarnanie est le résultat de son éducation, comme Valérius le souligne expressément ;² Aristote, né selon les *Res gestae* à l'étranger, dans la ville on ne peut plus libertine de Milet, devient un maître de sagesse grecque. L'origine étrangère n'est donc pas incompatible avec la défense de la civilisation, Valérius l'affirme hautement en soulignant pour clore le livre I, qui a pour sujet la formation d'Alexandre, le complet accord entre son héros et Apollon, dieu civilisateur par excellence.³

Mais qu'en est-il des barbares, qui ne bénéficient pas, a priori, de la *paideia* ? Malgré quelques exemples individuels de dignité « à la grecque », Valérius considère que « pour les barbares, prendre l'habitude d'agir loyalement [n'est] pas commode ».⁴ Pas commode, peut-être, mais non impossible aux yeux de l'auteur des *Res gestae*, pour qui les barbares de l'époque d'Alexandre ont, semble-t-il, seulement perdu l'habitude d'agir de manière civilisée, c'est-à-dire d'agir de la manière dont leurs ancêtres agissaient. Les *Res gestae* offrent en effet à diverses reprises des échappées sur le passé glorieux des peuples barbares que rencontre Alexandre : ce passé, tant celui des Égyptiens que celui des Perses, des Indiens ou des Phéniciens, démontre que tous ces peuples actuellement barbares ont connu autrefois la civilisation.

1 VAL., I, 23.

2 VAL., I, 18.

3 VAL., I, 47.

4 VAL., III, 4.

1. *Les liens de parenté*

Le lien de parenté entre Alexandre et les rois égyptiens est évident, puisqu'il a pour géniteur un souverain d'Égypte ; d'ailleurs le qualificatif de *iunior Sesonchosis* que les Égyptiens lui appliquent fait de lui le descendant du grand Sésenchosis, sur le modèle *Cato maior – Cato iunior*, *Plinius maior – Plinius iunior*...⁵

Alexandre se rattache également aux Perses, avec qui il partage un ancêtre commun, Persée, et aux Indiens par l'intermédiaire du dieu Ammon, son père divin.⁶

Valérius parvient même à tisser des liens entre Alexandre et les Romains, tout en évitant d'évoquer la sujétion des Troyens, dont les Romains se prétendaient les descendants : il aménage la base mythologique sur laquelle repose cette parenté, en citant parmi les aïeux du roi de Macédoine non pas Molossos, fils de Pyrrhus et de sa captive Andromaque, mais un homonyme de Priam, et en affirmant qu'Alexandre devant Troie a rendu les honneurs divins à Hector, qu'il place presque sur le même plan qu'Achille, ancêtre d'Alexandre ;⁷ et il accentue le rapprochement en donnant à l'entourage d'Alexandre une coloration troyenne : ainsi Bucéphale est-il comparé aux chevaux du Troyen Laomédon ;⁸ le compagnon d'Alexandre, lors de son équipée au-delà du Stranga, se nomme Eumède, comme le héraut troyen, père de l'espion Dolon, dans l'*Iliade*, et non Eumèle, comme dans les textes grecs du *Roman*, qui se réfèrent, eux, au Grec dont les chevaux participèrent à la course de chars lors des jeux en l'honneur de Patrocle ;⁹ enfin

5 VAL., I, 34.

6 VAL., I, 13 ; III, 18.

7 VAL., I, 42 : Valérius cite Hector en premier, même s'il ne peut en faire un parent d'Alexandre. Mais la parenté spirituelle qu'Alexandre se reconnaît avec Hector, c'est-à-dire avec les Romains, concurrence sa parenté naturelle avec Achille.

8 VAL., I, 13. Les versions les plus anciennes du *Roman d'Alexandre* ne font pas de comparaison (texte A) ou le comparent seulement à Pégase (texte L).

9 VAL., II, 14. *Eumède* : voir *Iliade*, X, v. 314-315 ; *Eumèle* : voir *Iliade*, II, v. 764 et XXIII, v. 288. Il peut évidemment s'agir d'une mauvaise lecture de Valérius. Mais on peut penser que Valérius connaissait les deux personnages d'Homère et les

le gouverneur de Macédoine porte le même nom qu'un des fleuves de Troie, le Scamandre.¹⁰

2. *Les précurseurs d'Alexandre : Égyptiens, Perses, Indiens et Phéniciens*

Le passé égyptien est dominé par la figure inventée et emblématique du « maître du monde » Sésonchosis. Loin d'être un maître en illusion et tromperie néfastes, comme son successeur Nectanabus, Sésonchosis a réellement été une source de prospérité non seulement pour les Égyptiens, mais pour tous les hommes : il a étendu son pouvoir bienfaisant jusqu'aux contrées les plus reculées de son Empire, en faisant creuser un lac d'eau potable dans une région particulièrement inhospitalière, au milieu d'une nature sauvage, barbare, qu'il a ainsi vaincue durablement.¹¹ Aucune arrogance barbare ne se rencontre pourtant chez lui, au contraire il a fait preuve dans ses actes comme dans ses paroles, transcrites sur la pierre, d'une grande piété : son statut de maître du monde ne lui a pas fait oublier d'honorer le dieu suprême Sarapis, en lui dédiant un temple et des obélisques.¹²

En Perse, l'émule de Sésonchosis a été, selon Valérius, le roi Xerxès, non pas le père de Darius, vaincu par les Grecs malgré toute la puissance dont il disposait, mais un très ancien monarque du même nom : il aurait précédé Cyrus. Ce Xerxès était un civilisateur, un bâtisseur de splendides édifices « à l'architecture grecque », qui faisait régner l'harmonie sur terre, comme en témoigne la lyre présente dans le temple, instrument favori d'Apollon, le dieu civilisateur, qui est censée émettre des sons mélodieux lorsqu'elle est touchée par l'esprit de Xerxès.¹³

distinguait sans difficulté, s'il avait suivi l'enseignement d'un grammairien : H.-I. MARROU, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, t. 1, Paris 1975 (1948¹), p. 252, donne un exemple de questionnaire sur les œuvres d'Homère qui montre quelle connaissance détaillée des poèmes on exigeait.

10 VAL., II, 42.

11 VAL., III, 17.

12 VAL., I, 33.

13 *Ibid.*

Quant aux Indiens, c'est sous le règne de la fameuse Samiramis, considérée par Valérius comme une reine indienne, qu'ils ont sans doute atteint le plus haut degré de civilisation : c'est à cette époque déjà lointaine qu'ils ont été des bâtisseurs et ont employé leur pouvoir à préserver l'harmonie du monde, selon la volonté divine, en empêchant les guerres injustes.¹⁴

Comme Alexandre aujourd'hui, ces rois ont tous reçu autrefois un soutien divin, celui de Sarapis pour Sésonchosis, celui d'Ammon pour Samiramis, et ils sont devenus à leur tour des divinités : Sésonchosis habite le séjour des dieux, Xerxès rend des oracles dans son palais qui est en même temps son « temple », et si Samiramis n'est pas expressément citée parmi les divinités, on peut raisonnablement supposer qu'elle en fait partie, de par son rôle fondateur, puisque aux dires de Sarapis et de Sésonchosis, c'est surtout cet acte qui assure l'immortalité à son auteur.¹⁵

On peut sans doute également citer les Phéniciens – les Tyriens en particulier – au nombre des peuples anciennement civilisés, même si Valérius n'exalte pas leur passé avec la même vigueur : il tient cependant à signaler qu'ils ont participé jadis à la lutte contre les Perses aux côtés des Grecs ; il les place d'ailleurs sur le même plan que les Thébains et octroie même à leur flotte le rôle glorieux tenu par la flotte athénienne à Salamine !¹⁶

Ces informations sur le passé des barbares qu'affronte Alexandre sont en grande partie fantaisistes, mais elles ont pour l'auteur des *Res gestae* le mérite de montrer que des peuples autres que les Macédoniens ont été jadis civilisés, capables de gouverner le monde, avant de se barbariser.

À l'époque d'Alexandre en effet, ces peuples ont oublié la civilisation : pour ne citer que les plus importants, les Égyptiens ont laissé le temple dédié par Sésonchosis à Sarapis tomber en ruines, ils ne connais-

14 VAL., III, 18.

15 VAL., III, 24 ; III, 28 ; I, 33 et III, 24.

16 VAL., II, 3.

sent même plus les divinités que leur ancien roi honorait ;¹⁷ le portrait de Xerxès accroché dans la salle où se tient Darius, qui tombe et se brise après la réception manquée en l'honneur du prétendu messager d'Alexandre, ne constitue pas seulement un présage de défaite pour les Perses, il signifie aussi et peut-être surtout que Darius, en négligeant de suivre l'exemple de ses ancêtres, a perdu tout droit à l'héritage ;¹⁸ le magnifique palais, ouvrage de Samiramis, se dégrade, on l'a vu, l'ébène, matériau menteur, remplaçant en maints endroits la pierre précieuse.¹⁹ Partout la grandeur vraie est devenue de la grandiloquence : dans les *Res gestae*, le mensonge barbare consiste à faire croire et à croire soi-même que l'on est encore les meilleurs, alors que les mœurs ont dégénéré. Les Égyptiens, les Perses, les Indiens de l'époque d'Alexandre ne détiennent plus la civilisation, même s'ils en gardent des vestiges imposants.

C'est Alexandre qui recueille très explicitement l'héritage des anciens maîtres du monde : en redécouvrant le temple de Sarapis et en le restaurant, il devient le véritable successeur de Sésonchosis, lui et non ses contemporains égyptiens, qui reconnaissent d'ailleurs sans difficulté son droit à l'héritage en l'acclamant comme *iunior Sesonchosis* ;²⁰ outre les divers présages²¹ qui légitiment la prétention d'Alexandre à recueillir l'héritage perse²² et l'empressement de la famille royale perse à l'accueillir en son sein,²³ la prétendue restauration du « très riche et très beau » palais de Xerxès, qu'Alexandre aurait ordonnée tout de suite après avoir brûlé l'édifice, le signale mieux que tout le reste comme le nouveau fondateur de l'empire perse, c'est-à-dire le nouveau Xerxès ;²⁴ enfin c'est lui qui remplit la mission que le dieu Ammon avait assignée à Samiramis et à ses successeurs, en s'opposant aux exactions commises à

17 VAL., I, 33.

18 VAL., II, 15.

19 VAL., III, 22.

20 VAL., I, 33-34.

21 VAL., I, 11 ; I, 17 ; I, 19 ; II, 14.

22 VAL., II, 17.

23 VAL., II, 22.

24 VAL., II, 17.

l'encontre des Indiens par le roi des Bébryces, et cela sur les instances du propre fils de la reine, qui, apparemment incapable de venger lui-même l'injure, se pose en « suppliant » d'Alexandre – le récit de Valérius diffère des versions grecques, où Candaule part chercher ses propres troupes et, tombant à l'improviste sur le camp d'Alexandre, craint d'être mis à mort par ce dernier.²⁵

La décadence des peuples autrefois civilisés n'a donc pas signifié la fin de la civilisation, qui s'est transmise aux Grecs, et particulièrement à Alexandre. De ce fait, il n'est pas interdit de penser que, si les barbares d'aujourd'hui ont été autrefois civilisés, d'autres peuples qui ne le sont pas aujourd'hui le deviendront dans l'avenir. C'est en tout cas ce que l'on peut déduire du texte des *Res gestae*, qui dans le présent du récit – l'époque d'Alexandre – introduit déjà l'avenir, un avenir qui est le présent de Valérius.

3. *Les successeurs d'Alexandre : les Romains*

Valérius organise en effet entre son héros et les Romains une rencontre où les deux partis font assaut d'amabilités, mais qui dans les faits n'a jamais eu lieu.²⁶ On discute encore pour savoir si une ambassade romaine a bien rendu hommage à Alexandre en – 323 à Babylone, mais il est certain qu'il n'a pas eu directement affaire à eux avant cette date et qu'il n'a pu de toute façon connaître les Romains en guerre contre Carthage, la première guerre punique étant bien postérieure à l'époque d'Alexandre ; enfin et surtout, aux dires d'Arrien, les projets d'Alexandre à l'endroit des Romains n'avaient rien d'amical, puisqu'il se proposait d'envahir l'Italie.²⁷

En faisant coïncider, au prix d'un anachronisme flagrant, l'époque d'Alexandre avec les guerres puniques, en donnant au consul qui accueille Alexandre le nom d'Aemilius, qui est aussi le nom d'une *gens*

25 VAL., III, 19-20. Textes A et L, *ibid.*

26 VAL., I, 29.

27 ARR., *Anab.*, VII, 1, 3.

qui s'est illustrée à la fois contre la Macédoine et contre Carthage,²⁸ Valérius affirme que les Romains des guerres puniques – la grande époque de Rome – sont les égaux d'Alexandre et mènent le même combat civilisateur, en lieu et place des Macédoniens de l'époque romaine, indignes de leur grand ancêtre : contrairement à Alexandre, présenté ici comme un ami des Romains et le contempteur des Carthaginois, Philippe V de Macédoine s'était allié à Carthage contre Rome, en – 215. Valérius prend soin d'indiquer que les Romains ne se soumettent pas à Alexandre comme les Thraces ou les autres peuples d'Europe, même s'ils font de lui leur protecteur : il ne s'agit pas d'une allégeance (*obsequium*), mais d'une alliance (*amicitia*) ; Alexandre les accueille à bras ouverts, non comme des inférieurs, mais comme ses égaux et ses héritiers.²⁹

Tout le texte de Valérius fait d'ailleurs pressentir les Romains comme les futurs détenteurs de la civilisation, non seulement dans leur lutte contre les barbares carthaginois mous et arrogants, mais dans leur administration de l'Empire et dans leurs coutumes : Valérius émaille son récit de remarques qui tendent à relier le monde romain à l'hellénisme en général, et à l'histoire d'Alexandre en particulier. Héritiers des territoires d'Alexandre au prix de quelques fantaisies historiques et linguistiques,³⁰ les Romains consacrent leurs soins aux centres de civilisation

28 Paul-Émile est le vainqueur du dernier roi de Macédoine, Persée (- 168) ; son fils Scipion Émilien, le second Africain, a définitivement détruit la puissance de Carthage (- 146).

29 Toutes les versions grecques du *Roman d'Alexandre* ne font pas de ce passage une transmission symbolique de l'héritage d'Alexandre aux Romains ; si le texte A suit assez fidèlement Valérius, le texte L en revanche raconte tout autre chose : le stratège romain s'appelle simplement Marcus, et les Carthaginois n'ont pas peur des Romains, contre lesquels ils ne sont pas en guerre, ils ont peur d'Alexandre ; ce sont les Macédoniens qui sont « les plus forts » ; Alexandre se contente de prédire aux Romains une grande puissance militaire.

30 Les Romains dominent le même espace qui, selon Valérius, était soumis à Alexandre avant son expédition contre les Perses, parallèle que Valérius ne peut suggérer qu'en recentrant fortement les possessions d'Alexandre à l'ouest : Macédoine, Thrace, Égypte, Pont, une partie de la Syrie, mais aussi Lucanie et Sicile et en général l'Occident, l'Europe en font partie (VAL., I, 29 ; II, 1). Valérius

que le Macédonien a fondés ou distingués : en Égypte, les trois endroits où, à en croire les *Res gestae*, Alexandre imprime sa marque, Paratonium, Alexandrie et Péluse, sont à l'époque romaine les trois ports égyptiens dont un procureur a la charge ; et surtout, c'est sous la domination romaine qu'Alexandrie atteint la splendeur dont son fondateur a rêvé pour elle.³¹ D'autre part, Valérius fait remonter à Alexandre, souvent à coup d'étymologies hasardeuses, un certain nombre de traditions ou de noms de lieux dont les Romains sont ainsi censé avoir conservé pieusement le souvenir, respect que souligne Valérius en employant l'expression récurrente « encore aujourd'hui ». ³² De même l'intégration dans l'armée romaine des cataphractaires, opérée par Trajan, ne serait qu'une imitation de la conduite d'Alexandre.³³

Mais les Romains ne se contentent pas d'entretenir l'héritage laissé par Alexandre, ils se sont bel et bien élevés au même degré de civilisation que lui en fondant à leur tour une cité au moins aussi majestueuse qu'Alexandrie : dans le paragraphe où sont données les dimensions des principales villes du monde, comparées à celles d'Alexandrie, Rome vient seulement en deuxième position, après Alexandrie, dans la version la plus ancienne du *Roman* grec ; chez Valérius en revanche, si Rome ne venait qu'en deuxième position dans son tracé primitif, elle rivalise désormais avec Alexandrie depuis qu'on lui a rajouté de nouveaux quartiers : Rome peut donc prétendre à la succession d'Alexandrie, comme les Romains à celle d'Alexandre.³⁴

mélange à dessein la Lucanie, région d'Italie méridionale, et la Lycaonie, contrée d'Asie Mineure (I, 29). Le monde romain est si bien relié à l'hellénisme que Valérius confond Pisae, ville d'Etrurie, avec Pisa, ville d'Elide où débarquaient les participants aux Jeux olympiques (I, 18).

31 VAL., I, 31 : « (...) Cleomenes de Naucrato et Dinocrates Rhodius in eam sententiam non accederent ut tantam illam urbem quanta nunc est metiri debet (...) ».

32 VAL., I, 22 : Lysias ; I, 31 : Paratonium et Pharos ; I, 32-33 : divers noms de lieux d'Alexandrie ; tradition relative aux serpents ; Sarapion de Parménion.

33 VAL., I, 35.

34 VAL., I, 31.

Dans les *Res gestae*, la civilisation est tenue pour transmissible, aucun peuple n'a le monopole de la civilisation à tout jamais. L'idée de transmission, d'héritage, est un thème fortement présent dans cet ouvrage, où se rencontrent à plusieurs reprises des indications généalogiques, parfois très détaillées, qui font apparaître des parentés entre les individus, mais aussi entre les peuples.³⁵ Chez Valérius, il existe de véritables liens familiaux entre civilisés et barbares, c'est-à-dire entre civilisés d'aujourd'hui et civilisés d'hier ou de demain.

B. Une politique d'ouverture

Cette proximité d'Alexandre le civilisé avec les barbares, qui va dans les *Res gestae* jusqu'à une parenté naturelle, induit dans cet ouvrage une politique d'ouverture qui outrepassé ce que les historiens d'Alexandre antérieurs ont pu rapporter sur ce sujet.

1. La recherche d'une entente

L'expédition d'Alexandre en pays barbare ne se réduit pas à des hostilités incessantes. La période de paix est même plus longue, on l'a vu, que la période de guerre : Alexandre dispose de longs moments de loisir, où il visite quasiment en touriste les contrées barbares. Une des qualités dont Valérius le pare est la *curiositas*, la soif de connaissances, qui le pousse à explorer la diversité du monde.

a) *Curiositas*, attrait pour la *uarietas* des peuples barbares

Dans les *Res gestae*, Alexandre n'est pas seulement présenté comme un nouvel Achille, c'est-à-dire un combattant implacable, il est également, et peut-être davantage encore, un nouvel Ulysse, ainsi que le remarque Gilles Bounoure à propos du *Roman d'Alexandre* :³⁶ il s'aventure là où

35 VAL., I, 13 ; I, 42.

36 Introduction au texte L du *Roman*, Paris 1992, p. XXVII-XXVIII.

les autres mortels ne vont pas, et ne cesse de découvrir de nouveaux peuples, et leurs mœurs variées.

Il va cependant plus loin qu'Ulysse, au propre comme au figuré, car même s'il désire retourner un jour auprès de sa mère et de sa femme, il s'est néanmoins d'abord assigné pour but de connaître tout ce que la terre réserve de spectacles inédits.³⁷ Aussi les merveilles de la Perse ne lui suffisent-elles pas, il lui faut parcourir l'Inde, visiter le royaume de Samiramis et les Amazones, les régions les plus reculées de la terre, et cela en manifestant à chaque fois un réel intérêt pour les mœurs des barbares ; à Olympias il écrit : « (...) il valait la peine de connaître aussi ces régions. Car nous fîmes la connaissance de nombreux peuples extraordinaires (...) ».³⁸ Quand il le peut, il est toujours fort aise de converser avec les barbares dont les coutumes le surprennent : il se « divertit » à échanger des propos philosophiques avec les gymnosophistes et a un « entretien riche et varié » avec les Sabéens.³⁹ Dans les *Res gestae*, il est évident qu'Alexandre ne s'intéresse pas aux autres pays seulement par désir égoïste du pouvoir ou par appât du gain, encore moins par appétit de destruction. Mieux, c'est cette soif de connaître l'autre qui, selon Valérius, fournit à Aristote une raison supplémentaire de féliciter le conquérant, à qui il applique le vers d'Homère : « J'ai noté la diversité des villes et des mœurs des hommes » – éloge dans l'esprit de Valérius, fort improbable en revanche de la part du Stagirite contempteur des barbares.⁴⁰

Tout l'ouvrage est imprégné de cette curiosité à l'égard de l'autre, du barbare : celui-ci n'est pas d'emblée rejeté. Il est même souvent objet d'admiration, ou plus exactement de fascination, à regarder le nombre de vocables, utilisés pour décrire l'effet produit par les barbares et leur pays, qui appartiennent au champ lexical de *miror*. Dans les *Res gestae* prédomine une attitude d'émerveillement à l'égard de la richesse et de la variété du monde.

37 VAL., III, 17.

38 VAL., III, 28.

39 VAL., III, 6 et III, 17.

40 VAL., III, 27.

Valérius semble en effet éprouver un goût certain pour la bigarrure, le chatoyant, le composite, tant dans son récit que dans son style. On a vu qu'Alexandre lui-même était le fruit d'un mélange : or, dans le cas d'Alexandre comme dans celui, par exemple, de la tablette astrologique de Nectanabus, la multiplicité des origines ou des matériaux conduit à une parfaite originalité, à la naissance d'un objet ou d'un être d'exception, d'une grande beauté formelle.⁴¹ Le style de l'auteur reflète assez bien cette conception, avec ses hendiadyn, ses doublets, ses trois ou quatre tournures différentes chargées d'exprimer une même notion.⁴² Les *Res gestae* refusent un monde uniforme : le mélange n'est pas néfaste en soi, il est souvent attrayant, et la diversité peut même s'avérer nécessaire quand il s'agit des mœurs humaines, à en croire la profession de foi d'Alexandre à la fin de son entretien avec les gymnosophistes.⁴³

b) Une conquête qui se veut pacifique

Aussi Alexandre cherche d'abord à s'entendre avec les peuples barbares ; avant de s'imposer par les armes, il essaie de traiter, de s'imposer par la négociation : on trouve dans les *Res gestae* une correspondance diplomatique abondante, constituée de lettres d'avertissement, qui se veulent cependant aussi amicales. Alexandre met l'accent sur ce qui le relie au peuple barbare qu'il s'apprête à rencontrer, liens de parenté, divinités communes... : ainsi il se rallie les Égyptiens en se proclamant fils de Nectanabus, il scelle une alliance avec Candace en invoquant le dieu Ammon qu'ils vénèrent en commun, et avec les Amazones en invoquant des divinités grecques féminines, dont la vierge guerrière Minerve.⁴⁴ C'est croire qu'une entente est possible avec les barbares, grâce aux points communs qui existent entre eux et les Grecs, c'est aussi

41 VAL., I, 4 ; I, 13. On pourrait également citer le trophée composite (*uarium opus*) du palais de Xerxès, en III, 28.

42 Par exemple en II, 1, pour signifier « terminé » : *completo, absoluto, (laboris) pausam habere, terminum*.

43 VAL., III, 6.

44 VAL., I, 34 ; III, 18 ; III, 26.

juger les barbares capables de réflexion, et à juste titre, puisque ces derniers acceptent le plus souvent de se soumettre sans livrer bataille.⁴⁵

Lorsque Alexandre attaque les barbares, c'est à cause des torts qu'ils ont envers les Grecs : au départ de l'expédition, il est investi d'une mission libératrice contre les Perses ; quant à Porus, il prétend que son peuple a jadis chassé le dieu Liber : vantardise de barbare, peut-être, mais la pensée déjà est criminelle.⁴⁶ Même alors, Alexandre ne se montre pas toujours impitoyable, témoin son attitude envers Darius, envers les Indiens sujets de Porus ou envers le roi des Bébryces, qu'il épargne lui et sa cité, ce qui n'est pas le cas dans les versions grecques du *Roman*.⁴⁷ En outre, il laisse vivre en paix des peuples dont pourtant les conceptions sont manifestement à l'opposé des siennes, que ce soit les gymnosophistes ou les Amazones. Dans les *Res gestae*, il paraît évident que les barbares ne sont pas considérés comme irrémédiablement nuisibles. De ce fait, ils peuvent participer aux entreprises des Grecs, tout en conservant même certaines de leurs coutumes.

2. *L'intégration des barbares dans l'Empire*

La politique d'Alexandre à l'égard des barbares est une politique de tolérance, qui favorise leur intégration dans son Empire.

a) *La tolérance d'Alexandre*

Sa tolérance s'exerce à propos de coutumes barbares qu'apparemment il juge sans danger pour la civilisation, comme les coutumes d'ensevelissement ou les sacrifices à des divinités étrangères : non seulement il permet aux Indiens d'ensevelir Porus à leur guise, mais lui-même ne

45 Par exemple VAL., III, 5 (les gymnosophistes) ; III, 18 (Candace) ; III, 25-26 (les Amazones).

46 VAL., I, 25 ; III, 2.

47 VAL., II, 20 ; III, 4 ; III, 20 : les versions grecques du *Roman d'Alexandre* font de l'épisode bébryce un avatar de la guerre de Troie ; Valérius en revanche, malgré son goût pour la référence homérique, n'y cède pas au point de faire de son héros un destructeur de barbares.

dédaigne pas les cultes étrangers, auxquels il tient à se conformer pour sacrifier.⁴⁸ Il en va de même des cultes qui peuvent passer pour des vestiges de civilisation, ainsi celui d'Osiris : là encore, Alexandre sacrifie à ce dieu étranger, au lieu où se trouve son tombeau.⁴⁹ Enfin, certaines coutumes barbares sont acceptées, bien qu'Alexandre réprouve leurs fondements, parce qu'elles lui permettent d'asseoir sa domination. C'est le cas de la parenté divine dont les barbares ont l'habitude d'affubler leurs rois ; Alexandre se conforme à cette exigence barbare, en insistant sur sa parenté avec un dieu – et qui plus est, avec un dieu oriental, vénéré par les barbares – dans son commerce avec ces derniers, même si, comme Valérius le souligne à plusieurs reprises, il se refuse absolument à se croire d'origine divine : il s'intitule « fils d'Ammon et d'Olympias » au début de l'édit adressé aux Perses qu'il vient de soumettre et admet la pratique de la prosternation, tout en réservant ces titres et cette forme d'adoration aux barbares.⁵⁰

b) La « collaboration » barbare

Non content de tolérer leurs coutumes, Alexandre juge les barbares utiles pour l'aider à mener son entreprise à bien. Il conserve les structures administratives perses ;⁵¹ il sollicite l'aide matérielle des barbares.

Leurs richesses ne sont pas considérées avec dédain ou jugées néfastes, au contraire elles peuvent servir le projet civilisateur d'Alexandre ; Valérius ne manque jamais d'indiquer avec précision toutes les contributions financières que fournissent, et souvent de bon gré, les peuples barbares : par exemple les Romains, ou les Égyptiens qui versent « sans

48 VAL., III, 4 : Alexandre déclare aux Indiens : « (...) hortor moneoque uos uti regem, ut fas exigit et uobis moris est, sepulturae inferatis. » ; III, 28 : Alexandre écrit à propos de son excursion dans l'île du Soleil : « (...) isti religioni cum adesset sacerdos Aethiops, eo praeunte Soli religiosius operatus sum. ».

49 VAL., I, 31.

50 VAL., I, 38 : dans sa lettre à Darius, il se déclare fils de Philippe et d'Olympias ; II, 21 et 22 : malgré la titulature de l'édit, il « répugne » à la prosternation.

51 VAL., II, 21.

hésiter » l'argent réclamé par Alexandre pour fonder Alexandrie, centre de la culture gréco-romaine, ou encore la reine indienne Candace.⁵²

Il note de même l'aide militaire fournie par les barbares : Alexandre reçoit contre Tyr l'aide de trois bourgs barbares ;⁵³ il désire incorporer dans son armée et incorpore en effet des contingents étrangers, de Thraces, de Perses, d'Amazones..., qui jouent un rôle non négligeable dans les combats : ainsi les Perses se battent à ses côtés contre les Indiens.⁵⁴ En outre, le conquérant macédonien emprunte aux barbares des armes nouvelles ou des techniques de combat : en attribuant à Alexandre l'emploi de cataphractaires et d'archers perses, Valérius reconnaît que le Macédonien et, à travers lui, les Romains sont tributaires des Orientaux, et il admet la compétence des barbares, capables d'inventer une technique dont les gens civilisés peuvent faire leur profit.⁵⁵

Enfin, l'apport des barbares ne se limite pas à une aide matérielle, il s'exerce aussi sur le plan intellectuel ; les barbares répondent à la curiosité d'Alexandre en complétant ses connaissances sur le monde par les discours qu'ils lui tiennent ou les découvertes qu'ils lui font faire : ce sont des barbares qui le conduisent à l'oracle des arbres du Soleil et de la Lune, ainsi que dans le « séjour des dieux ».⁵⁶ Quant à la cité d'Alexandrie, elle voit le jour grâce aux efforts conjugués d'architectes de tous horizons, originaires d'Égypte, de Rhodes, de Chalcidique ou de Libye, qui tous ont à cœur d'y faire régner l'ordre et la mesure.⁵⁷

52 VAL., I, 29 (les Romains) ; I, 34 (les Égyptiens) ; III, 18-19 (Candace). Alexandre cherche explicitement à faire du butin ; dans sa réponse à Porus, il déclare : « Fateor enim nihil esse Graecis eiusmodi quorum uos diuitiis gloriamini atque idcirco indigentes meliorum a uobis petere necessaria. » (VAL., III, 2).

53 VAL., I, 35.

54 VAL., I, 29 (les Thraces) ; III, 1 et 3 (les Perses) ; III, 26 (les Amazones).

55 VAL., I, 35 (les cataphractaires) ; III, 3 (les archers perses).

56 VAL., III, 6, 17 et 25 : gymnosophistes, Sabéens et Amazones font part à Alexandre de leurs coutumes ; III, 17 : des Indiens le conduisent à l'oracle des arbres ; III, 21 : le prince indien Candaule lui parle du séjour des dieux.

57 VAL., I, 31.

Ainsi, l'idée qui domine dans les *Res gestae* est que les barbares peuvent contribuer au projet civilisateur : tout ce qui vient d'eux n'est pas à rejeter, loin de là ; aussi les peuples barbares, si lointains qu'ils soient, donnent-ils pour la plupart l'impression de s'intégrer aisément à l'Empire. Mais, si Alexandre accepte d'associer les barbares à ses entreprises et le souhaite même, cette collaboration barbare l'incite-t-elle pour autant à traiter Grecs et barbares à égalité ?

C. Un partage du pouvoir ?

Aussi bien durant son affrontement avec les barbares qu'après avoir obtenu leur soumission, Alexandre paraît ne faire aucune différence entre eux et les Grecs.

1. L'égalité entre sujets

Lors de sa lutte armée contre les barbares, Alexandre leur reconnaît une patrie, et le droit de la défendre : après sa première victoire sur Darius, Alexandre, aux dires de Valérius, « traita sur un pied d'égalité son propre parti et celui de l'adversaire, en louant autant ceux des ennemis assez dévoués à leur patrie pour être morts courageusement à son service, que si l'un des siens s'était montré plein de zèle ». ⁵⁸ Dans les *Res gestae*, Alexandre n'hésite pas à honorer une conduite qui lui est pourtant nuisible et à fustiger la trahison qui lui serait profitable : il refuse d'écouter les dignitaires perses qui à plusieurs reprises veulent trahir Darius ; mieux même, il félicite et libère le Perse qui a tenté de le tuer à l'instigation de Darius. ⁵⁹ Alexandre applique aux barbares la même morale qu'aux Grecs : il veut lutter contre eux avec loyauté et

⁵⁸ VAL., I, 41.

⁵⁹ VAL., I, 37 (Alexandre refuse que les envoyés perses trahissent Darius) ; II, 9 (il fait l'éloge du soldat perse qui a tenté de le tuer) ; II, 10 (il blâme le satrape qui veut trahir Darius).

juge leur patriotisme et leur propre loyauté envers leur souverain tout aussi respectables que ceux des Macédoniens.

Les cités rebelles à son autorité, qu'elles soient grecques ou barbares, subissent le même sort : il ravage aussi bien les cités grecques de Mothona et de Thèbes que la cité barbare de Tyr ; les Thébains ont beau se prévaloir en outre de leur parenté avec Alexandre, leur cité n'est pas épargnée pour autant.⁶⁰

Après la conquête, Alexandre se considère comme le souverain de tous, Grecs et barbares, à égalité. Valérius le présente en effet comme héritier à la fois de Philippe et de Darius, presque dans les mêmes conditions : comme on l'a vu, la mort de ces deux rois est semblable, Alexandre les venge tous deux et pleure Darius, dont il porte la dépouille, lui et les nobles macédoniens, à sa dernière demeure. Certes, il était l'adversaire de Darius, mais il s'était également opposé à Philippe, et, dans les *Res gestae*, ni l'un ni l'autre n'est son père.

Aussi ne traite-t-il pas différemment les Grecs et les barbares, qu'il regarde tous comme ses sujets.⁶¹ Valérius lui fait dire, à propos du fouet que lui a envoyé Darius : « J'ai reçu (...) le pouvoir sous la forme d'un fouet, pour que je sache comment je peux en user au mieux avec mes sujets (*subiectos*) » ; le terme de « sujets » ne renvoie pas aux seuls barbares, il comprend évidemment les Macédoniens et les Grecs. Valérius voit dans le fouet le symbole de la domination du souverain sur tous ses sujets sans distinction, là où un peu plus tard les textes grecs du *Roman*, fidèles à l'idéal d'Aristote, verront l'instrument coercitif à employer contre les seuls barbares afin de les réduire en esclavage : « le

60 VAL., I, 23 (Mothona) : dans les versions grecques du *Roman*, en revanche, Alexandre ne ravage pas la cité, mais la persuade de revenir à l'obéissance (textes A et L) ; I, 35 (Tyr) ; I, 46 (Thèbes) : dans les versions grecques du *Roman*, Alexandre finit par épargner Thèbes (texte L) ou, s'il persiste à la détruire, c'est en rappelant qu'elle est d'origine barbare (texte A) ; Thèbes avait en effet été fondée par le Tyrien Cadmos.

61 VAL., III, 35 : « gentes barbaras dicioni suae subiecit numero uiginti et duus, Graecas uero sedecim. »

fouet, signe qu'avec mes armes j'écorcherai les barbares, que je les réduirai moi-même en esclavage », dit l'Alexandre du texte A.⁶²

Dans les *Res gestae*, le but d'Alexandre est bien de soumettre les barbares, mais pour délivrer les Grecs de leur domination.⁶³ Ainsi, lors de la sédition de ses généraux, Alexandre adresse son discours aux soldats perses autant qu'aux Macédoniens.⁶⁴ Cette affirmation de Valérius diffère du récit des historiens antérieurs concernant les séditions de l'Hyphase et d'Opis : chez eux, Alexandre s'adressait uniquement aux Macédoniens, et l'incorporation massive de Perses dans l'armée, sur un pied d'égalité avec les Macédoniens, ne survenait qu'ensuite ; les textes grecs du *Roman*, s'ils parlent d'un contingent perse, soutiennent du moins qu'Alexandre l'a tenu à l'écart pendant son discours. Les Perses, chez Valérius, sont considérés par Alexandre comme ses « compagnons d'armes », titre qu'il réserve, dans les versions grecques du *Roman*, aux Macédoniens et aux Grecs, allant même jusqu'à traiter les Perses d'« ennemis ».⁶⁵ la volonté, dans les *Res gestae*, de marquer l'égalité de traitement entre Grecs et barbares est d'autant plus manifeste ici que le discours d'Alexandre est destiné en priorité à convaincre les Grecs et les Macédoniens.

D'autre part, si Alexandre s'est donné pour mission de secourir les Grecs contre les barbares, il se montre tout aussi secourable envers les barbares eux-mêmes : alors que, chez les historiens antérieurs, l'aide accordée à un barbare n'était souvent que prétexte à de nouvelles annexions de territoires, comme dans le cas de Taxile en guerre contre Porus, puis de Porus en guerre contre des roitelets locaux, on voit dans les *Res gestae* le conquérant macédonien prêter main-forte au fils de

62 VAL., I, 38. Le texte L du *Roman* emploie à peu près les mêmes termes que le texte A. Aristote, selon Plutarque, avait conseillé à Alexandre de traiter « les Grecs en chef et les barbares en maître » (*Fort. d'Alex.*, I, 6).

63 VAL., I, 25 ; II, 5 : « (...) cum mihi aduersum barbaros *pro libertate communi* bellum et inimicitias elegerim (...) ».

64 VAL., III, 1.

65 *Ibid.* Texte L du *Roman* : « Compagnons d'armes et alliés, Macédoniens et vous, tous les chefs des Grecs – car ces Perses, là-bas, demeurent vos ennemis et les miens (...) ».

Candace contre le roi des Bébryces, sans que cette action entre dans un quelconque plan de conquête, puisqu'il ne s'empare pas de la cité des Bébryces, mais se lance dans cette entreprise « pour venger l'injure faite à [son] suppliant (...), afin d'honorer la mère en défendant l'honneur du fils ». ⁶⁶

Cette politique d'intégration des barbares dans l'Empire trouve son point d'aboutissement logique dans leur accession aux plus hautes sphères du pouvoir : les Perses peuvent rester à la tête des satrapies, et Alexandre épouse une barbare, Roxane, la fille de Darius. ⁶⁷

Mais si Alexandre adopte la même attitude envers tous ses sujets, lorsqu'il s'agit d'associer les barbares au pouvoir, l'intégration ne va pas sans quelques restrictions non négligeables.

2. Les limites de l'intégration

Tout d'abord, Alexandre ne se départit jamais d'une certaine méfiance à l'égard des barbares, particulièrement lorsque ces derniers sont amenés à jouer un rôle important dans les affaires de l'Empire.

Son entente avec les barbares, même les plus amicaux et ceux qui devraient se montrer les plus reconnaissants, comme Candace et sa famille, n'est jamais synonyme d'abandon confiant : Alexandre se déguise pour visiter leur royaume comme il l'avait fait pour rencontrer son ennemi Darius, et avec raison, car même l'appui de Candace ne lui permettrait pas d'échapper à la mort s'il révélait son identité aux fils de cette reine. ⁶⁸

Les *Res gestae* ont du mal par ailleurs à voir dans les barbares des défenseurs armés de la civilisation : certes, Alexandre n'interdit pas aux Perses les arsenaux privés, comme c'est le cas dans les versions grecques du *Roman*, et il les enrôle finalement dans son armée, alors qu'il l'avait tout d'abord refusé aux Égyptiens, mais les faits et les dieux semblent lui donner tort, puisque les barbares perses qu'il a enrôlés ont

66 VAL., III, 19-20.

67 VAL., II, 22.

68 VAL., III, 19-23.

tendance, dès les premières difficultés, à passer à l'ennemi, et que l'oracle lui prédit une invasion des Perses et des Indiens aussitôt après sa mort.⁶⁹

Enfin, on peut remarquer que mis à part l'oncle paternel de Darius, satrape de Perse, peu de barbares occupent de très hautes fonctions :⁷⁰ tous les proches d'Alexandre, tous ses amis sont macédoniens ou grecs, et à sa mort ce sont eux à qui Alexandre laisse son Empire à gouverner, à deux exceptions près.⁷¹ Quant à Roxane, elle est, dans les *Res gestae*, presque le seul exemple de femme barbare épousée par un Macédonien ; encore ce mariage, seulement annoncé, ne donne-t-il lieu à aucune de ces descriptions pittoresques et merveilleuses qu'affectionne pourtant l'auteur :⁷² Valérius ne reprend pas à son compte le récit, qu'il pouvait trouver chez les historiens d'Alexandre antérieurs, des noces de Suse, où un bon nombre d'officiers macédoniens s'étaient unis dans le faste à des jeunes filles de la noblesse perse et mède, à l'instar et à l'instigation d'Alexandre.⁷³ En outre ni Roxane ni Rogodune, la mère de Darius, n'exercent une influence politique sur Alexandre ; elles ne partagent pas ses travaux comme Olympias, qui l'a d'abord accompagné et reçoit ensuite de véritables comptes rendus de campagne, elle-même le tenant informé des affaires de Macédoine : Alexandre n'échange plus aucune

69 VAL., II, 4 (Alexandre refuse d'enrôler les Égyptiens, malgré leurs prières) ; II, 21 (Alexandre laisse leurs arsenaux aux Perses, à la différence de ce qui se passe dans les textes A et L ; texte A : « Apportez toutes vos armes dans les arsenaux qu'on vous aura désignés » et texte L : « J'ordonne d'apporter tout matériel de guerre à nos arsenaux ») ; III, 3 (les Perses enrôlés dans l'armée d'Alexandre passent dans le camp de Porus) ; III, 17 (l'oracle des arbres du Soleil et de la Lune).

70 VAL., II, 22.

71 VAL., III, 17 (les amis d'Alexandre face à l'île qui s'engloutit : Philon, Héphestion, Cratère ; dans le paradis : « mes amis les plus chers et les plus fidèles, Parménion (...), Cratère (...)... ») ; III, 19 (Ptolémée, premier après le roi) ; III, 33 (testament d'Alexandre).

72 Dans le testament d'Alexandre, on trouve une autre barbare, portant elle aussi le nom de Roxane, qu'Alexandre donne comme épouse à un Macédonien – ou à un Grec –, Phanocrate (VAL., III, 33).

73 PLVT., *Alex.*, 70 ; ARR., *Anab.*, VII, 4, 4-8.

correspondance avec elles une fois hors de Perse.⁷⁴ Et dans le bref temps de cette correspondance, c'est lui au contraire qui leur prodigue les conseils sur la conduite à tenir.

Cette conduite se trouve résumée tout entière dans les mots « éducation grecque », par lesquels Alexandre définit l'idéal que son épouse et sa famille perses se doivent d'atteindre, et qui les place d'emblée en position d'infériorité vis-à-vis d'Olympias : Roxane, mais aussi la mère de Darius, qu'on suppose déjà âgée, sont priées d'« honorer » la mère d'Alexandre.⁷⁵ Ainsi l'intégration complète des barbares dans l'Empire, c'est-à-dire le partage effectif du pouvoir, est subordonnée à leur hellénisation : elle seule peut effacer cette étrangeté barbare qui suscite l'inquiétude au premier coup d'œil, comme le montre bien la réaction méfiante des soldats d'Alexandre à l'apparition de Candaule.⁷⁶ On ne peut cependant guère parler à ce propos de phénomène d'acculturation, puisqu'il n'existe pas de toute façon une civilisation barbare. La curiosité d'Alexandre n'est pas synonyme d'ouverture d'esprit : elle renforce même d'une certaine façon – à la façon d'Hérodote – l'hellénocentrisme ; ses entretiens avec les barbares, sa recherche des *mirabilia*, lui permettent de cerner ce qu'est la civilisation, et le confortent dans son idée de la civilisation. Ce qui est varié, double – *anceps*, terme utilisé à plusieurs reprises dans les *Res gestae* lors des confrontations avec les barbares – est aussi incertain, douteux, comme les premiers combats entre Grecs et barbares : mais il faut que l'Un triomphe finalement de l'Autre. Alexandre s'est explicitement donné pour but de soumettre les barbares pour faire triompher la civilisation grecque représentée par Athènes.⁷⁷

S'il ne cherche pas à helléniser les peuples barbares qu'il rencontre et qu'il soumet, les barbares amenés à devenir ses proches doivent adopter les usages grecs : les mesures prises par Alexandre ne visent nullement à

⁷⁴ VAL., I, 42 (Alexandre se sépare d'Olympias) ; III, 27-28 (lettre à Olympias) ; III, 31 (Olympias l'informe du différend entre Antipater et Divinopater).

⁷⁵ VAL., II, 22.

⁷⁶ VAL., III, 19 : « moti (...) custodes exercitus personae nouitate (...) ».

⁷⁷ VAL., II, 5.

éduquer à la grecque tous les barbares, mais sont destinées à imposer un pouvoir hellénisé. Les coutumes barbares admises par Alexandre sont souvent proches des coutumes grecques, sans danger ou même profitables à l'établissement de ce pouvoir, on l'a vu ; les apports barbares – structures administratives, richesses, soldats et techniques de combat... – servent la même cause, et en général toutes les productions barbares sont considérées en fonction de ce but, que ce soit les statues de bronze pillées chez les Indiens pour servir de ruse de guerre contre Porus, ou le trophée perse du palais de Xerxès, qu'Alexandre veut envoyer à Olympias « et à la Grèce que nous chérissons ». ⁷⁸ Contrairement aux *Histoires d'Alexandre* antérieures, les *Res gestae* ne suivent pas le progrès de la barbarisation chez Alexandre, bien plutôt, elles insistent sur l'hellénisation, la sienne propre et celle qu'il impose à son entourage barbare.

C'est donc une intégration prudente des barbares que prônent les *Res gestae*. Les barbares ne sont pas maintenus sous le joug de leurs vainqueurs, ils sont traités de la même façon ; ils peuvent espérer obtenir les mêmes charges et les mêmes avantages, à une condition cependant : qu'ils deviennent grecs. Il faut de tout pour faire un monde, selon l'affirmation légèrement dédaigneuse d'Alexandre, mais seuls des Hellènes peuvent dominer ce monde. ⁷⁹

Toutefois, et c'est l'originalité des *Res gestae* par rapport aux textes suivants, les barbares et leurs mœurs ne sont pas ressentis comme systématiquement dangereux pour la civilisation, du moment qu'ils ne se mêlent pas de régir le monde. Les connaître, être proche d'eux, comme l'est Alexandre, est même ressenti plutôt comme une chance, puisque cela facilite l'entente.

78 VAL., III, 3 (les statues de bronze) ; III, 28 (le trophée de Xerxès).

79 VAL., III, 6.

II – Les hésitations et contradictions de l'*Itinéraire*

Dans l'*Itinéraire* comme dans les *Res gestae*, être grec est un mérite, une « dignité », et non une donnée naturelle.⁸⁰ Néanmoins le fossé s'élargit entre civilisés et barbares.

Certes, les peuples rencontrés par Alexandre sont rarement désignés par l'appellation générique de « barbares », certes, quelques barbares possèdent des qualités individuelles qui les rapprochent de leurs adversaires grecs, mais leur hostilité, immédiatement sensible dans les consonances rudes des noms affectés aux peuples et aux villes barbares, est plus marquée que dans les *Res gestae*, ce qui se conçoit si l'on songe au contexte historique belliqueux dans lequel a été rédigé l'*Itinéraire*. Aussi ce texte donne-t-il de la relation Grecs-barbares une description déjà moins ambiguë que celle des *Res gestae*.

A. Une transmission limitée

Ainsi, on ne retrouve pas dans l'*Itinéraire* les liens naturels que les *Res gestae* s'étaient plu à tisser entre Alexandre et ses adversaires, entre civilisés et barbares. Alexandre n'a pas ici une double origine, il est entièrement grec de naissance : s'il y a doute sur l'identité de son père, on hésite entre Philippe et Jupiter Hammon, dieu grec et non libyen comme dans les *Res gestae* ; il n'est plus question non plus de mentionner l'ancêtre des Perses, Persée, comme ancêtre d'Alexandre, alors même qu'Arrien, modèle de l'*Itinéraire*, soulignait cette parenté.⁸¹

La civilisation demeure cependant transmissible, puisque la préface de l'*Itinéraire* pose explicitement les Romains en successeurs

80 *It.*, 32 (discours d'Alexandre avant Issus).

81 *It.*, 12 ; ARR., *Anab.*, III, 3, 1-2.

d'Alexandre.⁸² Mais l'auteur reste dans le vague en ce qui concerne les peuples extérieurs au monde gréco-romain : s'il existe une « cité de Cyrus », peut-être Cyrus doit-il être considéré comme un précurseur de l'œuvre d'Alexandre, mais aucun autre indice dans le texte ne permet d'étayer sérieusement cette hypothèse et d'accorder au Cyrus de l'*Itinéraire* le statut d'un Sésonchosis ou d'un Xerxès dans les *Res gestae* ;⁸³ dans ces conditions, l'attention que certains barbares de l'*Itinéraire* portent aux entreprises civilisatrices d'Alexandre peut être comprise aussi bien comme la réminiscence d'un passé civilisé que comme une attitude commandée par la peur qu'ils ont d'Alexandre. Quant au rôle de l'éducation, constituée surtout d'*exempla*, il ne s'affirme là aussi qu'à l'intérieur d'un même monde, le monde gréco-romain : dans l'*Itinéraire* il n'est question d'éducation par l'exemple qu'à propos d'Alexandre et de Trajan, choisis comme modèles pour Constance II ; l'« éducation grecque » pour les élites barbares, prônée naguère dans les *Res gestae*, ne semble plus à l'ordre du jour.⁸⁴

B. L'intégration des barbares et ses dangers

L'intégration des barbares dans l'Empire reste donc possible en théorie, mais l'application de ce principe en montre vite les limites et les dangers, justifiant ainsi un durcissement de la politique à leur égard.

1. Une position de principe

L'auteur de l'*Itinéraire* affiche en effet, dans la préface de l'ouvrage, la conviction que les barbares perses, adversaires des Romains, doivent après leur défaite être admis dans l'Empire et devenir des citoyens romains au même titre que tous les habitants de l'Empire. L'*Itinéraire* ne reprend pas l'idée d'Aristote, selon laquelle il était dans la nature des

82 Par exemple *It.*, 1 ; 3 ; 4 ; 7 ; 9.

83 *It.*, 83.

84 *It.*, 1 ; 3-4 ; 7-11.

barbares d'être esclaves, mais s'en tient à la vision hérodotéenne qui faisait du régime politique le responsable de la réduction en esclavage de ses sujets ; il semble donc qu'il suffise de libérer les barbares du joug de leurs rois pour qu'ils acquièrent aussitôt la dignité de civilisés.⁸⁵ Ce passage de la préface s'inscrit en fait dans la continuité d'une attitude romaine que l'empereur Claude, bien avant l'édit de Caracalla en 212, exprimait et justifiait ainsi, dans les *Annales* de Tacite : « Pourquoi Lacédémone et Athènes sont-elles tombées, malgré la gloire de leurs armes, si ce n'est pour avoir toujours repoussé les vaincus en qualité d'étrangers ? Notre fondateur Romulus, au contraire, eut assez de perspicacité pour voir en un même jour dans la plupart des peuples des ennemis et des concitoyens. »⁸⁶

Cette possibilité théorique d'intégration des barbares se vérifie dans la pratique, puisque le récit de l'*Itinéraire* montre qu'au plus haut niveau de l'Empire, on n'hésite pas à faire siennes les mœurs des barbares : Alexandre adopte un mode de vie luxueux, une attitude arrogante directement « copiés sur les coutumes des Mèdes ». ⁸⁷

2. Des mœurs à combattre

Mais c'est là que le bât blesse : les mœurs des barbares ne sont plus dans l'*Itinéraire* aussi inoffensives que dans les *Res gestae* ; elles constituent par leur nature même un réel danger.

a) La nocivité des mœurs barbares

Ainsi la pratique de la prosternation, en vigueur dans l'Empire d'Alexandre tant selon l'*Itinéraire* que selon les *Res gestae*, est perçue dans l'*Itinéraire* comme fondamentalement et irrémédiablement nocive, alors que les *Res gestae* l'acceptaient dans certaines circonstances à titre

85 *It.*, 5.

86 TAC., *Annales*, XI, 24 (discours de Claude en faveur de l'entrée des Gaulois au Sénat).

87 *It.*, 89.

de nécessité politique.⁸⁸ Dans l'*Itinéraire*, l'accent est mis sur les nuisances que les mœurs barbares peuvent causer à la civilisation. Ces mœurs sont systématiquement critiquées et la différence entre elles et les mœurs des Grecs est beaucoup plus marquée que dans les *Res gestae*, ou même que chez le modèle de l'*Itinéraire*, Arrien. Les défauts d'Alexandre et de ses soldats sont minimisés : les Grecs sont rarement traîtres, à deux exceptions près, les pages – mais ce sont des jeunes gens pas encore formés, des « chasseurs noirs » qui « tendent des pièges » – et Alexandre fils d'Aéropus – mais sa culpabilité est atténuée, puisque dans l'*Itinéraire* il ne veut que renverser Alexandre, et non le tuer comme chez Arrien ;⁸⁹ dans cet ouvrage, Alexandre n'est pas empoisonné par ses proches macédoniens, comme dans les *Res gestae*, et la valeur militaire des Macédoniens est toujours supérieure à celle des barbares : on a déjà vu que le manque d'ardeur des soldats d'Alexandre, fustigé par Arrien, n'était pas noté par l'*Itinéraire*, et que le désastre du Polytimète n'était pas dû dans ce texte aux défauts des Macédoniens comme c'était le cas chez Arrien.

En revanche les bons barbares, s'ils existent encore, sont rejetés aux confins du monde à titre de merveilles, comme Porus, « d'une intelligence non moins élevée que sa taille », en Inde, située par l'*Itinéraire* à la limite des terres habitées, au bord de l'océan⁹⁰ – de même ce n'est qu'en Inde que le pays est riche et agréable, du moins en partie ; d'autres bons barbares, les Abiens, sont eux rejetés dans le mythe,⁹¹ alors qu'en Asie Mineure, la reine d'Halicarnasse, Ada de Carie, de victime de ses compatriotes et alliée d'Alexandre chez Arrien, semble se transformer dans l'*Itinéraire* en ennemie des Grecs.⁹²

88 *It.*, 92 ; VAL., II, 22.

89 *It.*, 103 ; *It.*, 25 et ARR., *Anab.*, I, 25, 3. Sur les pages « chasseurs noirs », voir P. VIDAL-NAQUET, « Flavius Arrien entre deux mondes », postface à ARRIEN, *Histoire d'Alexandre*, trad. P. Savinel, Paris 1984, p. 311-393, ici p. 362-363.

90 *It.*, 111 et 110.

91 *It.*, 81 et 95.

92 ARR., *Anab.*, I, 23, 7-8 ; *It.*, 24.

Lorsqu'il s'agit de qualifier les coutumes des barbares à un moment crucial, c'est-à-dire au moment où elles deviennent les habitudes d'un monarque grec, l'*Itinéraire* leur accole aussitôt le nom des « Mèdes », qui évoque les destructions et les sacrilèges commis lors des guerres médiques à l'encontre des monuments de la civilisation grecque.⁹³ D'une manière générale, donc, les barbares, à cause de leurs mœurs, sont plutôt ressentis comme « hostiles à [la] civilisation », et les Grecs, puis les Romains avec eux, comme détenteurs de cette civilisation.⁹⁴ D'une manière générale, mais pas nécessairement, et c'est justement ce qui pose problème à l'auteur de l'*Itinéraire* : les Grecs et les barbares n'étant pas des êtres de nature différente, la grande crainte exprimée par l'*Itinéraire* est que les mœurs néfastes de ces derniers ne contaminent les Grecs.

Aussi l'*Itinéraire* affirme-t-il avec force son refus de la barbarisation, pour quelque raison que ce soit – ou plus exactement, on ne peut adopter les mœurs barbares que pour de mauvaises raisons : sa critique du nouveau mode de vie d'Alexandre est sans équivoque, le monarque fait fausse route, il quitte la voie de la raison – même de la raison politique.⁹⁵ Dans ce récit, le blâme qu'il encourt de ce fait ne se limite pas aux deux grandes figures d'opposants, Clitus et Callisthène, cités par Arrien, mais il est repris par « la plupart des siens » : ce ne sont pas seulement des individus qui se scandalisent pour des raisons plus ou moins personnelles et plus ou moins bonnes, mais l'ensemble des Grecs, au nom de la morale grecque.⁹⁶ Ainsi remodelé, cet épisode du parcours d'Alexandre acquiert valeur d'avertissement pour l'empereur à qui l'auteur s'adresse, comme la préface le laissait d'ailleurs présager : les barbares et leurs mœurs étant dangereux pour la civilisation, l'empereur qui les accepterait par convenance personnelle risque une fin prématurée.⁹⁷

93 *It.*, 89.

94 *It.*, 56.

95 *It.*, 91.

96 *It.*, 89-92 ; ARR., *Anab.*, IV, 7, 3-12, 7.

97 *It.*, 10-11.

b) Le refus des mœurs et de l'aide barbares

Le récit tel qu'il se présente dans son ensemble montre bien qu'on ne peut parler, comme pour les *Res gestae*, d'une politique de tolérance à l'égard des pratiques barbares, quoique en de très rares occasions Alexandre prenne en considération les dieux locaux.⁹⁸ Au contraire, l'*Itinéraire* montre les Grecs sur la défensive : comme on l'a vu, leurs dieux sont des protecteurs de la civilisation gréco-romaine, agressifs envers les autres peuples. Alexandre lui-même refuse en fait la barbarisation ; même si son caractère l'entraîne à adopter pour sa satisfaction personnelle certaines coutumes perses, il ne va pas jusqu'à désirer que ses proches l'imitent : il n'y a pas un mot dans l'*Itinéraire* sur Peucestas, satrape de Perse, qui selon Arrien était très estimé d'Alexandre pour avoir adopté les coutumes et la langue de ses administrés.⁹⁹

De même, l'*Itinéraire* refuse de prendre en considération l'utilité des barbares dans la conquête ou l'organisation de l'Empire. Certes, il arrive encore que les barbares aident Alexandre dans ses entreprises, par exemple les Phéniciens et les Lyciens contre Tyr, Choriénès pour nourrir l'armée grecque.¹⁰⁰ Mais Alexandre ne sollicite pas systématiquement l'aide barbare comme il le faisait dans les *Res gestae* :¹⁰¹ certains barbares se rallient à Alexandre, mais celui-ci ne semble jamais avoir réellement besoin d'eux. Il n'est donc pas question dans l'*Itinéraire* de l'incorporation massive des Perses dans l'armée d'Alexandre à la suite du départ des vétérans, qui était un fait acquis dans les *Res gestae* et bien sûr aussi pour Arrien : la réorganisation de l'armée macédonienne par le roi et la promotion des barbares à l'occasion de la sédition d'Opis sont tout bonnement omis par l'*Itinéraire*, pour qui les vétérans renvoyés

98 Par exemple *It.*, 48 : À Memphis, Alexandre sacrifie aux dieux égyptiens, tout en célébrant des jeux sacrés à la manière grecque.

99 ARR., *Anab.*, VI, 30, 2-3, à comparer avec *It.*, 117.

100 *It.*, 42 ; 102.

101 La seule fois où Alexandre désire incorporer des barbares dans son armée, mal lui en prend, ces derniers ne tiennent pas leur parole (*It.*, 106).

dans leurs foyers sont remplacés non par des soldats perses, mais par des Macédoniens venus « de la patrie ». ¹⁰²

Alexandre ne recherche pas non plus les richesses barbares : contrairement aux *Res gestae* qui voyaient dans le butin un « besoin » pour les Grecs et notaient les contributions financières demandées par Alexandre aux barbares, l'*Itinéraire* assimile presque invariablement ces richesses au luxe et à la mollesse, les marquant ainsi du sceau néfaste propre selon lui à tout ce qui vient des barbares.

Après cela, il est évident que les barbares n'ont rien à enseigner aux Grecs : aussi leur vainqueur ne peut en aucun cas conserver les structures administratives du royaume perse, comme il le faisait dans les *Res gestae* : dans l'*Itinéraire*, Alexandre organise la Perse « en lui imposant ses propres lois ». ¹⁰³

Puisque les barbares, malgré la bonne volonté de certains d'entre eux, ne semblent pas en mesure de rendre de bien grands services aux civilisés, il n'est pas surprenant de constater qu'Alexandre ne cherche pas à s'entendre avec eux.

c) Une politique belliciste

À la différence des *Res gestae*, le roi n'entretient aucune correspondance, ni avec ses adversaires potentiels pour les persuader de s'allier à lui, ni avec ses proches pour leur narrer ses rencontres avec des peuples extraordinaires. Certes, l'*Itinéraire* est un texte plus court, et il suit un modèle où la part de la correspondance est assez réduite ; mais si l'on considère que Valérius, l'auteur des *Res gestae*, est peut-être également l'auteur de l'*Itinéraire*, l'absence d'échanges épistolaires laisse à penser que l'auteur remet ici en cause l'efficacité et l'intérêt des échanges de lettres, et tend à privilégier l'action militaire plutôt que la négociation ou la relation de merveilles. De la même manière, Alexandre ne cherche pas non plus à mettre en évidence d'éventuels points communs avec les

¹⁰² *It.*, 113.

¹⁰³ *It.*, 66.

barbares : il ne fait jamais appel à une divinité commune ou à un quelconque lien de parenté ; la seule parenté dont l'*Itinéraire* fait mention entre Alexandre et les barbares est créée artificiellement, à la demande de la partie barbare et non du roi macédonien, lorsque Alexandre consent à être appelé le fils de la reine d'Halicarnasse.¹⁰⁴

La curiosité d'Alexandre envers les pays et les mœurs barbares est donc beaucoup plus limitée que dans les *Res gestae*. Elle ne relève pas en effet d'une fascination pour la diversité enrichissante du monde, ni de la recherche d'une proximité avec les peuples barbares, comme c'était le cas dans ce dernier ouvrage. Elle ne se manifeste en fait qu'à trois reprises, au sujet de l'océan, des colonnes d'Hercule et du peuple des Scythes Abiens, et à chaque fois, semble-t-il, pour des raisons d'ordre avant tout stratégique : il s'agit pour Alexandre, dans le cas de l'océan et des colonnes d'Hercule, d'élargir son Empire aux limites du monde connu, et dans le cas des Abiens, de vérifier leur caractère inoffensif.¹⁰⁵ À ces trois exceptions près, la part du pittoresque et de l'ethnographie dans l'*Itinéraire* est singulièrement réduite non seulement par rapport aux *Res gestae*, mais même par rapport à son modèle Arrien, qui s'intéressait entre autres à la rencontre d'Alexandre avec les gymnosophistes, en particulier avec Dandamis et Calanos, alors que l'*Itinéraire* n'en dit rien.¹⁰⁶

Aussi la fiction d'une conquête pacifique de certains pays barbares, qui se faisait jour dans les *Res gestae*, est totalement abandonnée par l'*Itinéraire* : Alexandre peut être « las de continuer à combattre », mais il n'est nulle part question d'une période de paix comme les *Res gestae* en faisaient état.¹⁰⁷ Au contraire, Alexandre se montre ici résolument offensif : il a la volonté d'attaquer tous les peuples barbares qu'il rencontre, sauf dans le cas où ils font d'eux-mêmes leur soumission, comme les Abiens. Cette attitude agressive à l'égard des barbares est en général fort bien admise par l'auteur, même si ce dernier critique l'invasion de

104 *It.*, 24.

105 *It.*, 81 et 95 ; 114 ; 119.

106 ARR., *Anab.*, VII, 2, 2-3, 6.

107 *It.*, 119.

l'Inde en rappelant que les Indiens « n'avaient causé aucun tort [à Alexandre] » ; mais il s'agit alors de stigmatiser une faute morale d'Alexandre, qui conduit une guerre injuste parce qu'il s'est laissé aller à la démesure, et cette faute morale ne paraît pas être une erreur politique, puisque cette invasion est couronnée de succès.¹⁰⁸ Ainsi, bien que l'auteur reconnaisse que les barbares ne sont pas nuisibles par nature, faire la guerre semble dans l'*Itinéraire* le comportement somme toute le plus normal à adopter face au phénomène barbare.

La défiance à l'égard des barbares, qui justifie le bellicisme de l'*Itinéraire*, interdit également d'admettre leur intégration dans l'Empire autrement que comme citoyens de seconde zone.

C. Soumission et distance

Les deux sentiments à inspirer en priorité aux barbares vaincus sont en effet « la crainte » et « la soumission ».¹⁰⁹ Les sujets grecs et barbares d'Alexandre ne sont plus traités, comme dans les *Res gestae*, sur un pied d'égalité, mais plutôt en fonction de la directive attribuée à Aristote : traiter les Grecs en chef et les barbares en maître.¹¹⁰

1. Les inégalités entre Grecs et barbares

Si les adversaires barbares, une fois morts, sont traités comme les morts grecs, puisqu'il s'agit ici, pour Alexandre, moins d'un geste politique que d'une manifestation de piété,¹¹¹ les vivants, en revanche, ne peuvent s'attendre à autant d'impartialité. En fait, c'est en fonction de leur volonté ou au contraire de leur absence de soumission qu'Alexandre définit sa conduite envers eux : au contraire de l'Alexandre des *Res gestae* qui se sentait investi d'une mission de libération des Grecs, l'Alexandre de

¹⁰⁸ *It.*, 99.

¹⁰⁹ *It.*, 65.

¹¹⁰ Voir *supra* n. 62.

¹¹¹ *It.*, 36.

l'Itinéraire cherche seulement à conquérir un Empire et à soumettre les barbares.¹¹² En outre, *l'Itinéraire* n'affirme pas, comme les *Res gestae*, que les barbares, en s'opposant à Alexandre, défendent leur patrie ; ainsi la légitimité de leur lutte contre les Grecs n'apparaît plus évidente, et les éloges d'Alexandre sont réservés dans ce récit aux barbares qui se rallient à sa cause : on est déjà très loin des félicitations décernées dans les *Res gestae* au barbare qui tentait d'assassiner Alexandre par fidélité à Darius.¹¹³

Quant aux barbares qui l'ont combattu, s'il peut leur accorder leur pardon, c'est avec une bien plus grande parcimonie que dans les *Res gestae* ; *l'Itinéraire* a tendance à durcir l'attitude d'Alexandre vis-à-vis de ses adversaires barbares, non seulement par rapport aux *Res gestae*, mais même par comparaison avec son modèle Arrien : il est rare qu'Alexandre fasse preuve d'indulgence envers des barbares autres que les personnages royaux, ces derniers étant, on l'a vu, à part du reste des mortels.¹¹⁴ La plupart du temps, il se contente de les soumettre par force, sans chercher une quelconque réconciliation avec eux ; il dévaste les cités et les populations qui s'opposent à lui, parfois même pour faire un exemple, avec une dureté qui outrepassé celle que lui prêtait Arrien :¹¹⁵ ainsi *l'Itinéraire* affirme que lors de la prise de la roche des Sogdiens, les Macédoniens poussent les barbares dans le précipice jusqu'à leur reddition complète, là où Arrien ne faisait état d'aucune mort barbare.¹¹⁶ D'une manière générale, Alexandre, dans *l'Itinéraire*, ne traite pas avec les barbares qu'il combat, seulement avec ceux qui n'ont pas encore levé les armes contre lui ; ceux qui entrent en conflit avec lui, il les anéantit ; là encore, *l'Itinéraire* se démarque de son modèle, lorsqu'il relate l'épisode scythe : chez Arrien, Alexandre se réconciliait, après leur avoir envoyé une ambassade, avec les Scythes d'Europe qu'il venait de

112 Par ex. *It.*, 18 ; 103.

113 VAL., II, 9 ; *It.*, 49.

114 *It.*, 24 (la reine d'Halicarnasse) ; 104.

115 Par exemple *It.*, 47 (Gaza) ; 83 (une cité rebelle, pour inspirer la crainte) ; 100 (les Sogdiens sur le rocher) ; 105 (en Inde)...

116 *It.*, 100 ; ARR., *Anab.*, IV, 19, 4.

combattre ; dans l'*Itinéraire*, les Scythes ont été plus ou moins anéantis, ceux avec qui il conclut une entente semblable à celle décrite par Arrien sont les inoffensifs Scythes Abiens.¹¹⁷

Dans la même perspective de soumission des barbares, Alexandre ne tient pas compte des souhaits qu'ils peuvent exprimer, c'est son propre intérêt qu'il regarde avant tout : s'il reçoit leurs ambassades, c'est parce qu'il le juge « souhaitable pour ses besoins ou pour sa tranquillité ». ¹¹⁸ Il n'éprouve donc plus comme dans les *Res gestae* le désir d'aider un barbare à vaincre un ennemi belliqueux, si cette action ne fait pas partie de son plan de conquête : dans l'*Itinéraire*, Alexandre refuse de retarder son expédition en Inde pour accéder à la demande du roi Pharasménès, qui voudrait le voir combattre les Amazones, et cela malgré les renforts en cavalerie que ce dernier vient de lui envoyer.¹¹⁹

C'est bien en maître qu'Alexandre gouverne les barbares dans cet ouvrage, et il n'entend pas instaurer entre les Grecs et eux une quelconque égalité : chez Arrien, lorsque Alexandre décidait de fonder Alexandrie du Tanais, il conviait les barbares des alentours à devenir, conjointement avec les soldats démobilisés, les habitants de cette ville nouvelle ; dans l'*Itinéraire* en revanche, les soldats d'Alexandre sont seuls admis à peupler la ville, les barbares, eux, sont mentionnés uniquement en tant que prisonniers, condamnés à bâtir la ville en un temps record : dans ce cas-là également, l'idée d'un mélange des Grecs et des barbares au sein d'une même population ne semble pas souhaitable à l'auteur.¹²⁰

117 ARR., *Anab.*, IV, 15 ; *It.*, 95. (En *It.*, 85, où il est question d'autres Scythes, qu'Alexandre a combattus et massacrés, ceux-ci obtiennent seulement leur pardon).

118 *It.*, 88.

119 *It.*, 96.

120 ARR., *Anab.*, IV, 4, 1 ; *It.*, 84.

2. La mise à l'écart des barbares

On le voit, les barbares, d'une moralité inférieure à celle des Grecs, doivent par conséquent ne jouer au mieux qu'un rôle subalterne : si dans les *Res gestae* les barbares étaient relativement peu nombreux à accéder aux plus hautes sphères du pouvoir, la proportion se réduit encore dans l'*Itinéraire*, où presque aucun d'entre eux n'occupe de fonction importante dans l'Empire d'Alexandre. Dans l'*Itinéraire*, Alexandre ne prie jamais « pour obtenir (...) la concorde et la bonne entente dans l'exercice du pouvoir entre Macédoniens et Perses », comme ce fut le cas, selon Arrien, après la sédition d'Opis.¹²¹ C'est cette fois un Grec ou un Macédonien, Amyntas, qui est chargé de gouverner l'Empire perse au nom d'Alexandre, et non plus l'oncle paternel de Darius comme dans les *Res gestae*, cela au prix d'une déformation du texte d'Arrien, qui ne donnait à Amyntas que le titre de satrape de Bactriane.¹²² Alexandre peut parfois laisser en place des gouverneurs barbares – ce sont d'ailleurs plutôt des rois – mais sans ériger cela en système de gouvernement, ainsi que le voyaient les *Res gestae*.¹²³ L'*Itinéraire* ne mentionne pas dans l'entourage d'Alexandre des barbares proches du roi, comme le faisait Arrien,¹²⁴ à l'exception notable du roi Porus, « admis (...) au nombre des amis d'Alexandre » : mais sa soumission complète ainsi que son infériorité sont fortement soulignées, et il s'agit en outre d'un Indien, c'est-à-dire d'un personnage merveilleux, hors normes.¹²⁵

L'*Itinéraire* signale pourtant le mariage d'Alexandre avec une barbare, Roxane, mais comme dans les *Res gestae*, et alors même que l'*Itinéraire* est censé, lui, s'appuyer sur des sources avérées, cette union est le seul mariage mixte de tout l'ouvrage, et elle est à tous égards exceptionnelle : aucun autre Macédonien n'épouse de femme barbare – il n'est nulle part question des noces de Suse –, Alexandre lui-même

121 ARR., *Anab.*, VII, 11, 9.

122 VAL., II, 22 ; *It.*, 103 ; ARR., *Anab.*, IV, 17, 3 et 22, 3.

123 VAL., II, 21 et 22 ; *It.*, 24 (la reine d'Halicarnasse) ; 73 (Satibarzanès, satrape des Ariens) ; 102 (le roi Choriénès) ; 111 (le roi Porus).

124 ARR., *Anab.*, VII, 6, 4.

125 *It.*, 111.

n'épouse pas d'autre barbare ; en outre, ce mariage n'est plus considéré comme une union dynastique importante, ce qui était encore le cas dans les *Res gestae*, où Roxane était le nom de la fille de Darius, puisque dans l'*Itinéraire*, conformément pour le coup aux récits historiques, Roxane est la fille d'Oxyartès : malgré la promotion de ce dernier, qui de simple noble partout ailleurs devient dans l'*Itinéraire* « roi des Bactriens », ce mariage n'a pas de signification politique, il est présenté par l'auteur comme un simple caprice d'Alexandre et non comme un gage d'alliance entre Alexandre et les dignitaires barbares. Il est en effet surtout question de la « beauté » de Roxane, qui a finalement vaincu le vainqueur, après qu'il eut résisté aux attraits de la femme de Darius, la « haute naissance » de la jeune fille n'étant mise en avant que pour tempérer le scandale d'une pareille union : comme la prosternation, le mariage avec Roxane est une faute morale, une défaillance de la vertu d'Alexandre, heureusement sans lendemain et sans conséquence, Roxane n'exerçant aucune influence sur son époux.¹²⁶

Ainsi, pour l'auteur de l'*Itinéraire*, l'intégration des barbares reste évidemment possible, mais la méfiance est de mise à l'égard des mœurs barbares, le plus souvent nuisibles : les barbares non seulement ne sont plus considérés comme aptes à défendre la civilisation, mais ils peuvent lui causer de grands torts. Leur intégration doit donc être évitée autant que faire se peut, puisqu'elle représente un danger de contamination des mœurs : aussi vaut-il mieux que les barbares une fois vaincus restent subordonnés aux Grecs et maintenus à distance, bref, traités toujours en ennemis – contrairement à ce que semblait préconiser la préface de l'ouvrage.

Pourtant, dans l'*Itinéraire* comme dans les *Res gestae*, barbares et civilisés ne forment pas deux blocs irréductibles l'un à l'autre : leur commune humanité les réunit par-delà les différences de mœurs. Dans l'*Épitomé* de Metz et dans le *Liber de morte*, en revanche, les positions

126 *It.*, 101.

se figent et se radicalisent : la coupure entre Grecs et barbares devient très nette, les deux entités coexistent mais de manière incompatible.

III – Le refus de l'intégration dans l'*Épitomé* et le *Liber de morte*

On a vu que, contrairement aux *Res gestae* et à l'*Itinéraire*, l'*Épitomé* et le *Liber de morte* considèrent la barbarie comme une donnée naturelle, impossible donc à changer ou à effacer. Civilisés et barbares n'ont plus de comportement interchangeable ; les barbares sont simplement l'image en creux, négative, des seuls civilisés, des seuls hommes véritables que sont les Macédoniens : ce ne sont plus les mœurs barbares qui sont nuisibles, mais les barbares eux-mêmes, par nature impossibles à civiliser.

Aussi la question de la transmission de la civilisation ne se pose-t-elle plus à la fin du IV^e siècle, où l'*Épitomé de Metz*, en gommant les caractéristiques les plus remarquables d'Alexandre et de ses soldats, peut voir dans les Macédoniens de parfaits Romains : ceux-ci n'apparaissent jamais dans le récit, puisqu'il n'y a plus désormais succession, mais assimilation d'un peuple à l'autre. Les Gréco-Romains n'ont ni ancêtres, ni héritiers, eux seuls font face aux barbares éternellement barbares et sont capables de leur faire face.

L'intégration des barbares s'avère donc impossible. La politique d'Alexandre à leur égard radicalise les options de l'*Itinéraire* : elle devient une politique de fermeture agressive.

A. Le rejet des barbares

En effet les barbares apparaissent dans leur grande majorité comme des ennemis, qu'ils adoptent ou non une attitude offensive envers les Macé-

doniens : ainsi les barbares qui se sont simplement réfugiés sur la montagne pour échapper à Alexandre sont considérés comme des « ennemis » (*hostis*).¹²⁷

L'utilité politique des barbares se trouve pour ainsi dire niée, le rôle que jouent les barbares ralliés dans la conquête est à peine indiqué. Aucun grand personnage perse ou indien n'apporte une aide significative à Alexandre, si ce n'est Spitaménès, qui lui livre l'usurpateur Bessus, mais ne tarde pas à le trahir.¹²⁸ Des satrapes et des rois avec lesquels il fait alliance Alexandre ne réclame que des vivres, et comme renforts militaires tout au plus des montures de guerre ou des vaisseaux, excepté à Nysa, où il désire obtenir un renfort de cent bonnes recrues, qui lui est d'ailleurs refusé.¹²⁹ mais Nysa est une cité indienne, et comme telle un peu à part du reste des barbares. Aucun contingent, aucun général étranger ne contribue aux victoires des Macédoniens, à l'encontre de ce que relatait le modèle de l'*Épitomé*, Quinte-Curce, chez qui « les Scythes et les Dahes » incorporés à l'armée d'Alexandre intervenaient en première ligne contre les Indiens de Porus, sans compter le rôle non négligeable joué par des nobles perses ralliés dans la reddition de certaines places fortes ou dans la soumission de provinces rebelles.¹³⁰

Mais surtout, d'après Quinte-Curce, Alexandre avait constamment renforcé son armée d'éléments étrangers et laissait aux barbares le soin d'administrer de nombreuses provinces de son Empire.¹³¹ Or l'auteur de

127 *Ep.*, 17.

128 *Ep.*, 9.

129 *Ep.*, 32-33 ; 70 ; 37-38.

130 CVRT., VIII, 14, 5 ; par ex. VIII, 2, 25-30 ; VII, 11, 29.

131 Les éléments étrangers dans l'armée d'Alexandre : par ex. CVRT., VI, 6, 35 (« de Lydie étaient arrivés 2600 hommes, troupes étrangères, que suivaient 300 cavaliers du même peuple ») ; VIII, 5, 1 (« D'autre part, au moment d'atteindre l'Inde, puis l'Océan, pour éviter sur ses arrières tout soulèvement capable d'entraver ses projets Alexandre fit lever dans toutes les provinces 30000 jeunes gens, qui durent se présenter à lui en armes : ils lui serviraient à la fois d'otages et de soldats ») ; X, 3, 6 (« il fait convoquer l'assemblée des soldats étrangers, tout en maintenant les troupes de Macédoine à l'intérieur du camp »). Les gouverneurs barbares : CVRT., VIII, 3, 17 ; IX, 8, 9-10 ; X, 1, 22.

l'*Épitomé* et du *Liber de morte* utilise assez fréquemment, pour désigner l'armée d'Alexandre, l'expression « les Macédoniens », qui laisse entendre que le roi n'y a jamais admis le moindre barbare, malgré les troupes étrangères, les incorporations forcées et pour finir la véritable armée asiatique dont parlait Quinte-Curce.¹³² En outre, le testament contenu dans le *Liber de morte* montre une majorité de gouverneurs macédoniens : seuls l'Inde, la Parthie et les Paropanisades reçoivent des gouverneurs barbares ;¹³³ quant aux satrapes des « régions situées entre le territoire de Babylone et celui de la Bactriane », ils sont soumis à l'autorité d'un « gouverneur général » macédonien.¹³⁴ Si Alexandre laisse leur royaume aux rois alliés, il n'en exige pas moins un tribut et des otages, et les places fortes reçoivent une garnison macédonienne.¹³⁵

Quant à l'entourage immédiat d'Alexandre, amis et généraux, il est constitué presque exclusivement là encore de Macédoniens, si l'on excepte la mention lacunaire, au début de l'*Épitomé*, du frère de Darius Oxyathrès, qui ne joue plus aucun rôle par la suite.¹³⁶ Les autres gardes du corps barbares, tels que les trente Sogdiens choisis par Alexandre pour leur courage, selon Quinte-Curce, ne sont pas mentionnés dans l'*Épitomé*.¹³⁷ Il est encore moins question de l'eunuque Bagoas, qui d'après Quinte-Curce avait pourtant acquis un certain ascendant sur l'esprit d'Alexandre.¹³⁸ Même le mage chaldéen qui interprète correctement le prodige dans le *Liber de morte*, et qui est de tous les mages « le plus proche du roi », porte un nom bien macédonien, Philippe, alors que les *Res gestae* et les versions les plus anciennes du *Roman d'Alexandre* ne lui attribuaient pas de nom.¹³⁹ Comme dans l'*Itinéraire*,

132 *Ep.*, 10 ; 11 ; 12 ; 25 ; 41 ; 45 ; 51 ; 75 ; 76 ; 77 ; *Lib.*, 104 ; 114.

133 *Lib.*, 121.

134 *Lib.*, 118.

135 *Ep.*, 55 ; 7-9.

136 *Ep.*, 2. D'après CVRT., VII, 5, 40, Oxyathrès était un des gardes du corps d'Alexandre ; il apparaissait encore dans les *Histoires* au moment du supplice de Bessus.

137 CVRT., VII, 10, 4-9.

138 *ID.*, X, 1, 25-37.

139 *Lib.*, 92-94 ; VAL. et *Roman*, III, 30.

très peu de postes de responsabilité sont donc confiés aux barbares, qui manifestement ne semblent pas dignes de partager le pouvoir avec les Macédoniens.

Pourtant, dans le discours prononcé au cours du banquet où il épouse Roxane, Alexandre affirme que les barbares sont d'aussi bonne origine que les Macédoniens, et que les barbares ralliés sont dignes de devenir ses parents ; lui-même épouse une barbare et contraint ses amis à suivre son exemple.¹⁴⁰ En réalité, cette affirmation de l'égalité entre Macédoniens et Perses va même beaucoup moins loin que l'affirmation de principe contenue dans la préface de l'*Itinéraire*, puisque ici, il ne s'agit plus que d'un discours de circonstance, à l'usage des seuls barbares, destiné surtout à les rallier à la cause d'Alexandre sans autre combat. Alexandre n'hésite d'ailleurs pas à rappeler aux barbares leur statut de vaincus : les Macédoniens s'unissent à des captives, et les barbares ne peuvent que se réjouir de l'honneur qui leur est fait.¹⁴¹

Les circonstances de ces épousailles tendent d'ailleurs à en réduire la portée, comme c'était déjà le cas dans l'*Itinéraire* : l'auteur opère une confusion entre deux épisodes qui chez son modèle Quinte-Curce sont, comme chez tous les autres historiens d'Alexandre, bien distincts, à savoir le mariage inopiné avec la très belle Roxane, fille d'un satrape perse, et les noces de Suse, célébration officielle et fastueuse de l'union des nobles macédoniens avec les jeunes filles de la haute noblesse perse, et notamment d'Alexandre avec la fille de Darius.¹⁴² Roxane est dans l'*Épitomé* et dans le *Liber de morte*, comme dans les *Res gestae* et dans l'*Itinéraire*, l'unique épouse d'Alexandre : ces mariages du roi et de ses amis, conclus à l'improviste, sans éclat, avec des jeunes filles d'ascendance noble mais non royale, manifestent bien le désir de l'auteur de ne pas accorder trop d'importance à un événement qui, selon Quinte-Curce en revanche, devait dans l'esprit d'Alexandre matérialiser la fusion des races.¹⁴³ De cette manière, l'*Épitomé* peut à la fois rejeter les prétentions

140 *Ep.*, 30-31.

141 *Ibid.*

142 CVRT., *Hist.*, X, 3, 11-12.

143 *ID.*, X, 3, 12-13.

à l'égalité des barbares et l'accusation de barbarisation portée contre Alexandre par Quinte-Curce.¹⁴⁴ Comme pour signifier la stérilité d'une telle union contre nature entre un Macédonien et une barbare, le fils d'Alexandre et de Roxane ne tarde pas à mourir :¹⁴⁵ le mélange n'est pas viable, l'enfant est un hybride né de deux races aux natures incompatibles.

B. Le choix laissé aux barbares : la soumission ou la mort

1. Une soumission sans condition

Au vu de leur infériorité naturelle, les seuls barbares qui peuvent espérer l'indulgence d'Alexandre sont ceux qui se soumettent sans condition, comme le font un certain nombre d'Indiens ; envers eux Alexandre a la même attitude qu'il adoptait déjà dans l'*Itinéraire* : il leur permet de conserver leurs biens, et parfois de continuer à administrer leurs possessions.¹⁴⁶

Mais l'*Épitomé*, bien plus que l'*Itinéraire*, tire toutes les conséquences de l'inégalité entre Macédoniens et barbares : l'auteur est en effet prêt à louer les actions les plus contraires à la morale, pourvu qu'elles soient commises dans l'intérêt d'Alexandre. Ainsi les barbares qui trahissent leurs compatriotes ont droit à toute la bienveillance d'Alexandre : les chefs perses qui livrent Bessus sont félicités et récompensés, les barbares qui tuent leur protecteur Ariobazanès sont épargnés justement pour cela, de même que les Dahes qui livrent les rebelles Dataphernès et Catanès, alors que ces mêmes épisodes relatés par

144 ID., VIII, 4, 2-30.

145 *Ep.*, 70. Cette information ne se retrouve dans aucune des sources connues de l'*Épitomé*, ni même chez Plutarque, Arrien ou dans le *Roman d'Alexandre*, ainsi que le souligne D. GEISSENDÖRFER, art. cité 2^e partie n. 176, p. 261-262. Cependant il s'agit, selon lui, d'un détail presque insignifiant, qu'il attribue pour cette raison non à la fantaisie de l'auteur, mais à l'existence d'une autre source, peut-être Aristobule.

146 *Ep.*, 33 ; 37 ; 54.

Quinte-Curce aboutissaient à des conclusions parfois très différentes.¹⁴⁷ Quinte-Curce en effet, bien loin de mettre en valeur l'indulgence systématique d'Alexandre à l'égard des traîtres ralliés, insistait sur son dégoût face à de telles pratiques.

Le contraste entre l'*Épitomé* et son modèle se manifeste particulièrement dans le récit du meurtre du rebelle Spitaménès par sa propre femme : l'*Épitomé* considère celle-ci comme une héroïne, et son crime comme un acte de justice ;¹⁴⁸ le texte parle de sa beauté et de sa *dignitas*, une qualité royale, puisque c'est aussi celle de la reine Cléophis, qu'admire Alexandre.¹⁴⁹ Quinte-Curce se contentait de mentionner sa robe ensanglantée, qui mettait l'accent sur sa cruauté.¹⁵⁰ Selon lui, la répulsion qu'un tel crime avait inspirée à Alexandre l'avait conduit à refuser à la femme de Spitaménès la moindre marque d'honneur ; l'attitude d'Alexandre reçoit dans l'*Épitomé* une explication radicalement différente, puisqu'il s'agit alors pour lui d'écarter les soupçons qui pourraient peser sur la nature de leurs relations, mais il n'omet pas pour autant de remercier la meurtrière.¹⁵¹ Pour l'auteur de l'*Épitomé*, seules sont admirables les actions en faveur d'Alexandre, non celles commises pour défendre sa terre ou ses amis barbares : la bravoure au service de la résistance barbare devient un crime ; le crime le plus atroce, pourvu qu'il soit utile à Alexandre, s'en trouve justifié et presque glorifié.

À la fin du IV^e siècle, il semble que le moralisme des historiens d'Alexandre antérieurs, encore de mise dans les *Res gestae* et dans l'*Itinéraire*, cède le pas à une conception pragmatique et amoral de la lutte contre les barbares : tous les moyens sont bons pour les vaincre. Ce

147 *Ep.*, 6 ; 18 ; 23. Chez Quinte-Curce, Alexandre, certes, félicitait et récompensait ceux qui lui avaient livré Bessus, mais leur trahison pouvait s'expliquer par leur désir de vengeance et leur fidélité à Darius (*Hist.*, VII, 5, 37) ; Quinte-Curce faisait tuer Arimazès – l'Ariobazanès de l'*Épitomé* – par Alexandre et non par les siens (VII, 11, 28), et les Dahes qui livraient les rebelles ne bénéficiaient chez lui d'aucune indulgence particulière (VIII, 3, 16).

148 *Ep.*, 23.

149 *Ep.*, 22 ; 45.

150 CVRT., VIII, 3, 10.

151 ID., VIII, 3, 14-15 ; *Ep.*, 23.

changement de mentalité se retrouve d'ailleurs chez d'autres écrivains de la fin du IV^e siècle, par exemple chez Ammien Marcellin, qui, à propos d'une embuscade tendue par les Romains aux Saxons, avec qui ils ont pourtant conclu une trêve, affirme : « Et bien qu'un arbitre objectif puisse taxer cette action de perfidie ou d'indignité, cependant, à bien considérer l'affaire, il ne sera nullement scandalisé de ce qu'une nuisible bande de brigands ait été détruite quand l'occasion s'en offrait enfin ». ¹⁵²

Il est certain en tout cas que, pour l'auteur de l'*Épitomé* et du *Liber de morte*, les barbares ne sont pas des sujets comme les autres, qu'ils ne sont jamais vraiment de tout repos. Aussi les rapports entre Alexandre et ses sujets barbares sont-ils toujours plus ou moins conflictuels, toujours pensés sur le mode de la lutte et de la conquête, bien plus que sur le mode pacifique de l'administration, de la gestion d'un pouvoir définitivement acquis : Alexandre a beau prendre au début de l'*Épitomé* le titre et les insignes du Grand Roi, il ne s'occupe à aucun moment d'organiser l'Empire perse qu'il vient de conquérir, contrairement à ce qui se passait dans les *Res gestae* et – dans une bien moindre mesure déjà – dans l'*Itinéraire*. ¹⁵³

2. La nécessité de la lutte pour la survie de la civilisation

En revanche, Alexandre ne cesse jamais de lutter contre les barbares : dans l'*Épitomé*, la campagne militaire semble ne jamais devoir s'arrêter ; au contraire des *Res gestae*, ce récit ne fait guère de place aux anecdotes

152 AMMIEN, XXVIII, 5, 7. Mais ce changement perceptible dans quelques ouvrages n'est peut-être pas le signe d'une évolution générale, puisque l'ancien « code de l'honneur » subsiste en revanche dans l'*Histoire Auguste* : l'empereur Aurélien fait exécuter le traître qui lui a livré la ville de Tyane, en répétant la *sententia* d'Alexandre à propos du satrape félon, dans les *Res gestae*, II, 10 : « (...) neque enim mihi fidem seruare potuisset, qui patriae non pepercit. » (*Vie du divin Aurélien*, 23, 4).

153 *Ep.*, 1-2 ; VAL., II, 21 ; *It.*, 103. Si dans le *Liber de morte* il est question de l'administration de l'Empire, il s'agit en fait de pallier la vacance du pouvoir, non d'une véritable organisation de l'Empire.

de repos. Ainsi, des *Res gestae* à l'*Épitomé*, on passe des barbares sujets d'émerveillement aux barbares conçus comme une menace à éliminer, de la curiosité – même si elle restait en grande partie extérieure à son objet – au rejet pur et simple.

Dans l'*Épitomé*, l'exploration, la soif de découverte ne sont plus des caractéristiques essentielles d'Alexandre comme elles l'étaient dans les ouvrages précédents :¹⁵⁴ le merveilleux qui peut encore exister ne présente pas d'intérêt, car il n'est plus perçu comme un indice de la diversité du monde, mais comme un mélange contre nature de sauvagerie et de civilisation. Le dialogue d'Alexandre avec les gymnosophistes est en fait un interrogatoire, avec à la clé une sanction, la mort, en cas de mauvaise réponse : il n'a de commun avec l'entretien divertissant des *Res gestae* que la forme, et le contenu de certaines questions ; mais alors que chez Valérius, le dialogue aboutissait à la constatation et à l'acceptation de la diversité du monde, dans l'*Épitomé*, les sages indiens doivent donner des réponses conformes à la sagesse grecque pour être épargnés.¹⁵⁵

La négociation entre Alexandre et les barbares devient impensable. Alexandre n'écrit pas aux barbares – ou, en tout cas, il n'entame pas le premier la correspondance, comme c'était le cas dans les *Res gestae* : on pourrait incriminer, comme pour l'*Itinéraire*, la brièveté du texte et le modèle, Quinte-Curce, qui reproduit peu de textes épistolaires. Mais on trouve tout de même dans l'*Épitomé* le texte intégral de deux lettres qui ne proviennent pas de Quinte-Curce :¹⁵⁶ si Alexandre lui-même n'écrit plus, c'est que dans l'esprit de l'auteur, les conflits ne peuvent plus être résolus que par la force ; ceux qui prennent encore la peine d'écrire sont des solliciteurs fanfarons et de futurs vaincus – il n'est sans doute pas indifférent que dans le siècle où fut rédigé l'*Épitomé*, le roi des rois perse ait à deux reprises adressé à l'empereur romain une lettre pour revendiquer l'Asie Mineure. La correspondance qui subsiste le montre

154 Voir par ex. *It.*, 119.

155 VAL., III, 6 ; *Ep.*, 78 et 83-84.

156 *Ep.*, 56-57 : lettre de Porus à Alexandre, à comparer avec CVRT., VIII, 13, 2 ; *Ep.*, 72-74 : lettre des philosophes indiens à Alexandre, à comparer avec CVRT., IX, 4.

bien : elle ne sert dans les deux cas cités qu'à attiser le conflit, jamais à le régler pacifiquement. Tous les ponts sont coupés entre Macédoniens civilisés et barbares incapables de réflexion, impossibles donc à convaincre : leur soumission ne peut être obtenue que par la force, et non par la raison.

Aussi la volonté d'Alexandre d'attaquer tous les peuples barbares est-elle cette fois totalement justifiée, à la différence de l'*Itinéraire*. Il prend réellement possession de leur pays, sans se contenter d'une simple ambassade comme cela pouvait se faire dans l'*Itinéraire* :¹⁵⁷ la soumission ne peut se résumer à une alliance. C'est au contraire une guerre à outrance qu'Alexandre mène contre les barbares, une guerre où l'on ne fait pas de quartiers. Les barbares qui ne se soumettent pas immédiatement ne peuvent s'attendre à aucune pitié de la part du conquérant : c'est ainsi que les Indiens du mont Aornos sont tous massacrés sur son ordre, dès que les Macédoniens réussissent à atteindre le sommet.¹⁵⁸ Il exige des rois une obéissance absolue : Abisarès voit son territoire envahi car, bien qu'il ait accepté toutes les autres exigences d'Alexandre, et notamment le paiement d'un tribut, il a refusé de comparaître devant lui.¹⁵⁹

Cléophas, dont la place forte est épargnée après un siège au cours duquel pourtant Alexandre a été blessé, peut sembler une exception, mais elle a obtenu sa grâce en rejetant toute la responsabilité de la résistance sur les mercenaires, qui eux sont massacrés.¹⁶⁰ Quinte-Curce, en revanche, ne faisait pas mention de mercenaires, et Alexandre accordait généreusement son pardon à tous sans exception.¹⁶¹ L'évolution est donc sensible depuis l'*Itinéraire*, qui relatait à la suite de son modèle Arrien un épisode semblable, mais où les mercenaires obtenaient d'abord la vie sauve : s'ils étaient finalement massacrés, c'était pour ne pas avoir respecté l'accord passé avec Alexandre.¹⁶² À cette explication

157 *It.*, 81 ; 88 ; 95.

158 *Ep.*, 47.

159 *Ep.*, 65.

160 *Ep.*, 43.

161 CVRT., VIII, 10, 33-34.

162 *It.*, 106 ; ARR., *Anab.*, IV, 27, 3-4.

qui préservait l'honneur d'Alexandre se substitue dans l'*Épitomé* la volonté de ne pas laisser en vie des hommes dangereux de par leur ardeur guerrière, la qualité même qui, dans l'*Itinéraire* comme chez Arrien, suscitait l'admiration d'Alexandre et son désir de les épargner. Cette attitude impitoyable se révèle d'ailleurs utile encore d'une autre manière, pour terroriser les populations.¹⁶³ Dans l'*Épitomé*, la lutte sans merci contre les barbares n'est au fond qu'une chasse aux bêtes sauvages, indispensable à la survie de la civilisation : il eût été impensable pour l'auteur de l'*Épitomé* d'écrire, comme l'auteur de l'*Itinéraire*, qu'Alexandre était « las de continuer à combattre » ;¹⁶⁴ ici, en effet, l'expédition d'Alexandre n'apparaît plus comme une contingence, mais comme une nécessité vitale.

À la fin du IV^e siècle, on ne désire plus dialoguer avec les barbares, les connaître, on veut les anéantir : pour l'*Épitomé*, qui s'oppose en cela nettement aux *Res gestae* et même à l'*Itinéraire*, un bon barbare est un barbare mort. Là encore, ce n'est pas une conception isolée ; on peut la retrouver, exprimée très clairement, dans d'autres ouvrages datés de la même époque, par exemple l'*Histoire Auguste*. L'auteur de la *Vie de Tacite* célèbre ainsi l'empereur Probus, qu'il pare de toutes les qualités : « Cet homme (...) fut élu empereur par la décision unanime des gens de bien, gouverna l'univers qu'il avait totalement pacifié *en anéantissant les peuples barbares (deletis barbaris gentibus)* ainsi que maints tyrans qui fleurirent à son époque (...) » ; et un peu plus loin : « (...) s'il avait vécu davantage, l'univers serait débarrassé des Barbares (*orbis terrae barbaros non haberet*) ». ¹⁶⁵

On assiste dans l'*Épitomé* et dans le *Liber de morte* à une radicalisation des rapports entre le maître de l'Empire et les barbares. Les ennemis naturels de l'Empire ne peuvent espérer aucune indulgence, aucune générosité désintéressée de leur vainqueur, dont l'idéal héroïque, encore

163 *Ep.*, 35 : « Oppidum expugnauit puberesque omnes, ut metum iniceret, occidit. »

164 *It.*, 119.

165 *Hist. Aug., Vie de Tacite*, 16, 6.

vivace chez les historiens antérieurs, est remplacé ici par une conscience aiguë de ses intérêts politiques. Seuls les barbares qui secondent Alexandre dans ses entreprises méritent sa bienveillance, et ainsi les services qu'ils rendent revêtent plus d'importance pour eux que pour Alexandre qui, dans ces ouvrages au moins, est fort capable de s'en passer. Les barbares en revanche doivent absolument, non pour favoriser leur intégration, de toute façon impossible, mais simplement pour survivre, donner des gages de bonne conduite, de soumission à Alexandre et à ce qu'il représente, à savoir la civilisation gréco-romaine.

Toutes les *Histoires d'Alexandre* du IV^e siècle font apparaître les barbares comme inférieurs aux tenants de la civilisation gréco-romaine. Mais les défauts des barbares, pour être traditionnels, n'en sont pas pour autant éternels, à en croire les premiers récits : pour les *Res gestae*, la civilisation peut se perdre ou se gagner, et l'auteur fait coexister dans ce texte des peuples à différents stades de civilisation. Civilisation et barbarie se mêlent, les origines se brouillent, parce que, en fin de compte, l'important n'est pas de naître au centre, aux frontières ou même à l'extérieur de l'Empire, de parents grecs ou barbares : on ne naît pas civilisé – Grec –, on le devient. C'est l'éducation qui fait d'un homme un être civilisé, non la naissance : la filiation naturelle compte moins que la filiation culturelle. Dans l'*Itinéraire*, les cloisons entre civilisés et barbares ne sont pas non plus étanches, même si les mœurs barbares sont globalement perçues comme dangereuses ; cependant la dichotomie entre bons Grecs et méchants barbares dont il vaut mieux se garder est déjà plus marquée que dans les *Res gestae*.

Mais c'est à la fin du IV^e siècle, dans l'*Épitomé* et dans le *Liber de morte*, que les barbares sont dépouillés de toutes leurs qualités : l'image du bon barbare qui s'esquissait chez Quinte-Curce est totalement absente de ces deux ouvrages. Alors que Quinte-Curce insistait sur la barbarisation d'Alexandre, l'*Épitomé* et le *Liber de morte* s'attachent bien davantage à montrer l'irréductible opposition entre barbares et Macédoniens : le barbare est l'absolu contraire, le négatif de l'homme civilisé ; cette division repose sur une différence de nature, si fondamentale qu'elle interdit tout lien entre eux autre que de circonstance, et *a fortiori* toute intégration. Aussi toutes les composantes de la civilisation gréco-romai-

ne, même si auparavant elles étaient antagonistes, comme les cyniques et Alexandre, sont-elles réunies ici dans la lutte contre les barbares.

Ainsi, au IV^e siècle, le monde gréco-romain se replie progressivement sur lui-même, face au monde barbare qu'il perçoit de plus en plus comme un tout indifférencié et hostile. Tzvetan Todorov, à propos de l'« histoire exemplaire » de la conquête de l'Amérique, distingue trois attitudes-types du conquérant face aux conquis, selon le regard qu'il pose sur eux : les conquis peuvent être considérés comme de complets sauvages, qu'il est nécessaire de soumettre ou d'éliminer ; ou les tenants d'une civilisation imparfaite, qu'il convient alors d'éclairer et d'instruire ; ou, enfin, comme les représentants d'une autre civilisation, qu'il faut connaître et étudier.¹⁶⁶ Si l'on suit cette analyse, on peut dire qu'aucun des textes étudiés n'adopte la troisième attitude, mais que l'on passe, des *Res gestae* à l'*Épitomé*, de la deuxième attitude à la première.

D'après Pierre Vidal-Naquet, « Rome a grandi dans l'ignorance et grâce à l'ignorance d'une division analogue à celle que pratiquaient les Grecs, entre eux-mêmes et les barbares » – c'est d'ailleurs ce que revendique encore la préface de l'*Itinéraire*.¹⁶⁷ Au IV^e siècle cependant, les Romains, en tout cas ceux qui appartiennent au milieu où ont été rédigés ces textes, ne sont plus ceux du temps d'Arrien, ils reprennent de plus en plus, pour définir le couple Romains-barbares, le schéma d'opposition inauguré par les Grecs :¹⁶⁸ il n'existe pour eux qu'une civilisation, la civilisation gréco-romaine. Seulement ils passent d'une conception qui est au fond celle d'Isocrate, dans laquelle la vertu grecque (l'*arété*) n'est pas forcément innée et peut être acquise par l'enseignement de la culture grecque (la *paideia*), à une conception que

166 T. TODOROV, *La conquête de l'Amérique. La question de l'autre*, Paris 1982, p. 12 (« une histoire exemplaire ») ; p. 187 sq., 191 sq. (les Indiens sont détruits parce qu'ils sont sauvages) ; p. 212 sq. (les Indiens sont maintenant comme nous étions jadis) ; p. 239 sq. (chacun a ses propres valeurs).

167 P. VIDAL-NAQUET, « Flavius Arrien entre deux mondes », postface à l'*Histoire d'Alexandre* d'Arrien, trad. P. SAVINEL, Paris 1984, p. 383 ; *It.*, 5.

168 Voir F. HARTOG, *Le miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*, Paris 1980.

l'on pourrait dire aristotélécienne, qui considère les barbares comme des esclaves par nature, qu'il convient de traiter comme des animaux ou comme des plantes.¹⁶⁹

Par voie de conséquence, ainsi que le note Tzvetan Todorov, la politique à l'égard des barbares prend une allure de plus en plus offensive. Si, dans les *Res gestae*, les barbares paraissent capables de s'intégrer à l'Empire et de défendre la civilisation, dès l'*Itinéraire*, la méfiance à leur égard reprend le dessus et Alexandre finit par apparaître non plus en tant que modèle suprême d'une politique d'ouverture en faveur des barbares, comme c'est parfois le cas dans l'aristocratie romaine à la fin du IV^e siècle, où certains accordent leur appui aux grands généraux barbares,¹⁷⁰ mais bien plutôt en tant qu'exterminateur par excellence des barbares.

À une époque où les barbares prennent de plus en plus d'importance dans la société et dans l'armée romaines et occupent des postes de confiance auprès de l'empereur, leur image, telle qu'elle est véhiculée par l'*Itinéraire* puis par l'*Épitomé* et le *Liber de morte*, reste celle toujours aussi négative répandue des siècles auparavant, et semble constituer une mise en garde contre la politique d'accueil poursuivie par les empereurs du IV^e siècle, en même temps qu'un encouragement à une lutte présentée comme celle de la civilisation contre la barbarie. Les *Res gestae*, au début du siècle, font à cet égard figure d'exception.

En revanche, tous les ouvrages du IV^e siècle tombent d'accord pour insister sur le lien étroit qui unit la civilisation au pouvoir impérial,

169 ISOCRATE, *Panegyrique*, 50 : « On appelle Grecs plutôt les gens qui participent à notre éducation que ceux qui ont la même origine que nous » ; ARISTOTE, *Politique*, I, 2 : « (...) il y a identité de nature entre barbare et esclave » ; III, 14 (1285a 19-22) : « (...) les barbares sont par le caractère naturellement plus portés à la servitude que les Hellènes, et les Asiatiques que les Européens, ils supportent le pouvoir despotique sans élever aucune plainte » ; VII, 7 (1327b 23 sq.) : « les nations asiatiques (...) n'ont aucun courage, et c'est pourquoi elles vivent dans une sujétion et un esclavage continuels ».

170 Lellia CRACCO RUGGINI, « Sulla cristianizzazione della cultura pagana: il mito greco e latino di Alessandro dall'età antonina al medioevo », *Athenaeum* N. S. 43, 1965, p. 3-80, ici p. 20, n. 37.

c'est-à-dire à l'empire du monde, mais également au pouvoir d'un seul homme. La façon dont on résout le problème posé par les barbares, en les intégrant, en les soumettant ou en les anéantissant, est finalement une question secondaire ; l'essentiel, pour sauvegarder la civilisation, est que le monde soit gouverné par un seul homme.

Quatrième partie

Idéologie impériale

Dans tous les textes, le maître du monde est un civilisateur et le civilisateur un maître du monde. Alexandre, le vainqueur par excellence des barbares, devient aussi, et contre le témoignage d'historiens antérieurs, notamment Quinte-Curce et Arrien, le représentant par excellence de la civilisation, comme le suggère, dans les *Res gestae*, le récit de son apothéose, où l'aigle symbole de la civilisation gréco-romaine transporte un globe, image de la domination universelle.¹ Alexandre ne fait pas ici figure d'exception : dans le même ouvrage, d'autres rois sont eux aussi crédités d'une stature de conquérants et de civilisateurs tout à la fois, au mépris de la réalité historique. Le personnage de Xerxès est ainsi dédoublé : le plus ancien des deux, qui a régné selon Valérius du temps où les Perses étaient civilisés, n'a pas manqué de se rendre maître du monde, à en croire le trophée, les sphères célestes et le trône qui garnissent son palais, de même que la décoration du cratère d'argent, qui lui attribue des victoires imaginaires, puisque l'on y voit ses batailles navales au large du Péloponnèse, alors que le véritable Xerxès n'a jamais dépassé Salamine.²

Car la civilisation étant comprise par tous les auteurs d'abord et avant tout comme le règne de l'ordre, seul un monarque paraît capable d'assurer l'ordre du monde : ses vertus personnelles font de lui l'émule des dieux et des héros civilisateurs et l'entraînent tout naturellement à s'opposer au chaos par tous les moyens ; ses actes, bien plus encore que le soutien des instances divines, le désignent comme sauveur de l'humanité, fondant ainsi la légitimité du pouvoir de l'empereur et de lui seul.

1 VAL., III, 31.

2 VAL., III, 28. P. BRIANT, *Darius, les Perses et l'Empire*, Paris 1992, p. 119-121.

I – Les vertus d'ordre du monarque

Les qualités dont les textes du IV^e siècle parent Alexandre et l'empereur par la même occasion, maîtrise de soi, piété, loyauté, clémence, justice, sont en effet les anciennes vertus romaines qui permettent de maintenir l'ordre et la mesure aussi bien en soi que dans ses rapports avec autrui et avec les dieux, assurant ainsi la sauvegarde de la cité et de l'Empire.

A – Maîtrise de soi

Outre sa force d'âme, la maîtrise de soi dont il fait preuve en toutes circonstances, confronté aux difficultés, à la douleur, à l'annonce de sa mort,³ qualité stoïcienne qui lui est reconnue par tous ses historiens, mais particulièrement appréciée des Romains⁴ et particulièrement mise en valeur ici, Alexandre manifeste aussi sa « continence » dans la victoire, en respectant les vaincus, et particulièrement la femme et les filles de Darius,⁵ en refusant même de paraître rechercher les faveurs de la femme de Spitaménès.⁶ La rencontre avec Thalestris, la reine des Ama-

3 VAL., I, 18 : Alexandre possède de la « force de caractère » (*uis animi*) malgré son « extrême jeunesse », et fait preuve de « retenue » (*continentia*) ; II, 7 : Darius parle du « courage » (*fortitudo*) d'Alexandre ; III, 17 (à l'annonce de sa mort) : « His compertis animoque ad necessaria confirmato (...) » ; III, 30 (à l'annonce de sa mort) : « Sed hactenus illa animi commotio fuit. Ceteroqui uiriliter et decore omnem exspectatae mortis impetum opperiebatur (...) » ; *It.*, 29 : lors de sa traversée du Cydnus à la nage, il fait preuve d'« énergie » (*animus*) ; 47 : il tient bon, malgré sa blessure devant Gaza, grâce à son « énergie » (*animus*) ; *Ep.*, 40 : il tient bon malgré sa blessure devant Mazaga ; *Lib.*, 95 (à l'annonce de sa mort) : « (...) animo forti futura expectabat » ; 99 (confronté à la douleur) : « (...) ipse se conprimens (...) » ; 110 (confronté à la douleur) : « (...) se continuit (...) ».

4 Voir P. GRIMAL, *La civilisation romaine*, Paris 1984, p. 77-81.

5 VAL., I, 41 ; *It.*, 44 ; 57.

6 *Ep.*, 23.

zones, rapportée par plusieurs biographes antérieurs,⁷ ne figure pas dans les *Res gestae*, bien qu'Alexandre y manifeste son intention de visiter leur pays : mais cet épisode, pourtant si romanesque, est entièrement gommé du récit romancé des aventures d'Alexandre ;⁸ il en va de même dans l'*Itinéraire*. Il n'est pas fait non plus allusion, dans l'*Épitomé*, à une possible liaison avec Cléophis, comme c'était le cas chez Quinte-Curce⁹ – toutes attitudes qui relèvent de la continence d'un Scipion.

On peut noter aussi que, loin de suivre la coutume des rois macédoniens, qui contractaient en général plusieurs mariages, ne serait-ce que pour des motifs politiques,¹⁰ Alexandre se contente dans tous ces textes, comme les Romains, d'une seule épouse, Roxane, fille de Darius dans les *Res gestae*, ou d'Oxyartès dans l'*Itinéraire*, dans l'*Épitomé* et dans le *Liber de morte*,¹¹ alors qu'en réalité il avait bel et bien épousé à la fois la fille d'Oxyartès et celle de Darius, peut-être même également la fille d'Ochos, Parysatis.¹² L'*Épitomé*, relatant son mariage avec Roxane sur un ton neutre, refuse de suivre son modèle Quinte-Curce, qui voyait là l'un des premiers symptômes de l'intempérance d'Alexandre.¹³

Cette vertu s'étend d'ailleurs, chez Valérius, à celle qui partage ses travaux, sa mère, dont la *castitas* n'est pas vraiment remise en cause par son adultère, dans la mesure où elle croit à ses noces avec un dieu : on ne trouve pas ici la même ambiguïté que dans les versions grecques du *Roman*, où elle dit vouloir honorer le magicien comme « le père de

7 DIODORE, XVII, 77, 1-3 ; CVRT., VI, 5, 24-32 ; PLVT., *Alex.*, 46, cite quelques-unes des sources de la légende, mais aussi ses contradicteurs ; ARR., *Anab.*, VII, 13, 2-6, doute de la véracité de l'anecdote mais nie également l'existence des Amazones, ce qui n'est pas le cas des *Res gestae*.

8 VAL., III, 25-26 ; 27.

9 CVRT., VIII, 10, 35-36.

10 Voir P. FAURE, *Alexandre*, Paris 1985, p. 36 : tableau des sept épouses de Philippe II, le père d'Alexandre.

11 VAL., II, 20 et 22 ; III, 33 ; *It.*, 101 ; *Ep.*, 29-30 ; *Lib.*, 101 ; 110 ; 112 ; 115 ; 118 ; 121.

12 Voir P. BRIANT, *Alexandre le Grand*, Paris 1977², p. 116.

13 *Ep.*, 29-31 ; CVRT., VIII, 4, 24 : « (...) regis minus iam cupidatibus suis imperantis (...) ».

l'enfant » ; ici elle lui accorde « l'affection due à un père ». ¹⁴ On a l'impression que Valérius a tenté d'atténuer, autant que faire se pouvait, l'alacrité de l'épisode, pour rendre plus convenable le récit alexandrin dont il s'est probablement inspiré et établir l'innocence d'Olympias. De nombreux termes insistent sur le caractère religieux, sacré, de l'union envisagée, sur son caractère de « mystère » : après son rêve, Olympias tient un langage d'initiée parvenue au dernier stade de la mystagogie, en insistant sur la présence réelle du dieu ; ¹⁵ à la vue du serpent précurseur du dieu, elle éprouve un frisson de crainte religieuse, dont elle est totalement exempte dans le *Roman grec* ; ¹⁶ parlant du dieu comme d'un « fiancé », d'un « époux », ¹⁷ elle insiste sur son « mariage » avec lui ¹⁸ et rejette ainsi l'idée de l'adultère, si homni à l'époque de Valérius, ¹⁹ en se retranchant derrière la volonté des dieux, contre laquelle on ne peut rien. ²⁰ Ainsi, seule sa piété est capable de lui faire oublier pour un temps ses devoirs conjugaux, qu'elle assume ensuite pleinement, au point de refuser le divorce et le remariage avec Pausanias. ²¹

14 VAL., I, 6 : « (...) in (...) te patri adfectum fore mihi (...) »

15 VAL., I, 6 : « (...) deus erat et agebat mecum nuptiale secretum » : le verbe *erat* employé sans complément, de manière absolue, insiste sur la réalité de l'incarnation. Le mot *secretum* désigne aussi les mystères religieux.

16 VAL., I, 7.

17 VAL., I, 6 : *sponsus* ; I, 7 : *coniux*.

18 VAL., I, 6 : *iugales*.

19 Au IV^e siècle, l'adultère est assimilé à un crime et puni de mort (Voir J.-M. CARRIÉ, Aline ROUSSELLE, *L'Empire romain en mutation, des Sévères à Constantin (192-337) (Nouvelle histoire de l'Antiquité, t. 10)*, coll. « Points Histoire », Paris, Éd. du Seuil, 1999, p. 336-337 et B. LANÇON, *Le monde romain tardif III^e-VII^e siècle ap. J.-C.*, Paris 1992, p. 166). Le texte A, la plus ancienne version grecque du *Roman*, ne contient en revanche pas le moindre terme susceptible de légitimer l'union.

20 VAL., I, 9. De même, aux origines de Rome, la vestale Rhéa Silvia a été séduite par Mars.

21 VAL., I, 24. Les lois de Constantin et de ses successeurs restreignent au IV^e siècle les possibilités de divorcer ou, plus exactement, de répudier son conjoint (voir J.-M. CARRIÉ, Aline ROUSSELLE, *op. cit.*, n. 19, *ibid.*).

B – Piété

La piété est en effet une autre des vertus romaines et impériales pratiquées dans tous ces textes par Alexandre ; piété à l'égard des dieux et des ancêtres, loyauté (*fides*) envers les hommes, Alexandre remplit les deux conditions indispensables pour assurer la *pax deorum* et faire de lui un souverain juste, autant dire un Romain dans le droit fil du « pieux Énée ». ²²

La guerre qu'il entreprend est une guerre « juste » : ²³ chez Valérius, il exprime à plusieurs reprises la certitude d'être dans son droit face à tous ses adversaires, jusqu'à faire de Darius un usurpateur ; ²⁴ dans l'*Itinéraire*, les exactions commises par Alexandre sont perçues comme un juste retour des choses ; ²⁵ dans l'*Épitomé*, il n'engage jamais les hostilités sans avoir été provoqué par ses adversaires. ²⁶ Au contraire de ces derniers, ²⁷ il respecte la parole donnée, ²⁸ dont sa main droite tendue

22 Sur le bouclier d'or accordé par le Sénat à Auguste se trouvaient gravées les quatre vertus cardinales : *Virtus, Clementia, Iustitia, Pietas*. Les auteurs de l'*Histoire Auguste* utilisent souvent le titre « *Pietas tua* » pour s'adresser à l'empereur (par ex. *Vie d'Héliogabale*, 34, 5). Quant à la *fides*, elle est pour l'homme romain une « notion si fondamentale qu'elle apparaît, dans le monde antique, comme l'expression même du peuple romain. » (M. MESLIN, *L'homme romain*, Bruxelles 1985², p. 232-235). Il y avait à Rome un culte de *Fides* institué, selon la tradition, par Numa.

23 M. MESLIN, *ibid.*, p. 127-134, montre l'importance que revêtait pour les Romains la notion de « guerre juste ».

24 VAL., I, 23 ; I, 25 ; I, 35 (contre Tyr) ; II, 1 (contre Thèbes) ; II, 17 ; III, 4 (contre Porus).

25 *It.*, 40 ; 42 (contre Tyr) ; 67 (incendie de Persépolis).

26 *Ep.*, 39 ; 42-43 ; 47 ; 56 ; 72-74.

27 VAL., I, 37 ; II, 10 ; II, 21 ; III, 4 (les soldats perses) ; III, 17 (les guides indiens) ; *It.*, 69 ; 73 ; 82 ; 98 ; 106 ; *Ep.*, 23.

28 VAL., II, 21 : il châtie les meurtriers de Darius, quitte à abdiquer pour un temps son libre arbitre royal ; III, 4 : il tient parole aux Indiens ; *Ep.*, 20 ; 61.

est le gage,²⁹ et ne livre que des combats réguliers,³⁰ alors que son ennemi Spitaménès ne fait la guerre dans les règles qu'en apparence.³¹

D'autre part, il reconnaît sa dépendance à l'égard des dieux qui le protègent et lui assurent la victoire en leur offrant de nombreux sacrifices et en leur adressant des prières,³² en respectant ceux qui se réfugient dans leur temple,³³ en édifiant des temples et en établissant ou en rétablissant des cultes et des autels,³⁴ en faisant des dons aux prêtres et à plusieurs temples et sanctuaires,³⁵ en se soumettant à la volonté divine.³⁶ dans les *Res gestae*, alors qu'il n'aime pas la guerre, selon ses propres déclarations aux gymnosophistes, il continue pourtant à combattre, car les hommes ne peuvent pas contrecarrer les plans divins s'ils ne veulent pas mettre en péril l'ordre du monde ; il est le serviteur, le vicaire des dieux, puisqu'il remplit la fonction (*ministerium*) qui lui a été assignée.³⁷

Le respect d'Alexandre à l'égard des morts est une autre manifestation de sa *pietas* : il fait ensevelir Nectanabus,³⁸ ses propres soldats,³⁹ mais aussi ses ennemis courageux⁴⁰ et ses principaux adversaires.⁴¹ Enfin, il honore parents et ancêtres, en insistant sur le respect dû à sa

29 *Ep.*, 23 ; 52.

30 *It.*, 105 : « (...) iustus omnibus proeliis. »

31 *It.*, 98 : « (...) iusti belli facie (...) »

32 VAL., I, 19 ; I, 29 ; I, 30 ; I, 33 ; I, 44 ; II, 17 ; III, 18 ; III, 24 ; III, 27 ; III, 28 ; *It.*, 48 ; 114 ; 117 ; *Ep.*, 70 ; 85.

33 *It.*, 42.

34 VAL., I, 30 ; I, 31 ; I, 32 ; I, 33 ; I, 47 ; II, 5 ; III, 33 ; *Ep.*, 69. Dans les *Res gestae*, Alexandre non seulement rénove le tombeau de Protée, mais il enjoint aussi qu'on rende un culte plus attentif à ce héros (I, 31), ce qui ne se trouve pas dans les versions grecques, où les habitants disent qu'ils vénèrent Protée.

35 VAL., III, 17 ; III, 27 ; III, 33 ; *Lib.*, 119-120 ; 122.

36 VAL., III, 6 ; *It.*, 114 ; *Lib.*, 95.

37 VAL., III, 6.

38 VAL., I, 14.

39 VAL., I, 41 ; II, 17 ; III, 3 ; *It.*, 36 ; 87 ; *Ep.*, 13.

40 VAL., I, 41 ; *It.*, 36 ; *Ep.*, 62.

41 VAL., II, 21 ; III, 4 ; *It.*, 69.

mère⁴² et en se rendant au tombeau d'Achille, non « en étranger superstitieux, mais en parent pieux » :⁴³ ainsi l'admiration d'Alexandre pour le héros, son désir de l'imiter, attestés par tous les récits antérieurs, sont interprétés clairement par Valérius comme une « imitation des ancêtres », la définition même de l'éducation romaine, selon Henri-Irénée Marrou.⁴⁴

Le seul cas où Alexandre manque pour un temps à la *pietas* nous ramène cependant encore à l'histoire impériale romaine, puisque Valérius, déformant l'épisode de la consultation de l'oracle delphique par Alexandre, lui fait emporter « le trépied somptueux consacré par Crésus » dans le temple d'Apollon à Agrigente,⁴⁵ de même que Constantin avait enlevé du *téménos* d'Apollon, à Delphes, le trépied que les peuples grecs avaient offert après la victoire de Platées en 479 avant notre ère.⁴⁶ Non seulement Valérius donne ainsi à Constantin un illustre prédécesseur, mais cette impiété toute relative d'Alexandre lui permet de justifier, sinon le vol commis par l'empereur, du moins l'intention, en en faisant un de ces justes retours de la Fortune dont il parsème son récit : si Alexandre a enlevé un trépied en terre italienne, il est juste que Constantin enlève un trépied en terre grecque, le désordre n'est qu'apparent.

C – Effacement des défauts d'Alexandre

Alexandre devenu un parangon des vertus d'ordre romaines, tout ce qui était susceptible, dans la vie d'Alexandre, de ne pas convenir à ce por-

42 VAL., II, 22.

43 VAL., I, 42.

44 H.-I. MARROU, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, t. 2 : *Le monde romain*, Paris 1975 (1948¹), p. 21.

45 VAL., I, 45. Alexandre n'a jamais volé de trépied dans aucun sanctuaire, mais, venu consulter Apollon à Delphes, il aurait, selon Plutarque, entraîné de force la Pythie au temple pour qu'elle lui rende un oracle (*Alex.*, 14, 6-7).

46 A. AYMARD et Jeannine AUBOYER, *Rome et son Empire*, Paris 1980⁶, p. 588.

trait est écarté, les faits en sa défaveur, sur lesquels insistaient Quinte-Curce ou Arrien, sont omis ou minimisés.⁴⁷

1. *De l'ivrognerie à la tempérance*

Ainsi n'est-il jamais question de ses excès de boisson, même dans l'*Itinéraire*, le plus critique de ces ouvrages, qui se borne à dire qu'il était « échauffé par le vin » au cours du banquet où il tua Clitus, ce qui peut passer pour une excuse plus que pour une accusation, alors qu'Arrien marque nettement sa réprobation pour l'ivrognerie d'Alexandre,⁴⁸ sans même parler de Quinte-Curce, qui ne se fait pas faute de la souligner toutes les fois qu'il le peut, à l'occasion des nombreux banquets qui parsèment son récit, et la critique vigoureusement.⁴⁹ L'*Itinéraire*, où Alexandre meurt pourtant pour avoir bu d'un trait la coupe d'Hercule, ne l'accuse pas même à ce moment d'ivrognerie, mais s'en prend au « destin jaloux », et met cet acte sur le compte de sa piété à l'égard d'Hercule et de sa jeunesse !⁵⁰

2. *De l'emportement à la dignité*

De même son intempérance, sa propension à la colère, qui se tourne parfois en rage meurtrière, ne sont-elles évoquées que pour les justifier. Une évolution est d'ailleurs perceptible dans les textes, qui transforme, au cours du IV^e siècle, le jeune guerrier impétueux, emporté, plein d'une vitalité pouvant aboutir à l'intempérance, en un général à l'esprit rassis, parfaitement maître de lui : l'ardeur du lion, le bouillonnement du torrent s'apaisent, au point qu'Alexandre perd totalement l'habitude de se mettre en colère, même contre ses ennemis. Dans les *Res gestae*, on

47 G. SERBAT, c. r. de la deuxième édition de l'*Épitomé* et du *Liber de morte* par P. H. Thomas, *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 1967, p. 352, fait la même remarque à propos de ces deux ouvrages.

48 It., 91 ; ARR., *Anab.*, IV, 8, 2 et 9, 1-2.

49 CVRT., V, 7, 1 : « Ceterum ingentia animi bona, illam indolem, qua omnes reges antecessit, (...) haud tolerabili uini cupiditate foedauit. »

50 It., 118.

trouve de nombreuses occurrences de *uis*, de *uiolentia*,... s'appliquant à Alexandre ; l'*impetus*, une énergie capable de renverser tous les obstacles, est une de ses principales qualités, car il l'utilise à bon escient ;⁵¹ il a « toutes les audaces », déborde « d'aspirations et d'appétits en tout genre, comme les lions »,⁵² mais son ardeur n'est un défaut qu'« aux yeux du commun » ;⁵³ lorsqu'il cède à un mouvement de colère, il le regrette aussitôt et répare les dégâts.⁵⁴ Le portrait d'Alexandre contenu dans l'*Itinéraire* le décrit comme « téméraire », « emporté », plein de « furie », et va jusqu'à lui dénier les qualités intellectuelles et morales que lui prêtait Arrien ;⁵⁵ l'*Itinéraire*, qui se doit de critiquer Alexandre, s'en prend à sa trop grande ardeur,⁵⁶ qui convient mieux à un soldat qu'à un roi,⁵⁷ tout en reconnaissant que son emportement résulte d'une « indignation naturelle pour un chef » et que s'il parvient à remporter la victoire, c'est précisément parfois « en (...) bousculant [les ennemis] tel un torrent ».⁵⁸

Ces deux ouvrages, cependant, montrent au fil du récit un Alexandre beaucoup plus réfléchi et posé que ne le laisseraient supposer ces remarques. Ainsi dans les *Res gestae*, lorsque Philippe pense que Bucéphale sera dompté par un « nouvel Hercule », immédiatement après, c'est la « sagesse » (*prudentia*) d'Alexandre qui est mise en lumière, et non sa force physique ou son ardeur guerrière ;⁵⁹ il montre plus de réflexion que d'enthousiasme, au contraire de ce que certains historiens antérieurs disaient de lui, et c'est ce qui le distingue des barbares : sa *prudentia*, son esprit calculateur, s'oppose à la *sedulitas* de

51 VAL., I, 24 : Alexandre ne cède pas à l'*impetus* ; I, 35 : prise de Tyr grâce à son *impetus*.

52 VAL., I, 8 et 13.

53 VAL., I, 16. C'est son « audace » (*audacia*) qui lui permet d'entraîner ses soldats à la conquête de l'Empire perse (II, 9).

54 VAL., II, 17 (incendie du palais de Xerxès).

55 *It.*, 14-15 ; ARR., *Anab.*, VII, 28-30.

56 *It.*, 22 : « (...) feruentius bello usus damno militiae periclitabatur. »

57 *It.*, 28 : « (...) sudore et puluere miles decens labore et honore regali (...) »

58 *It.*, 85 : *imperatoria indignatio* ; 62 : *torrenti turbine*.

59 VAL., I, 15-16.

Nectanabus.⁶⁰ Dans les *Res gestae*, il ne se laisse jamais aveugler par la rage : ainsi il se retient de frapper Pausanias pour laisser sa vengeance à Philippe ;⁶¹ dans tous les cas, il ne perd jamais le sentiment de sa dignité au point d'entamer une querelle avec un inférieur, témoin son attitude envers Nicolas dans les *Res gestae*, envers Clitus dans l'*Itinéraire*, bien loin de celle évoquée par ses biographes antérieurs.⁶² C'est ainsi qu'il fait triompher son parti même dans les jeux de son enfance, grâce à son intelligence et non à sa force, comme c'est le cas dans les versions les plus anciennes du *Roman*.⁶³ De même chez Candace, sa sagesse est finalement reconnue comme une composante essentielle de sa victoire.⁶⁴ Dans l'*Itinéraire*, Alexandre fait également preuve de réflexion, par exemple en envoyant ses généraux harceler les Perses avant d'atteindre le Granique, alors que chez Arrien, c'était Parménion qui prêchait la prudence, et voulait différer l'attaque,⁶⁵ mais aussi en refusant de changer ses projets pour aller combattre les Amazones, malgré les appels à son amour-propre du roi Pharasménès, qui prétend les Amazones « plus belliqueuses que les hommes ».⁶⁶

Mais c'est dans l'*Épitomé* que la métamorphose d'Alexandre en un sage souverain s'accomplit, puisque ce texte va jusqu'à nier son tempérament colérique : en effet, confronté à une défection, il a « contre son habitude, (...) beaucoup de peine à supporter cette nouvelle », ce qui laisse supposer un homme d'un caractère ordinairement stoïque et

60 VAL., I, 14.

61 VAL., I, 24.

62 VAL., I, 18 : « (...) Alexander, qui omnium disciplinarum continentiam mage ostentare didicisset (...) » ; *It.*, 91, à comparer avec ARR., *An.*, IV, 8, 7-9, CVRT., VIII, 1, 28-52, PLVT., *Alex.*, 50-51.

63 VAL., I, 13 : « Itaque cum saepe utriusque parti utilis fauisor ac strenuus victor foret, opinionem non frustra sibi spectabilis ingenii confirmarat. » Voir textes A et L.

64 VAL., III, 23 : « Ergo iam credo non te plus ferro uel proeliis quam hac tua tam celebri prudentia gentibus praestitisse. »

65 *It.*, 19 ; ARR., *An.*, I, 13.

66 *It.*, 96. Cette précision concernant les Amazones ne se trouve pas chez ARR., *Anab.*, IV, 15, 4.

d'humeur égale.⁶⁷ Le soldat exemplaire dont l'*Itinéraire* trace le portrait devient aussi et surtout un parfait souverain, ses qualités physiques cèdent progressivement le pas à ses qualités intellectuelles et morales.

3. De la cruauté à la clémence

Cette vision volontairement édulcorée du caractère d'Alexandre, quand elle n'exclut pas simplement le récit du meurtre de Clitus, comme chez Valérius ou dans l'*Épitomé*, le présente si brièvement, en une demi phrase, qu'on le discerne à peine, perdu qu'il est entre les excuses et le repentir.⁶⁸ Aussi l'accusation de cruauté portée contre Alexandre dans la préface de l'*Itinéraire*⁶⁹ ne se trouve-t-elle guère soutenue par le récit lui-même. L'auteur note, certes, la cruauté du supplice de Bessus, mais il s'agit d'un cas isolé, et elle est due davantage à la barbarisation d'Alexandre qu'à son caractère ;⁷⁰ quoique mentionnant Batis, l'*Itinéraire* ne souffle mot du supplice cruel qu'Alexandre lui infligea ;⁷¹ la fin cruelle d'Alexandre le Lynceste et de Callisthène est également passée sous silence par l'auteur de l'*Itinéraire*, qui ne parle pas, comme son modèle, de la « haine » d'Alexandre à l'égard de Callisthène et se contente de mentionner brièvement l'éloignement du fils d'Aéropus et la condamnation à mort de Callisthène, sans aucune allusion aux souffrances qu'ils ont endurées, selon Arrien et Quinte-Curce, avant leur mort ;⁷² mieux, alors qu'Arrien se faisait l'écho des accusations de trop grande rigueur portées contre Alexandre à son retour de l'Inde, l'*Itinéraire* omet

67 *Ep.*, 9.

68 *It.*, 91 : « Quae ubi ultra nec pudet regem uino calentem, Cliti uerbis gladio respondetur. Sed enim mox in id recidit paenitudinis (...) ». À comparer avec ARR., *Anab.*, IV, 8, 7-9.

69 *It.*, 11.

70 *It.*, 88-89.

71 *It.*, 45-47 ; CVRT., IV, 6, 26-29. Il est vrai qu'il eut été plus difficile de mettre déjà en cause sa barbarisation et que le principal modèle de l'*Itinéraire*, Arrien, évitait lui aussi le sujet (*Anab.*, II, 27, 7).

72 *It.*, 25 ; 92. ARR., *Anab.*, I, 25, 10 ; IV, 14, 3 ; CVRT., VII, 1, 5-9 ; VIII, 8, 21.

totalemment d'en parler ;⁷³ en une autre occasion, Alexandre reste même, par compassion, en deçà de la punition qu'il serait en droit d'infliger, et l'auteur n'hésite pas à parler de la « modération » dont il fait preuve après avoir pris une ville.⁷⁴

Quant aux autres ouvrages, ils nient purement et simplement la cruauté d'Alexandre : chez Valérius, Alexandre ne se laisse jamais aller à un acte de cruauté gratuite, au contraire, il met un point d'honneur à se distinguer des « tyrans » et des « brigands » en respectant le droit international et en faisant preuve de « clémence » envers les vaincus ;⁷⁵ il ne heurte pas intentionnellement le char de Nicolas pour provoquer une chute mortelle et ne va pas jusqu'à tuer Lysias, comme dans le *Roman grec* ;⁷⁶ dans l'*Épitomé*, le massacre des mercenaires de la reine Cléopâtre n'est pas présenté comme une cruauté gratuite, c'est l'attitude d'un bon général qui trouve les mercenaires dangereux.⁷⁷ L'*Épitomé* diffère même radicalement du texte de son modèle, Quinte-Curce, au sujet du traitement réservé à Ariobazanès, dont les soldats d'Alexandre avaient réussi à atteindre le repaire au prix d'une périlleuse ascension : chez Quinte-Curce, Ariobazanès – appelé Arimazès – se rend à Alexandre, qui le fait battre de verges et crucifier, lui et tous ses proches ; quant aux autres réfugiés, ils sont réduits en esclavage ; dans l'*Épitomé* en revanche, Ariobazanès est tué par les réfugiés eux-mêmes, qui obtiennent le pardon d'Alexandre.⁷⁸

La seule allusion à une possible cruauté et à un orgueil excessif de la part d'Alexandre se trouve au début du *Liber de morte*, mais il s'agit en fait d'une rumeur et non de faits tangibles : Antipater l'a « entendu dire ». ⁷⁹ La façon dont Antipater, pour se protéger, fait assassiner

73 ARR., *Anab.*, VII, 4, 3 ; *It.*, 117.

74 *It.*, 41 et 83 : *modestia*.

75 VAL., I, 37 ; II, 10 ; III, 25.

76 VAL., I, 19, à comparer avec le texte L, *ibid.* ; I, 21, à comparer avec les textes A et L, *ibid.*

77 *Ep.*, 42-43.

78 CVRT., VII, 11, 28-29 ; *Ep.*, 18.

79 *Lib.*, 88.

Alexandre, à la manière d'un traître et d'un barbare, est bien davantage mise en relief dans le *Liber de morte*, où ce sont les assassins d'Alexandre qui remportent la palme de la cruauté, tandis qu'Alexandre fait montre d'une certaine clémence : en effet, après avoir menacé de mort les devins, s'ils ne lui disaient pas toute la vérité concernant le prodige, et avoir acquis la certitude qu'ils ne lui ont pas tout révélé, il ne met cependant pas sa menace à exécution.⁸⁰ Le pouvoir d'Alexandre, tout comme celui de l'empereur romain, repose en fait essentiellement, dans sa pratique, sur la vertu de « clémence »,⁸¹ comprise au sens le plus large, c'est-à-dire que, pouvant faire marcher ses sujets au fouet,⁸² il préfère les convaincre par des discours,⁸³ mais aussi qu'il les fait bénéficier de ses largesses, en mettant par exemple leur territoire en valeur,⁸⁴ en exemptant les Égyptiens, et particulièrement les Alexandrins, les habitants de sa ville, du service militaire, pour les laisser « travailler la terre et s'accorder repos et distractions »,⁸⁵ ne semble-t-il pas leur offrir, à peu de choses près, « le pain et le cirque » ?⁸⁶

80 *Lib.*, 92.

81 VAL., I, 35 (lettre aux Tyriens) : « Equidem Graecum et imperiale uidebatur cum clementia pariter ac iustitia inuehi urbem uestram. » Les textes grecs parlent plutôt de paix et de bienveillance. L'appellation « Clementia tua » est fréquemment employée au IV^e siècle pour s'adresser à l'empereur (B. LANÇON, *Le monde romain tardif III^e-VII^e siècle ap. J.-C.*, op. cit. n. 19, p. 64. Voir par ex. *Hist. Aug.*, *Vie d'Aelius*, II, 2, *Vie de Vêrus*, XI, 4, *Vie d'Alexandre Sévère*, LXV, 3.).

82 VAL., I, 38 (réponse à la lettre de Darius) : « Accepi enim habenae scilicet potestatem, uti habeam qua in subiectos uti scientius possim (...) » Les textes grecs voient dans le fouet le signe de la domination d'Alexandre sur les barbares, non sur tous ses sujets : « le fouet, signe qu'avec mes armes j'écorcherai les Barbares, que je les réduirai moi-même en esclavage » (texte A) ; « J'ai pris la lanière, car, en les écorchant de mes lances et de mes armes, je soumettrai les Barbares en esclavage de mes propres mains » (texte L).

83 VAL., II, 4 (les Égyptiens) ; III, 25 (les Bragmanes) :

84 VAL., II, 4 (à propos de l'Égypte) : « (...) clementiam suam reapse (...) et beneficiis commendauit (...) ».

85 VAL., II, 4.

86 Le texte A, qui contient le même récit, ne fait pas allusion aux bienfaits d'Alexandre, ni aux « distractions » des Égyptiens.

4. *De la démesure à la sagesse*

Ce portrait d'Alexandre en fait donc un être plein de mérites, qui le placent à juste titre, comme l'empereur, au-dessus des autres mortels,⁸⁷ même si le danger de tant de vertus réside dans l'orgueil et la démesure qu'elles risquent d'engendrer. Cependant, seul l'*Itinéraire* introduit cette restriction, avec les reproches justifiés qu'adressent au roi Clitus et Callisthène⁸⁸ et l'accusation voilée d'injustice, lorsque Alexandre s'attaque aux Indiens « qui ne lui avaient causé aucun tort ».⁸⁹ Encore ces reproches sont-ils fortement atténués, les défauts d'Alexandre étant attribués à sa jeunesse⁹⁰ ou plus ou moins justifiés dans le récit : ainsi, immédiatement après la condamnation à mort de Callisthène, les Scythes Abiens, « qu'Homère a loués pour leur justice », marquent leur déférence à Alexandre.⁹¹ La démesure du personnage, une des caractéristiques fondamentales d'Alexandre jusque-là dans tous les récits le concernant, se trouve entièrement gommée dans les autres ouvrages.

Dans certaines versions du *Roman grec*, Alexandre veut s'élever au ciel en utilisant des oiseaux fabuleux, mais il rencontre un génie qui lui ordonne de redescendre sur terre, en lui reprochant de vouloir conquérir le ciel alors qu'il n'a pas encore conquis la terre : rien de tel chez Valérius, c'est au contraire Alexandre qui fustige presque dans les mêmes termes l'*hubris* de Nectanabus.⁹² Dans les *Res gestae*, malgré son goût pour la magnificence, et l'attachement qu'il manifeste à sa propre grandeur, il cède aux arguments de ses architectes, qui lui conseillent de réduire les dimensions d'Alexandrie, et se range au parti le plus raisonnable.⁹³ Quant à la munificence que ses parents lui reprochent, loin d'être une manifestation de démesure, elle est une forme de justice,

87 *It.*, 111.

88 *It.*, 10 ; 89-92.

89 *It.*, 99.

90 *It.*, 118.

91 *It.*, 81 et 95.

92 Texte L, II, 41 ; VAL., I, 14 : « Conquerendum igitur tibi est de arte ista quam noueras, quippe nescius quae te impenderent humi rimare illa quae caeli sunt. »

93 VAL., I, 31.

une « clémence », comme on vient de le voir, qui ressort de la fonction monarchique.⁹⁴

Surtout, lorsque Alexandre revendique une filiation divine, c'est toujours un geste de pure politique ;⁹⁵ même l'*Itinéraire* ne va pas jusqu'à penser qu'Alexandre croyait véritablement à sa divinité.⁹⁶ Il ne recherche les honneurs divins de son vivant que dans le seul *Itinéraire*, Valérius nie qu'il les ait jamais désirés,⁹⁷ l'*Épitomé* ne s'en inquiète pas, alors que Quinte-Curce, modèle de l'*Épitomé*, le déplorait longuement.⁹⁸ Au contraire, dans les *Res gestae*, Alexandre lui-même se rappelle qu'il doit « toujours songer à lui comme à un mortel »,⁹⁹ dans le *Liber de morte*, il rappelle au mage Philippe qu'il n'est qu'un homme, soumis aux arrêts du destin,¹⁰⁰ et il ne recherche qu'une divinisation *post mortem*, due à ses mérites : c'est seulement au moment où il est sûr de sa mort prochaine qu'il demande à Jupiter la faveur d'être le troisième mortel accueilli à la table des dieux, et qu'il essaie d'obtenir l'immortalité en se noyant dans l'Euphrate.¹⁰¹

94 VAL., I, 16 : « Equidem missorum a uobis, mi parentes, modum nomine uestro dignum non confitebor, expensam tamen eorum fieri pro necessitate regii nominis fateor. » Voir P. VEYNE, *Le Pain et le Cirque. Sociologie historique d'un pluralisme politique*, Paris 1976, p. 569-582 : il semble que chez Valérius les largesses royales n'aient pas besoin pour se justifier d'être considérées comme des récompenses dues au mérite, et qu'en ce sens, elles s'apparentent à celles des rois hellénistiques, sans pour cela relever d'« une conduite de roitelet barbare » (p. 580). En II, 15, Valérius oppose à la générosité d'Alexandre la pingrerie de Darius.

95 VAL., I, 30.

96 *It.*, 33.

97 VAL., II, 22.

98 CVRT., VIII, 5, 5.

99 VAL., II, 22.

100 *Lib.*, 93.

101 *Lib.*, 95 ; 101-102.

D – Les modèles d'Alexandre : dieux et héros civilisateurs

Les divinités invoquées par Alexandre sont d'abord celles qui assurent l'ordre du monde et la prospérité dans et par l'ordre : dans les *Res gestae*, il choisit d'invoquer comme arbitres entre Darius et lui les dieux d'en haut, les divinités ouraniennes symboles de la victoire de l'ordre sur le chaos,¹⁰² que l'on retrouve aussi dans les textes suivants : Jupiter, maître et ordonnateur de l'univers, Junon, Minerve, Mars, gardien de l'intégrité et de la prospérité de l'Empire, ou encore Liber Pater et Hercule, qui tous deux sont connus pour leur action civilisatrice et passent pour avoir séjourné en Inde, comme Alexandre leur parent.¹⁰³

Liber Pater est la forme romanisée de Dionysos-Bacchus, dieu qu'Alexandre, d'après la tradition, s'efforçait d'imiter, parfois jusque dans ses excès.¹⁰⁴ Mais les textes auxquels nous avons affaire ici évitent d'insister sur le lien entre le frénétique Dionysos, toujours en marge de la cité, et le souverain Alexandre : seules les *Res gestae* les mettent explicitement en relation, en citant un des noms grecs de cette divinité du désordre, Lyaeus, mais en une occasion et de manière presque confidentielle.¹⁰⁵ Dans le reste du récit et dans les ouvrages suivants, le dieu grec du vin et de l'orgie cède la place à l'ancien dieu italique Liber Pater, dieu de la fécondité certes, mais surtout dieu civilisateur, dont la fête chez les Romains correspond à la prise de la toge virile et à leur accession à la pleine citoyenneté. C'est sous ce nom que les grandes familles sénatoriales vénèrent Dionysos au IV^e siècle, c'est également sous ce nom que les *Res gestae*, l'*Épitomé* et le *Liber de morte* le

102 VAL., I, 38.

103 Sur un relief de l'arc de triomphe de Trajan à Bénévent, Hercule et Liber sont associés à Jupiter et à Minerve derrière lesquels ils se trouvent placés, dans la position d'auxiliaires, aux côtés de Junon encadrée par Cérés et par Mercure.

104 Par ex. DIODORE, XVII, 106, 1 et 110, 7 ; CVRT., IX, 10, 24-29 ; PLVT., *Alex.*, 67 et 70, 1-2 ; ARR., *Anab.*, V, 2, 1 ; VI, 28, 2. Voir P. GOUKOWSKY, *Essai sur les origines du mythe d'Alexandre (336-270 av. J.-C.)*, II, *Alexandre et Dionysos*, Nancy 1981.

105 VAL., III, 34. Voir VERG., *Géorgiques*, II, v. 229 : Virgile utilise le nom de Lyaeus par métonymie, pour désigner le vin, qui délivre (λύω) des chagrins.

donnent pour ancêtre et modèle d'Alexandre.¹⁰⁶ Lorsque Alexandre lui est comparé, c'est uniquement pour rappeler l'expédition civilisatrice du dieu en Inde.¹⁰⁷ En revanche aucun des textes ne fait allusion à la bacchanale de Nysa, ni les *Res gestae*, pourtant enclines aux descriptions pittoresques, ni l'*Itinéraire*, qui ne mentionne pas le passage d'Alexandre à Nysa, alors que son modèle Arrien, bien que sceptique, rapportait cet épisode en détail,¹⁰⁸ ni l'*Épitomé*, où l'escalade du mont Meron, près de Nysa, ne se conclut pas, comme chez Quinte-Curce et Arrien, par une orgie en l'honneur de Liber, l'auteur se contentant de signaler la fertilité de la région.¹⁰⁹

Malgré leur tentative d'assagissement du modèle divin qui passait pour le favori d'Alexandre, les auteurs de ces textes éprouvent envers lui une méfiance que l'*Itinéraire* exprime clairement dans l'épisode du meurtre de Clitus : Liber y est présenté comme la première cause de ce forfait, comme un dieu mauvais, furieux de n'être pas assez honoré par Alexandre, qui a préféré sacrifier aux Dioscures, divinités civilisatrices moins contestables.¹¹⁰

Les *Res gestae* préfèrent même insister sur le patronage d'un dieu beaucoup moins sujet à caution, celui d'Apollon, présenté comme l'un des interlocuteurs divins privilégiés d'Alexandre et de son père avant lui :¹¹¹ le livre I des *Res gestae* se clôt avec l'affirmation de l'accord entre Alexandre et Apollon.¹¹² Mais Alexandre ne se contente pas de suivre les conseils du dieu, il pousse l'imitation d'Apollon jusqu'à accomplir le même acte fondateur que lui, en tuant le serpent gardien des lieux pour installer la civilisation.¹¹³ Il est probable d'ailleurs que le *Liber de morte* sous-entend le même exploit lorsqu'il parle des « peaux

106 VAL., I, 46 ; *Ep.*, 12 ; 34* ; 36 ; 37 ; *Lib.*, 95.

107 VAL., I, 46 ; III, 2 ; *Ep.*, 34* ; 36 ; 37.

108 *It.*, 109 ; ARR., *Anab.*, V, 1-3, 4.

109 *Ep.*, 38 ; CVRT., VIII, 10, 15-18 ; ARR., *Anab.*, V, 2, 6-7.

110 *It.*, 90-91.

111 VAL., I, 15 ; I, 30 ; I, 45 ; III, 17 ; III, 28 ; III, 33.

112 VAL., I, 47.

113 VAL., I, 32.

de serpents » qu'Alexandre envoie à Delphes pour Apollon : si l'on rapproche ce fragment de texte abîmé des différents récits du *Roman*, il semble bien que ce cadeau soit, non une partie d'un tribut exigé des indigènes vaincus, mais un véritable trophée.¹¹⁴ Cet Alexandre Sauroctone n'apparaissait en revanche dans aucun des textes historiques antérieurs, où sa relation avec le grand dieu civilisateur se bornait à la consultation pour ainsi dire obligatoire et en outre assez houleuse de l'oracle de Delphes, au départ de son expédition.¹¹⁵

Ce qui se passe dans les textes du IV^e siècle à propos des deux grands héros ancêtres d'Alexandre, Hercule et Achille, est à peu près du même ordre. D'après la tradition, Alexandre vénérat Achille au moins autant, sinon plus, qu'Hercule : Plutarque rappelle que le pédagogue Lysimaque s'était attaché Alexandre en le surnommant Achille, et Arrien, par exemple, ne manque pas d'établir chaque fois qu'il le peut un parallèle entre le héros de l'*Illiade* et le héros de son propre ouvrage.¹¹⁶

Au contraire, les textes du IV^e siècle minimisent le rôle de l'*Illiade* dans la vie d'Alexandre : aucun d'eux ne rappelle qu'un exemplaire de ce poème à la gloire d'un héros impétueux et violent, dont l'*hubris* sème le désordre et la mort, se trouvait toujours au chevet du roi, dans une cassette précieuse,¹¹⁷ ni qu'Alexandre avait pris à Ilion un bouclier grec datant de la guerre de Troie, qu'il faisait porter devant lui dans les combats,¹¹⁸ et qu'il aurait aimé voir la lyre d'Achille.¹¹⁹

114 *Lib.*, 120 : si le *Liber de morte* parle dans le testament de *serpentes*, le terme employé à cet endroit par les différentes versions du *Roman*, y compris les *Res gestae*, pour désigner ces serpents (III, 33 : *dracones*) est le même que celui utilisé pour désigner le serpent d'Alexandrie (I, 32 : *draco*).

115 PLVT., *Alex.*, 14, 6-7.

116 PLVT., *Alex.*, 5, 8 ; ARR., *Anab.*, I, 12, 1-5 ; VII, 14, 4 ; VII, 16, 8. Mais on peut trouver la référence à Achille chez tous les historiens d'Alexandre, même si c'est de manière moins systématique : voir par ex. DIODORE, XVII, 97, 3 et CVRT., IV, 6, 29.

117 PLVT., *Alex.*, 8, 2 et 26, 1-2.

118 DIODORE, XVII, 18, 1 ; ARR., *Anab.*, I, 11, 7-8 et VI, 9, 3.

119 PLVT., *Alex.*, 15, 9.

Le nom d'Achille apparaît une seule fois, dans les *Res gestae*, en tant qu'ancêtre d'Alexandre, mais accolé à celui d'Hector, qui ainsi contrebalance en quelque sorte le – mauvais – exemple donné par Achille.¹²⁰ Alexandre n'a pas non plus en la personne d'Héphestion un Patrocle sur le cadavre duquel verser des torrents de larmes : Héphestion, on l'a vu, est presque absent de tous ces récits, et sa mort n'est jamais évoquée, ce qui exclut de fait la narration du chagrin « homérique » d'Alexandre, plaintes et fureur meurtrière mêlées.¹²¹ Certains épisodes de la vie d'Alexandre, le combat singulier contre Porus dans les *Res gestae* et la prise de la cité de Cyrus dans l'*Itinéraire*, où Alexandre se trouve confronté à un cours d'eau impétueux, semblent évoquer le combat entre Achille et Hector et la lutte d'Achille avec le Xanthe, mais la comparaison reste implicite et même boiteuse : dans l'*Iliade*, la fureur du fleuve répond à la fureur d'Achille, mais l'*Itinéraire* n'établit aucune correspondance entre Alexandre et le

120 VAL., I, 42. La généalogie sommaire que donne Valérius en I, 13 ne fait pas mention d'Achille. L'*Itinéraire* ne parle que des « Éacides » (12 et 89), l'*Épitomé* et le *Liber de morte*, dans leur état actuel, ne mentionnent jamais Achille ni sa famille.

121 PLVT., *Alex.*, 72, 3-5 ; ARR., *Anab.*, VII, 14, 2-10. G. BOUNOURE, introd. à la traduction du texte L du Pseudo-Callisthène, p. XXVII, pense que « si le *Roman* fait silence sur Patrocle et mentionne à peine Héphestion, c'est peut-être que son auteur, ou son public, réprouvait cet aspect des mœurs grecques d'Alexandre » ; mais un texte plus tardif, le texte C, n'hésite pas à placer au chevet d'Alexandre mourant un garçon « qui se trouvait aimé d'Alexandre », que le roi garde « serré contre son cou » jusqu'à la fin (III, 33) et qu'il tient par la main sur la stèle que lui édifie ensuite Ptolémée (III, 34) (*ibid.*, p. 223-225). En revanche, les larmes d'Alexandre posent davantage problème, justement parce qu'elles se réfèrent aux larmes d'Achille : même lorsque l'on voit en elles un signe d'héroïsme et non de faiblesse (Voir Hélène MONSACRÉ, *Les larmes d'Achille. Le héros, la femme et la souffrance dans la poésie d'Homère*, Paris 1984, p. 137-142 et 200 sq.), elles apparaissent, Arrien le sait, comme une marque de démesure inconvenante pour un souverain, d'où, malgré la sympathie qu'il éprouve pour cette douleur, son embarras au moment d'en justifier l'expression (*Anab.*, VII, 14, 2-7 et 23, 6-8. DIODORE, XVII, 110, 8 et 114-115, tout en insistant sur l'amitié du roi pour Héphestion et les honneurs divins qu'elle aurait valus à ce dernier, évitait de relater le chagrin d'Alexandre).

fleuve ; bien au contraire, Alexandre reprend très vite son sang-froid après avoir massacré les premiers défenseurs.¹²²

Si les *Res gestae* concèdent toutefois au souverain un modèle homérique, c'est celui du sage Ulysse et non celui du bouillant Achille qui apparaît prégnant, comme il l'est également dans les versions grecques du *Roman*. Alexandre est comparé à Ulysse lorsqu'il s'efforce de rétablir l'ordre dans les relations familiales,¹²³ et par la suite, les multiples confrontations d'Alexandre avec des peuples extraordinaires et une nature souvent hostile imposent le parallèle entre son expédition et l'*Odyssée* : Alexandre lutte comme Ulysse contre les éléments déchaînés qui l'empêchent de regagner sa patrie.¹²⁴ Le parallèle est cette fois explicite et souligné, citations de l'*Odyssée* à l'appui, par Aristote en personne, qui salue en Alexandre les deux qualités majeures d'Ulysse, la sagesse et l'endurance.¹²⁵

Si les textes étudiés ici se refusent à donner en exemple au souverain la fougue et la démesure caractéristiques d'Achille, ils n'ont pas les mêmes raisons d'occulter le lien entre Alexandre et Hercule, dont la tradition a davantage retenu les travaux civilisateurs et les souffrances endurées pour les mener à bien que les écarts de conduite : on a vu qu'à Rome, Hercule était vénéré depuis longtemps comme vainqueur du

122 VAL., III, 4 ; *It.*, 83 ; voir HOM., *Il.*, XXII, v. 248-327 et XXI, v. 1-327. L'*Itinéraire* se garde aussi de rappeler le traitement infligé au gouverneur de Gaza, qu'Alexandre avait fait traîner autour de sa ville attaché par les pieds à un char, comme Achille l'avait fait avec Hector (CVRT., IV, 6, 29 ; *Il.*, XXII, v. 395-404) : il est vrai que son principal modèle, Arrien, observait déjà la même discrétion.

123 VAL., I, 21.

124 VAL., III, 17 ; III, 27 ; III, 28. Valérius emploie le mot *reditus*, le retour, qu'Alexandre désire à l'instar d'Ulysse (III, 17). L'île du Soleil (III, 28) peut également apparaître comme une réminiscence de l'*Odyssée* (XII, v. 260-398), bien que les compagnons d'Alexandre ne s'y montrent pas moins pieux que leur chef, au contraire des compagnons d'Ulysse. Comme Ulysse encore, Alexandre se trouve confronté au monstre fatal Scylla (VAL., III, 30 et *Lib.*, 90 ; HOM., *Od.*, XII, v. 85-100 et 244-259).

125 VAL., III, 27. Voir HOM., *Od.*, I, 1-5 et G. BOUNOURE, introd. à la traduction du texte L du Pseudo-Callisthène, p. XXVI-XXVIII.

brigand Cacus et qu'au début du IV^e siècle les tétrarques, ambitionnant de restaurer la stabilité de l'Empire, en avaient fait l'un de leurs patrons.

Aussi les textes du IV^e siècle l'associent-ils à plusieurs reprises, nommément ou non, à Alexandre, qui emprunte à son ancêtre son ascendance divine – comme Hercule, on le soupçonne d'être le fils de Jupiter¹²⁶ –, ses capacités de buveur¹²⁷ et même sa chevelure léonine, qui rappelle la peau du lion de Némée dont Hercule se revêtait.¹²⁸ Contrairement au témoignage de tous les historiens antérieurs, Alexandre participe aux Jeux olympiques, fondés par Hercule.¹²⁹ La gloire qui lui est promise lui est révélée de la même manière qu'à Hercule, par un oracle d'Apollon, qui dans le même temps lui fixe les limites imposées par les dieux – les conditions de la *pax deorum* – grâce à la confusion de deux épisodes distincts dans la légende d'Hercule : la consultation de l'oracle avant le début des douze travaux et le vol du trépied à la suite du refus de la Pythie de prophétiser.¹³⁰

Les exploits d'Hercule servent d'étalon à ceux d'Alexandre. Ce dernier imite son ancêtre par les travaux qu'il accomplit : il dompte Bucéphale, qui, à en croire les *Res gestae*, rugit comme un lion, possède un front cornu et une marque qui l'assimilent à un taureau et se nourrit de chair humaine, à l'instar d'Hercule dompteur des cavales de Diomède, du lion de Némée et du taureau de Crète ;¹³¹ il abat le serpent

126 VAL., I, 10 ; I, 32 ; III, 31 ; *It.*, 12 ; *Ep.*, 34 ; *Lib.*, 115 .

127 *It.*, 118.

128 VAL., I, 13.

129 VAL., I, 18-19.

130 VAL., I, 45. Voir P. CHUVIN, *La mythologie grecque. Du premier homme à l'apothéose d'Héraclès*, Paris 1998², p. 193 et 333-334.

131 VAL., I, 13, 15 et 17. Les textes grecs A et L ne parlent pas de front cornu (I, 15), le texte L omet les rugissements de Bucéphale (I, 17). Voir P. CHUVIN, *op. cit.* n. 130, p. 205-209 (le lion de Némée), 231-232 (le taureau de Crète), 232-235 (les juments de Diomède) : dans la plupart des versions de la légende, Héraclès ne tue pas les cavales, il les domestique, et selon Diodore de Sicile, leur descendance se trouve en Macédoine à l'époque d'Alexandre ; il ne tue pas non plus le taureau mais, dans une version au moins, celle de Diodore, monte sur son dos pour revenir de Crète. D'autre part, Bucéphale est comparé aux chevaux de Laomédon (I, 13),

d'Alexandrie comme Hercule, terrassant des serpents dès le berceau, puis vainqueur de l'hydre de Lerne ;¹³² il combat les convives au mariage de Philippe comme Héraclès les Centaures, à la suite d'une beuverie.¹³³

Mais il se doit aussi d'égaliser et même de dépasser les limites de l'action civilisatrice menée jadis par Hercule : c'est ainsi que dans ses voyages fabuleux,¹³⁴ il parcourt l'Italie, surtout, comme Hercule, l'extrême sud de la péninsule et la Sicile, en montrant une bienveillance particulière pour les Romains,¹³⁵ annexe le littoral du Pont-Euxin et parvient au lac Méotide,¹³⁶ escalade le Caucase,¹³⁷ atteint les colonnes érigées par son ancêtre,¹³⁸ se rend chez les Amazones,¹³⁹ traverse aux confins du monde une région qui, par les fruits qu'elle produit et par les serpents qui les gardent, s'apparente au pays des Hespérides, qu'Hercule, d'après

qu'Hercule avait emmenés comme prix de ses exploits à Troie (P. CHUVIN, *ibid.*, p. 300).

- 132 VAL., I, 32. Voir P. CHUVIN, *ibid.*, p. 177-179. (les serpents d'Héra), 210-213 (l'hydre de Lerne) : l'hydre vit dans une région marécageuse, comme celle d'Alexandrie (VAL., I, 31).
- 133 VAL., I, 21. Voir P. CHUVIN, *ibid.*, p. 214-218.
- 134 On a vu que ces expéditions imaginaires correspondaient aussi en partie à la sphère d'influence de l'Empire romain.
- 135 VAL., I, 29 et I, 45, cite la Lucanie, Locres, la Sicile et Agrigente. Voir P. CHUVIN, *ibid.*, p. 255-261 : Hercule, après avoir parcouru la Sicile, aurait fondé en Lucanie la cité d'Héraclée (p. 256 et 261) et en Locride la cité de Locres (p. 259-260).
- 136 VAL., I, 44. Voir P. CHUVIN, *ibid.*, p. 237-239 : dans son expédition au pays des Amazones, Hercule serait parvenu au lac Méotide, après avoir donné le nom de Pont-Euxin à la mer qu'il traversait et fondé Héraclée du Pont.
- 137 *It.*, 74-76 et 103. Voir P. CHUVIN, *ibid.*, p. 278-279. L'*Itinéraire* ne prend pas en compte les explications de son modèle Arrien, qui réfutait le passage du Caucase par le conquérant macédonien (*Anab.*, V, 3, 2-4 et 5, 3 ; *Ind.*, VIII, 2, 4 et 5, 10-11).
- 138 VAL., III, 27 ; *It.*, 119. Voir P. CHUVIN, *ibid.*, p. 247-248.
- 139 VAL., III, 25-27 ; peut-être *It.*, 120 : le texte suit les *Res gestae* en mentionnant le Thermodon, un des séjours traditionnels des Amazones, après les colonnes d'Hercule, mais le récit, tronqué, s'arrête brutalement sur cette indication. Voir P. CHUVIN, *ibid.*, p. 237 et 240-243.

une version du mythe, n'avait jamais visité,¹⁴⁰ et prend d'assaut, en Inde, une roche dont Hercule n'avait pas réussi à s'emparer ;¹⁴¹ comme Hercule encore, il atteint l'Océan, et s'il reste pour une fois en retrait de son modèle, qui a franchi cette frontière du monde des hommes, c'est afin justement d'éviter la démesure.¹⁴²

Dans l'*Épitomé*, contrairement à ce qui se passait chez son modèle Quinte-Curce, seul Alexandre peut marcher sur les traces du héros civilisateur : Hercule n'est jamais invoqué par les barbares adversaires du souverain macédonien, alors que les *Histoires* lui donnaient pour adorateurs les Perses, si l'on en croit une exclamation de Darius, et surtout les Indiens, qui portaient sa statue à leur tête au combat, et dont certains se prétendaient même les descendants des soldats d'Hercule.¹⁴³

Dans les récits du IV^e siècle, on le voit, ce sont surtout les dieux et héros dompteurs de monstres, tueurs de dragons, qui sont convoqués pour servir de modèles à Alexandre et donc à l'empereur : le souverain réserve son admiration aux civilisateurs. Achille, dont le modèle est pour ainsi dire irrécupérable, est le grand perdant de ce choix ; plusieurs autres héros, Persée, Castor et Pollux, et même Orphée, le concurrencent avec succès, que ce soit par les liens familiaux qui les unissent au roi ou par les honneurs qu'il leur rend. Les *Res gestae* désignent comme ancêtre d'Alexandre Persée, fils de Danaé et petit-fils d'Acrisius, qui a

140 VAL., III, 21. Voir P. CHUVIN, *ibid.*, p. 265-270 et 279-281. Dans certaines versions, par exemple chez Euripide, le jardin des Hespérides est aussi, comme dans les *Res gestae*, le séjour des dieux (P. CHUVIN, *ibid.*, p. 267-268).

141 Prise du mont Aornis ou Aornos : *It.*, 112 (sans mention d'Hercule) ; *Ep.*, 46-47 (avec mention d'Hercule). ARR., *Ind.*, VIII, 5, 10, traitait pourtant ce récit de « vantardise macédonienne » et CVRT., VIII, 11, 2, modèle de l'*Épitomé*, n'y voyait qu'une légende.

142 VAL., III, 28 ; *It.*, 113-114 ; *Ep.*, 63 et 70. Voir P. CHUVIN, *op. cit.*, p. 248-253. Hercule peut apparaître dans cet épisode comme un « brigand » (p. 252-253). En revanche, même si « l'île du Soleil », sur la mer Rouge (VAL., III, 28), peut faire penser à l'île Rougeoyante qu'Hercule atteint dans la coupe d'or du Soleil (P. CHUVIN, *ibid.*, p. 245-246 et 248-250), Alexandre reste dans le monde des hommes et se montre même particulièrement pieux à l'égard du Soleil, au contraire de son ancêtre, qui n'a pas hésité à menacer le Soleil de ses flèches (p. 250).

143 CVRT., IV, 14, 14 ; VIII, 14, 11 ; IX, 4, 2-3.

combattu Méduse, monstre à chevelure de serpents, et le monstre marin envoyé contre Andromède.¹⁴⁴ Dans l'*Itinéraire*, Alexandre préfère sacrifier aux Dioscures plutôt qu'à Liber, et dans les *Res gestae*, en combattant le roi des Bébryces, il prend implicitement pour modèle Pollux, vainqueur de Bébryx (ou Amycus), roi barbare qui avait l'habitude de sacrifier les étrangers après les avoir terrassés au ceste.¹⁴⁵

Mais ce qui marque à coup sûr la prépondérance accordée par les textes du IV^e siècle à l'action civilisatrice sur l'emportement guerrier, c'est l'assimilation d'Alexandre à Orphée, que l'on trouve dans les *Res gestae*, mais nullement chez les historiens antérieurs : si Hercule, Ulysse, Persée, Castor et Pollux, sont des guerriers comme Alexandre, Orphée en revanche ne peut guère servir de modèle au roi sur ce plan ; c'est donc bien l'aspect civilisateur de la conquête et lui seul qui justifie l'admiration d'Alexandre et le parallèle établi par le devin Mélampous entre les deux héros.¹⁴⁶

La maîtrise de soi d'Alexandre, les qualités de mesure qu'il déploie dans les textes du IV^e siècle font de lui un souverain tout désigné, au contraire de Darius et autres usurpateurs. Darius et les rois barbares, on l'a vu,

144 VAL., I, 13. Persée est aussi un ancêtre d'Hercule par la mère de celui-ci, Alcène, petite-fille de Persée (Voir P. CHUVIN, *op. cit.*, p. 382 : tableau généalogique 4. *De Persée à Héraclès*).

145 *It.*, 90 ; VAL., III, 19. Hercule également avait eu affaire au roi des Bébryces (P. CHUVIN, *op. cit.*, p. 239 et 254).

146 VAL., I, 42. Voir le même épisode rapporté par PLVT., *Alex.*, 14, 8-9 ; ARR., *Anab.*, I, 11, 2 : Chez ces deux auteurs, c'est le devin officiel d'Alexandre, Aristandre de Telmessos, et non le légendaire Mélampous, qui explique le prodige, et pour lui, la sueur d'Orphée présage un gros travail pour les poètes appelés à célébrer les hauts faits d'Alexandre ; Orphée est le modèle des poètes, non comme ici celui d'Alexandre. À l'inverse, un héros comme Bellérophon, pourtant tueur de monstres et dompteur de Pégase comme Alexandre l'est de Bucéphale, explicitement comparé au cheval fabuleux (VAL., I, 13), n'est pas mentionné parmi les modèles d'Alexandre : son *hubris*, qui l'a poussé à tenter d'atteindre l'Olympe monté sur Pégase, comme Alexandre cherche à explorer les cieux dans le texte L du *Roman grec*, le disqualifie d'emblée aux yeux de Valérius.

sont présentés par ces textes comme impulsifs, impuissants à se dominer, ce qui leur interdit de régner. Le pouvoir royal est lié en effet à la maîtrise de soi dont le roi fait preuve, comme le montre dans les *Res gestae* l'opposition entre le discours des Abdéritains et celui d'Alexandre au sujet de Darius : « (...) si celui-ci avait conservé quelque pouvoir (...) », disent les Abdéritains, à quoi Alexandre répond en qualifiant ce prétendu pouvoir : « (...) sa violence incontrôlée ». ¹⁴⁷ Darius est trop instable, c'est pour cela qu'il est indigne d'être roi plus longtemps : ¹⁴⁸ celui qui ne se maîtrise pas lui-même ne peut gouverner les autres, il mène l'Empire au chaos et à la ruine. Ainsi, dans l'*Itinéraire*, Darius et l'usurpateur Besus, qui prouve sa démesure en s'octroyant faussement le royaume et le nom d'Artaxersès, finissent par détruire leur propre peuple et leurs alliés. ¹⁴⁹

Mais le souverain, sur les traces des dieux et des héros civilisateurs, ne se contente pas d'afficher une morale de l'ordre ni d'imiter ponctuellement des exploits légendaires, dans l'espoir de rehausser sa gloire : les « travaux » qu'il accomplit à son tour pour combattre le chaos toujours et partout ne sont pas guidés par le souci de son apparence, ils sont sa raison d'être.

II – Le monarque, organisateur du monde

Dans l'*Itinéraire*, la première fois que les termes *Graeci et barbari* apparaissent en opposition l'un à l'autre, Alexandre est aussitôt nommé et apparaît comme celui qui rétablit l'équilibre entre les deux plateaux de la balance, malgré les difficultés du terrain favorables aux barbares. ¹⁵⁰ Il est, comme l'empereur dans les titulatures, *restitutor orbis*, restaurateur

147 VAL., I, 43 : cui si *potestatis* aliquid..., eius uim atque *impotentiam*.

148 VAL., II, 15 : l'épreuve de la coupe, qui met en lumière l'impulsivité de Darius, est suivie du présage de la fin de son règne.

149 *It.*, 68 ; 72 et 76.

150 *It.*, 20.

du monde,¹⁵¹ et cela en assumant d'abord et avant tout ses fonctions de chef de guerre. Si l'emportement guerrier n'a pas de valeur intrinsèque et peut s'avérer un facteur de désordre, la défense de la civilisation réclame cependant un homme d'action.

A. Une morale de l'action

Dans les *Res gestae*, il y a contraste entre les épisodes d'avant la naissance d'Alexandre et ceux d'après sa naissance : dès qu'Alexandre naît, on quitte le registre de la farce, on entre dans une ère de remise en ordre, d'effort, qui s'oppose au plaisir et à l'excès présents chez les parents d'Alexandre comme chez Nectanabus. Au fil des textes s'affirme le refus de plus en plus évident d'un monarque oisif : Alexandre, qui s'accorde encore des temps de repos chez Valérius, est blâmé dans l'*Itinéraire* pour son luxe et sa démesure qui n'attendent pour se manifester qu'une halte dans ses chevauchées ; au contraire, il est loué de ne pas rester en repos, par exemple lorsqu'il se rend aux colonnes d'Hercule.¹⁵² Dans l'*Épitomé*, il n'a aucun répit. Le repos n'amène avec lui que la débauche et la mort.¹⁵³

C'est que, pour aucun des auteurs, la défense de la civilisation ne repose sur le rayonnement culturel. Au contraire de ce qu'affirmait Plutarque dans son premier discours *Sur la fortune d'Alexandre*,¹⁵⁴ les activités intellectuelles, les arts, ne sont pas en eux-mêmes des valeurs de civilisation.

Valérius insiste beaucoup sur l'éducation donnée à Alexandre, en nommant tous ses maîtres et en relatant divers épisodes de sa relation

151 Voir E. CIZEK, *L'empereur Aurélien et son temps*, Paris, Les Belles Lettres, 1994, p. 121-122 : Aurélien avait fait frapper des monnaies avec la légende « Restitutor orbis ».

152 *It.*, 89 ; 119.

153 *It.*, 118 ; *Lib.*, 90, 97 et 99.

154 PLVT., *Fort. d'Alex.*, I, 5.

avec Aristote :¹⁵⁵ pourtant ce qui ressort de son éducation, c'est surtout qu'elle lui a apporté le sens de la mesure ;¹⁵⁶ il n'est question ni de culture, ni de philosophie à proprement parler – à part quelques préceptes de gouvernement.¹⁵⁷

Homère, Euripide, qu'Alexandre se plaisait à citer aux dires des historiens antérieurs,¹⁵⁸ ont perdu ici leur rôle de guides de l'action : lorsque Alexandre veut fonder une cité, le soutien oraculaire qu'il reçoit ne vient plus d'Homère, comme c'était le cas chez les historiens antérieurs, mais du dieu Phébus.¹⁵⁹ Les historiens s'accordaient également à dire que lors du sac de Thèbes, Alexandre avait épargné la maison, ou les descendants, du poète Pindare, mais dans le texte de Valérius et dans l'*Itinéraire* il n'en est même pas question.¹⁶⁰ La littérature, présente seulement dans un épisode des *Res gestae*, est appréciée lorsqu'elle sert

155 VAL., I, 13 ; I, 16 ; II, 2 ; III, 27.

156 VAL., I, 18.

157 VAL., I, 16 ; II, 2.

158 Par ex. PLVT., *Alex.*, 8, 2-3 (Alexandre appelle l'*Illiade* « un viatique de la valeur guerrière » et se fait envoyer, entre autres livres, un grand nombre de tragédies d'Euripide, de Sophocle et d'Eschyle) ; 10, 7 (Alexandre aurait cité à Pausanias un vers de la *Médée* d'Euripide pour l'encourager à assassiner Philippe) ; 28, 3 (Alexandre cite Homère lorsqu'il compare son sang à l'ichôr des dieux) ; 53, 2 (Alexandre cite Euripide pour commenter un discours de Callisthène) ; *Fort. d'Alex.*, I, 10 (Alexandre choisit un vers d'Homère comme devise) ; ARR., *Anab.*, VI, 1, 3 (Alexandre s'appuie sur l'autorité d'Homère pour affirmer avoir découvert les sources du Nil) ; VII, 16, 6 (Alexandre cite Euripide, avant d'entrer à Babylone). PLVT., *Alex.*, 17, 9 et 29, 3-4, rapporte également qu'Alexandre avait honoré à Phasélis la mémoire du poète tragique Théodecte et qu'il avait une grande admiration pour l'acteur tragique Thessalos.

159 VAL., I, 30. Selon PLVT., *Alex.*, 26, 3-7, le roi aurait vu Homère en rêve lui réciter deux vers de l'*Odyssée* pour lui indiquer l'emplacement le plus favorable à l'édification d'Alexandrie. L'anecdote a beau être d'après Plutarque d'origine alexandrine, comme les récits dont sont issues les *Res gestae*, Valérius ne la reprend pas telle quelle.

160 VAL., I, 46 et *It.*, 16. PLVT., *Alex.*, 11, 12 ; ARR., *Anab.*, I, 9, 10.

à exalter les exploits du souverain, elle n'a pas de valeur en elle-même, sa valeur est proportionnelle à son utilité pour le pouvoir.¹⁶¹

Il en va de même de la rhétorique : dans les *Res gestae*, les railleries d'Alexandre à l'encontre des longs discours de Darius pourraient passer simplement pour une conséquence du mépris de la forfanterie barbare ; mais les Athéniens, champions du *logos*, et parangons de la culture grecque aux dires mêmes du souverain macédonien,¹⁶² n'échappent pas non plus à ses critiques lorsqu'ils tiennent de grands discours sans disposer de la puissance militaire correspondante.¹⁶³ Ce mépris pour la rhétorique est relayé par l'auteur de l'*Itinéraire*, pour qui elle sert à duper, non à éclairer les auditeurs, ainsi qu'il apparaît dans la relation qu'il fait des discours des rois avant la bataille d'Issus, où il ajoute, à la différence d'Arrien, une remarque sur l'illusion rhétorique ; les discours ne font que masquer la réalité : « d'un côté, on parla aux Grecs de la nécessité de se venger (...), du côté des Perses, on attisa leur arrogance, bien que de part et d'autre la motivation essentielle fût la nécessité de perdre la vie au cas où l'on n'obtiendrait pas la victoire ». ¹⁶⁴

La rhétorique peut participer de la civilisation, on le voit quand Alexandre l'utilise pour s'opposer à la violence aveugle et destructrice de ses soldats, quand il parvient à faire accepter ses décisions par son discours,¹⁶⁵ mais elle est creuse ou mensongère tant qu'elle ne s'appuie pas sur la force : celui qui a le pouvoir a aussi la parole, une parole qui pour une fois n'est pas creuse, car elle peut conduire à être de son avis ou mener à la servitude, c'est la même expression chez Valérius (*ducere in seruitium, ducere in sententiam suam*).¹⁶⁶

161 VAL., I, 42 : Alexandre aimerait qu'un écrivain perpétue sa gloire comme Homère l'a fait pour Achille.

162 VAL., II, 5.

163 VAL., II, 1.

164 *It.*, 32.

165 Par ex. VAL., I, 44 ; III, 1.

166 VAL., I, 25.

Les autres arts, lorsque les textes prennent la peine de les évoquer,¹⁶⁷ ne sont pas logés à meilleure enseigne, à preuve, dans les *Res gestae*, l'épisode du joueur de flûte suppliant en vain le roi d'épargner Thèbes : Alexandre oppose victorieusement l'art de la guerre à la musique, non seulement celle de son interlocuteur, mais aussi celle du héros Amphion.¹⁶⁸ Là encore, ce choix ne correspond pas à la personnalité d'Alexandre dessinée par les historiens antérieurs, puisqu'il avait selon eux appris à jouer de la cithare et chantait en s'accompagnant de cet instrument, au grand dam de son père Philippe ; il avait également institué un bon nombre de concours de joueurs de flûte ou de cithare.¹⁶⁹

Mais c'est que dans ces ouvrages, l'art, comme la littérature ou la rhétorique, ne peut servir de critère pour juger de la valeur d'un peuple, de son statut civilisé ou non, puisqu'il ne permet pas de distinguer entre mollesse barbare et effort grec – ou romain : les œuvres d'art du royaume de Candace, décrites avec tant de délectation par les *Res gestae*, ne sont pas un signe de civilisation, car elles ne sont pas le fruit d'un effort, la nature fournissant tous les matériaux nécessaires ; c'est le travail, l'action des hommes sur la nature, qui est signe de civilisation, non le résultat.¹⁷⁰ L'art ferait même paraître le luxe barbare supérieur à la civilisation gréco-romaine puisqu'il ne tient pas compte de la valeur humaine, du mérite humain – le travail de l'artiste, ou de l'artisan, n'étant pas pris en compte par Valérius : l'art est foncièrement amoral.

Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que dans les *Res gestae*, l'ouvrage où l'on trouve pourtant le plus de débats intellectuels et de notations sur les œuvres d'art, les gymnosophistes reconnaissent la valeur d'Alexandre à sa « science » du combat, qu'ils mettent sur le

167 Il n'est par exemple jamais question d'Apelle ni de Lysippe, pourtant respectivement peintre et sculpteur officiels d'Alexandre (PLVT., *Alex.*, 4, 1-3 et 16, 16 ; ARR., *Anab.*, I, 16, 4), et le Zeuxis cité par les *Res gestae* n'est pas, le texte prend la peine de le préciser, le peintre célèbre qui avait décoré le palais royal de Pella sous le règne d'Archélaos, mais un quelconque courtisan (VAL., I, 16).

168 VAL., I, 46. Selon la légende, Amphion avait construit les murailles de Thèbes en jouant de sa lyre.

169 PLVT., *Alex.*, 4, 11.

170 VAL., III, 22.

même plan que la philosophie, leur science à eux.¹⁷¹ La science d'Alexandre est en fait supérieure même, ainsi qu'il le démontre, car elle est action, et non parole.¹⁷² La remarque vaut également pour le philosophe Aristote : bien que celui-ci ait été le précepteur d'Alexandre et s'égalé à lui en sagesse, puisqu'il est capable de reconnaître les qualités exceptionnelles du prince, il est forcé d'admirer son élève, à qui il n'adresse jamais, on l'a vu, la moindre critique, mais seulement des compliments dithyrambiques ; c'est qu'Alexandre, lui, est capable au surplus de mettre en pratique la sagesse, de faire régner la mesure dans le monde, en quoi le monarque est plus important que le philosophe.¹⁷³

La seule marque indéniable de civilisation étant l'action contre le chaos, il devient légitime de rétablir l'ordre de n'importe quelle manière, par la force si nécessaire et au besoin par des massacres : dans les *Res gestae*, les trois bourgs qui ont aidé Alexandre contre Tyr deviennent une cité, c'est-à-dire accèdent au statut de civilisés, alors que les habitants de Tyr ont été massacrés, tous sexes et âges confondus.¹⁷⁴ Le degré de civilisation ne se mesure pas au degré d'humanité, malgré l'emploi indifférencié, en latin, du terme *humanitas* pour désigner l'une et l'autre notions – ou plus exactement, faire preuve d'humanité, être civilisé, c'est avant tout défendre l'ordre, c'est empêcher le monde de sombrer dans le chaos.

Dans ces textes, Alexandre, dont la morale apparaît bien davantage tributaire des valeurs romaines qu'inspirée des exemples dont il se nourrissait effectivement, va finalement jusqu'à reprendre à son compte la définition romaine de la civilisation, telle qu'elle s'exprimait dans les vers fameux de Virgile :

171 VAL., III, 5 : « Etenim non arbitramur inter hasce scientias nostras causam discordiae positam, cum tibi amica res proelium, nobis uero philosophia noscatur. »

172 VAL., III, 6.

173 PLVT., *Fort. d'Alex.*, I, 5-9, faisait déjà d'Alexandre le parfait philosophe, parce qu'il avait mis en pratique les théories des sages grecs en apportant la civilisation grecque aux sauvages de l'Asie.

174 VAL., I, 35.

D'autres, je le crois, seront plus habiles à donner à l'airain le souffle de la vie
 Et à faire sortir du marbre des figures vivantes ;
 D'autres plaideront mieux et sauront mieux mesurer au compas le mouvement des
 cieux et le cours des astres.
 À toi, Romain, qu'il te souvienne d'imposer aux peuples ton empire.
 Tes arts à toi seront d'édicter les lois de la paix,
 D'épargner les vaincus et de dompter les orgueilleux.¹⁷⁵

La préférence accordée à l'action sur la parole est une constante de la morale romaine. Tite-Live affirmait : « C'est l'audace et l'activité qui ont fait grandir la puissance romaine », et l'*Histoire Auguste* rapporte que le mot d'ordre ultime de Septime Sévère aurait été : « Travaillons ». ¹⁷⁶ Longtemps les Romains ont fait cette distinction entre eux et les Grecs, si l'on se rappelle Cicéron déclarant dans le *Lélius* : « Garde-toi donc de préférer personne à Caton, pas même celui qu'Apollon (...) a jugé 'le plus sage' [socrate] : car notre compatriote est célèbre pour ses actes, l'autre pour ses paroles. » ¹⁷⁷ Dans l'Antiquité tardive, ce sont les barbares qui ont hérité de l'accusation de mollesse portée auparavant contre les Grecs : les Romains ont fini par adopter la vision grecque du monde, la dichotomie entre hellénisme et barbarie, mais en conservant leur propre conception de la civilisation.

Puisqu'il n'y a qu'une civilisation, les références morales sont les mêmes pour tous, Grecs et barbares, mais les Grecs, ou à tout le moins Alexandre, c'est-à-dire l'empereur, sont plus capables d'appliquer cette morale civilisatrice que leurs adversaires. Ce sont d'ailleurs les vers de Virgile cités plus haut que le rédacteur de l'*Histoire Auguste* applique à Sévère Alexandre, chargé de représenter l'empereur idéal. ¹⁷⁸ Dans tous les textes étudiés ici, Alexandre apparaît en effet comme l'organisateur par excellence de l'espace et des hommes.

175 *En.*, VI, v. 848-854.

176 *Liv.*, XXII, 14, 14 : « audendo atque agendo res Romana creuit » ; *Hist. Aug.*, *Vie de Sévère*, 23, 4 : « Laboremus ».

177 *Lae.*, II, 10.

178 *Hist. Aug.*, *Vie d'Alexandre Sévère*, 14, 5.

B. Les « travaux » d'Alexandre

1. *L'organisation de l'espace*

Comme Liber et Hercule, Alexandre arpente la terre jusqu'à ses limites connues, les colonnes d'Hercule et l'Océan,¹⁷⁹ il parcourt le monde en vainqueur, avec plus de succès même que ses illustres prédécesseurs à en croire l'*Épitomé*, puisqu'il recule les limites du monde civilisé, en réussissant à s'emparer d'une position qu'Hercule avait échoué à prendre¹⁸⁰ et surtout en érigeant, à l'instar de Liber et d'Hercule, ses propres bornes, c'est-à-dire les autels au bord de l'Hyphase.¹⁸¹

Comme ses modèles, en parcourant le monde il l'ordonne. Non seulement il en fixe les bornes et vérifie qu'elles sont solides et de bon aloi,¹⁸² mais à l'intérieur de l'espace ainsi délimité, il fixe toutes choses, allant jusqu'à transformer le liquide mouvant en solide inerte. Il instaure la stabilité dans le paysage comme, dans les *Res gestae*, son modèle et protecteur Sésonchosis, qui avait mis un lac, c'est-à-dire une étendue d'eau stable, et de plus « délicate », à la disposition des navigateurs, par opposition aux cours d'eau impétueux des régions barbares, excessifs dans leur débit comme dans l'amertume de leur onde.¹⁸³

Mesure, équilibre, c'est également ce que recherche Alexandre en modelant le terrain pour le rendre praticable aux humains. Ainsi, dans les *Res gestae*, il choisit pour champ de bataille, non un lieu resserré et accidenté comme il l'avait fait, aux dires des historiens antérieurs, pour empêcher l'armée de Darius de manœuvrer à son aise, mais une plaine.¹⁸⁴ De même, dans l'*Itinéraire*, Alexandre parvient, pour pénétrer

179 VAL., III, 27 ; *It.*, 113-114 et 119 ; *Ep.*, 63 et 86 ; *Lib.*, 107.

180 *Ep.*, 46-47 (prise du mont Aornos).

181 VAL., III, 27 ; *It.*, 119 ; *Ep.*, 12 ; *Lib.*, 107 ; *Ep.*, 69.

182 Dans les *Res gestae* et dans l'*Itinéraire*, il tient à vérifier les mesures des colonnes d'Hercule (VAL., III, 27 ; *It.*, 120).

183 VAL., III, 17 : l'eau *persuavis* du lac de Sésonchosis s'oppose dans le même passage à l'*amaritudo nimia cum salsitate* du fleuve qui entoure la place forte barbare.

184 VAL., I, 41. Voir DIODORE, XVII, 32, 2 ; CVRT., III, 7, 9-10 ; PLVT., *Alex.*, 20, 5 ; ARR., *Anab.*, II, 7, 3.

dans la cité de Cyrus, à maîtriser le fleuve impétueux qui la traverse, alors que dans le récit du modèle de l'*Itinéraire*, Arrien, le conduit d'écoulement du fleuve était à sec.¹⁸⁵ Dans le même ouvrage, la technique de construction des radeaux qu'il emploie pour traverser l'Oxus ne correspond pas aux nécessités du terrain ni à ce qu'en rapportaient Arrien et Quinte-Curce : ces derniers précisaient qu'il n'y avait pas assez de bois sur les rives de l'Oxus et ne parlaient par conséquent que de peaux remplies de paille, sur lesquelles, selon Quinte-Curce, les soldats devaient se tenir couchés ; mais les radeaux décrits par l'*Itinéraire*, avec poutrelles et plancher, donnent l'impression qu'Alexandre aplanit le terrain, qu'il fait d'un cours d'eau par nature changeant, mouvant, une route ferme, solide, sûre, où l'on peut se tenir debout, bref, qu'il établit l'équilibre là où celui-ci est en péril.¹⁸⁶ Dans l'*Épitomé*, lorsqu'il ordonne de passer en radeau le Tanaïs, « les soldats paraissaient traverser une plaine et non un fleuve », image de l'ordre et de la sérénité exactement inverse de celle produite par la relation de Quinte-Curce, où les radeaux des Macédoniens étaient la proie du courant et offraient le spectacle d'un complet désarroi.¹⁸⁷ Engagé dans un espace chaotique où il n'existe aucun repère, dans le lieu aporétique par excellence, le désert, espace aussi vaste, mouvant et confus que la haute mer à laquelle l'*Itinéraire* le compare, Alexandre trace une route, il parvient malgré tout au sanctuaire d'Hammon, aidé seulement sur la fin du voyage par deux corbeaux ou deux serpents – encore l'auteur paraît-il sceptique.¹⁸⁸ De même le désert ne peut arrêter Cratère, son général, comme c'était pourtant le cas chez Arrien.¹⁸⁹

185 *It.*, 83 ; ARR., *Anab.*, IV, 3, 2.

186 *It.*, 77 ; ARR., *Anab.*, III, 29, 2-4 ; CVRT., VII, 5, 17-18. La technique décrite dans l'*Itinéraire* correspond davantage à celle qu'Alexandre aurait employée, d'après Arrien, pour traverser l'Acésinès, fleuve au courant impétueux (*Anab.*, V, 20, 8-9).

187 *Ep.*, 11 ; CVRT., VII, 9, 6. Là encore, on peut retrouver la trace d'Hercule, « pacificateur des flots » (P. CHUVIN, *op. cit.*, p. 250).

188 *It.*, 50-51.

189 *It.*, 98 ; ARR., *Anab.*, IV, 17, 1-2.

Cette entreprise de stabilisation du monde trouve son apogée dans la fondation ou la restauration de cités, dont Alexandre se fait tout au long de ces textes une spécialité.¹⁹⁰ L'intérêt qu'Alexandre porte aux cités, flagrant dans le testament, où il dispense ses libéralités à plusieurs villes, est la marque même d'un civilisateur pour l'Antiquité gréco-romaine, où l'on considère que la civilisation va de pair avec l'urbanisation.¹⁹¹ C'est le plus important titre de gloire d'Alexandre si l'on en croit les *Res gestae*, qui rappellent tout à la fin de l'ouvrage l'ensemble des cités fondées par lui et la signification des lettres des différents quartiers d'Alexandrie d'Égypte, qui divinisent le fondateur.¹⁹² Car c'est en fondant des cités qu'Alexandre pense, à juste titre, se rapprocher des dieux civilisateurs qu'il a pris pour modèles : dans l'*Itinéraire*, lorsqu'il est pris du désir de fonder Alexandrie, c'est parce qu'il est « conscient que la meilleure façon pour les hommes d'approcher l'immortalité des dieux est de perpétuer dans une belle œuvre le nom de son auteur » ;¹⁹³ une ville est considérée comme un *monumentum* du nom de son fondateur. Dans les *Res gestae*, Alexandre est destiné à devenir effectivement le dieu protecteur d'Alexandrie d'Égypte.¹⁹⁴

190 VAL., I, 31-33 ; 47 ; III, 33 ; 35 ; *It.*, 49 ; 74 ; 81 et 84 ; 105 ; *Ep.*, 4 ; 62 ; *Lib.*, 108 et 118 ; 120.

191 VAL., III, 33 : Milet ; *Lib.*, 108 et 118 : Rhodes ; 120 : Thèbes, Milet, Cnide. Le rescrit adressé par Constantin aux habitants d'HisPELLUM insiste sur l'attention particulière accordée aux villes par l'empereur : « Tout ce qui protège la société du genre humain, nous l'embrassons par la pensée de nos préoccupations vigilantes, mais l'objet principal de notre prévoyance est d'agir en sorte que toutes les villes que leur éclat et leur beauté distinguent aux regards de toutes les provinces et de toutes les régions, non seulement conservent leur ancienne dignité, mais encore soient promues à une situation meilleure par l'effet de notre bienfaisance ». (*Inscriptiones Latinae Selectae*, éd. H. Dessau, Berlin 1962³, p. 705. Trad. A. Chastagnol).

192 VAL., III, 35.

193 *It.*, 48. Pour Arrien, modèle de l'*Itinéraire*, Alexandre désirait fonder Alexandrie plus simplement parce que l'emplacement convenait pour une ville prospère (*Anab.*, III, 1, 5).

194 VAL., III, 24.

L'épisode très détaillé de la fondation d'Alexandrie dans les *Res gestae* permet de vérifier que la préoccupation essentielle du souverain est bien de faire régner l'ordre avant tout, avant même de bâtir la ville la plus grande au monde : Alexandre renonce à l'idée de fonder une Alexandrie grandiose, lorsque ses architectes lui assurent que cela créerait des déséquilibres.¹⁹⁵ La magnificence d'Alexandrie ne tient pas à son étendue, mais à l'ordre qui y règne : Alexandre agrandit, embellit, certes, mais surtout il organise ce qui existait pour ainsi dire à l'état brut, à savoir une belle plaine vaste et riche avec quelques îlots d'habitation et des rivières, qu'il transforme en ville d'abord en nivelant le sol par le comblement du lit des rivières, puis en créant des quartiers bien définis, numérotés et séparés par des avenues, et un système d'évacuation des eaux usées. La nature multiple et désordonnée cède la place à « une ville unique », parfaitement ordonnée.¹⁹⁶

Pour accréditer cette image de civilisateur, les auteurs n'hésitent pas à déformer les faits en présentant Alexandre comme un restaurateur de cités bien plus qu'un destructeur. Thèbes et Milet, à qui Alexandre est censé faire un don par testament, ont été en fait prises et au moins

195 VAL., I, 31. Alexandre applique les principes d'Aristote sur la taille d'une cité, qui doit rester assez limitée pour que les citoyens se connaissent personnellement (ARST., *Pol.*, VII, 4, 1326b).

196 VAL., I, 31 : « (...) rex (...) accepit omne magnificentiae huiusce monumentum in eo posse tuto consistere si, antea quam fundamenta urbi iacerentur, subductiones aquae purgamentisque deliquias procuraret (...) ». Si les versions grecques du *Roman* font également état des canalisations d'Alexandrie, elles ne font pas reposer toute sa magnificence sur cette construction et mettent davantage en avant les dimensions de la ville. Aucun historien d'Alexandre antérieur ne notait cette préoccupation chez Alexandre ; en revanche les Romains ont eu le souci, à Alexandrie comme ailleurs, d'entretenir le réseau d'eau de la ville et s'en sont fait gloire, ainsi que le prouvent les inscriptions impériales retrouvées à Alexandrie (sur le magnifique système hellénistique d'approvisionnement en eau : citernes, aqueducs et canal, voir A. BERNAND, *Alexandrie la Grande*, coll. « Pluriel », Paris, Hachette, 1996 (1966¹), p. 42-46, avec une sélection d'inscriptions de l'époque romaine impériale p. 45-46).

partiellement détruites par lui ;¹⁹⁷ Alexandre n'a jamais fourni l'argent nécessaire à la reconstruction de Thèbes ; c'est sous la tutelle des Romains que Milet a prospéré avant d'être ravagée par les Goths au III^e siècle. Dans les *Res gestae*, la destruction de Persépolis est fortement minimisée : Alexandre ordonne certes de livrer aux flammes le palais de Xerxès, ce qui correspond aux récits des historiens antérieurs, mais chez Valérius Alexandre se reprend très vite et ordonne de « conserver au palais son aspect d'autrefois », ce qui semble indiquer qu'il n'y a pas grand dommage, alors qu'en réalité le palais a entièrement brûlé, malgré un revirement tardif du souverain macédonien ; le choix des termes récuse l'idée d'un Alexandre fondamentalement destructeur, même dans un moment de colère.¹⁹⁸ En Inde, où Alexandre et ses généraux ont, d'après les historiens, opéré des destructions systématiques,¹⁹⁹ l'auteur de l'*Itinéraire* met l'accent sur quelques épisodes en faveur d'Alexandre, en omettant presque toutes les destructions commises : son modèle Arrien affirmait pourtant que le conquérant avait rasé et détruit plusieurs villes.²⁰⁰ Mais l'*Itinéraire* choisit de mettre l'accent sur l'activité civilisatrice d'Alexandre, qui reconstruit la ville barbare détruite par ses habitants et lorsqu'il détruit, ne fait que détruire ceux qui s'opposent à la civilisation : paradoxalement, c'est donc lui qui apparaît de toute façon comme un restaurateur et un bâtisseur. De même, dans l'*Épitomé*, il se garde de détruire Nysa, la cité indienne fondée par Liber.²⁰¹

Là encore, l'usurpateur est le contraire d'Alexandre : dans l'*Itinéraire*, Besus détruit, incendie la région du Caucase dont les habitants sont pourtant ses alliés.²⁰² Mais le monarque barbare légitime, Darius, apparaît également comme un destructeur : il saccage Bactres et la contrée alentour, ce qui n'était pas le cas chez Arrien, où Darius en

197 VAL., III, 33 ; *Lib.*, 120. Voir CVRT., IV, 5, 13 : prise de Milet ; ARR., *Anab.*, I, 18, 3-19, 4 : prise et destruction partielle de Milet.

198 VAL., II, 17. Voir P. BRIANT, *Alexandre le Grand*, *op. cit.* n. 12, p. 19 et 97 sq.

199 Voir P. BRIANT, *ibid.*, p. 61.

200 *It.*, 105 ; ARR., *Anab.*, IV, 23, 5.

201 *Ep.*, 36-37.

202 *It.*, 76.

restait à l'intention et où il n'était pas question de Bactres ; le sac d'une cité frappe davantage l'imagination et impose l'idée d'un Darius sauvage, qui commet de surcroît une injustice envers ses propres sujets : il se montre ainsi pire que Xersès, dont l'*Itinéraire* vient de rappeler qu'il avait saccagé la Grèce, pays étranger.²⁰³

L'action civilisatrice d'Alexandre ne se limite pas à l'organisation de l'espace, elle touche aussi les êtres. Le souverain est en effet chargé de faire respecter la loi des dieux sur terre, comme l'indiquent les rapports privilégiés qu'Alexandre entretient avec eux et le discours qu'il tient aux gymnosophistes dans les *Res gestae*.²⁰⁴ Il s'agit d'établir l'ordre du monde voulu par les dieux en assignant à chacun la place qui lui revient : le discours d'Alexandre aux gymnosophistes fait songer à la fois à la *République* de Platon et aux lois édictées au IV^e siècle, qui fixent chacun dans son métier, ou à la terre qu'il cultive...²⁰⁵

2. *Le respect de l'ordre social et politique*

Cette volonté stabilisatrice conduit Alexandre à s'opposer aux excès, à la sauvagerie des hommes, et à refuser le désordre dans les rapports humains, la discorde, tout ce qui ravale l'homme au rang de la bête. Ainsi, dans les *Res gestae*, il « dompte » en quelque sorte ses parents comme il a dompté la force sauvage de Bucéphale. Sa mère en colère se trouve en fin de compte « soumise », terme employé également pour Bucéphale.²⁰⁶ De même, après l'altercation au cours du banquet de mariage de Philippe, Alexandre parvient à calmer ce dernier, qui selon Valérius est « en proie à la fureur », à la différence du *Roman* grec où

203 *It.*, 67-68 ; ARR., *Anab.*, III, 19, 1-2.

204 VAL., III, 6.

205 Voir B. LANÇON, *Le monde romain tardif*, op. cit., p. 20 et 114-115.

206 VAL., I, 22 : « (...) redde te marito morigeram » ; I, 17 : « (...) prorsus uti diceres adloquia illa ad dominum esse morigera (...) ».

Philippe est tout de suite « anéanti » par les paroles d'Alexandre :²⁰⁷ dans les *Res gestae*, Philippe, avant que son fils ne le fasse revenir à des sentiments plus humains, s'apparente lui aussi à Bucéphale, par le choix du terme *saeuio*, employé également à propos de Bucéphale qui s'acharne sur sa pâture de chair humaine, et par le rappel du banquet des Lapithes et des Centaures, hommes-chevaux à la nature particulièrement sauvage.²⁰⁸ Alexandre n'a de cesse de « restaurer l'affection conjugale » entre ses parents Philippe et Olympias.²⁰⁹ C'est aussi pour éviter la division, c'est-à-dire le désordre, dans la cité d'Alexandrie qu'Alexandre s'occupe de son approvisionnement.²¹⁰

Mais surtout, la nécessité d'assigner à chacun la place qui lui revient conduit Alexandre à imposer le respect de l'ordre social et politique. Ainsi le souverain est-il souvent amené à jouer un rôle répressif, un rôle de justicier.

a) Le justicier

Dans les *Res gestae*, Alexandre se pose en justicier lorsqu'il écrit aux Tyriens.²¹¹ Il est par excellence le « défenseur en justice » (*uindex*), celui d'Olympias, par exemple, puisqu'il est désigné expressément par Nectanabus comme le défenseur attitré de sa mère.²¹² Mais il ne prend pas sa défense par amour filial, il n'y a pas de sentiment là-dedans, seulement un souci de justice, d'arbitrage juste, de règlement équitable : c'est ainsi qu'il faut comprendre le terme *ultor* que Nectanabus emploie également au même endroit pour qualifier le futur enfant d'Olympias. Alexandre est *ultor*, et même *ultor omnium*, vengeur de toutes les injures, comme les dieux Mars et Jupiter, car, ainsi qu'il le dit lui-même, il

207 VAL., I, 20 : « (...) rex asperatus ad dictum intus in animo saeuiebat » ; texte A, *ibid.*

208 VAL., I, 13 : « (...) homines edit et in eiusmodi pabulum saeuit. »

209 VAL., I, 22.

210 VAL., I, 31.

211 VAL., I, 35.

212 VAL., I, 4.

est prêt à juger sa mère et à la châtier si elle a commis une faute.²¹³ Juge et vengeur, c'est manifestement le rôle dévolu à Alexandre dès son plus jeune âge, puisque dans les jeux de son enfance il s'exerce déjà à tenir ce rôle : il a coutume « d'arbitrer entre camarades du même âge » et défend leurs causes respectives tour à tour, à la différence de ce qui se passe dans les versions les plus anciennes du *Roman*, où il organise une bataille entre ses camarades au cours de laquelle il aide les plus faibles à obtenir la victoire, pour prouver sa propre valeur.²¹⁴

On pourrait appliquer à l'action d'Alexandre dans les textes du IV^e siècle, et sans doute avec plus de justesse, ce que dit l'*Histoire Auguste* de l'empereur Aurélien : « Tous les délits, toutes les intentions malveillantes ou intrigues pernicieuses, toutes les menées factieuses enfin, Aurélien en débarrassa complètement l'univers ».²¹⁵ C'est la définition même du rôle du monarque absolu que Valérius met dans la bouche de Darius, et qu'Alexandre ne conteste pas : il conteste seulement la légitimité de Darius dans ce rôle.²¹⁶ Le monarque est en effet le seul à pouvoir rendre justice. Dans les *Res gestae*, lorsque Alexandre écrit aux Tyriens : « (...) il me paraissait d'un Grec et d'un empereur d'entrer dans votre ville disposé à la clémence autant qu'à la justice »,²¹⁷ il sous-entend qu'être grec ne suffit pas pour faire œuvre de justice, c'est-à-dire pour établir l'ordre, il faut aussi être empereur. Si Alexandre enfant joue au juge, c'est pour s'initier à l'exercice du pouvoir, comme le souligne Valérius : « (...) chaque jeu (...) avait été une occasion de s'initier à l'exercice du pouvoir ».²¹⁸ Dans la préface de l'*Itinéraire* également, c'est l'empereur qui est désigné comme le garant du juste retour des

213 VAL., I, 4 : « ultor omnium » ; I, 22 : « (...) iudex et ultor futurus in matrem, si culpa meruit quod euenerat ».

214 VAL., I, 13 : « (...) iudicare solitus inter aequaeuos (...) ». Voir textes A et L du *Roman d'Alexandre*, *ibid.*

215 Hist. Aug., Vie du divin Aurélien, 37, 7.

216 VAL., I, 40 : le souverain remède aux fautes des hommes, à leur imprudence et au désordre qu'elle suscite.

217 VAL., I, 35 ; les premières versions du *Roman grec* (textes A et L) ne parlent pas de justice.

218 VAL., I, 13 : « (...) quisque ludus (...) imperiale aliquod fuerat meditamentum ».

choses (*uicis*) : l'auteur sait qu'il sera récompensé par l'empereur pour ce qu'il écrit.²¹⁹

Cette nécessité de l'association de la monarchie avec l'ordre, qui n'apparaît pas dans les plus anciennes versions grecques du *Roman*, se retrouve en revanche dans d'autres textes du IV^e siècle, où l'empereur est présenté comme seul capable de rendre la justice : ainsi dans l'*Histoire Auguste*, Valérien refuse la censure que veut lui conférer le Sénat et déclare à Dèce, alors empereur, que la tâche de juger le peuple, les soldats, le Sénat, etc., revient à l'empereur, que c'est ce pour quoi l'empereur a reçu le nom d'Auguste ; tout jeune encore, le futur empereur Septime Sévère, comme Alexandre dans les *Res gestae*, pratique avec les autres enfants un seul jeu, « le jeu des juges : précédé de faisceaux et de haches, c'est lui-même qui siègeait et jugeait au milieu du cercle de ses camarades ».²²⁰

Alexandre se charge donc d'imposer le respect de l'ordre social et politique. Si, dans la réalité, le jeune prince n'avait pas réussi à faire rompre le mariage de Philippe avec Cléopâtre, Valérius lui assigne un rôle dans le domaine de la législation domestique, qui n'est pas seulement en rapport avec le moralisme ambiant du IV^e siècle, mais participe de l'effort général d'organisation de l'espace et des hommes qui constitue l'activité essentielle d'Alexandre dans les textes de cette époque. Alexandre juge, condamne et punit l'action de Philippe au nom de l'ordre : on ne répudie pas sa femme si on ne peut prouver qu'elle a commis une faute, cette injustice crée un déséquilibre inacceptable.²²¹ Dans l'affaire de la prêtresse de Proserpine, à Platées, il retire sa charge au magistrat fautif parce qu'il n'a pas respecté la charge confiée à la prêtresse par les Athéniens, et c'est lui qui fait prendre conscience aux Athéniens que Stasagore est coupable envers eux d'insubordination.²²²

219 It., 2 : « Ac si quid ex eo iuerim uel praecerim *uicem* sciam in me etiam redundaturam (...) ».

220 Hist. Aug., Vie des deux Valériens, 6, 7-8 ; Vie de Sévère, 1, 4 ; VAL., I, 13.

221 VAL., I, 22.

222 VAL., II, 1 et 5.

Mais imposer le respect de l'ordre social et politique, c'est avant tout, dans tous ces textes, imposer un strict respect de la hiérarchie, entre les hommes et entre les peuples : il faut obéir à plus puissant, à meilleur que soi, disent aussi bien les *Res gestae* que l'*Itinéraire*.²²³ Ce respect de la hiérarchie, c'est cela qu'Alexandre nomme l'éducation grecque, autant dire le fondement de la civilisation.²²⁴

Aussi la rébellion contre le souverain doit-elle être punie sans hésitation. Dans les *Res gestae*, Alexandre est très à cheval sur la dignité royale, le *regium nomen* : l'expression revient à plusieurs reprises, notamment dans l'épisode des largesses d'Alexandre et dans le choix de l'épreuve olympique.²²⁵ Le souverain est au-dessus des autres hommes, comme les dieux sont au-dessus du souverain, selon les propres paroles de Callisthène dans l'*Itinéraire*.²²⁶

À ce titre, au moins dans les deux premiers ouvrages, cette volonté d'établir l'ordre s'exerce aussi à l'encontre des Grecs eux-mêmes, qui sont alors assimilés aux barbares : l'*ultio*, ce rétablissement de l'ordre, peut s'accomplir également aux dépens d'une cité grecque comme « Mothona » ou comme Thèbes, où la rébellion appelle la répression sans état d'âme ;²²⁷ dans les *Res gestae*, dès son accession au trône, Alexandre a l'obsession de rétablir l'ordre, c'est-à-dire le pouvoir monarchique, en marchant contre les cités rebelles.²²⁸

Dans tous les textes, il se montre impitoyable à l'égard des rebelles : même dans les *Res gestae*, les sujets sont menés à coups de fouet.²²⁹ Ainsi, dans l'*Itinéraire*, il fait fustiger Hermolaüs pour le corriger de son

223 VAL., I, 30 : « (...) quod boni Carthago consuleret si aut melior hostibus foret aut potioribus praecepta dependeret » ; II, 1 : « autenim meliores esse oportet aut melioribus obsequentes (...) » ; *It.*, 111 : « (...) pars est uirtutis his, quibus praefueris ut potior, aequae sane nuncmox cessisse potiori (...) ».

224 VAL., II, 22.

225 VAL., I, 16 et 18.

226 *It.*, 92.

227 VAL., I, 23 : c'est le terme *ultio* qui est employé pour signifier la répression à Mothona ; *It.*, 16.

228 VAL., I, 26-29.

229 VAL., I, 38.

indiscipline, et non, comme le disait le modèle de l'*Itinéraire*, parce qu'il est « en proie à la colère » du fait qu'Hermolaüs a été plus rapide que lui : Alexandre ne cède pas, comme le croyait Arrien, à la colère, mais veille simplement au maintien de l'ordre, c'est-à-dire au respect de la hiérarchie ; il n'est pas ici dans son tort, mais au contraire parfaitement dans son rôle.²³⁰ De même il fait arrêter les ambassadeurs spartiates à cause de leur « effronterie » et punit les complices de la révolte de Satibarzanès pour leur « désobéissance », sans tenir compte de leur appartenance à un autre peuple :²³¹ le pouvoir du roi, quel qu'il soit, ne doit pas être contesté par ses inférieurs.

Ceci explique que malgré le service objectif qu'ils lui rendent, il punisse de manière exemplaire les meurtriers de Darius, même au prix d'un faux serment dans les *Res gestae*, en les faisant mettre en croix comme des esclaves.²³² Dans l'*Itinéraire* aussi, l'auteur insiste sur le châtement d'un des meurtriers de Darius, en déclarant qu'il a été fustigé comme un esclave avant d'être mis à mort, alors qu'Arrien ne parlait que de l'exécution ; il est également question de la « perfidie d'esclave » de Besus, qui lui aussi est fustigé comme rebelle à son maître :²³³ les régicides sont considérés comme des esclaves rebelles, qui en renversant les rôles remettent en cause l'ordre établi et font planer une menace de chaos. Si Alexandre épargne en revanche ceux qui ont livré Besus, ou même les récompense dans l'*Épitomé*, c'est qu'ils ont rétabli l'ordre.²³⁴

Alexandre lui-même respecte la hiérarchie, l'ordre social : les *Res gestae* en particulier le montrent bien. Lorsqu'il reçoit de son père et roi Philippe l'ordre de réduire la cité de Mothona, lui, qui n'est pourtant pas toujours d'accord avec Philippe et ses actes, obéit et dévaste la cité, en exécutant « scrupuleusement » les ordres de son souverain, sans se

230 *It.*, 93 : « (...) utque inmodestae fortitudinis ab rege uerberatur » ; *ARR., Anab.*, IV, 13, 2.

231 *It.*, 71 : *confidentia* ; 73 : *malum obsequium*.

232 *VAL.*, II, 21 : Alexandre offre à Darius sa vengeance (*ultio*), comme il l'a offerte en I, 24 à son père le roi Philippe.

233 *It.*, 73 et 78 ; *ARR., Anab.*, III, 25, 8.

234 *It.*, 78 ; *Ep.*, 6.

permettre la moindre initiative personnelle, alors que dans les versions grecques les plus anciennes, malgré l'ordre de Philippe, Alexandre ne dévaste pas la cité mais la persuade de revenir à l'obéissance.²³⁵ Malgré son impulsion première, il laisse Philippe tuer Pausanias de sa propre main : c'est à la fois respecter le juste retour des choses et respecter la hiérarchie, même si l'auteur ne respecte pas la vérité historique.²³⁶ En outre, à l'exception des ennemis de la civilisation, il ne s'en prend jamais aux gens de condition sociale élevée, aux proches du pouvoir. Lysias, qui l'insulte au banquet de noces de Philippe, est un homme de peu, il n'est pas, comme dans une version du *Roman grec*, le père de Cléopâtre :²³⁷ le prince ne blesse donc pas un noble, futur beau-père du roi, mais un courtisan sans valeur, contrairement à ce qu'Alexandre est censé avoir réellement fait, puisqu'il aurait effectivement blessé l'oncle de la mariée, le général Attale ;²³⁸ il ne laisse pas non plus tous les assistants à demi-morts comme dans le *Roman grec*, même s'il lutte pour se défendre : il est à la fois moins meurtrier et plus sélectif que dans le *Roman*. De même, Alexandre n'oblige pas Cléopâtre, fille de famille noble, à s'enfuir, comme le rapporte le texte L du *Roman* : son mariage avec Philippe est simplement dissous. Enfin, même face à son ennemi Darius, Alexandre, placé en position inférieure puisqu'il joue le rôle d'un émissaire, respecte sa fonction impériale au point de se demander s'il doit l'adorer : le récit de Valérius n'admet pas, comme c'est le cas dans le texte L du *Roman*, deux empereurs à la fois.²³⁹

Alexandre venge les gens, mais aussi les peuples injustement opprimés : le terme *ultor*, employé pour qualifier celui qui défend ses parents, qui tire vengeance des meurtriers de son père, peut également avoir une

235 VAL., I, 23 ; voir textes A et L, *ibid.*

236 VAL., I, 24 : Philippe meurt *ultus*. DIODORE, XVII, 2, 1, PLVT., *Alex.*, 10, 8, ARR., *Anab.*, I, 25, 1-2, sont d'accord en revanche pour attribuer à Alexandre la punition des coupables, après la mort de Philippe ; encore en aurait-il laissé échapper au moins un, par commodité personnelle.

237 VAL., I, 21 ; voir texte L, *ibid.*

238 PLVT., *Alex.*, 9, 7-8.

239 VAL., II, 14. Dans le texte L, c'est Darius qui songe à se prosterner devant Alexandre, qu'il prend pour un dieu.

connotation politique et désigne alors celui qui tire vengeance des barbares.²⁴⁰ Dans les deux cas il définit bien Alexandre : il s'attache à venger non seulement ses parents, mais aussi par exemple Candaule outragé par le roi des Bébryces,²⁴¹ et surtout les Grecs opprimés par les Perses. Ainsi dans l'*Itinéraire*, avant la bataille d'Issos, Alexandre exhorte les Grecs à se venger des Perses, ce qui est un ajout par rapport au texte d'Arrien.²⁴² Dans les *Res gestae*, outre le discours vengeur que Valérius fait tenir à Alexandre confronté aux ambassadeurs perses et l'appel à la vengeance que le souverain macédonien lance pour unir les Grecs dans l'expédition contre les Perses,²⁴³ l'auteur fait usage d'un vocabulaire judiciaire pour exposer les griefs d'Alexandre contre le barbare Porus : celui-ci est mis en accusation devant Alexandre comme devant un tribunal.²⁴⁴

C'est qu'Alexandre, pour faire respecter la hiérarchie entre les peuples, se doit de dompter les barbares, manifestement inférieurs aux Grecs dans tous les textes étudiés ici. Il se charge en effet d'appliquer une maxime présente également dans l'*Histoire Auguste* : « (...) le pouvoir repose sur le mérite et non sur le faste » ;²⁴⁵ le pouvoir ne peut donc appartenir aux barbares, qui pratiquent presque exclusivement l'art

240 Voir à ce propos J. FONTAINE, *Commentaire d'AMMIEN MARCELLIN*, livres XXIII-XXV, Paris 1987², p. 189-190, note 452 : c'est dans le temple édifié par Auguste à Mars Ultor, en mémoire de sa victoire sur les meurtriers de son père adoptif César, que l'empereur déposa les enseignes romaines de Crassus, rendues par les Perses en 19 av. J.-C. : « Par suite, le culte de Mars Vengeur prit une signification politique et militaire, liée aux revanches de Rome sur les barbares, à la suite d'échecs infligés par ceux-ci aux armées romaines, en particulier en Orient (...) » Les Romains ont « tendance à identifier avec ce dieu les empereurs vengeurs des déboires de Rome contre les Perses. »

241 VAL., III, 19 : « Ad haec Alexander : 'dignum te sane erit, rex,' ait, 'si armato exercitu iniuriam supplicis ulciscare (...)'. »

242 *It.*, 32 ; ARR., *Anab.*, II, 10, 2.

243 VAL., I, 23 et 25.

244 VAL., III, 4 : « Non enim Indos culpae illius reos apud se fuisse, uerum Porum (...) »

245 *Hist. Aug.*, *Vie d'Alexandre Sévère*, 33, 3 : « (...) imperium in uirtute esse, non in decore. »

du faux-semblant et par leur arrogance introduisent le désordre dans l'univers, comme on l'a vu plus haut. Alexandre ramène donc les barbares, qui représentent le chaos, à la raison et à la mesure, il les remet à leur place, sous sa domination. Chez Valérius, les seules fois où il ne traite pas avec les souverains barbares, c'est lorsqu'il s'oppose à Darius, à Porus, et au roi de Prasiaca : il doit abattre tous ceux qui se prétendent les maîtres sans l'être réellement, et dont la réputation de puissance est injustifiée.²⁴⁶ Dans l'*Itinéraire*, il soumet les Thraces qui sont « d'humeur changeante », il « pacifie » les Dahes,²⁴⁷ il abat l'arrogance des Uxiens qui lui réclament un tribut, et leur réclame à son tour un tribut :²⁴⁸ il renverse le cours des choses, c'est-à-dire les remet en ordre ; ce ne sont pas des sauvages présomptueux qui doivent imposer leur loi, mais celui qui possède à la fois la mesure et la puissance.

Cependant cette vengeance n'a rien d'excessif, elle n'est elle-même qu'un rétablissement de l'ordre, un juste retour des choses (*uicis*) :²⁴⁹ Alexandre est *ultor* au sens où Ulysse l'était en se vengeant des prétendants qui lui avaient pris ses biens.²⁵⁰ C'est ce qu'Alexandre tient absolument à souligner dans sa réponse à Darius qui l'accuse d'attaquer les Perses : en fait, que ce soit à cause de la médiocrité de Darius, indigne de conserver son Empire, ou à cause de l'invasion de la Grèce par ses prédécesseurs, les Perses n'ont que ce qu'ils méritent (*Persarum merito*).²⁵¹ Ainsi, dans l'*Itinéraire*, Alexandre utilise, pour obtenir la victoire sur les Perses aux Portes Persiques, que l'auteur appelle simplement *Pylae* – terme qui chez Tite-Live servait à désigner les Thermopyles –,²⁵² le même procédé que les Perses avaient autrefois utilisé aux Thermopyles, à savoir contourner le défilé ; dans le même passage, se produit un autre retour des choses, lorsque Alexandre brûle le palais de

246 VAL., I, 36-38 et 40-41 ; II, 10 et 17 ; III, 2 ; III, 27.

247 *It.*, 16.

248 *It.*, 66.

249 *It.*, 67.

250 VAL., I, 21.

251 VAL., II, 17 ; *It.*, 40 ; 67.

252 Par ex. LIV., XXXI, 32, 3-4.

Pasargades pour compenser les pertes subies jadis par les Grecs du fait de Xersès : il répare ainsi, aux dires de l'auteur, l'injustice commise par Xersès.²⁵³

De même, les punitions qu'Alexandre inflige sont calculées pour n'apparaître ni comme une vengeance irraisonnée, ni comme une indulgence excessive, mais comme la recherche d'un juste milieu. Alexandre ne détruit pas toujours ceux qui s'opposent à lui, c'est particulièrement vrai, on l'a vu, dans les *Res gestae* : ainsi, à la différence du *Roman*, le tyran des Bébryces n'est pas tué, la cité est épargnée quand la femme de Candaule est rendue à son mari ;²⁵⁴ si les habitants de Tyr, en revanche, sont massacrés sans distinction de sexe ni d'âge, c'est que les Tyriens avaient auparavant crucifié les ambassadeurs d'Alexandre, et le massacre apparaît donc comme un juste retour des choses, de même que la mort des guides indiens coupables d'avoir envoyé à leur perte une partie des hommes d'Alexandre.²⁵⁵ Dans l'*Itinéraire* on trouve également le massacre des émissaires d'Alexandre comme origine de la prise et de la ruine de Tyr, contrairement au récit d'Arrien qui donnait à cette action une raison stratégique : Alexandre échappe ici à l'accusation de sauvagerie et apparaît au fond comme un justicier.²⁵⁶ Dans le même ouvrage, lors de la prise de la roche des Sogdiens, les barbares sont poussés dans le précipice jusqu'à ce que les survivants se rendent, ce qui est un compromis entre la version d'Arrien, chez qui aucun barbare n'est tué, et la version de Quinte-Curce, où les nobles sont crucifiés et les autres barbares réduits en esclavage : la violence de l'*Itinéraire* est d'autant plus justifiée aux yeux de l'auteur qu'il y a tout de même vingt morts macédoniens.²⁵⁷ Quant à la destruction presque systématique des

253 *It.*, 67. ARR., *Anab.*, III, 18, 11-12 donnait la même explication, mais en ajoutant qu'on ne pouvait tirer vengeance des morts, alors que l'auteur de l'*Itinéraire* est manifestement approbateur.

254 VAL., III, 20.

255 VAL., I, 35 ; III, 17.

256 *It.*, 42 ; ARR., *Anab.*, II, 24, 3, parlait de Macédoniens égorgés par les Tyriens, mais au cours du siège ; ce n'était pas la cause du siège de Tyr, auquel il donnait en II, 17 des raisons stratégiques.

257 *It.*, 100 ; ARR., *Anab.*, IV, 19, 4 ; CVRT., VII, 11, 28-29.

adversaires d'Alexandre dans l'*Épitomé*, on a déjà compris qu'il fallait y voir non un signe de sa sauvagerie, mais le seul moyen de maintenir la civilisation. Dans tous ces textes, la violence d'Alexandre est une violence considérée comme nécessaire, elles ne font que répondre à une menace et elle est toujours proportionnelle à la gravité de la menace.

L'expédition d'Alexandre tout entière peut ainsi apparaître, non comme une agression, mais comme une punition méritée : la guerre n'est pas dans ce cas un désordre, mais au contraire une mise en ordre du monde, un rétablissement de l'équilibre.

b) Le juge de la civilisation

Pour qu'Alexandre impose le respect de la hiérarchie entre les hommes et entre les peuples, il lui faut les juger. Comme pour les colonnes d'Hercule qu'il fait sonder pour vérifier qu'elles sont bien en or massif,²⁵⁸ il s'agit pour Alexandre de vérifier s'il n'y a pas fraude non plus chez les humains, vantardise sans fondement ; il lui faut connaître l'exacte valeur de chacun pour lui assigner sa place. Il détermine qui est civilisé et qui ne l'est pas, donc qui doit obéir à qui.

Car, de même que l'empereur est le seul à pouvoir rendre justice, il est seul à distinguer la civilisation là où elle est : les soldats d'Alexandre se moquent bien qu'il soit le fils d'Ammon ou de Jupiter, pourvu qu'il soit fils d'un dieu,²⁵⁹ ils n'ont pas une idée claire de ce qu'est la civilisation, d'où peut-être leurs révoltes chez Valérius. Dans les *Res gestae*, le philosophe Aristote lui-même associe étroitement sagesse, c'est-à-dire esprit de mesure, et pouvoir monarchique, lorsqu'il assure à Alexandre que ce dernier est digne d'être roi parce qu'il sait juger de la sagesse d'une réponse.²⁶⁰ Le monarque serait ainsi le seul capable de dire où se trouve la sagesse, et donc la civilisation, cette idée étant confirmée de manière emblématique à la fin des *Res gestae* par l'image de la lyre du palais de Xerxès : celle-ci produit des sons harmonieux – c'est-à-dire

258. VAL., III, 27 ; *It.*, 120.

259. VAL., I, 30 ; *It.*, 33.

260. VAL., I, 16.

conformes à l'ordre de l'univers –, non grâce à l'habileté technique d'un artiste, mais sous l'action du souffle de l'ancien maître du monde et civilisateur devenu dieu, comparable ici à Apollon, dieu de l'harmonie et de l'ordre par excellence.²⁶¹ En effet, le souverain sait mieux que quiconque interpréter la volonté divine : dans l'*Itinéraire*, c'est Alexandre, et non les devins officiels, qui donne la bonne interprétation du phénomène des oiseaux qui ont picoré la farine, lors de la fondation d'Alexandrie.²⁶²

Ainsi, dans les *Res gestae*, Alexandre se charge de juger de la sagesse d'Aristote lui-même ; il conseille également ses parents sur la manière d'exercer la royauté aussi bien que sur la façon de régler leur différend :²⁶³ dans les deux cas le ton du discours d'Alexandre est très didactique.

Mais ce sont surtout les barbares qu'il soumet à son jugement. Dans l'*Itinéraire*, il fait accompagner les Scythes Abiens par ses gens, afin de connaître leur façon de vivre et leurs pratiques, c'est-à-dire afin de vérifier leurs allégations.²⁶⁴ Sa *curiositas*, dans cet ouvrage comme dans les *Res gestae*, présente encore dans l'*Épitomé* lors de la confrontation avec les gymnosophistes, ressemble assez à celle des *agentes in rebus*, ou des *curiosi*, créés par Constantin pour enquêter dans les provinces et tout y contrôler au nom du pouvoir central :²⁶⁵ l'intérêt pour les coutumes des indigènes est aussi une volonté de ne rien laisser au hasard, de tout soumettre à un ordre dont seul Alexandre est juge. Il s'agit d'être omniscient pour tout contrôler et soumettre à sa loi, qui est la loi des dieux.

Quant aux prétendues « sagesse barbares », Alexandre les met à l'épreuve pour en démontrer toute l'inanité. Dans les *Res gestae*, il juge de la valeur de la science astrologique de Nectanabus comme dans l'*Épitomé* il juge de la sagesse des gymnosophistes :²⁶⁶ dans les deux

261 VAL., III, 28.

262 *It.*, 49.

263 VAL., I, 16 ; I, 22.

264 *It.*, 81.

265 B. LANÇON, *Le monde romain tardif*, op. cit., p. 75.

266 VAL., I, 14 ; *Ep.*, 78-84.

cas, l'épreuve risque d'être mortelle, mais aucun jugement moral n'est porté sur Alexandre, pour l'accuser par exemple de cruauté. En fait, selon les auteurs, Alexandre a raison de mettre à l'épreuve ceux qui se prétendent savants ou sages, car ainsi ce sont eux-mêmes qui se condamnent ou qui se sauvent : le jeune prince répond à Nectanabus, qu'il vient de conduire tout droit au ravin, qu'il lui faut s'en prendre à son art et non à lui, Alexandre. De même, il remet les gymnosophistes à leur place, dans les *Res gestae* comme dans l'*Épitomé*. Dans les *Res gestae*, l'interrogatoire que leur fait subir Alexandre met en relief des réponses aberrantes, qui les excluent des civilisés ; en outre, Alexandre leur fait remarquer que leur conception de l'existence hors du monde – à la différence des sages indiens de l'*Épitomé* –, les placent hors des lois divines et humaines.²⁶⁷ Dans l'*Épitomé* également, il est tenu de s'assurer de la sagesse des philosophes indiens avant de leur permettre de vivre dans son Empire. En toute logique, ils devraient mourir puisque, non contents d'insister par voie épistolaire sur leur différence, ils se sont montrés rebelles à la civilisation représentée par Alexandre,²⁶⁸ et l'examen qu'ils subissent a pour but de déterminer s'ils sont ou non aptes à vivre dans une société civilisée. C'est seulement après que leurs réponses ont suffisamment démontré leur concordance de vues avec Alexandre qu'ils peuvent être libérés.²⁶⁹

Tous les récits, contemporains ou non de l'*Épitomé*, qui font également état d'une rencontre entre Alexandre et les brahmanes montrent un souverain désireux d'acquérir la sagesse ;²⁷⁰ dans ce but, il interroge des

267 VAL., III, 6.

268 *Ep.*, 71-78. Si l'épisode n'apparaît pas chez Quinte-Curce, ARR., *Anab.*, VI, 16, 5, signale l'exécution de brahmanes qui avaient incité une ville à faire défection.

269 *Ep.*, 84 : « Hos ubi Alexander audiuit, sapientes esse existimans uestimenta dari ac missos fieri iussit. »

270 PLVT., *Alex.*, 64-65 ; ARR., *Anab.*, VII, 1-2 ; VAL. et le *Roman d'Alexandre*, III, 6 ; les textes chrétiens tels que le *Commonitorium Palladii* et la *Collatio Alexandri et Dindimi* analysés par Lellia CRACCO RUGGINI, « Sulla cristianizzazione della cultura pagana: il mito greco et latino di Alessandro dell'età antonina al medioevo », *Athenaeum* N. S. 43, 1965, p. 3-80, ici p. 21-56. Le souverain désireux d'acquérir la sagesse est un *topos* grâce auquel les monarques hellénis-

brahmanes qui lui marquent au mieux une indifférence polie et souvent un dédain ostentatoire. Chez les auteurs qui présentent la joute oratoire engagée par Alexandre avec les brahmanes (Plutarque, Valérius, le Pseudo-Callisthène), à l'exception de Valérius, cette joute fait partie ou est immédiatement suivie d'un passage qui tend à prouver la supériorité du mode d'existence des sages indiens : même lorsque la narration se rapproche le plus de celle de l'*Épitomé*, comme c'est le cas chez Plutarque, Alexandre, dans ce contexte, apparaît finalement inférieur aux brahmanes. Il n'en va pas de même dans l'*Épitomé*, où le dialogue entre Alexandre et les Indiens se résume à cette seule joute oratoire : Alexandre ne cherche nullement à rencontrer les sages indiens par amour de la philosophie, il n'est pas curieux de sagesse orientale ; leurs réponses sont pour lui seulement un moyen de les juger, ce qui implique des capacités intellectuelles au moins égales aux leurs. Toujours maître du jeu, il les pousse dans leurs derniers retranchements, sans pour autant faire preuve de cruauté ni être en proie à la colère,²⁷¹ bien au contraire, il agit de manière avisée, comme doit le faire le maître de l'Empire.

Le monarque est présenté par tous les textes étudiés comme le justicier et le juge par excellence, c'est à lui que revient la tâche d'assigner à chacun la place qui lui revient dans l'univers ordonné par ses soins. À cet égard, le testament, faux, mais exposé dans tous ses détails,²⁷² est la manifestation suprême de la fonction impériale.

Il existe cependant une différence entre Valérius et les textes de la fin du IV^e siècle. Le monarque chez Valérius n'est pas automatiquement un civilisateur, garant de l'ordre et de la justice : il n'y a pas de civilisation

tiques avaient cherché à justifier leur pouvoir et les philosophes cyniques à démontrer leur supériorité (Lellia RUGGINI, *L'Épitoma, rerum gestarum Alexandri Magni* e il *Liber de morte testamentoque eius*, *Athenaeum* N. S. 39, 1961, p. 285-357, ici p. 297-298).

271 Lellia RUGGINI, *L'Épitoma*, p. 299-300, parle d'un « jeu gratuit et cruel ». Le passage se rapporte en effet à la tradition historiographique de Mégasthène, hostile au souverain macédonien.

272 VAL., III, 33 ; *Lib.*, 115-123.

sans monarchie, mais il peut y avoir des monarques non pas totalement sans civilisation, mais du moins oublieux de leur devoir civilisateur, oublieux de la justice. Ainsi Philippe, qui use mal de son pouvoir royal, en le transformant en « bon plaisir royal » : il n'est pas toujours digne de son titre royal, notamment lorsqu'il répudie sa femme sans souci de justice ; de même le roi des Bébryces, qui enlève la femme d'un autre.²⁷³ Valérius distingue entre « le nom du roi », la fonction royale, et le personnage qui la revêt. Dans l'*Épitomé* et le *Liber de morte*, en revanche, le roi est garant de l'ordre par nature : aucune défaillance du roi n'est évoquée. Cléophis, Porus, ou le chef des gymnosophistes, peuvent commettre une erreur d'appréciation, mais ils la réparent.

III – La nécessité du pouvoir monarchique : un pour tous, tous pour un

Aussi, dans tous les textes, voit-on tant les dieux que les hommes considérer le pouvoir monarchique comme indispensable au bien de tous. Alexandre oublie en effet son propre intérêt pour assumer la lourde tâche de contenir et de soumettre, par ses seules vertus, même quelquefois par sa seule présence, toutes les forces du chaos.

Le monarque est donc un homme d'exception, non pas seulement parce qu'il est marqué du sceau de la préférence divine, mais aussi dans la mesure où il fait preuve d'un mérite personnel supérieur à celui des autres hommes, qui le conduit à se mettre à leur service.

273 VAL., I, 20 ; III, 19.

A. La monarchie, entre la grâce et les œuvres

La prédilection divine à l'endroit du pouvoir monarchique est incontestable. Les dieux considèrent que seul un monarque est capable de défendre la civilisation, et c'est à la monarchie absolue qu'ils accordent leur appui. Cette préférence divine est particulièrement marquée dans les premiers ouvrages, *Res gestae* et *Itinéraire*, où l'accord entre le souverain et les dieux n'est pas seulement de principe, mais s'inscrit également dans les faits.

Dans les *Res gestae* comme dans l'*Itinéraire*, en effet, les dieux président eux-mêmes à la naissance des maîtres du monde. Si l'auteur de l'*Itinéraire* choisit de laisser subsister un doute sur l'implication directe de Jupiter Hammon dans la naissance d'Alexandre,²⁷⁴ dans les *Res gestae*, l'interprète Antiphon, qui dévoile à Philippe le destin de l'enfant à naître, est « inspiré par le dieu qui le pousse à se surpasser en habileté » ;²⁷⁵ il y a bien un dieu derrière Nectanabus, Nectanabus est l'instrument de la volonté divine : Alexandre, représentant de l'ordre, ne peut être le fruit du désordre que représenterait l'adultère avec un mortel.²⁷⁶ Alexandre est un être exceptionnel, dont les astres et le ciel annoncent la venue, et dont le caractère est trop élevé pour qu'il le tienne d'un simple mortel :²⁷⁷ il est voulu par la divinité, quelle qu'elle soit, et il est promis à une grande destinée, qui s'il l'accomplit le rangera lui aussi parmi les astres.²⁷⁸ Son physique très particulier (les yeux vairons, qui peuvent signifier une double nature divine et humaine, l'œil pers étant un œil ouranien, l'œil d'Athéna, déesse civilisatrice),²⁷⁹ son jeune âge, sur lequel Valérius insiste, au moment de ses premiers

274 *It.*, 12.

275 *VAL.*, I, 11.

276 Olympias honore Nectanabus comme un père, non comme le père d'Alexandre (*VAL.*, I, 6).

277 *VAL.*, I, 4 ; I, 12 ; I, 14.

278 *VAL.*, I, 11 et I, 33.

279 *VAL.*, I, 13.

exploits, sont la preuve de sa prédestination.²⁸⁰ Ainsi, dans les *Res gestae*, dès sa naissance, Alexandre porte la marque du civilisateur. Qu'Alexandre ait tout du lion et rien du serpent, contrairement à ce qui est dit dans le *Roman grec*,²⁸¹ est en effet déjà un indice physique de son rôle de civilisateur : le serpent est un animal oriental, on l'a vu, et le lion l'emblème d'Hercule, héros civilisateur qui a combattu le serpent. La personne seule d'Alexandre, sans qu'il ait besoin d'esquisser le moindre geste, suffit pour dompter la bête sauvage qu'est Bucéphale : sa voix possède une vertu apprivoisante, et Bucéphale reconnaît aussitôt un maître, un *dominus*.²⁸² Cet épisode trouve un écho quelques décennies plus tard dans l'*Histoire Auguste*, où un véritable lion, cette fois-ci, épargne la personne du futur empereur Diadumène mais tue en revanche la nourrice de ce dernier.²⁸³

Cet intérêt des dieux pour la monarchie les conduit dans les *Res gestae* et dans l'*Itinéraire* à favoriser les actions de leurs protégés royaux tout au long de leur existence, contrairement aux affirmations de Plutarque, pour qui les succès d'Alexandre ne devaient rien à une Fortune « barbarophile » et tout à sa « vertu ».²⁸⁴ Dans ces deux ouvrages, les dieux semblent presque toujours guider l'action d'Alexandre, ainsi que l'affirme ce dernier,²⁸⁵ non seulement par les avis qu'ils lui donnent, mais en lui fournissant au besoin une aide matérielle.

280 VAL., I, 17 : il a quatorze ans quand il dompte Bucéphale ; I, 18 : à quinze ans, il est vainqueur de la course de chars aux Jeux olympiques, malgré son « extrême jeunesse ».

281 VAL., I, 13.

282 VAL., I, 17.

283 *Hist. Aug., Vie de Diadumène*, V, 6 : « (...) cum in cunis esset Diadumenus et leo ruptis uinculis, ut quidam, ferus effugisset atque ad incunabula eius uenisset, puerum delinxit et inuiolatum reliquit, cum nutrix se in leonem misisset atque eius morsu adfecta perisset ; atque sola forte in areola inuenta erat, in qua infans iacebat. »

284 PLVT., *Fort. d'Alex.*, II, 13 : le combat des barbares contre Alexandre est le « combat de la Fortune contre la Vertu ».

285 VAL., III, 6.

Dans les *Res gestae* surtout, mais également dans une moindre mesure dans l'*Itinéraire* et dans le *Liber de morte*, les dieux entretiennent des relations privilégiées avec les monarques en général, qu'il s'agisse de Nectanabus, de Sésonchosis, de Darius, de Porus, de Candace, de Xersès, et avec Alexandre tout particulièrement. Ainsi, dans les *Res gestae*, Apollon joue dans la vie d'Alexandre un rôle plus important que celui qui lui était attribué par les historiens antérieurs : c'est lui qui désigne Alexandre comme successeur de Philippe quand celui-ci consulte l'oracle de Delphes, et en le désignant expressément comme civilisateur, nouvel Hercule,²⁸⁶ « Phébus » lui rend un oracle en rêve lorsqu'il veut fonder une ville : chez les historiens antérieurs, c'était Homère.²⁸⁷ Dans l'*Itinéraire*, Alexandre, venu consulter Ammon, est « encouragé par les réponses du Père divin »,²⁸⁸ mais dans les *Res gestae*, le dieu se donne également la peine d'avertir Alexandre qu'il risque d'être trahi par son ambassadeur auprès de Darius et il lui conseille ce qu'il faut faire.²⁸⁹ Ce sont les dieux qui décident qu'Alexandre succédera à Darius :²⁹⁰ le geste de Darius prenant Alexandre par la main pour l'introduire dans la tente royale est inspiré par les dieux. À Babylone, c'est à Alexandre que la femme apporte sans hésiter le monstre qu'elle vient d'enfanter :²⁹¹ tous les prodiges, tous les phénomènes célestes le concernent, le monde entier et son sort se confondent avec le sort du maître du monde.

Mais dans les *Res gestae* et dans l'*Itinéraire*, l'aide divine ne se limite pas aux présages traditionnels, ni même à des avis plus circonstanciés, elle se manifeste aussi par l'intervention directe des dieux, qui se chargent de guider et de favoriser Alexandre dans son action civilisatrice, allant jusqu'à lui montrer le chemin avec des lampes allumées lorsque, perdu avec ses soldats dans les ténèbres, il réclame leur

286 VAL., I, 15.

287 VAL., I, 30.

288 *It.*, 53.

289 VAL., II, 13.

290 VAL., II, 14.

291 VAL., III, 30 ; *Lib.*, 90-91.

secours.²⁹² Dans ces deux ouvrages, la victoire dépend en grande partie des dieux et de la Fortune. Dans les *Res gestae*, c'est le prêtre de Jupiter qui prédit l'invincibilité à Alexandre et, lorsque Alexandre décide l'expédition contre les Perses, les soldats accourent « comme répondant à quelque appel tonné par une voix divine » : il y a complet accord des dieux et d'Alexandre.²⁹³ À Alexandrie, Sarapis, « souverain guide de tout l'univers », lui prédit aussi la victoire en songe :

« (...) soutenu par notre toute-puissance,
Tu terrasseras de ta main chaque peuple qui te fera obstacle (...) »²⁹⁴

La victoire promise par la divinité rappelle la bataille du Pont Milvius, gagnée par Constantin à la suite d'un songe. Aussi la pluie qui s'abat lors de la bataille contre les Perses et met ceux-ci en fuite est-elle probablement une manifestation de Jupiter, maître du ciel, qui rappelle l'orage providentiel dont avaient bénéficié les troupes de l'empereur Marc-Aurèle confrontées aux barbares :²⁹⁵ sans cette pluie, le combat restait incertain, Alexandre ne peut que rétablir l'égalité des forces en contenant par sa présence la masse des barbares, il a besoin de l'aide divine, de la Fortune, mentionnée d'ailleurs au paragraphe suivant comme ayant contribué à la victoire, pour gagner définitivement la bataille.²⁹⁶ Dans l'*Itinéraire*, c'est l'intervention de la Fortune qui sauve Alexandre et ses soldats au Granique, de même ensuite il est considéré comme chanceux dans ses actions militaires :²⁹⁷ ainsi, avant Issus, Alexandre déclare que la Fortune a déjà choisi son camp.²⁹⁸

292 VAL., III, 28. De même, en II, 15, une étoile guide de façon surnaturelle Alexandre fuyant les Perses : elle ne se trouve pas dans les versions grecques du *Roman*, où Alexandre porte plus prosaïquement une torche pour s'éclairer.

293 VAL., I, 19 ; I, 25.

294 VAL., I, 33.

295 VAL., I, 43.

296 VAL., I, 44.

297 *It.*, 21-22 et 24.

298 *It.*, 32 : *praeiudicium*.

La destinée des monarques, pour peu qu'ils se conforment toujours à la volonté divine, est une suite de succès qui les mènent à la réussite suprême : devenir eux-mêmes dieux, présider éternellement à l'ordre du monde comme ils l'ont fait de leur vivant, et ainsi ne jamais sombrer dans le néant de l'oubli promis aux autres hommes. Finalement, dans les *Res gestae* comme dans l'*Itinéraire* puis dans le *Liber de morte*, Alexandre est promis à la divinisation, il obtient l'apothéose, comme Liber et Hercule avant lui ; dans les *Res gestae* il devient l'astre qui rayonne sur le monde, conformément à ce que lui avait prédit Sarapis.²⁹⁹ La parenté avec Hercule est une parenté spirituelle bien davantage qu'une ascendance dynastique : à peine le *Liber de morte* mentionne-t-il Hercule comme ancêtre de la dynastie des Argéades à laquelle appartient Alexandre ;³⁰⁰ Hercule, Liber et Alexandre sont sur le même plan, tous trois fils de Jupiter, c'est-à-dire héritiers d'un pouvoir qui maintient l'ordre de l'univers.

Les dieux, on s'en aperçoit particulièrement dans les textes du début du IV^e siècle, choisissent et protègent le monarque comme étant leur représentant. Leur soutien toutefois n'est pas inconditionnel : même dans les *Res gestae* où la prédestination d'Alexandre ne fait pas de doute, il dépend du mérite dont le monarque fait preuve. Car ce qui permet d'établir l'ordre, de défendre la civilisation, c'est l'effort, la force d'âme (*fortitudo*), comme le montre l'épisode de l'athlète thébain, qui peut reconstruire sa cité grâce à la force d'âme dont il a fait preuve et qui lui a valu l'appui de la Fortune.³⁰¹ Dans les *Res gestae*, il existe ainsi deux garanties de succès, toutes deux indispensables, la *fortitudo* (l'effort humain) et la *fortuna* (le secours divin, la chance qui découle de la faveur divine, et non le simple hasard). Si Alexandre voit sa qualité de roi reconnue même sous son déguisement de garde du corps par Candaule, qui lui assure que les dieux lui apparaîtraient comme à tous les rois, c'est que sa sagesse (*sapientia*) en fait un être royal :³⁰² ce sont

299 VAL., I, 33 ; *It.*, 48 ; *Lib.*, 112 et 114.

300 *Lib.*, 107.

301 VAL., I, 47.

302 VAL., III, 20-21.

les vertus d'Alexandre, son mérite, non son apparence fastueuse, qui font de lui un roi.

Tous les textes mettent l'accent sur les mérites du monarque ; l'*Épitomé de Metz* semble même ne compter que sur eux : jamais en effet, dans l'ouvrage tel qu'il nous est parvenu, il n'est question d'un quelconque aide divine, même sous forme de présage ou de songe. Alexandre doit donner de sa personne pour établir l'ordre. Dans les *Res gestae*, comme Hercule, il accomplit des « travaux » ; l'idée de peine, d'effort, et donc de mérite, est récurrente dans l'ouvrage.³⁰³ chez Valérius, comme dans l'*Itinéraire* et dans l'*Épitomé*, l'accent est mis sur les souffrances d'Alexandre, en continuel déplacement pour défendre la civilisation. Dans les *Res gestae*, la sueur de la statue d'Orphée est une annonce des travaux d'Alexandre, et non comme chez les historiens antérieurs le signe que les poètes peineront à chanter les exploits d'Alexandre.³⁰⁴ Aussi l'épisode de Gordion ne se trouve-t-il relaté ni dans les *Res gestae* ni dans l'*Itinéraire*, qui en ont pourtant la possibilité chronologique,³⁰⁵ car le soutien divin, la réussite, ne sont pas acquis d'avance, c'est par ses mérites, ses vertus, ses œuvres, que l'empereur obtient le succès, non par un geste de superstition : Alexandre, pas plus que n'importe quel empereur, ne peut devenir maître de l'Asie simplement en accomplissant une prophétie, l'Empire ne lui est pas assuré d'avance. Les dieux sont sensibles aux vertus des mortels, comme le dit clairement Apollon dans les *Res gestae* ;³⁰⁶ dans l'*Itinéraire*, les faveurs de la Fortune sont acquises à ceux qui en sont dignes, non aux arrogants qui croient jouir à jamais de la bienveillance divine sans rien faire pour la mériter.³⁰⁷

303 Par ex. VAL., I, 20 (*labor*) : à propos de sa victoire aux Jeux olympiques ; I, 22 (*laborat*) : à propos de la réconciliation qu'il a opérée entre ses parents.

304 VAL., I, 42.

305 Le récit de l'*Épitomé de Metz* ne commence quant à lui qu'après la mort de Darius. Arrien en revanche, principal modèle de l'*Itinéraire*, relatait longuement cet épisode (*Anab.*, II, 3).

306 VAL., I, 45.

307 *It.*, 32.

Les dieux n'hésitent pas en effet à s'opposer au monarque si celui-ci outrepassé les limites qu'ils lui ont imposées. En vertu de ses mérites, de ses actions conformes à la volonté divine, Alexandre continue à bénéficier du soutien des dieux qu'il a pris pour modèles, au contraire des autres monarques qui, si l'on reprend l'image de l'astre, ont en quelque sorte dévié de leur trajectoire. Mais même lui n'est pas à l'abri : par rapport à son modèle Arrien, l'auteur de l'*Itinéraire* amplifie, en y introduisant les ennuis d'Alexandre pendant sa descente de l'Indus, l'épisode du flux et du reflux de l'océan, pour insister sur l'opposition des dieux à l'ambition démesurée du roi, qui s'obstine à vouloir franchir l'océan, limite entre le monde des hommes et le monde des dieux.³⁰⁸

B. Le monarque, sauveur de la communauté

Dans ces textes, le mérite d'Alexandre – ou de l'empereur – et ses vertus, même s'ils sont tout à fait comparables à ceux des héros, ne résident pas dans la recherche d'une gloire personnelle telle que la définit l'idéal héroïque, mais dans l'accomplissement de la mission que lui ont confiée les dieux, pour le bien de tous : établir l'ordre dans le monde profite aussi bien aux Grecs qu'aux barbares.

Le danger de l'absolutisme, que pointe principalement l'*Itinéraire*, à savoir la propension du monarque à faire passer son propre intérêt avant l'intérêt collectif, se trouve ainsi largement contrebalancé par les avantages qu'apporte un tel régime : seul le monarque absolu est apte en effet à sauver le monde, tous les textes sont d'accord là-dessus.

1. *Alexandre au service de tous*

Le but et la fonction de l'empereur, selon ces textes, ne sont pas de conquérir le monde, mais de l'ordonner : cependant, au vu de ce que

308 *It.*, 114 : « (...) Verum repente cum flatu uiolento rediens haustus oceani solito uehementior omnes <in> hoc paratas inter <se> naues confligit et mergit » ; ARR., *Anab.*, VI, 19, 1-2 et pour l'Indus, VI, XVIII, 4-5.

représentent les barbares, à savoir le chaos, c'est en fait la lutte contre eux qui constitue l'activité principale du souverain. Même dans les *Res gestae*, où Alexandre s'adonne à tant d'activités non guerrières, le roi, c'est avant tout celui qui soumet les barbares : c'est cela qui lui donne le droit de porter ce titre.³⁰⁹ Or, dans la poursuite de cette tâche essentielle, Alexandre passe du Macédonien au Grec et de la recherche d'un accomplissement personnel, encore admise dans les *Res gestae*, à la lutte désintéressée pour le bien des Grecs, c'est-à-dire des civilisés.

Dans les *Res gestae*, Alexandre se pose en défenseur, non seulement des Macédoniens, mais de tous les Grecs, face aux barbares : il emploie le terme *Graeci*, et non *Macedones*, pour désigner ceux qui sont supérieurs aux barbares.³¹⁰ Lui-même se déclare grec et donc défenseur de la justice.³¹¹ Ce n'est pas non plus en tant que vengeur de Nectanabus, destitué par les « peuples barbares de l'Orient »,³¹² qu'Alexandre marche contre les Perses, mais pour rétablir l'ordre dans le monde, perturbé par la demande de tribut des Perses aux autres peuples.³¹³ Il représente les Grecs, et non l'Égypte et Nectanabus, et prend la défense de tous les peuples injustement opprimés pour les venger. Ainsi, après avoir versé des larmes sur le sort des Grecs réduits en captivité par les rois perses, il leur accorde tout ce qu'ils lui réclament.³¹⁴ Dans l'*Itinéraire*, on a vu qu'il combattait « tous les peuples barbares hostiles à notre civilisation ».³¹⁵ Il combat les « Mèdes », ce qui fait de lui un émule, un héritier spirituel des Grecs – en particulier des Athéniens – de la grande époque des guerres médiques.³¹⁶ Lors de leurs deux premières grandes confrontations avec les Perses, au Granique et à Issus, les soldats de son armée sont désignés sous le terme de *Graeci*, alors que

309 VAL., II, 5.

310 VAL., I, 23.

311 VAL., I, 35 : on ne trouve pas cette affirmation dans les plus anciennes versions grecques du *Roman*, le texte A et le texte L.

312 VAL., I, 2.

313 VAL., I, 23 et 25.

314 VAL., II, 18.

315 *It.*, 56.

316 *It.*, 42 et 89.

l'auteur devrait utiliser l'appellation de *Macedones*, plus conforme à la réalité historique et au récit de sa source principale, Arrien ;³¹⁷ le terme de *Graeci* pour désigner l'armée d'Alexandre est encore employé lorsque Alexandre s'enfonce, après sa victoire sur les Perses, dans les provinces reculées de l'Asie, contre les Scythes, les Indiens..., alors qu'historiquement, les contingents grecs ont été renvoyés après la victoire sur Darius :³¹⁸ ainsi les sept villes massacrent leur garnison « grecque », alors qu'Arrien parlait d'une garnison macédonienne.³¹⁹

L'auteur ne désigne pas par l'appellation de *Graeci* un peuple précis, mais une entité culturelle : les soldats d'Alexandre sont grecs parce qu'ils sont les représentants de la civilisation ; dans cette expédition, il s'agit bien de défendre la civilisation grecque dans son ensemble, l'entreprise d'Alexandre n'est pas une affaire exclusivement macédonienne, encore moins une affaire personnelle, comme tendait à le faire croire la préface de l'*Itinéraire*. Après avoir été encouragé par Jupiter Hammon, Alexandre accède à toutes les demandes des cités grecques et même libère les mercenaires athéniens qu'il avait fait prisonniers au Granique.³²⁰

Certes, dans les *Res gestae*, la gloire personnelle et les avantages matériels qu'Alexandre retire de ses campagnes comptent encore, et l'*Itinéraire* tient à montrer les dangers du statut de monarque absolu : l'intérêt personnel risque de passer avant l'intérêt collectif, comme c'est le cas pour Darius et en général pour les souverains barbares, qui ne songent à sauver que leur propre personne.³²¹

317 *It.*, 20 ; 32 ; ARR., *Anab.*, I, 13-16 et II, 7, 3-10, 7 : chez Arrien, les Grecs sont à la solde des Perses, et combattent les Macédoniens d'Alexandre avec acharnement, par ex. en II, 10, 4-7. Selon P. BRIANT, *Alexandre le Grand*, Paris 1977², p. 31, les contingents grecs « ne jouèrent qu'un rôle très effacé pendant l'expédition. Les sept mille fantassins alliés ne participèrent à aucune des grandes batailles rangées ».

318 *It.*, 83 ; 106. Voir P. BRIANT, *ibid.*, p. 19.

319 *It.*, 82. ARR., *Anab.*, IV, 1, 4.

320 *It.*, 53.

321 VAL., I, 44 ; *It.*, 67-68 ; *Ep.*, 41-43 ; 60.

Ainsi, dans les *Res gestae*, Alexandre a encore des désirs, des aspirations personnelles, que la Fortune ne répugne pas à combler.³²² Il ne souhaite pas seulement être célébré par les écrivains comme Achille l'a été par Homère ;³²³ il a soif de pouvoir,³²⁴ mais également soif de richesses : il désire faire du butin.³²⁵ Et lorsque tous ses désirs sont satisfaits, après la conquête de son empire, il lui reste à satisfaire sa curiosité personnelle : voir du jamais vu.³²⁶ Cela dit, dans les *Res gestae*, il semble qu'il ne demande de l'argent que pour en faire don aussitôt à ses sujets, ce qui est une forme du juste retour des choses, une forme de justice, donc une qualité éminemment royale : ainsi, le tribut qu'il réclame aux Égyptiens, il ne l'utilise pas pour ses besoins personnels, mais pour fonder une cité en Égypte.³²⁷ Sa soif de connaissances peut apparaître comme la recherche d'un accomplissement personnel, le désir de dépasser les autres, d'être le premier en tout ; mais peut-être aussi participe-t-elle de la volonté de tout contrôler pour imposer partout un ordre bénéfique à tous.

Dans l'*Itinéraire*, à la différence des *Res gestae*, Alexandre semble faire peu de cas du butin : il convoite les villes où se trouvent les trésors des Perses, il est vrai, mais désire aussi soumettre les Mardes, sans s'inquiéter de leur pauvreté.³²⁸ Lorsque Alexandre incendie Pasargades, il sacrifie en fait son propre intérêt, son propre bien, puisque le palais lui appartient désormais, pour exercer une juste vengeance qui rétablit l'équilibre du monde, alors que Darius, un paragraphe plus loin, agit en égoïste en mettant à l'abri ses biens et les personnes qui lui sont chères et en dévastant Bactres et sa région.³²⁹ L'*Itinéraire* insiste en revanche sur les excès que risque d'engendrer l'absolutisme : la tendance à l'arro-

322 VAL., I, 41 (Alexandre poursuit Darius par désir de gloire).

323 VAL., I, 42.

324 VAL., III, 6.

325 VAL., III, 17.

326 VAL., III, 17.

327 VAL., I, 34.

328 *It.*, 71.

329 *It.*, 67-68 : la destruction de Bactres, invention de l'auteur, fait évidemment pendant à celle de Pasargades.

gance et à la cruauté atteint en effet Alexandre lorsqu'il a vaincu tous ses ennemis et est devenu le seul maître de l'Empire, après la mort de son prédécesseur Darius, du rebelle Spitaménès et de l'usurpateur Besus : c'est bien le pouvoir (*imperium*) qui gâte les vertus d'Alexandre.³³⁰ Mais, on l'a vu, la barbarisation d'Alexandre dans cet ouvrage n'est malgré tout qu'épisodique ; son action d'ensemble vise à contrôler les barbares, c'est l'essence de sa fonction, sa mission, et il n'y faillit pas, même si là encore il pousse l'avidité à se battre jusqu'aux limites de la démesure.³³¹

Car une fois écartée la recherche égoïste de l'argent, de la connaissance ou du pouvoir, reste le désir de gloire, le désir de s'égalier aux héros homériques, si prégnant chez Alexandre aux dires des historiens antérieurs, qui ne l'en admiraient que davantage.³³² Or les textes du IV^e siècle le nient le plus souvent, et si parfois ils l'admettent, le minimisent ou le blâment. Contrairement au témoignage des historiens antérieurs, Alexandre, dans ces ouvrages, n'a pas pour but la réalisation d'une ambition personnelle, même aussi noble que l'idéal héroïque.

Les historiens rapportaient qu'Alexandre, au moment de partir en expédition contre les Perses, avait distribué tous ses biens à ses amis et répondu à Perdicas, qui lui demandait ce qu'il gardait pour lui, « l'espérance ».³³³ Rien de tel dans ces ouvrages : au contraire, dans les *Res gestae*, ce sont ses soutiens politiques qui lui apportent une contribution financière ; Alexandre agit non pour lui, pour concrétiser ses espérances personnelles, mais au nom de la communauté.³³⁴ Alexandre veut certes, d'après Valérius, laisser son nom dans l'histoire, être célébré comme son ancêtre Achille.³³⁵ Mais ce désir de gloire n'est pas si égoïste qu'il y paraît, puisque Alexandre a compris que pour bénéficier d'une gloire

330 *It.*, 11 ; 89.

331 Par ex. *It.*, 113-114.

332 Par ex. DIODORE, XVII, 1, 3-5 ; CVRT., VIII, 14, 46 ; IX, 6, 18-22 ; X, 5, 26-37 ; PLVT., *Alex.*, 4 ; 41 ; ARR., *Anab.*, I, 11, 2 ; I, 12, 2-4 ; VII, 28-30.

333 PLVT., *Alex.*, 15, 3-6.

334 VAL., I, 26.

335 VAL., I, 42.

durable, il lui fallait fonder des cités : il associe sa gloire à un acte civilisateur, utile à la communauté ; en fondant des cités il fait passer son nom à la postérité,³³⁶ mais travaille également au salut de tous.

Dans l'*Itinéraire*, ce désir de salut et de gloire personnels, même s'il n'est pas question, comme dans les *Res gestae*, de l'exaltation de soi par les inscriptions ou la littérature, se manifeste encore, bien qu'assez rarement, plus rarement en tout cas que chez les historiens d'Alexandre antérieurs, dans les exploits accomplis par le roi, par exemple lorsqu'il plonge dans le Cydnus pour se rafraîchir et montrer sa force,³³⁷ ou quand il fait le siège de Gaza pour prendre une ville réputée imprenable,³³⁸ ou quand il se dirige vers le Caucase dans la saison la moins propice, « par désir de vaincre les difficultés », et y fonde une Alexandrie « pour témoigner de son entreprise et perpétuer son nom », au prix des souffrances de ses soldats,³³⁹ ou lorsque son indignation contre les ennemis le pousse à les poursuivre dans une contrée insalubre, où ses troupes tombent malades – ses troupes et non lui, contrairement aux récits des historiens antérieurs.³⁴⁰ Mais on le voit, l'auteur prend alors soin de critiquer aussitôt l'attitude d'Alexandre en ajoutant un commentaire de son cru, bien éloigné de son modèle Arrien : chez ce dernier, Alexandre avait une raison stratégique et politique de prendre Gaza,³⁴¹ c'était lui le premier qui tombait gravement malade après avoir bu une eau infectée.³⁴² En revanche, l'*Itinéraire* ne peut admettre chez le souverain une ambition personnelle qui le conduirait à des actions égoïstes et irresponsables.

La plupart du temps cependant, les exploits d'Alexandre tels que les rapportent les textes du IV^e siècle ne ressortent pas d'un désir de gloire égoïste. Ainsi, dans l'*Itinéraire* comme chez Valérius, lorsque Alexandre

336 VAL., I, 33.

337 *It.*, 28.

338 *It.*, 45.

339 *It.*, 74.

340 *It.*, 85. Voir ARR., *Anab.*, IV, 4, 8-9 ; CVRT., VII, 9, 11-14 ; PLVT., *Alex.*, 45.

341 ARR., *Anab.*, II, 26, 3.

342 Voir *supra* n. 340.

se jette dans le Cydnus, c'est parce qu'il cherche à galvaniser ses troupes par son courage : il a ici l'attitude d'un bon général et d'un bon roi, son acte est utile à la communauté.³⁴³

Les *Res gestae* surtout utilisent assez fréquemment la référence homérique, créant ainsi un climat héroïque qui cependant, à bien y regarder, n'a que peu à voir avec les valeurs du monde grec. Par exemple, lors de la réconciliation d'Alexandre avec le roi de Macédoine, la mention de Philippe, l'esprit ébranlé « par les atteintes du destin », rappelle ce que dit Agamemnon à Achille lors de leur réconciliation,³⁴⁴ et les dieux qui festoient dans leur séjour merveilleux aux confins du monde sont une réminiscence des banquets des dieux en Éthiopie ;³⁴⁵ mais ce sont évidemment les exploits d'Alexandre qui, au premier abord, rappellent le plus les exploits des héros d'Homère, fondés sur le souci de leur propre gloire : le jeune âge d'Alexandre, sa précocité, de même que son caractère impétueux, sont une composante héroïque, comme chez Achille.

Or ses exploits de jeunesse, dompter Bucéphale, obtenir la victoire dans la course de chars à Olympie, ne servent qu'à prédire les véritables exploits de son règne, ceux-là utiles à tous.³⁴⁶ Même lorsque Alexandre accomplit un exploit personnel, par exemple en allant seul affronter Darius dans son propre camp, le choix de cet exploit, comparable à celui d'Ulysse à Troie, montre dans le même temps son souci du salut de tous : il s'agit aussi de reconnaître les forces de l'ennemi.³⁴⁷ De même, en proposant à Porus un combat singulier pour décider de la victoire, Alexandre accomplit certes un exploit digne des héros homériques, Ménélas ou Ajax, ou mieux encore, Achille, puisqu'il tue son adversaire

343 VAL., II, 8. Contrairement à tous les historiens antérieurs, les *Res gestae* et l'*Itinéraire* rapportent qu'Alexandre s'est jeté *tout armé* dans le Cydnus, ce qui le rapproche d'un héros romain comme Horatius Coclès, au service de la collectivité (LIV., II, 10, 11).

344 VAL., I, 22 ; II., XIX, v. 87 sq.

345 VAL., III, 24 ; par ex. II., I, v. 423 sq.

346 VAL., I, 15 et I, 19.

347 VAL., II, 14 ; *Od.*, IV, 244-258.

comme Achille a tué Hector ;³⁴⁸ le motif de ce duel à mort pourrait d'ailleurs également être la vengeance, Alexandre cherchant à venger la mort de Bucéphale tué par Porus, comme Achille cherche à venger Patrocle tué par Hector ; il n'y a pas jusqu'au soin pris à soustraire à l'ennemi la dépouille de Bucéphale qui n'ait l'allure homérique du combat pour rapporter le corps d'un compagnon d'armes.³⁴⁹ Mais tout en procédant du sentiment très homérique de sa propre gloire, l'attitude d'Alexandre relève aussi d'une stratégie de général visant à garder l'estime de ses troupes, et lorsqu'il lutte contre Porus, il lutte aussi pour le salut de tous, Grecs et Indiens, qui ne sont pas obligés de s'exterminer : ce combat singulier n'est pas compris comme une résurgence de l'idéal héroïque, mais comme le sacrifice d'un seul pour le bien de la communauté ; il s'apparente ainsi, bien davantage qu'à Achille, à un Titus Manlius luttant en combat singulier contre un Gaulois gigantesque pour apporter la victoire aux siens.³⁵⁰ Même la course de chars à laquelle Alexandre participe, du fait qu'elle se déroule dans le cadre des Jeux olympiques, est une façon d'affirmer son appartenance à la communauté.³⁵¹

Dans l'*Itinéraire* également, on l'a vu, Alexandre confronté au cours d'eau impétueux de la cité de Cyrus peut faire penser à Achille luttant avec le Xanthe, mais là encore, son exploit n'est pas gratuit, il s'inscrit dans un contexte totalement différent, où la finalité n'est pas la gloire personnelle ou le salut de sa propre vie, mais la prise de la cité, la victoire des siens sur les barbares.³⁵² De même, si Alexandre prend la tête de ses troupes quand se produit la sortie des assiégés à Gaza, malgré un mauvais présage, c'est, selon l'*Itinéraire*, parce qu'il se soucie « davantage de son commandement que de sa propre personne », autrement dit,

348 VAL., III, 4 ; II., III, 96-110 et 340-380 (combat de Pâris et de Ménélas) ; II., VII, 206-312 (combat d'Hector et d'Ajax) ; II., XXII, 131-361 (combat d'Hector et d'Achille).

349 VAL., III, 3 ; II., XVI, 818-822 et XVII, 394-397.

350 LIV., VII, 9-10.

351 VAL., I, 18.

352 *It.*, 83.

parce qu'il s'estime garant du salut de tous et non de son salut personnel.³⁵³ Dans les *Res gestae* et dans l'*Itinéraire*, lorsque son ami Philon ou ses soldats le prient de ne pas s'exposer au danger, parce qu'il est indispensable à la communauté, Alexandre reconnaît le bien-fondé de ses conseils et s'y conforme, au contraire de ce que rapportaient Arrien ou Quinte-Curce : Alexandre se trouve ainsi très explicitement dépouillé de l'idéal héroïque qui l'animait chez les historiens antérieurs, et lui faisait rechercher l'exploit individuel.³⁵⁴

Dans l'*Épitomé* et le *Liber de morte*, la lutte contre les barbares a pris le pas sur toutes les autres aspirations d'Alexandre ; elle est une sorte d'urgence absolue, au point qu'Alexandre refuse même les richesses d'un roi indien, comme on l'a vu plus haut.³⁵⁵ La lutte contre les barbares est devenue une question de vie ou de mort bien davantage qu'un prétexte à rechercher gloire et butin. Alexandre use donc de tous les moyens à sa disposition pour sauver l'Empire : avant de rédiger le testament, il avait déjà tenté d'accomplir une sorte de *deuotio* en se noyant dans l'Euphrate.³⁵⁶

Ainsi Alexandre apparaît dans tous ces textes comme un héros romain bien plus qu'un héros grec, si l'on se réfère à la différence des concepts éducatifs notée par Henri-Irénée Marrou et signalée plus haut :³⁵⁷ Alexandre imite ses ancêtres, mais pour le salut de tous les civilisés, non comme eux par désir de gloire personnelle, alors qu'en Grèce,

353 *It.*, 47.

354 VAL., III, 17 ; *It.*, 117. Voir par ex. ARR., *Anab.*, VI, 13, 4-5 (Alexandre, asservi à son amour de la gloire, est exaspéré par les reproches de ses amis) et CVRT., IX, 6, 6-24 (discours des amis d'Alexandre, le suppliant d'épargner sa vie pour le salut de tous, et réponse d'Alexandre, qui, à l'instar d'Achille, préfère à une vie longue mais sans gloire une vie courte et glorieuse).

355 *Ep.*, 32-33.

356 *Lib.*, 101-102.

357 « Je définissais l'ancienne éducation grecque, à la lumière d'Homère, comme une imitation des héros : l'éducation romaine serait, elle, une imitation des ancêtres. » (H.-I. MARROU, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, II. *Le monde romain*, op. cit., p. 21).

l'idéal homérique de l'exploit individuel a pu le disputer à l'idéal civique.

Or l'objectif principal d'Alexandre, le salut du monde civilisé, qui implique la lutte et la victoire sur les barbares, constitue finalement, aux dires des auteurs de tous ces textes, un bienfait pour les barbares eux-mêmes, à qui le maître du monde apporte prospérité et liberté. Les bienfaits de la monarchie absolue s'adressent en effet à tous, Grecs et barbares. Alexandre est un bienfaiteur pour sa mère, puis pour Philippe, et plus largement pour la Macédoine, la Grèce et tout l'Empire, d'après ce que dit la mère de Darius elle-même dans les *Res gestae*.³⁵⁸ Dans cet ouvrage, il est censé apporter la paix à tous, une sorte de *Pax Macedonica* qui, à l'instar de la *Pax Romana*, favorise la prospérité.³⁵⁹ Comme Ammon, dieu fleuve fécondant, comme l'ancien maître du monde Sésonchosis, dispensateur d'une « riche nappe d'eau » à des gens qui meurent de soif, il apporte la fécondité, la vie même :³⁶⁰ Alexandrie est une ville nourricière, affirment Valérius et l'*Itinéraire*, contrairement à la version A du *Roman*, qui qualifie ainsi l'Égypte tout entière à cause de la crue du Nil, et contrairement à Arrien, qui ne parle pas des oiseaux venus picorer la farine et signale seulement la prospérité d'Alexandrie elle-même.³⁶¹ En revanche le mauvais souverain Darius, semblable à l'usurpateur Besus, entraîne pour tous ruine et destruction. Dans l'*Itinéraire*, l'empereur qui prend modèle sur Alexandre, s'il utilise la force contre les barbares, c'est qu'il a pour fonction de les faire entrer, au besoin par les armes, dans l'Empire romain, pour les libérer du joug de

358 VAL., II, 22.

359 VAL., III, 35 : les années de paix, pure fiction due à Valérius, sont plus nombreuses que les années de guerre : sept ans de guerre, huit ans de paix. De même dans le palais du roi Xerxès, ancien civilisateur perse, se trouve une colombe symbole de paix (VAL., III, 28).

360 VAL., I, 4 et III, 17. L'idée d'un Alexandre dispensateur de la prospérité n'est pas neuve, elle est déjà sous-jacente à une représentation égyptienne contemporaine d'Alexandre, où ce dernier rend hommage au dieu de la fécondité Men, sur les murs d'un petit temple de Louxor.

361 VAL., II, 4 ; *It.*, 49. Voir texte A, II, 4 et ARR., *Anab.*, III, 1, 5-2, 2 : l'auteur de l'*Itinéraire* préfère suivre ici CVRT., IV, 8, 6.

leurs rois, leur apporter la liberté, en les gratifiant du droit de cité romain :³⁶² l'empereur rétablit l'équilibre du monde par tous les moyens, y compris par la force, au bénéfice de tous, d'accord ou non.

Ainsi, dans tous ces textes, Alexandre est représenté d'abord comme un souverain doté d'une mission, celle de faire régner la justice. Il est au service de la communauté civilisée, au point que sa vie privée, dont ses biographes antérieurs livraient de larges pans, n'est ici pour ainsi dire jamais évoquée. Il n'a plus d'attaches sentimentales : ses mariages sont affaire de politique, sauf dans l'*Itinéraire* l'union qu'il contracte avec la fille d'Oxyartès, mais alors il en est blâmé.³⁶³ Le personnage d'Héphestion, bien que présent dans tous les textes, est loin d'avoir l'importance que lui attribuaient les modèles de ces ouvrages : dans les *Res gestae*, l'ami le plus cher du roi n'est pas Héphestion, mais Philon, et celui-ci disparaît au demeurant très vite, sans susciter de la part du roi les regrets que, selon la tradition, lui avait inspiré la mort d'Héphestion.³⁶⁴ Quant à la confusion entre Alexandre et Héphestion commise par la mère de Darius, l'*Itinéraire* n'en fait pas un épisode à la gloire d'Héphestion ou de l'amitié, comme son modèle Arrien,³⁶⁵ dans les *Res gestae*, elle devient une confusion entre Alexandre et Ptolomée par le jeu du déguisement, avec cette différence importante qu'elle perd tout caractère sentimental pour devenir une simple ruse : la phrase prononcée par le roi, « Lui aussi est Alexandre », se transforme en un avertissement prononcé par Ptolomée, assez spirituel, mais sans plus rien de sentimental.³⁶⁶ Tout au plus les textes évoquent-ils l'attachement du souverain à sa mère,³⁶⁷ tout relatif, puisque dans les *Res gestae* il affirme

362 *It.*, 5 : rapprochement « Romana (...) arma », « ciuitate Romana. »

363 *It.*, 101.

364 *VAL.*, III, 17.

365 *It.*, 37. Voir *ARR.*, *Anab.*, II, 12, 6-8.

366 *VAL.*, III, 19-20.

367 *VAL.*, I, 20-22 (Alexandre prend parti pour sa mère et empêche sa répudiation) ; I, 24 (Alexandre se porte au secours d'Olympias enlevée par Pausanias, mais n'ose se servir de son arme de peur de blesser sa mère) ; I, 42 (sa mère l'accompagne une partie de son expédition) ; II, 22 (Alexandre recommande à sa femme et à la mère de Darius d'honorer Olympias) ; III, 17 (désir d'Alexandre de revoir sa mère avant

qu'il n'hésiterait pas à la punir si elle était coupable,³⁶⁸ et qui de toute façon peut se comprendre comme le respect dû à ses parents et à un membre de la famille royale. Cependant Alexandre, au moins dans les *Res gestae* et dans le *Liber de morte*, n'est pas dépourvu de sensibilité : il pleure à plusieurs reprises.³⁶⁹ Mais ce sont des pleurs pour ainsi dire philosophiques, inspirés par la triste condition humaine, les retours de fortune, l'injustice, non par un chagrin personnel : même lorsqu'il apprend qu'il va bientôt mourir, il ne pleure pas, mais, « résolu à l'inévitable », il regarde « l'avenir avec courage ».³⁷⁰

Valérius, fort de la mission de sauveur du monde dévolue à l'empereur, calque même en partie la vie d'Alexandre sur celle du Christ, en donnant à certains épisodes une coloration biblique. L'astrologue Nectanabus est une sorte de roi mage : il en a la science et les richesses.³⁷¹ Le serpent qui annonce la venue du dieu est *praecursor*, terme utilisé également pour désigner Saint Jean-Baptiste.³⁷² On a vu qu'Olympias après son rêve s'exprime comme une initiée aux mystères, le sens religieux de l'union avec Nectanabus est accentué : il s'agit bien d'une union sacrée avec le dieu, Olympias pouvant apparaître comme une autre Marie ; les paroles de Nectanabus-Ammon après son union

de mourir) ; III, 27-28 (il lui envoie un compte rendu de son expédition) ; III, 31 (Alexandre veut mettre fin à la querelle entre Antipater et Divinopater, pour éviter à sa mère de s'exiler en Épire) ; III, 33 (dispositions prises par Alexandre dans son testament pour l'avenir et le culte d'Olympias) ; *It.*, 18 (Olympias accompagne Alexandre jusqu'à son embarquement pour l'Asie) ; 23 (il lui fait envoyer du butin) ; *Lib.*, 87 (Alexandre supporte mal l'idée que sa mère puisse s'exiler en Épire et accède à sa demande) ; 116 et 122 (dispositions prises dans son testament pour l'avenir et le culte d'Olympias).

368 VAL., I, 22.

369 VAL., I, 23 (il est affligé par le sort des Grecs, tributaires des Perses) ; II, 18 (il pleure sur le sort des prisonniers grecs mutilés par les rois perses) ; II, 20-21 (il pleure la fin misérable de Darius) ; *Lib.*, 106 (il pleure sur le sort que connaîtront les Macédoniens après sa mort).

370 VAL., III, 17 ; III, 30 ; *Lib.*, 95.

371 VAL., I, 1 et 4 ; *Mt.*, 2, 1-11.

372 VAL., I, 6 ; *AVG.*, *Ep. Ioh.*, IV, 6.

avec Olympias (*quippe gaudeto...*) sont une forme d'Annonciation,³⁷³ et le rêve de Philippe répond au rêve de Joseph.³⁷⁴ Dès ses années d'études, Alexandre se distingue de ses condisciples, mais aussi d'Aristote et de ses parents, par sa sagesse, il est capable d'étonner Aristote par la pertinence de ses réponses, comme Jésus étonnait les docteurs de la Loi et ses parents.³⁷⁵ Il terrasse le serpent, bête maudite de la Bible, et plus tard l'odontotyrannus, roi des bêtes fauves, qui ressemblent assez à Léviathan.³⁷⁶ Darius écrit à ses satrapes qu'il fera fouetter Alexandre et le revêtira ensuite d'un habit de pourpre, outrages similaires à ceux infligés au Christ, alors que dans le *Roman*, Darius déclare plus logiquement qu'il dépouillera Alexandre de son habit de pourpre avant de le faire fouetter.³⁷⁷ L'image des Perses « moissonnés » par les soldats d'Alexandre rappelle la métaphore biblique du jugement de Dieu.³⁷⁸ Le combat singulier entre Alexandre et Porus, du fait de la différence exagérée des tailles, semble une réminiscence du combat entre l'ancêtre du Christ, David, et le géant Goliath.³⁷⁹ L'annonce à Alexandre de sa mort imminente, dans un lieu retiré, un jardin, en compagnie de quelques amis proches, rappelle le Christ et ses disciples au jardin des Oliviers.³⁸⁰ Antipater est une sorte de Judas, dont Alexandre, à l'instar du Christ, ne cherche pas à tirer vengeance.³⁸¹ La mort d'Alexandre

373 VAL., I, 7 ; Lc, 1, 26-33. La légère dérision qui transparait dans cet épisode est-elle un reliquat du récit grec dont s'est inspiré Valérius, impossible à effacer, ou a-t-elle un sens, et dans ce cas lequel ? Faut-il y voir un doute quant à la divinité du Christ également, ou la volonté de se montrer prudent dans la comparaison entre Alexandre et le Christ, pour éviter le blasphème ?

374 VAL., I, 8 ; Mt, 1, 18-21.

375 Par ex. VAL., I, 16 et 22 ; Lc, 2, 41-50.

376 VAL., I, 32 ; III, 17 ; Gn, 3, 14-15 ; Jb, 40, 25-41, 26 ; Is, 27, 1 ; Ap, 12, 7-9.

377 VAL., I, 39 ; textes A et L ; Mt, 27, 26-28 ; Mc, 15, 15-17 ; Jn, 19, 1-2.

378 VAL., II, 16 (dans les textes grecs A et L en revanche, l'image des moissonneurs n'est pas appliquée à Alexandre et à son armée, ce sont les Perses qui, en fuyant, « moissonnent » leurs propres soldats, avec leurs chars à faux) ; voir par ex. Jl, 4, 12-13 et Ap., 14, 14-16.

379 VAL., III, 4 ; 1 S, 17, 4-11 et 40-51 ; Mt, 1, 1-17 et 20 ; Lc, 1, 27 ; 2, 4 ; 3, 23-31.

380 VAL., III, 17 ; Lc, 22, 39-44 ; Jn, 18, 1.

381 VAL., III, 31 ; Mt, 26, 47-54.

s'accompagne comme la mort du Christ de phénomènes surnaturels comparables : ténèbres, tremblement de terre, prodige, chaos dans le temple.³⁸² Enfin, dans tout le récit, court l'image d'un Alexandre lumière du monde.³⁸³

Cette vision d'Alexandre peut être mise en relation avec l'idéologie véhiculée pendant une bonne partie du IV^e siècle – à la suite de la diffusion du récit latin de Valérius, comme le pense Lellia Cracco Ruggini,³⁸⁴ ou parallèlement à elle – par la classe sénatoriale, et vivace également, jusqu'au V^e siècle, dans les classes moyennes de l'Empire : les Romains s'offrent des médailles porte-bonheur ou des contorniates prophylactiques représentant Alexandre ; sur les dernières, son image est accompagnée des mots *Filius Dei*,³⁸⁵ l'assimilation étant facilitée par l'iconographie chrétienne de l'époque, qui représente le Christ comme un jeune homme glabre.³⁸⁶ Alexandre est une sorte de Christ païen, l'empereur qu'il représente peut être sauveur du monde, Sôter, comme le Christ, il souffre pour l'humanité tout entière. Ses vertus font de lui une sorte de saint païen, même dans les textes où la référence biblique est absente, comme dans l'*Épitomé de Metz* et le *Liber de morte*, où il est un condensé des vertus romaines, à la manière de Julien l'Apostat.

Alexandre correspond ici à l'image que donne également de lui l'auteur de la *Vie d'Alexandre Sévère*, dans l'*Histoire Auguste*, qui place son portrait dans le laraire principal de l'empereur, avec ceux d'Abraham, du Christ, d'Orphée et d'Apollonius de Tyane, et non dans le second aux côtés de Virgile, de Cicéron et d'Achille, pourtant son

382 VAL., III, 31 ; Mt, 27, 45-53 ; Mc, 15, 33-38 ; Lc, 23, 44-46.

383 VAL., I, 33 ; III, 31 ; Jn, 8, 12.

384 Lellia CRACCO RUGGINI, « Sulla cristianizzazione della cultura pagana : il mito greco e latino di Alessandro dall'eta' antonina al medioevo », *Athenaeum* N. S. 43, 1965, p. 3-80, ici p. 5.

385 *Ibid.*, ici part. p. 12-13 et 15-16 ; voir également Lellia RUGGINI, « L'*Epitoma rerum gestarum Alexandri Magni* e il *Liber de morte testamentoque eius*. A proposito della recente edizione di P. H. Thomas », dans *Athenaeum* N. S. 39, 1961, p. 285-357, ici p. 353 sqq.

386 Voir par ex. la représentation du Bon Pasteur dans les catacombes de Sainte Priscille à Rome.

ancêtre et son modèle : comme ses compagnons de laraire, il travaille au salut du monde civilisé bien plus qu'à sa gloire personnelle.³⁸⁷ Alexandre est digne d'être maître du monde, comme l'empereur, dans la mesure où il est au service de tous, au contraire de Darius dont l'égoïsme, comparable à celui de l'usurpateur Besus, le rend indigne de gouverner et lui ôte sa qualité de maître du monde.

2. *L'invincibilité du monarque absolu*

Effet de la protection divine dans les *Res gestae* et dans l'*Itinéraire* ou peut-être seulement de son mérite personnel dans l'*Épitomé de Metz*, le monarque absolu n'a besoin de personne d'autre que de lui pour établir l'ordre et sauver le monde. Tous les textes étudiés ici démontrent l'invincibilité d'Alexandre, qui à lui seul résout toutes les difficultés.

Alexandre en effet réussit tout ce qu'il entreprend ; il n'a besoin que d'être là pour rétablir l'ordre, arrêter les querelles, les révoltes, et assurer la victoire. Ainsi dans les *Res gestae*, après son esclandre au cours du banquet de noces de Philippe, il ne s'enfuit pas ensuite avec sa mère, comme cela s'est effectivement produit aux dires des historiens antérieurs, au contraire il reste et sert de médiateur entre ses parents pour les réconcilier : c'est lui qui a gain de cause, alors qu'en réalité Philippe a épousé Cléopâtre en dépit de l'opposition de son fils.³⁸⁸ Dans le même ouvrage, il suffit qu'Alexandre se montre pour soumettre l'Europe, les Macédoniens lui servent seulement d'escorte, sans qu'il soit fait allusion au moindre combat, contrairement à ce que dit le texte A du *Roman*.³⁸⁹

Lorsqu'une bataille s'avère tout de même nécessaire, la seule apparition d'Alexandre assure une prompte victoire. Les auteurs mettent rarement en avant les stratagèmes ou la stratégie d'Alexandre. Chez Valérius, il suffit qu'Alexandre déploie toute son énergie pour assurer le succès de l'assaut contre Tyr : son *impetus* est nécessaire et suffisant

387 *Hist. Aug., Vie d'Alexandre Sévère*, XXIX, 2 et XXXI, 4-5.

388 VAL., I, 22. Voir DIODORE, XVI, et XVII, 2, 3 ; PLVT., *Alex.*, 9 ; ARR., *Anab.*, III, 6, 5.

389 VAL., II, 1.

pour emporter la ville la plus résistante.³⁹⁰ Dans l'*Itinéraire*, les récits de bataille sont très maigres si on les compare à ceux de son modèle Arrien. Même lorsqu'il relate en détail la bataille d'Arbèles, l'auteur omet de parler du combat acharné qui eut lieu au moment où Alexandre rebroussait chemin pour secourir Parménion : chez Arrien, le combat était décrit comme l'action la plus violente de la bataille, plusieurs proches d'Alexandre étaient tués ou blessés ; or dans l'*Itinéraire*, lorsque le roi survient, les ennemis se dispersent *à sa seule vue*.³⁹¹ La même cause produit les mêmes effets sur les troupes de Bessus, l'auteur n'utilisant pas moins de trois termes presque équivalents dans la même phrase (*dispergo, disicio, dilabor*) pour insister sur la désintégration complète des ennemis d'Alexandre à sa seule apparition : la narration en une phrase de la poursuite et du combat souligne en outre l'extrême rapidité de la victoire d'Alexandre.³⁹² Quant à l'exploit de la prise de la cité de Cyrus, il ne repose pas sur l'ingéniosité ou le sens de l'observation d'Alexandre, puisque le cours d'eau par lequel passe Alexandre est torrentiel et non à sec comme chez Arrien, ni sur son courage impétueux, dont il n'est pas question malgré le parallèle tentant à établir entre Alexandre et Achille, mais il suffit apparemment que le roi se présente, et la sauvagerie du fleuve n'opère plus : Alexandre franchit ce fleuve fougueux comme par magie, on n'a aucune indication sur la manière dont il s'y prend.³⁹³ Dans l'*Épitomé*, les méchants sont punis ou s'enfuient dès l'arrivée d'Alexandre, souvent même sans que celui-ci ait à intervenir en personne ;³⁹⁴ sa présence seule suffit à tout faire rentrer dans l'ordre, il ne lui reste qu'à distribuer les récompenses ou à accorder le pardon.

Il n'est de ce fait presque jamais question des difficultés qu'Alexandre a rencontrées lors de son expédition. La victoire sur Tyr,

390 VAL., I, 35.

391 *It.*, 63 ; ARR., *Anab.*, III, 15.

392 *It.*, 69.

393 *It.*, 83 ; ARR., *Anab.*, IV, 3, 2.

394 *Ep.*, 3 : Ariobazanès ; 5-6 : Bessus ; 18 : Ariobazanès ; 20-23 : Spitaménès, Catanès et Dataphernès.

dans les *Res gestae* comme dans l'*Itinéraire*, est extrêmement rapide, on l'a vu, alors que tous les historiens antérieurs présentaient le siège comme très long et difficile.³⁹⁵ Dans l'*Itinéraire*, le sort de la révolte de Satibarzanès est réglé en une phrase assez courte : Satibarzanès et ses complices s'enfuient immédiatement à l'approche d'Alexandre, les autres sont punis ;³⁹⁶ l'auteur estompe largement les difficultés rencontrées par Alexandre dans les satrapies orientales³⁹⁷ et il efface le contretemps en le rendant utile au roi, puisque le meurtrier de Darius qui est mis à mort renseigne auparavant Alexandre sur ses complices, information qui ne se trouvait pas chez Arrien. Les difficultés d'Alexandre à traverser le Tanaïs et à combattre les Scythes sont complètement passées sous silence : le fleuve est traversé de nuit et le combat n'en est pas un, puisque dès l'arrivée d'Alexandre, les Scythes sont mis en fuite par lui « facilement » et « audacieusement » : il massacre des gens déjà en fuite, ce qui n'était pas le cas chez Arrien, où le combat était d'abord presque à l'avantage des Scythes.³⁹⁸ Malgré la « résistance armée » des occupants de la roche qu'Arrien nommait Aornos, la victoire d'Alexandre est extrêmement rapide et complète, contrairement à ce qui se passait chez Arrien, où Alexandre avait besoin de plusieurs jours et ne prenait pas la roche de vive force, mais plutôt par abandon des Indiens et sans recueillir de butin.³⁹⁹ De même dans l'*Épitomé*, Alexandre conquiert assez aisément le mont Aornos, ce qui n'était pas le cas chez Quinte-Curce, où seul l'abandon de la montagne par les barbares permettait finalement à Alexandre d'y prendre pied, après un premier échec.⁴⁰⁰ L'*Itinéraire* ne dit mot des difficultés du retour de l'Inde, du désert de Gédrosie, des

395 VAL., I, 35 ; *It.*, 42. Voir par ex. CVRT., IV, 2, 7-4, 19 ; ARR., *Anab.*, II, 16, 7-24, 6.

396 *It.*, 73. ARR., *Anab.*, III, 25, 7, précisait en revanche qu'Alexandre avait poursuivi avec acharnement ceux qui avaient pris part à la révolte.

397 P. BRIANT, *Alexandre le Grand*, Paris 1977², p. 20-21 et 57-63.

398 *It.*, 85 ; ARR., *Anab.*, IV, 4, 4-7.

399 *It.*, 108 ; ARR., *Anab.*, IV, 29-30, 4.

400 *Ep.*, 47 ; CVRT., VIII, 11, 2-25.

exactions des satrapes, des désordres divers relatés cependant par son modèle Arrien.⁴⁰¹

À côté de ce souverain omnipotent, la présence des soldats et des généraux apparaît presque superflue, et constituerait plutôt une gêne qu'une aide pour Alexandre. Aucun mérite propre n'est reconnu aux généraux ni aux soldats. On a vu qu'Alexandre n'accordait aucune responsabilité politique à son entourage.

L'armée d'Alexandre semble plus avoir besoin de lui que lui d'elle, comme le roi le fait remarquer dans les *Res gestae* à ses soldats rétifs.⁴⁰² Dans l'*Itinéraire* en effet, on le voit se battre presque seul contre toute la population de la ville indienne pendant un temps très long, et non juste le temps nécessaire pour que son armée le rejoigne, comme le disaient les historiens antérieurs, notamment Arrien ; l'un de ses compagnons, comme on l'a déjà observé, est d'ailleurs lui aussi un futur souverain, alors qu'Arrien avait rétabli la vérité en donnant comme compagnon d'Alexandre dans ce moment difficile Léonnatos et non Ptolémée.⁴⁰³ Dans les *Res gestae*, le roi sauve à lui seul, par son esprit de décision, son armée abattue et, de même, lors de la première bataille contre les Perses, ses soldats qui se battent sans réflexion (*inconsulto*) : les Macédoniens ne peuvent rien sans le monarque, seul capable de ramener l'ordre dans les rangs et l'équilibre entre les deux armées.⁴⁰⁴ Dans la poursuite de Darius, c'est encore Alexandre qui s'empare des chars, des armes, il n'est pas fait mention de ses soldats.⁴⁰⁵ Après cette victoire, les

401 *It.*, 117 ; ARR., *Anab.*, VI, 23-26 ; 27, 1-5 ; 29, 2-30, 2. Voir P. BRIANT, *op. cit.*, p. 69-70 et du même auteur : *De la Grèce à l'Orient, Alexandre le Grand*, Paris 1987, p. 109-111 et 113-114.

402 VAL., III, 1 : « (...) nihil esse mirum si ad futura quoque discrimina solus ire compellar, cum prioribus quoque solus animi uirtute suffecerim. (...) unum quoduis imperatorium sapiens prudensque consultum praestet manum multorum inconsultius laborantium. (...) omnem exercitus fortunam atque uirtutem consistere in animo sapientis imperatoris. »

403 *It.*, 115-116 ; ARR., *Anab.*, VI, 9, 6-10 et 11, 8.

404 VAL., I, 41 ; I, 44.

405 VAL., I, 41.

soldats se rendent compte en même temps que leur roi du gain de la journée, mais, selon l'auteur, c'est au seul Alexandre que la chance sourit, c'est à lui seul que la victoire est due, et non à son armée.⁴⁰⁶ De la même façon, dans l'*Itinéraire*, il est loué d'être toujours en tête de ses troupes.⁴⁰⁷ C'est ainsi qu'il parvient à prendre Gaza, en triomphant non seulement des barbares mais même de son destin, et là comme dans les *Res gestae*, des doutes de ses propres soldats.⁴⁰⁸ C'est ainsi qu'il réussit à vaincre les Perses au Granique, où selon l'auteur, « la palme du mérite » lui revient, même si son trop plein d'ardeur « risquait de causer la perte de l'expédition ».⁴⁰⁹ dans un sens comme dans l'autre, c'est toujours l'attitude du roi qui décide de la tournure des événements. Malgré le nombre inférieur des Macédoniens à Arbèles, la seule présence d'Alexandre suffit à donner l'avantage à l'aide droite qu'il commande et à tous ceux qu'il secourt.⁴¹⁰

Au contraire, Darius par sa seule absence, par sa seule fuite, fait perdre la bataille aux myriades de soldats perses, il entraîne la défaite et le massacre de ses sujets :⁴¹¹ l'armée ne fait que suivre Darius. De ce fait, dans l'*Itinéraire*, Alexandre devient après Arbèles le seul véritable souverain, Darius ayant abandonné, selon l'auteur, son diadème et ses insignes royaux, alors qu'Arrien ne parlait que de ses armes et de son char.⁴¹² De même, la mort du souverain donne pour ses sujets le signal de se rendre : ainsi les habitants d'une ville indienne se rendent à Alexandre après la mort de celui qui est appelé leur « roi » par l'*Itinéraire*, alors qu'il était simplement « commandant de la place » pour Arrien.⁴¹³ La personne du monarque est seule garante de la victoire.

406 VAL., I, 41 : « Alexander (...) expertus (...) est una cum militibus suis fortunae illius ac uictoriae emohumentum. » Il aurait fallu *suae* pour renvoyer à Alexandre et à ses soldats.

407 *It.*, 15.

408 *It.*, 46-47.

409 *It.*, 22.

410 *It.*, 58 ; 59 ; 62 ; 63.

411 VAL., I, 39 ; II, 7 ; II, 10 ; II, 16 ; *It.*, 62.

412 *It.*, 64 ; ARR., *Anab.*, III, 15, 5.

413 *It.*, 106 ; ARR., *Anab.*, IV, 27, 2.

D'où, dans l'*Épitomé*, la curieuse stratégie d'Alexandre face à Porus, qui consiste à concentrer toute l'attaque sur le roi indien, sans s'occuper des autres, ce qui rejoint d'ailleurs le combat singulier des *Res gestae*.⁴¹⁴ Dans tous les cas, on est dans une logique de jeu d'échecs, où seul le souverain compte ; une fois le roi abattu, l'armée et le royaume sont au vainqueur, grâce, dans les *Res gestae*, à une justification psychologique (il n'est plus nécessaire de montrer sa valeur au roi), qui devient dans l'*Épitomé* un réflexe mécanique : l'armée de Porus n'a pas d'autre volonté que celle de son roi, comme dans l'*Itinéraire* l'armée perse « suit l'avis » de Darius.⁴¹⁵

Tous les textes étudiés ici montrent par ailleurs un Alexandre omniprésent sur tous les fronts et restreignent considérablement le champ d'action de ses généraux, que même Arrien, si attaché à la gloire du souverain macédonien, ne songeait pas à occulter. Ainsi, pour prendre l'exemple de l'*Itinéraire*, Alexandre y dompte rapidement et définitivement la révolte des Ariens, et ses généraux ne font que parfaire son action, alors qu'Arrien expliquait qu'il s'agissait d'une nouvelle défection, provoquée par Satibarzanès, et que les généraux d'Alexandre avaient dû livrer un combat acharné contre les troupes de Satibarzanès.⁴¹⁶ Le combat singulier entre le général d'Alexandre Érigyios et Satibarzanès, qui met fin à la rébellion par la mort de ce dernier, est passé sous silence, de même que celui entre Ptolémée et l'un des chefs indiens, pourtant tous deux rapportés par le modèle de l'*Itinéraire* :⁴¹⁷ il n'y a pas d'exploits autres que ceux d'Alexandre. Lorsque Alexandre apprend le siège de Maracande par Spitaménès, il se hâte vers la ville, alors que d'après Arrien, il ne s'était pas déplacé lui-

414 *Ep.*, 60 ; VAL., III, 4. En revanche, selon le modèle de l'*Épitomé*, CVRT., VIII, 14, 38, Alexandre avait donné l'ordre de n'épargner personne.

415 *Ep.*, 61 : « Ita fine facto elefantos atque iumenta exercitumque Alexandro tradidit (...) » ; *It.*, 62 : « Neque difficile ceteri pedibus in sententiam secuti regis extemplo paria consultant (...) »

416 *It.*, 74 ; ARR., *Anab.*, III, 28, 2-3.

417 ARR., *Anab.*, III, 28, 3 ; IV, 24, 3-5, à comparer avec *It.*, 105. Pour le combat entre Érigyios et Satibarzanès, voir aussi CVRT., VII, 4, 33-38.

même, mais avait envoyé ses hommes.⁴¹⁸ Le récit de l'*Itinéraire* est assez peu clair à cet endroit, justement parce qu'il cherche à démontrer que le monarque seul peut apporter la victoire : tout en ayant hâte d'atteindre Maracande, le roi reste d'abord sur le Tanaïs pour livrer combat aux Scythes. Or personne ne peut prendre la place d'Alexandre : les assiégés macédoniens de Maracande sont massacrés quand ils tentent une sortie, mais aussitôt Alexandre arrivé, la victoire sur Spitaménès est rapide et complète.⁴¹⁹

Il n'est pas question en effet, comme chez Arrien, des difficultés d'Alexandre, de Coenos laissé en Sogdiane pour contrer Spitaménès ; Alexandre expédie en une phrase Spitaménès et ses alliés, même si l'auteur est ainsi amené à tuer deux fois le malheureux rebelle perse : les barbares s'enfuient aussitôt et sont massacrés, y compris Spitaménès, que l'on est tout surpris de retrouver un peu plus loin toujours en état de nuire, pour peu de temps il est vrai, conformément cette fois au récit d'Arrien.⁴²⁰ De même en Inde, Alexandre s'empare en personne des villes de Baziphara et d'Hora, alors que chez Arrien le combat avait lieu entre les habitants et les troupes de Coenos, général d'Alexandre.⁴²¹

Certes, les grands généraux d'Alexandre sont tous cités à un moment ou à un autre, mais pour mémoire et sur le même plan, comme des figurants. Aucun ne se distingue réellement dans l'exercice de ses fonctions, aucun ne fait preuve d'initiative personnelle : Ptolémée, qui, on vient de le voir, se montrait capable chez Arrien d'exploits à l'antique, surtout juste avant l'Indus, n'est pas cité à ce moment dans l'*Itinéraire* ; Héphestion et Perdicas, qui ont construit le pont sur l'Indus dont parlait

418 *It.*, 84 ; ARR., *Anab.*, IV, 3, 6-7.

419 *It.*, 86-87.

420 *It.*, 98 : contrairement toutefois à ce qui se passait chez Arrien, Spitaménès est de nouveau châtié par Alexandre, et non par les Scythes qui se contentent de le livrer. Chez ARR., *Anab.*, IV, 16, 4-7 et 17, 4-7, Spitaménès prenait la fuite quand on lui annonçait l'arrivée d'Alexandre, mais Alexandre ne parvenait pas à le rejoindre, et Spitaménès était battu seulement quelque temps après, par Coenos, général d'Alexandre, et non par Alexandre lui-même, après un nouveau succès contre les Macédoniens, et finalement tué par les Scythes et non par Alexandre.

421 *It.*, 107 ; ARR., *Anab.*, IV, 27, 8.

longuement Arrien, ne sont pas mentionnés, le pont non plus, à cet endroit du récit.⁴²² L'*Épitomé* passe également sous silence les travaux de ces deux généraux, pourtant relatés par son modèle Quinte-Curce, tout juste concède-t-il à Héphestion la préparation du ravitaillement.⁴²³ Quant au régent de Macédoine Antipater, qui a remporté une victoire grosse de conséquences sur les Spartiates, il disparaît dans les *Res gestae* au profit d'Alexandre, que l'auteur crédite seul de ce succès ;⁴²⁴ ni dans les *Res gestae*, ni dans le *Liber de morte*, il n'est fait allusion, comme une des causes possibles de son rappel, à la jalousie qu'aurait éprouvée Alexandre à son égard du fait de son habileté politique et militaire.⁴²⁵

En fait, il est même nécessaire, pour obtenir la victoire, que le souverain soit seul à décider et à agir, si l'on en croit, dans les *Res gestae*, les reproches adressés à Darius par un de ses conseillers et la précision apportée par Valérius en ce qui concerne les préparatifs de bataille contre les Perses : Oxyathrès, frère et conseiller du grand roi, adjure Darius d'imiter Alexandre, qui se charge de toutes les tâches, sans se fier à ses généraux ;⁴²⁶ Darius s'est effectivement d'abord déchargé pendant un certain temps du soin de la guerre sur ses satrapes, au point que ces derniers, après lui avoir recommandé par deux fois de venir en personne affronter Alexandre, lui font entendre des plaintes amères, qui sonnent comme autant de reproches.⁴²⁷ Peu de temps après, on voit effectivement qu'avant d'engager la bataille, Alexandre s'acquitte de toutes les tâches d'un général, tandis que du côté de Darius, des messagers parcoururent l'armée perse pour rappeler à chacun ce qu'il doit faire, image d'une

422 *It.*, 109 ; *ARR.*, *Anab.*, IV, 22, 7-8 et 30, 9 ; V, 4, 5 et 7, 1-8, 1.

423 *Ep.*, 48 ; *CVRT.*, VIII, 10, 2-3.

424 *VAL.*, II, 6. Antipater, par sa victoire sur Agis III de Sparte à Mégalopolis en 331 av. J.-C., a permis à Alexandre de poursuivre son expédition en Asie sans crainte d'un soulèvement général des cités grecques sur ses arrières : voir P. BRIANT, *Alexandre le Grand*, Paris 1977², p. 18-19.

425 *VAL.*, III, 31 ; *Lib.*, 87. Voir par ex. *CVRT.*, VI, 1, 17-18 et X, 10, 14-15 ; *ARR.*, *Anab.*, VII, 12, 4-7.

426 *VAL.*, II, 7.

427 *VAL.*, I, 39 ; II, 10 ; II, 11.

confusion conduisant inéluctablement à la défaite le souverain qui laisse le chaos s'instaurer en déléguant son pouvoir.⁴²⁸

Alexandre triomphe de toutes les forces naturelles et humaines, sans connaître aucun échec ; par sa seule ingéniosité, par son courage, son mérite, il entraîne son armée à le suivre et vainc les obstacles les plus insurmontables. Ainsi c'est l'empereur et lui seul qui assume la responsabilité de la défense de la civilisation, et seule sa personne assure la cohésion de l'Empire, comme le suggère l'image du monstre dans les *Res gestae* et le *Liber de morte*, où la figure humaine, symbole de l'empereur, réunit et soude des figures bestiales très différentes et hostiles les unes aux autres.⁴²⁹

La définition romaine de la civilisation justifiait déjà l'empire du monde. Mais on voit ici que ces ouvrages vont plus loin : celui qui assure sa propre victoire et par là même celle de la civilisation est celui qui s'occupe de tout à lui seul, c'est-à-dire le monarque le plus absolu possible. Ainsi l'établissement de l'ordre justifie désormais également la monarchie absolue. Cette conception n'est pas partagée par tous les Romains du IV^e siècle : l'*Histoire Auguste*, par exemple, refuse certes un « empereur cloîtré », qui laisserait gouverner à sa place un entourage corrompu, mais considère que le bon gouvernement dépend de l'entourage du prince, les qualités du prince et son origine n'ayant guère d'importance : le prince tout seul ne peut rien, ce sont les *amici principis*, ceux qui forment son conseil, qui assurent ou non la bonne marche de l'État, selon qu'ils sont vertueux ou non.⁴³⁰

428 VAL., II, 16.

429 VAL., III, 30 ; *Lib.*, 90.

430 *Princeps clausus* : Voir A. CHASTAGNOL, préface à l'*Histoire Auguste*, Paris, 1994, p. CLXII-CLXIV ; *Hist. Aug., Vie d'Alexandre Sévère*, LXV-LXVIII.

C. Le régime monarchique : le choix de la sagesse

Dans tous les textes étudiés ici, en revanche, l'empereur semble bien l'unique rempart contre le chaos, comme le suggère le titre de *Restitutor orbis* que lui attribuent certaines monnaies.⁴³¹ Il est le seul point d'ancrage, tout repose sur lui ; si l'empereur est bon, le monde va bien : que les barbares soient intégrables ou non, les sujets civilisés ou non, l'essentiel semble résider dans la présence et dans la personnalité du maître du monde, seul capable de maîtriser le chaos, au point que sa mort pose le problème de la continuité de la civilisation et que ses sujets les plus sages admettent devoir une obéissance inconditionnelle à l'empereur, et par extension à tous les monarques.

1. Le lien indéfectible entre civilisation et pouvoir impérial

Dans tous les cas de figure illustrés par ces textes, en effet, la civilisation est amenée à se confondre avec le pouvoir impérial. Dans les *Res gestae*, Alexandre, en sa qualité de maître du monde, dépasse ses origines, il n'appartient à aucun pays en particulier, mais à la civilisation tout entière : les Macédoniens ont beau souhaiter qu'Alexandre soit « enseveli dans le sol de ses pères, dans le tombeau de ses ancêtres », le passage leur donne tort, de même qu'aux Perses, qui souhaitent sa dépouille pour l'honorer comme une image de Mithra ; et s'il est finalement transporté en Égypte, ce n'est pas à Memphis, capitale des Égyptiens et de Nectanabus, mais à Alexandrie, ville symbole de la civilisation gréco-romaine et donc d'universalité.⁴³²

Lorsqu'il y a transmission de la civilisation, comme dans les *Res gestae* et dans l'*Itinéraire*, celle-ci s'accompagne nécessairement de la transmission du pouvoir monarchique. Dans les *Res gestae*, le bon monarque doit chasser le mauvais pour prendre sa place, dans l'intérêt

431 Voir par ex. E. CIZEK, *L'empereur Aurélien et son temps*, Paris 1994, p. 74, 186, 234, à propos d'Aurélien, mais aussi de l'usurpateur Postumus en Gaule, qui se considère comme empereur légitime.

432 VAL., III, 34 ; Memphis capitale des Égyptiens : I, 34.

du monde entier. Ce n'est pas la double origine d'Alexandre qui légitime son pouvoir en Égypte – cette double origine est seulement utile pour obtenir des appuis politiques –, c'est le fait que, de son temps, il est le détenteur, l'incarnation de la civilisation : celui qui détient la civilisation doit détenir le pouvoir ; la civilisation légitime le pouvoir et la conquête, et la transmission de la civilisation entraîne la transmission du pouvoir, c'est-à-dire la succession des Empires.

Chez Valérius, l'Empire perse passe à Alexandre grâce aux vertus dont ce dernier fait preuve au cours de l'entrevue avec Darius – courage mais aussi respect de la hiérarchie –, qui amènent le roi perse à l'introduire dans la tente royale, signe qu'il le choisit comme successeur, puis au moment de la mort de Darius, où celui-ci choisit à nouveau Alexandre comme successeur, cette fois explicitement et en connaissance de cause.⁴³³ Dans l'*Itinéraire*, la transmission de la civilisation est également liée à la transmission du pouvoir. La première chose que l'auteur rapporte à propos de la bataille d'Arbèles est l'anecdote suivant laquelle Darius, après avoir entendu louer la continence d'Alexandre, déclare publiquement lui léguer l'Empire perse au cas où le destin le lui refuserait désormais à lui-même : on voit par la place qu'elle occupe l'importance de l'anecdote, qu'Arrien rapportait plus tard dans son ouvrage, même s'il la situait au même moment.⁴³⁴ L'aspect moral prend le pas sur l'aspect stratégique de la bataille, parce qu'il s'agit d'affirmer que la vertu de mesure, la qualité par excellence de l'homme civilisé, rend digne d'être maître de l'Empire : la bataille d'Arbèles est ici un combat moral, dont sortira vainqueur celui qui a les plus hautes vertus civilisatrices. Un autre épisode pourrait constituer une sorte de symbole de la succession des Empires, c'est celui de la prise de la « cité de Cyrus » : la manière dont Alexandre s'empare de la ville est en effet comparable à la façon dont Cyrus s'était emparé de Babylone et avait ainsi mis fin à l'Empire des Assyriens.⁴³⁵ Ainsi l'Empire de Cyrus,

433 VAL., II, 15 et II, 20.

434 *It.*, 57 ; ARR., *Anab.*, IV, 20, 3.

435 *It.*, 83 ; HDT., I, 191 : Cyrus rend l'Euphrate guéable et pénètre dans la ville par ce moyen.

l'Empire perse, passe à Alexandre de la même manière que l'Empire babylonien était passé à Cyrus, et cette succession des Empires semble bien aussi une transmission de la civilisation, puisque les deux conquérants usent pour prendre la ville du même moyen qui est en fait un acte d'établissement de l'ordre.

L'idée de succession des Empires, exprimée par Arrien,⁴³⁶ est appliquée par Valérius dans son récit, à peu près dans le même ordre énoncé par Arrien⁴³⁷ et soumise à la même fatalité.⁴³⁸ Valérius reprend à son compte l'idée depuis longtemps admise de la filiation culturelle entre l'Égypte et la Grèce, puis entre la Grèce et Rome, en l'associant au thème de la succession des Empires : la transmission de la civilisation est indissociable de la transmission du pouvoir impérial.

Dans l'*Épitomé* et le *Liber de morte*, où il n'y a pas de transmission de civilisation possible, la succession des Empires s'avère également impossible : la civilisation légitime la conquête et le pouvoir impérial, comme dans les textes précédents, mais Alexandre, équivalent de l'empereur romain, y est seul et pour toujours dépositaire à la fois de la civilisation et du pouvoir.

2. La mort de l'empereur, une catastrophe mondiale

Aussi la mort du maître du monde, à la différence de celle du simple héros, inaugure-t-elle toujours une période chaotique, remplie d'incertitudes et d'angoisses, ainsi que l'affirment chez Ammien Marcellin les courtisans de Constance II, « un prince au salut de qui était attachée,

436 ARR., *Anab.*, II, 6, 7 : « (...) c'est qu'il était désormais fatal que les Perses se voient retirer l'hégémonie sur l'Asie au profit des Macédoniens, comme elle l'avait été aux Mèdes au profit des Perses, et encore auparavant aux Assyriens au profit des Mèdes. »

437 Valérius remonte aux Égyptiens, puis place Samiramis (= les Assyriens ?), puis les Perses (en oubliant les Mèdes), puis les Macédoniens et les Romains.

438 VAL., III, 6 : Alexandre déclare aux gymnosophistes que « l'unique loi de l'existence » est la transmission des biens de main en main.

comme à un fil, la situation du monde entier (*statum orbis terrarum*) ». ⁴³⁹

Dans les *Res gestae*, la mort de Philippe provoque des troubles, cette disparition bouleverse les esprits dans tout le monde grec, parce qu'elle est assimilée à une révolution, c'est-à-dire au désordre, au chaos, alors même qu'il y a un héritier au trône et que la situation des Macédoniens et des Grecs n'a rien de désespéré en soi. ⁴⁴⁰ En annonçant la mort d'Alexandre, les arbres oraculaires prédisent concomitamment une série de catastrophes non seulement pour l'entourage du souverain mais aussi pour l'Empire, et à l'instant de sa mort, la statue de Jupiter tremble sur ses bases. ⁴⁴¹ De même, dans le *Liber de morte*, la mort du maître de l'Empire engendre un bouleversement mondial, prédit par le mage Philippe. ⁴⁴² Dans l'*Histoire Auguste* et chez Aurélius Victor, on trouve à propos des empereurs romains le même schéma que dans les textes étudiés ici. Les auteurs tiennent en effet pour réelle une coupure après le meurtre d'Alexandre Sévère en 235 ; ce règne, d'une durée à peu près équivalente au règne d'Alexandre le Grand, est suivi d'une époque troublée : empereurs vite assassinés, guerres civiles, luttes contre les envahisseurs barbares ; quant au successeur d'Aurélien, il est présenté comme un être barbare dans tous les sens du terme. ⁴⁴³ Une image prémonitoire du chaos qui risque de s'étendre à tout l'Empire est donnée dans le *Liber de morte* par ces soldats affolés qui, avant même l'annonce de la mort d'Alexandre, se mettent à courir en tous sens en appelant aux armes, comme si la disparition de l'empereur réclamait immédiatement et de façon surnaturelle mais logique une défense accrue de l'Empire. ⁴⁴⁴

439 AMM., XIV, 5, 4.

440 VAL., I, 25 : « Vbi igitur iam moti animi hominum illa rerum nouitate quietiores uisi potuerunt (...) »

441 VAL., III, 17 et III, 31. On a vu que ces attaques contre l'Empire d'Alexandre n'avaient pas eu historiquement cette ampleur.

442 *Lib.*, 94 : « (...) breuique spatio tua morte orbis terrae imperia commutabuntur. »

443 AUR. VICT., *Caes.*, XXIV, 7-11 ; *Hist. Aug.*, *Vie de Maximin*, I, 5-7 ; IX, 2 ; X, 1.

444 *Lib.*, 113.

Cette mort a d'ailleurs pris dans le *Liber de morte*, en cette fin du IV^e siècle, une importance démesurée s'y l'on se réfère au récit très sobre des *Res gestae*. Tout un opuscule lui est désormais consacré, avec force scènes pathétiques que les *Res gestae* omettaient : même le défilé des soldats devant Alexandre mourant, qui se trouve chez plusieurs historiens antérieurs et dans les versions les plus anciennes du *Roman grec*, est absent de l'ouvrage de Valérius.⁴⁴⁵ Il est vrai que pour ce dernier la mort du souverain, si affligeante et bouleversante qu'elle fût, ne signifiait pas la fin de la civilisation, puisque d'autres maîtres du monde pouvaient prendre sa succession : le trône vide du palais tellement civilisé de Xerxès indiquait la croyance en la permanence du principe impérial et donc de la civilisation.⁴⁴⁶ La mort du roi se présentait d'abord comme un drame personnel, ainsi que paraît l'indiquer l'invocation d'Alexandre à Jupiter :⁴⁴⁷ l'interprète des prodiges n'est pas rempli de crainte pour l'avenir comme l'est Philippe dans le *Liber de morte*.⁴⁴⁸ En revanche, dans le *Liber de morte*, c'est la civilisation elle-même qui semble très compromise, son maintien très aléatoire : l'invocation à Jupiter fait ici de cette mort annoncée une catastrophe mondiale avant tout, qui

445 VAL., III, 31 ; CVRT., X, 5, 1-3 ; PLVT., *Alex.*, 76 ; ARR., *Anab.*, VII, 26, 1 ; textes A et L, III, 32.

446 Le trône vide fait penser au subterfuge d'Eumène de Cardia, qui, nommé Stratège d'Asie en 318 av. J.-C., pour éviter l'impopularité et prévenir les dissensions, fit disposer dans la tente du Conseil un trône où Alexandre était censé prendre place pour présider aux délibérations (DIODORE, XVIII, 60, 4-61, 3 ; PLVT., *Eum.*, 13). Cette disposition reprenait, si l'on en croit CVRT., X, 6, 4 et 15, celle qui avait été adoptée lors de la première assemblée des Macédoniens après la mort d'Alexandre et la proposition de Ptolémée lors de cette même assemblée. Voir P. GREEN, *D'Alexandre à Actium*, Paris 1997, p. 21-22. Le symbole du trône vide, peut-être d'inspiration orientale, fit partie du culte dynastique dans l'Égypte lagide, où il établissait un lien privilégié entre les Ptolémées et Alexandre, considéré comme fondateur de la dynastie lagide : voir Claire PRÉAUX, *Le monde hellénistique. La Grèce et l'Orient (323-146 av. J.-C.)*, Paris 1987² (1978), t. 1, p. 255-256. Dans tous les cas, le trône vide suggère, bien plus qu'une filiation directe, la permanence d'une présence tutélaire.

447 VAL., III, 30 : « Pro bone Iuppiter, quam bona res est ignoratio metuendorum ! »

448 *Ibid.* ; *Lib.*, 94.

surpasse de loin le drame personnel ;⁴⁴⁹ les pleurs et les lamentations de l'entourage et de l'armée d'Alexandre sur l'abandon où l'Empire et eux-mêmes vont se trouver⁴⁵⁰ soulignent encore davantage que dans les premiers textes la nécessité d'un empereur, et par conséquent la monstruosité de ceux qui réclament un changement politique en invoquant la puissance à leurs yeux trop grande du monarque.⁴⁵¹

Les assassins de l'empereur sont donc voués aux gémonies par tous les auteurs. L'empoisonnement d'Alexandre est le triomphe de la lâcheté sur la valeur. Dans les *Res gestae*, le geste criminel d'Antipater provoque l'« indignation céleste ».⁴⁵² Les nombreuses scènes pathétiques du *Liber de morte* où Alexandre est présenté comme un héros solitaire, en butte à la fourberie des hommes, victime de la trahison de son entourage et en proie à d'intolérables souffrances, rendent la figure du maître de l'Empire attachante ; par contraste, l'acharnement de ses meurtriers, qui doivent s'y reprendre à trois fois pour l'achever à l'aide d'un poison violent,⁴⁵³ les fait paraître inhumains et pour tout dire barbares, impression accentuée par la similitude entre la fin d'Alexandre et celles de Liber comme d'Hercule, qui eux aussi ont souffert et sont morts en s'évertuant à établir la justice et l'ordre. Dans cet ouvrage où les Macédoniens sont parés de toutes les vertus, les Macédoniens partisans d'un changement politique font exception : désireux de supprimer celui qui seul garantit l'ordre du monde, ils sont alors comparables aux bêtes sauvages hostiles au genre humain et de ce fait aux barbares ; ils deviennent des ennemis de la civilisation au même titre que les « races sauva-

449 *Lib.*, 95.

450 *Lib.*, 93 : Philippe ; 105 : les soldats macédoniens ; 111 : Holcias, Lysimaque, Ptolémée ; 112 : Roxane.

451 *Lib.*, 98 : « rerum nouarum studentes. » Les *res nouae*, la révolution, les changements politiques, n'ont pas bonne presse dans l'Antiquité, où l'idéal est un régime solidement établi sur la tradition. Ainsi l'empereur Julien porte-t-il un jugement sévère sur Constantin en l'appelant, selon AMM., XXI, 10, 8 : « novateur et violateur des anciennes lois et des coutumes reçues de toute antiquité ».

452 VAL., III 31.

453 *Lib.*, 99 et 110.

ges ». ⁴⁵⁴ Ce n'est plus la barbarisation d'Alexandre qui est fustigée ici, mais bien celle de ses opposants.

On a vu plus haut que dans les *Res gestae* comme dans l'*Itinéraire*, les meurtriers de Darius sont assimilés à des esclaves rebelles, alors qu'Arrien disait de Darius qu'il était le roi, le parent, le bienfaiteur de Besus, mais non pas son maître : l'idée que la mort du souverain, et particulièrement son assassinat, entraîne le chaos, c'est-à-dire que sa personne est seule garante de l'ordre, amène à penser que les sujets du souverain doivent se soumettre à lui comme des esclaves à leur maître.

3. L'obéissance au monarque, signe de civilisation

Dans l'*Itinéraire*, en effet, l'auteur affirme que le mérite consiste à reconnaître son infériorité. ⁴⁵⁵ Mais cette affirmation servant de commentaire à l'attitude de l'Indien Porus, ne surprend guère de prime abord, s'agissant d'un barbare habitué à subir le joug d'un souverain absolu, comme le note la préface du même ouvrage. ⁴⁵⁶

Or, on s'aperçoit que, dans tous les textes, l'absence de contestation du pouvoir absolu s'étend non seulement aux plus sages des barbares, mais également aux Grecs et aux Macédoniens, si jaloux pourtant de leur autonomie et de leur *isègoria* : dans les *Res gestae* et dans l'*Itinéraire*, les représentants les plus éminents de la civilisation gréco-romaine reconnaissent en Alexandre le protecteur des valeurs qu'ils défendent.

a) L'unique sagesse des barbares

Dans tous les ouvrages, un certain nombre de barbares ne font pas de difficultés pour reconnaître, parfois d'emblée, la supériorité

454 *Lib.*, 92 et 94 : « <...> et ut hae bestiae humano generi sunt infestae, ita hi, quos circum te habes, <tibi> sunt inimici (...) », déclare à Alexandre le mage Philippe. À la fin du IV^e siècle, dans l'*Histoire Auguste*, même l'assassinat d'un mauvais empereur comme Caracalla est présenté comme un crime affreux (*Vie de Macrin*, V, 8-9).

455 *It.*, 111.

456 *It.*, 5.

d'Alexandre, qu'il s'agisse de quelques individus, les émissaires perses des *Res gestae*, qui rejettent la morgue de Darius, souverain dévoyé,⁴⁵⁷ le roi Mophis dans l'*Épitomé*,⁴⁵⁸ ou de peuples entiers, comme les Romains et les Égyptiens des *Res gestae*,⁴⁵⁹ ou même les Scythes de l'*Itinéraire* et les philosophes indiens de l'*Épitomé* qui, malgré leur indépendance affichée, reconnaissent la juste autorité d'Alexandre et les bienfaits de la monarchie.⁴⁶⁰ les Scythes livrent Spitaménès à Alexandre, reconnaissant ainsi sa fonction de justicier seul habilité à punir le crime, seul apte à châtier « à bon droit » (*iure*), alors que chez le modèle de l'*Itinéraire*, Arrien, les Scythes décapitaient eux-mêmes Spitaménès avant d'envoyer sa tête à Alexandre.⁴⁶¹

Or la plupart de ces barbares, Égyptiens, Scythes, Indiens, déjà réputés sages par toute la tradition, loin d'être brocardés par les auteurs pour leur soumission aveugle à l'autorité, se voient au contraire renouveler leur brevet de sagesse pour cette raison – et pour elle seule. Dans l'*Itinéraire*, les Scythes Abiens sont « justes » surtout parce qu'ils acceptent Alexandre comme maître – pour le reste, on l'a vu, leur mode de vie les rapprocheraient plutôt des sauvages.⁴⁶² Dans l'*Épitomé*, les « philosophes » indiens sont « sages »⁴⁶³ pour les mêmes raisons que les Abiens de l'*Itinéraire*, parce qu'ils reconnaissent l'autorité d'Alexandre, sa supériorité et son droit naturel à gouverner. À l'inverse, Valérius retire tout crédit aux gymnosophistes des *Res gestae*, réfractaires au pouvoir d'Alexandre comme à toute forme de pouvoir, en leur faisant mener une vie à l'écart, hors de la civilisation ; les gymnosophistes reconnaissent au moins la *scientia* d'Alexandre, qui permet à celui-ci de contrer leur argumentation. D'autre part, le récit des actions d'Alexandre dément en tout la définition du pouvoir donnée par les gymnosophistes :

457 VAL., I, 37.

458 Ep., 49.

459 VAL., I, 29 : « potitur Romanorum » ; I, 34.

460 It., 81 et 95 ; Ep., 71-74 et 81-83.

461 It., 98 ; ARR., *Anab.*, IV, 17, 7.

462 It., 95.

463 Ep., 84.

Alexandre est au contraire bienveillant, juste, mesuré, y compris à leur égard, malgré les injures qu'ils lui lancent ; il correspond de ce fait à leur idéal et son pouvoir se trouve ainsi justifié par défaut.⁴⁶⁴

La soumission des barbares à Alexandre n'est donc pas interprétée par les auteurs comme un signe supplémentaire de leur barbarie, de leur infériorité, mais au contraire comme une marque de civilisation. Être civilisé, c'est justement obéir à l'empereur. Ceux qui reconnaissent sa domination sont ou deviennent immédiatement civilisés, Bucéphale qui perd sa sauvagerie en s'agenouillant devant Alexandre.⁴⁶⁵ Leur soumission à Alexandre ou leur profession de foi monarchiste est ce qui permet de les reconnaître comme « justes », « sages », de vrais « hommes libres ». Ainsi, dans les *Res gestae*, le roi traite en amis, en hommes libres, ceux qui reconnaissent son pouvoir, les Perses qui reconnaissent la supériorité d'Alexandre sur Darius⁴⁶⁶ et les Romains qui l'accueillent comme leur souverain.⁴⁶⁷ Alexandre conclut avec ces derniers une alliance (*amicitia*) qui se distingue de l'allégeance (*obsequium*) des Thraces :⁴⁶⁸ les Romains ne sont pas mis sur le même plan que les autres peuples d'Europe, y compris les Athéniens, « soumis » à Philippe puis à Alexandre,⁴⁶⁹ ils fournissent librement une aide militaire, alors que chez les Thraces, Alexandre a pris ce dont il avait besoin.⁴⁷⁰ Ceux qui reconnaissent immédiatement et librement Alexandre comme supérieur sont traités en égaux, en hommes civilisés, au même titre que les Grecs : chez Valérius, ce ne sont pas les Macédoniens ou les Grecs qui sont supérieurs aux autres peuples, c'est Alexandre qui en tant qu'individu est supérieur à tous.

464 VAL., III, 5-6.

465 VAL., I, 17.

466 VAL., I, 37 : « curari homines liberalius iubet ».

467 VAL., I, 29 : « uerbis liberalibus Aemilium honoratum remittit ».

468 VAL., *ibid.* : « amicitiam (...) amplectitur » (Romains) ; « quod sibi ea gens studiosius obsequeretur » (Thraces).

469 VAL., II, 1.

470 VAL., I, 26 et 29.

La désobéissance à l'empereur place à l'inverse les Thébains dans le camp des barbares sauvages ; qu'ils soient grecs et parents d'Alexandre n'y change rien :⁴⁷¹ Thèbes est détruite parce qu'elle a outragé Alexandre et ne l'a pas supplié ensuite de l'épargner. Le joueur de flûte qui rappelle à Alexandre ses liens avec Thèbes et l'engage à imiter ses ancêtres Liber et Hercule dans leur magnanimité a d'abord rappelé que ces dieux sont nés à Thèbes et croit pouvoir en tirer la conclusion que Thèbes est berceau de civilisation. Mais Alexandre réfute ses arguments par le simple rappel de la rébellion de la ville : c'est l'adhésion à son action, la reconnaissance de sa majesté et de ses vertus, que le flûtiste thébain tient pour quantité négligeable, qui détermine le degré de civilisation ; liens de parenté et lieu de naissance ne jouent ici aucun rôle.

En fait, ce n'est pas seulement le pouvoir impérial, mais bien le régime monarchique en lui-même, qui est une marque de civilisation : même la soumission des barbares à un monarque barbare est considérée comme un signe de civilisation. Dans les *Res gestae*, non seulement Candace, du fait qu'elle est reine, échappe en partie à sa condition barbare – elle pense en Grecque, on l'a vu – mais son pays échappe aussi partiellement à la barbarie ; de même, le tyran des Bébryces règne sur une « cité » :⁴⁷² le pouvoir royal, même dévoyé, même confié à une femme, annonce la possibilité de la civilisation. Au contraire, plus Alexandre s'enfonce en pays barbare, moins il y a de monarchie. Les peuples qui n'ont pas de roi sont d'ailleurs des peuples fabuleux, que ce soit les gymnosophistes ou les Amazones, auxquelles Valérius dénie une reine que la tradition leur attribuait pourtant : ils vont à l'encontre de la simple humanité, vers le vide, le néant, c'est une exploration des impossibles ; le pouvoir monarchique non seulement fonde la civilisa-

471 VAL., I, 46.

472 VAL., III, 22-23 (Candace) ; 19-20 (le tyran des Bébryces).

tion, mais distingue l'homme de la bête ou de la plante, et de la vie végétative des gymnosophistes.⁴⁷³

Une objection de taille à cette affirmation pourrait se présenter avec Athènes et Rome, qui ne sont pas à l'époque d'Alexandre des monarchies, et Démade prétend que les Athéniens ont des forces et des chefs innombrables.⁴⁷⁴ Mais Valérius présente les orateurs athéniens comme des chefs du peuple, et Démosthène comme une sorte de chef suprême reconnu comme tel par le peuple : c'est son éloquence raisonnable qui gouverne le peuple ;⁴⁷⁵ quant aux Romains, ils sont encore mieux pourvus, puisqu'ils bénéficient du gouvernement d'un consul, Valérius se gardant bien de faire allusion à l'existence d'un second consul ou du Sénat, ce qui apparente Aemilius à l'empereur, seul consul doté d'un véritable pouvoir.⁴⁷⁶ De même, dans l'*Itinéraire*, les barbares « justes », comme les Scythes Abiens, ont un roi.⁴⁷⁷ Dans l'*Épitomé*, l'auteur va encore plus loin ; il n'y a pas un seul peuple, civilisé ou non, qui n'ait à sa tête un « chef », les sages indiens ont un chef et un roi, et les mêmes idées qu'Alexandre sur le pouvoir : pour l'humanité tout entière, l'absence de monarchie est impensable, l'*Épitomé* n'évoque même pas la possibilité d'un autre régime.⁴⁷⁸

b) Démosthène contre Cicéron : la déconfiture de la démocratie et de la République

Mais les sages barbares ne sont pas les seuls, dans ces textes, à plébisciter la monarchie. Les Macédoniens, les Grecs eux-mêmes, partisans pour

473 VAL., III, 5-6 ; 25 : en fait, les Amazones ont d'innombrables reines, puisque toutes les plus vaillantes au combat peuvent prétendre aux « marques d'adoration » ; ce qui revient à dire qu'aucune monarchie n'est possible.

474 VAL., II, 2.

475 VAL., II, 3.

476 VAL., I, 29. Dans les textes grecs au contraire, il est question des « stratèges des Romains » ; Marc-Émile (dans le texte A), Marcus (dans le texte L), leur envoyé, n'est qu'un stratège parmi d'autres.

477 *It.*, 95.

478 *Ep.*, 79, 80 et 83.

la plupart du régime oligarchique, avec ou sans roi, et pour certains de la démocratie, ne songent cependant guère ici, nonobstant ce que rapportent les historiens antérieurs, à contester le pouvoir illimité d'Alexandre. Au contraire, les plus éminents représentants de la civilisation gréco-romaine sont convoqués par les auteurs pour récuser les régimes politiques qu'ils défendaient, et pour reconnaître les bienfaits du pouvoir absolu d'un seul homme.

Dans les textes du IV^e siècle, il n'existe pas au sein de l'aristocratie militaire macédonienne une opposition politique constante au pouvoir d'Alexandre, comme celle que présentaient les historiens antérieurs, et qui avait débouché sur plusieurs complots. Les ouvrages de la fin du siècle, *Épitomé* et *Liber de morte*, réduisent cette opposition à un seul complot qui aboutit à la mort d'Alexandre. Dans l'*Épitomé*, toutes les révoltes et les revendications des Macédoniens sont passées sous silence, alors même que Quinte-Curce y insistait : le port du costume perse imposé aux cavaliers, s'il ne suscite pas la moindre réaction dans l'*Épitomé*, n'avait pourtant été accepté, selon Quinte-Curce, qu'avec répugnance, et à partir de ce moment étaient nés les complots de Philotas puis des pages, qui semblent ne pas avoir existé pour l'auteur de l'*Épitomé*.⁴⁷⁹ Les *Res gestae* et l'*Itinéraire*, en revanche, nomment certains des grands macédoniens traditionnellement reconnus comme des opposants à Alexandre : Parménion,⁴⁸⁰ Philotas,⁴⁸¹ Clitus,⁴⁸² le page Hermolaüs, disciple de Callisthène,⁴⁸³ mais ils en oublient chacun plusieurs ; là encore, les complots sont réduits au minimum, dans les *Res gestae* celui qui cause la mort d'Alexandre et dans l'*Itinéraire* le complot du fils d'Aéropus et celui des pages.⁴⁸⁴ La fin d'Alexandre, dans l'*Itinéraire*, n'est pas le résultat d'un complot, l'hypothèse n'en est

479 *Ep.*, 2 ; CVRT., VI, 6, 2.

480 VAL., II, 8 ; II, 17 ; *It.*, 19 ; 30 ; 44 ; 58 ; 63 ; 64.

481 VAL., III, 33* ; *It.*, 94.

482 *It.*, 22 ; 90-91.

483 *It.*, 93-94.

484 VAL., III, 31 ; *It.*, 25 ; 94.

même pas évoquée comme elle l'était pourtant chez tous les historiens antérieurs, et notamment chez son modèle Arrien.⁴⁸⁵

En outre, à y regarder de plus près, on s'aperçoit vite qu'aucun des personnages cités n'est un véritable opposant politique et qu'aucun complot n'a de motivations politiques sérieuses. Parménion joue un rôle dans le récit de Valérius, mais pas en tant qu'opposant à la politique du roi : il apparaît seulement comme l'ennemi du médecin Philippe, qu'il accuse de vouloir empoisonner le roi. S'il est finalement condamné à mort par Alexandre, ce n'est pas pour avoir comploté contre lui, mais parce que sa haine déraisonnable envers Philippe lui a fait oublier le salut du roi, qui aurait pu mourir sans la potion du médecin : il est donc bien coupable d'un crime, tout en restant néanmoins ami du roi.⁴⁸⁶ Dans l'*Itinéraire*, Parménion est le type du mauvais général et du mauvais conseiller, dont Alexandre fait bien de ne pas suivre les avis, mais il ne comploté pas contre le roi ; si Philotas est mentionné, il n'est pas ici commandant de la cavalerie et fils de Parménion, mais seulement un page, ami et complice d'Hermolatus : ni l'un ni l'autre de ces deux personnages ne font partie d'un véritable groupe d'opposants. Quant au complot final qui dans les *Res gestae* conduit à la mort d'Alexandre, il naît de la crainte et non de la contestation politique, comme dans l'*Itinéraire* celui du fils d'Aéropus.⁴⁸⁷

Il reste à examiner, dans l'*Itinéraire*, les reproches de Clitus, de Callisthène et le complot des pages relaté immédiatement après.⁴⁸⁸ Or on s'aperçoit que l'importance politique de cette opposition est ici fortement minimisée. Les remontrances de Clitus sont considérées comme celles d'un ami, elles sont d'ordre moral, contrairement à ce qu'en rapportaient Arrien et Quinte-Curce, chez qui elles avaient une résonance politique : Clitus reproche seulement au roi son arrogance ; chez les historiens précédents, en revanche, il déclarait que la plus

485 *It.*, 118 ; ARR., *Anab.*, VII, 27, 1-2.

486 VAL., II, 8.

487 VAL., III, 31 ; *It.*, 25.

488 *It.*, 94-95.

grande partie des prouesses d'Alexandre était en fait l'œuvre des Macédoniens et lui reprochait l'adoption des coutumes barbares.⁴⁸⁹

De même le page Hermolaüs n'a d'autre motif de comploter que son honneur blessé, alors que chez les autres historiens, notamment Arrien, il tenait au moment de son exécution un discours public condamnant Alexandre et déclarait avoir voulu « libérer les Macédoniens ». ⁴⁹⁰ Hermolaüs est présenté dans l'*Itinéraire* comme un garçon plein de qualités, dévoué au roi et également disciple de Callisthène, ce qui n'est nullement incompatible et ne signifie pas être un opposant au roi : Callisthène est en effet qualifié de compagnon et d'ami d'Alexandre, alors qu'Arrien le disait seulement ancien disciple d'Aristote et historien d'Alexandre.⁴⁹¹ Comme les *Res gestae*, l'*Itinéraire* se refuse à évoquer la divergence d'opinions entre Alexandre et son ancien précepteur Aristote, dont Callisthène était le neveu.

L'*Itinéraire* ne touche pas un mot non plus du sophiste Anaxarque, qui chez Arrien développait à l'occasion du meurtre de Clitus et à la demande d'Alexandre une conception du pouvoir monarchique absolu que Callisthène s'empressait de réfuter :⁴⁹² il n'y a pas dans l'*Itinéraire* d'opposition entre deux conceptions politiques, il s'agit simplement d'un « défaut » d'Alexandre, d'une propension à l'arrogance qui est du domaine de la morale privée.⁴⁹³ Lorsque Alexandre punit Hermolaüs, c'est pour un manquement à la discipline, par souci de faire respecter la hiérarchie, ce même respect de la hiérarchie, de l'ordre du monde, que prône également Callisthène :⁴⁹⁴ Alexandre n'est pas en conflit avec les philosophes grecs, le complot n'est pas le résultat d'une opposition idéologique.⁴⁹⁵

489 *It.*, 91 ; ARR., *Anab.*, IV, 8, 4-7 ; CVRT., VIII, 1, 28-42 ; PLVT., *Alex.*, 50-51.

490 *It.*, 94 ; ARR., *Anab.*, IV, 14, 2.

491 *It.*, 92 ; ARR., *Anab.*, IV, 10.

492 ARR., *Anab.*, IV, 9, 7-8 et IV, 11.

493 *It.*, 92 : *uitium*.

494 *It.*, 93.

495 L'*Itinéraire* omet de rapporter la rencontre entre Alexandre et le cynique Diogène, que son principal modèle, Arrien, relatait pourtant à l'occasion d'une digression sur les sages Indiens (*Anab.*, VII, 2, 1) : l'atteinte à la dignité impériale, excusable

Dans toutes ces querelles, tout se passe sur un plan personnel – le terme « ami » revient anormalement souvent dans ce passage de l'*Itinéraire*, si l'on compare au reste du récit – et moral : Clitus est un homme mesuré, Callisthène un sage.⁴⁹⁶ Il n'y a pas ici de remise en cause du pouvoir monarchique, même pas de discussion sur les fondements de ce pouvoir. Un peu plus loin dans le récit, un terme employé pour qualifier l'action des pages, et le rapprochement effectué avec la soumission des barbares par Alexandre, révèlent le sentiment de l'auteur : les pages sont assimilés aux rebelles barbares, puisque comme eux ils tendent des pièges ; Alexandre, en véritable maître du monde, a mis fin, en condamnant Callisthène et Hermolaüs, à une menace de chaos.⁴⁹⁷

Quant aux cités grecques, oligarchiques ou démocratiques – les auteurs jugent la précision inutile –, la majorité d'entre elles se soumettent sans tarder à Alexandre, et ne remettent jamais ce choix en question : on a déjà noté qu'aucun ouvrage ne fait état des soulèvements qui ont eu lieu en Grèce à l'avènement d'Alexandre et pendant son règne. Dans les *Res gestae*, Valérius, à la différence de certaines versions grecques du *Roman d'Alexandre*, ne souffle mot de la rébellion de la Grèce à l'avènement d'Alexandre ; au contraire, la Grèce s'associe aux funérailles de Philippe, c'est tout le monde grec qui est plongé dans la tristesse : Alexandre peut ainsi apparaître à la fois comme le roi de tous les Grecs et comme représentant de l'hellénisme.⁴⁹⁸ De même l'*Itinéraire*, à la différence d'Arrien, ne parle pas des soulèvements contre Alexandre dans le Péloponnèse.⁴⁹⁹

Seuls trois cas isolés, les cités les plus prestigieuses il est vrai, font figure dans les *Res gestae* et dans l'*Itinéraire* d'exceptions à la règle :

chez des barbares indiens, au moins pour l'auteur des *Res gestae*, est pour l'auteur de l'*Itinéraire* impensable de la part d'un philosophe grec.

496 *It.*, 92.

497 *It.*, 103 : insidiatores.

498 VAL., I, 24. Le texte A, *ibid.*, ne mentionne pas le deuil des Grecs ; le texte L fait état de la rébellion de la Grèce à la mort de Philippe en I, 26-27.

499 ARR., *Anab.*, III, 6, 3.

Thèbes, Athènes et Sparte.⁵⁰⁰ De ces trois cités, seule Athènes, dans les *Res gestae*, résiste à Alexandre en se fondant sur une véritable opposition idéologique au pouvoir impérial. Thèbes lui ferme ses portes sans raison, à ce qu'il semble, Valérius et l'auteur de l'*Itinéraire* se gardant bien de préciser, comme le faisait Arrien, que cette résistance est le fruit des démocrates opposants à Alexandre.⁵⁰¹ Les Spartiates l'affrontent pour montrer leur supériorité sur les Athéniens ou lui refusent leur soutien par jalousie, dépités qu'ils sont de se voir retirer l'hégémonie :⁵⁰² leur rivalité avec Athènes ou avec Alexandre exclut d'office la contestation du pouvoir impérial sur le fond.

Les Athéniens des *Res gestae*, en revanche, ouvrent un véritable débat d'idées sur la légitimité du pouvoir d'Alexandre. Mécontent d'une décision du magistrat athénien Stasagore, qui gouverne Platées, Alexandre l'a destitué.⁵⁰³ Les Athéniens protestent, Alexandre leur réclame un tribut, puis sur leur refus, envoie l'armée contre eux, en exigeant qu'ils lui livrent les dix orateurs qui gouvernent le peuple.⁵⁰⁴ C'est alors que l'assemblée des Athéniens se réunit : trois orateurs prennent successivement la parole, Eschine, partisan d'Alexandre, Démade, farouchement opposé au pouvoir impérial d'Alexandre, et enfin Démosthène, chargé de trancher entre les deux positions, et qui se rallie pour l'essentiel à l'avis d'Eschine.⁵⁰⁵ Tous les Athéniens, les Amphictyons et le peuple, acclament Démosthène et reconnaissent la souveraineté d'Alexandre.⁵⁰⁶

500 VAL., I, 46 (Thèbes) ; II, 1-5 (Athènes) ; II, 6 (Lacédémone).

501 VAL., I, 46 ; *It.*, 16 ; ARR., *Anab.*, I, 7, 1-2 et 7-11.

502 VAL., II, 6 ; *It.*, 12. Historiquement, Sparte avait perdu l'hégémonie sur les cités grecques bien avant l'avènement d'Alexandre, à la bataille de Leuctres (-371) au profit de Thèbes. Voir E. WILL, Claude MOSSÉ, P. GOUKOWSKY, *Le monde grec et l'Orient*, t. 2 : *Le IV^e siècle et l'époque hellénistique*, Paris, PUF, 1985 (1975⁴), p. 24-26.

503 VAL., II, 1.

504 VAL., II, 1-2.

505 VAL., II, 2-3.

506 VAL., II, 4-5.

On remarque immédiatement que Valérius échange les positions de Démade et de Démosthène vis-à-vis d'Alexandre, Eschine gardant quant à lui la position de chef du parti pro-macédonien qui était effectivement la sienne aux côtés de Démade.⁵⁰⁷ Ainsi les dix orateurs athéniens, et surtout le plus éminent, Démosthène, reconnaissent en Alexandre un défenseur de la civilisation grecque et des valeurs de la démocratie athénienne, au mépris de la vérité historique, ce qui amène Gilles Bounoure à parler de l'ignorance de Valérius.⁵⁰⁸

Mais en fait ce dernier reste cohérent avec lui-même : dans la réponse qu'Alexandre adresse aux Athéniens, Valérius ne craint pas de comparer le roi à quatre citoyens d'Athènes, Euclide, Socrate, Alcibiade et Démosthène ;⁵⁰⁹ or, si certains d'entre eux ont pu paraître constituer à un moment donné un danger pour la démocratie athénienne, ils n'ont cependant jamais cherché à utiliser la force pour la faire plier, comme le fait Alexandre en envoyant son armée, en exigeant les orateurs, en les menaçant des pires tortures ; au contraire, Socrate va jusqu'à refuser de fuir pour se conformer aux lois de sa cité,⁵¹⁰ et Alcibiade défend la démocratie athénienne.⁵¹¹

Les dix orateurs sont sans doute à la fois ceux qu'Alexandre avait effectivement réclamés, si l'on en croit Diodore et Arrien,⁵¹² et en même temps ils sont placés là comme représentants par excellence de la civilisation grecque et de la démocratie, ce qui donne tout son poids à leur approbation. En effet, « la tradition scolaire avait dressé des listes-types de grands hommes (...). Ces listes finirent par être codifiées (...), et on eut ainsi (...) le « canon » des dix orateurs attiques, celui des dix

507 Voir E. WILL, Claude MOSSÉ, P. GOUKOWSKY, *op. cit.*, n. 502, p. 50-64.

508 PSEUDO-CALLISTHÈNE, *Le roman d'Alexandre*, Paris 1992, variantes du livre II, p. 275, n. 15.

509 VAL., II, 5.

510 PLATON, *Criton*, 3 et 13-14.

511 PLVT, *Alcib.*, 27 et 37.

512 *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, t. 1 : *Le monde grec*, coll. « Points Histoire », Paris, Éd. du Seuil, 1975⁷ (1948¹), DIODORE, XVII, 15, 1 ; ARR., *Anab.*, I, 10, 4, n'en nomme que neuf.

historiens, des dix peintres et des dix sculpteurs (...) ». ⁵¹³ Pour Valérius, Démosthène, le plus grand orateur grec, ne peut pas être un partisan des extrêmes, mais seulement un partisan de l'équilibre, de l'ordre ; il ne peut que reconnaître la nécessité du pouvoir monarchique. Car il ne s'agit pas ici seulement de soutenir l'idée impérialiste, la domination d'une cité ou d'un royaume sur les autres cités grecques en vue de réaliser l'unité contre les barbares, mais de reconnaître également les bienfaits du pouvoir absolu d'un seul homme pour l'ensemble de l'humanité : « quod *ille solus* cum deorum auctoritate fecisset, clementiam suam reapse (...) et beneficiis commendavit », affirme Démosthène. ⁵¹⁴

Dans cette optique, la métamorphose de Démade en opposant d'Alexandre ne permet pas seulement à Démosthène d'occuper la place de thuriféraire ainsi libérée, elle prend un sens en elle-même. On a vu que les grands macédoniens ne songent plus à réclamer un rôle politique auprès du souverain ; le plus grand défenseur de la démocratie, Démosthène, devient un partisan du pouvoir impérial : il reste à récuser le régime oligarchique, celui, entre autres, de la République romaine. Or Démade commence son discours par le fameux « Quousque tandem » qui débute la 1^{ère} *Catilinaire* de Cicéron, impliquant ainsi clairement les Romains dans le débat sur la nécessité du régime impérial. ⁵¹⁵ Chez Valérius, il n'y a pas seulement parallèle entre Macédoniens et Romains, comme dans les autres ouvrages, mais aussi entre les Athéniens et les Romains : le magistrat athénien Stasagore a comme insigne de son pouvoir la pourpre et les faisceaux, comme un magistrat romain ; l'auteur applique à l'assemblée des Athéniens le terme impropre de *curia*, qui désigne habituellement le Sénat, assemblée aristocratique et non démocratique comme celle des Athéniens. ⁵¹⁶

Plus exactement, il s'agit d'un parallèle entre l'histoire grecque et l'histoire romaine : ce ne sont pas ici les Romains contemporains de Valérius dont il s'agit ; les Athéniens représentent les Romains de la

513 H.-I. MARROU, p. 243.

514 VAL., II, 4.

515 CIC., *Cat.*, I, 1.

516 VAL., II, 2 ; II, 3.

République, qui, à l'instar de Démade-Cicéron, refusent la royauté, en la qualifiant de tyrannie, et tiennent au respect absolu à l'égard de leurs magistrats. Démade est un farouche opposant d'Alexandre, c'est-à-dire de l'empereur : en refusant de croire à la bienveillance du souverain, il refuse de voir en lui un homme civilisé, puisque dans les deux cas le mot latin est le même.⁵¹⁷ Mais il se déconsidère par ses outrances mêmes, et ses arguments sont facilement contrés par Démosthène : l'indignation cicéronienne et l'attachement au régime républicain ne sont plus de mise lorsqu'il s'agit de faire face à une nécessité aussi pressante que la menace barbare.⁵¹⁸ Ceux qui paraissent être les représentants de ce régime aristocratique, les Amphictyons, se conduisent eux aussi de manière excessive, en produisant un tumulte annonciateur du chaos, avant que Démosthène n'intervienne.⁵¹⁹ Seul Alexandre paraît capable de rétablir l'ordre, ici comme chez les barbares. Valérius rejette le régime de la République romaine comme celui de la démocratie athénienne, pour incapacité. D'ailleurs, les Romains de la grande époque des guerres puniques – pourtant républicains –, ont déjà reconnu Alexandre comme l'un des leurs.⁵²⁰

Le monarque Alexandre, tel que le présentent ces ouvrages, c'est-à-dire l'empereur romain, devient ainsi le défenseur par excellence de la civilisation de l'Athènes démocratique – le texte précise bien qu'il a reçu les leçons des Athéniens –⁵²¹ et de la République romaine, et cela avec l'aval ou la déconfiture imaginaires des représentants par excellence de cette démocratie et de cette République, Démosthène et Cicéron. Démosthène se prononce pour le châtement du magistrat Stasagore dont

517 VAL., II, 2 : *humanitas*. Pour une analyse de ce terme dans ces différentes acceptions, voir P. VEYNE, « *Humanitas* : les Romains et les autres », dans A. GIARDINA (dir.), *L'homme romain*, coll. « Points Histoire », Paris, Éd. du Seuil, 2002 (éd. originale it. Rome-Bari 1989), p. 437-478, ici p. 450-456.

518 VAL., II, 2.

519 VAL., II, 4. Les Amphictyons, en tant que délégués des cités grecques, représentent également une organisation politique rendue impuissante du fait de la multiplication et de la division de ses membres.

520 VAL., I, 29.

521 VAL., II, I, 4 et 5.

Alexandre a signalé la désobéissance : il y a finalement accord de tous les civilisés pour faire cesser le désordre, de quelque côté qu'il vienne.⁵²²

Dans tous les textes étudiés ici, existe un vaste consensus sur la personne d'Alexandre, qui ne suscite pas de réelle opposition. C'est qu'en effet les auteurs ne jugent plus la civilisation séparable du cadre de la monarchie absolue : pour défendre la civilisation gréco-romaine, il faut en quelque sorte la dépasser en lui donnant un maître, seul capable de maintenir l'ordre qui est l'essence même de la civilisation et de lutter victorieusement contre les barbares. À la même époque, l'*Histoire Auguste*, si « sénatoriale » pourtant, adopte une attitude assez semblable : dans la *Vie de Tacite*, l'auteur a beau exalter la félicité de l'interrègne, il reconnaît un peu plus loin la nécessité de l'empereur, seul capable de contenir les barbares.⁵²³

Une seule civilisation, un seul Empire, un seul homme à la tête de l'Empire : dans tous ces ouvrages, même chez Valérius, l'attraction pour la variété le cède à l'obsession de l'unité : « une ville unique » remplace la multiplicité de la nature,⁵²⁴ et Sarapis, maître des dieux, « dieu suprême », « maître du monde et de tout l'univers », « présent toujours et partout »,⁵²⁵ est bien près de paraître dieu unique. Il s'agit de préserver l'ordre à tout prix en évitant les divisions. L'obéissance à un seul homme garantit l'union, et par voie de conséquence, le salut de tous : Alexandre prédit à ses soldats rebelles que sans lui, ils se diviseront et deviendront ainsi la proie facile des ennemis.⁵²⁶

Bien que les Romains de l'Antiquité tardive aient des barbares la même vision que les Grecs, il y a là une différence de taille. Alors que,

522 VAL., II, 3.

523 *Hist. Aug., Vie de Tacite*, 2, 1-2 et 3, 3-7.

524 VAL., I, 31 : *urbs una*.

525 VAL., I, 33 et III, 24.

526 VAL., III, 1.

chez Hérodote et longtemps pour les Grecs et les Romains de la République, ce qui distingue le Grec ou le Romain du barbare, c'est avant tout le régime politique, les barbares étant sujets d'un monarque absolu et les Grecs et les Romains des citoyens – les seuls hommes complets –,⁵²⁷ dans l'Antiquité tardive, le monde gréco-romain est désormais gouverné par un seul homme, l'empereur, qui n'est pas seulement un *hégémôn* : on peut parler de monarchie absolue lorsque le pouvoir du souverain n'est soumis à aucun contrôle, et c'est bien ce qui se passe dans l'Antiquité tardive et dans les *Histoires d'Alexandre* du IV^e siècle – Tacite déjà, parlant des empereurs du II^e siècle, déclarait : « Aujourd'hui (...) le gouvernement de Rome ne diffère plus d'un État monarchique (...). Mais moi, ce que je raconte successivement, ce sont des ordres barbares, de continuelles accusations, des amitiés trompeuses, la perte d'innocents condamnés (...) ». ⁵²⁸ Dans l'Antiquité tardive, la monarchie absolue n'est donc plus nécessairement le signe de la barbarie et de l'étrangeté.

Mais la préface de l'*Itinéraire* est là pour témoigner que certains Romains, confrontés à cette réalité, refusent malgré tout de se considérer comme sujets ; ils se veulent toujours des hommes libres, à la différence des barbares.⁵²⁹ Pour ce faire, ils établissent une différence fondée non plus sur le régime politique, mais sur la qualité de celui qui détient le pouvoir : la *dignitas* grecque des *Res gestae* et de l'*Itinéraire* ne repose pas sur une hiérarchie politique, puisque la différence entre barbares sujets et Grecs – ou Romains – libres n'est plus de saison, mais sur une hiérarchie morale : elle distingue ceux qui font preuve de mesure de ceux qui se laissent aller à la démesure.

Alexandre, modèle de l'empereur dans tous ces textes, devient de ce fait un champion de la civilisation gréco-romaine. La composante « dionysiaque » du caractère d'Alexandre s'estompe ainsi dans les récits du IV^e siècle jusqu'à disparaître totalement, transformant l'enthousiasme

527 Voir C. NICOLET, « Le citoyen et le politique », dans A. GIARDINA (dir.), *L'homme romain*, op. cit., n. 517, p. 27-72, ici p. 27-28 et 45-46.

528 TAC., *Annales*, IV, 33.

529 *It.*, 5.

en effort, le héros grec en héros romain ; tous les ouvrages le dépouillent en effet de son idéal héroïque homérique de gloire personnelle et le parent des vertus qui permettent d'en faire un champion de la civilisation ; il lutte pour le maintien de l'ordre, pour le bien de tous et non pour lui. Aussi, comme l'a montré Paul Veyne, n'est-il pas considéré comme un monarque absolu : monarque absolu et rempart de la civilisation sont des termes antinomiques.⁵³⁰ La démesure d'Alexandre, encore présente sporadiquement dans *l'Itinéraire*, n'affecte en rien sa légitimité de souverain, en ce sens qu'elle ne dévalue jamais ses choix stratégiques et politiques ; tout au plus le prive-t-elle de quelques amis, mais elle peut aussi être productive si l'on en juge par ses succès en Inde : elle n'est qu'une faiblesse de jeune homme toute relative, dont Alexandre fait finalement lui-même les frais. L'auteur adresse par ce biais une mise en garde – modérée – à l'empereur, en aucun cas il ne conteste son statut.

La différence entre Gréco-Romains et barbares existe donc bien, pour les auteurs du IV^e siècle, entre une monarchie du mérite, où l'empereur est un parangon de vertu, et une sorte de théocratie où le monarque n'a besoin que des apparences – vêtements somptueux, discours arrogants – pour se faire obéir. L'empereur romain se distingue ainsi du monarque barbare et des usurpateurs, qui, en proie à la démesure et fauteurs de désordre, oppriment leurs sujets et leur sont nuisibles, mais aussi de tout autre forme de gouvernement – démocratie, République romaine – qui du coup se trouve dévalorisée également comme régime de démesure et de désordre.

Non seulement la monarchie absolue telle qu'elle s'incarne dans l'empereur romain n'est plus ressentie comme un régime par essence barbare, mais dans les textes du IV^e siècle présentés ici, elle est même au contraire un signe de civilisation possible : on n'est pas plus ou moins

530 P. VEYNE, *Le Pain et le Cirque*, p. 487-491 : Le gouvernement d'un seul se trouve justifié par le fait qu'il est au service de tous. La différence entre le monarque absolu et l'empereur est bien marquée dans la préface de *l'Itinéraire*, qui traite Alexandre d'égoïste en l'opposant à Constance II (*It.*, 11), mais dans son récit réhabilite en quelque sorte le conquérant macédonien et fait de lui aussi un sauveur.

civilisé selon que l'on est plus ou moins proche géographiquement de la Grèce, comme chez Hérodote, mais selon que l'on accepte plus ou moins la monarchie. Peu importe en effet que certains aient un mode de vie différent, qu'il s'agisse de philosophes indiens, de cyniques ou d'ascètes chrétiens, pourvu toutefois que leurs conceptions ne mettent pas en péril la civilisation en critiquant le pouvoir impérial. C'est l'attitude à l'égard de l'empereur qui en dernier ressort distingue les civilisés des barbares et c'est, au contraire d'Hérodote, l'acceptation de la monarchie absolue, du moins sous sa forme romaine, qui est signe de civilisation.

Ainsi l'avenir de la civilisation repose sur la personne de l'empereur. Les textes étudiés ici font preuve d'un certain optimisme : le tenant de la civilisation ne peut qu'être ou devenir maître du monde ; aucune défaite n'est possible. Mais tous les auteurs ont conscience que ce qui fait la force de l'institution fait aussi sa faiblesse : la fragilité de la civilisation découle de la fragilité de l'institution impériale, qui apparaît en pleine lumière lors de la mort de l'empereur. Le remède pourrait consister, selon les *Res gestae* et l'*Itinéraire*, dans la transmission du pouvoir impérial. Mais elle devient impossible fin IV^e siècle, avec la fermeture du monde gréco-romain qui se fait jour dans l'*Épitomé* et le *Liber de morte* : d'où le pessimisme plus profond de ces textes et le radicalisme des solutions pour combattre les barbares.



Conclusion

Qu'y a-t-il de commun entre un long récit coloré d'aventures plus ou moins merveilleuses et une sèche narration de campagne militaire, destinée à servir de guide à l'empereur dans son expédition contre les Perses, entre ces narrations et les quelques pages emplies de pathétique consacrées seulement aux derniers jours du maître du monde ?

Si l'on excepte le héros de tous ces récits, Alexandre le Grand, on ne perçoit pas ce qui peut relier ces œuvres disparates, hormis des rencontres ponctuelles entre l'un ou l'autre des textes : quelques épisodes relatés à la fois par les *Res gestae* et par l'*Itinéraire*, ou par les *Res gestae* et le *Liber de morte*, le même genre littéraire, celui de l'abrégé historique, pour l'*Itinéraire* et pour l'*Épitomé de Metz* – encore résumant-ils des traditions historiques différentes –, la langue et le style identiques dans l'*Épitomé* et le *Liber de morte*.

L'unité de ce corpus alexandrin, qui s'échelonne sur l'ensemble du IV^e siècle, ne s'apprécie vraiment qu'au regard des thèmes abordés : les épisodes, les documents, et jusqu'aux expressions issus de sources diverses, mais agencés, refondus pour former à chaque fois un ensemble cohérent, concourent à la mise en relief de thèmes identiques, clairement en rapport avec les préoccupations des contemporains, et dessinent finalement un tout autre portrait d'Alexandre que celui tracé par les historiens antérieurs. En usant de moyens différents, ou plus exactement, de tous les moyens à leur disposition, mais dans des proportions différentes – recours au merveilleux et au pathétique, idéalisation du conquérant au travers d'une série d'épisodes qui sont autant d'exploits –, les quatre ouvrages présentés ici tendent tous à exalter le pouvoir monarchique et la lutte contre les barbares, en assimilant Alexandre autant qu'il est possible à l'empereur.

Aucun de ces récits n'est en effet, comme les *Histoires d'Alexandre* qui les ont précédés, « l'histoire de la transformation d'une monarchie 'traditionnelle' (...) en une monarchie absolue (...) 'orientale' », bâtie

sur le modèle de l'Empire romain chez Arrien ;¹ mais tous présentent l'action organisatrice de la monarchie absolue, dans un Empire où Grecs et Romains ne forment plus qu'un pour imposer aux barbares leur civilisation – la seule véritable.

Si deux des ouvrages, l'*Itinéraire* et l'*Épitomé*, pouvaient avoir pour fonction initiale de proposer à l'empereur, Constance II et peut-être Julien, un modèle de campagne militaire en Orient à la veille d'une expédition contre les Perses, ils ont rapidement perdu tout intérêt de ce point de vue, pour l'*Itinéraire* dès que l'intervention romaine est apparue davantage comme une guerre de défense des frontières de l'Arménie que comme une guerre de conquête, pour l'*Épitomé* – au cas où il aurait été composé dans le cadre de la grande expédition orientale voulue par Julien – dès l'échec de l'expédition. Cet intérêt ne s'est jamais renouvelé par la suite, les nombreuses difficultés rencontrées par les Romains sur d'autres frontières rendant impossible la réédition des exploits orientaux d'Alexandre.

Mais l'*Itinéraire* lui-même, dans l'état actuel des textes le seul à revendiquer explicitement une utilité immédiate dans les opérations militaires en cours, affirme avant tout son rôle de guide spirituel.² Tout comme pour les *Res gestae* et le *Liber de morte*, les idées qu'expriment l'*Itinéraire* et l'*Épitomé de Metz*, loin d'être valables seulement dans le cadre étroit d'une expédition orientale, correspondent aux préoccupations des Romains du IV^e siècle : ces abrégés cherchent moins à fournir une liste d'étapes et de batailles débarrassée des anecdotes superflues qu'ils ne tentent de condenser l'essentiel d'une civilisation face à la menace barbare. La nécessité d'un empereur qui maintienne l'ordre mondial est un sentiment partagé par beaucoup, tant païens que chrétiens, ces derniers ne songeant à dissocier le christianisme du destin de l'Empire qu'après le sac de Rome par Alaric en 410 : auparavant

1 Voir la démonstration de P. VIDAL-NAQUET, « Flavius Arrien entre deux mondes », postface à ARRIEN, *Histoire d'Alexandre*, trad. fr. P. Savinel, Paris 1984, p. 311-394, ici p. 380-387 : les rapports qui s'établissent entre Macédoniens et Perses chez Arrien sont comparables à ceux qui existent dans l'Empire au II^e siècle entre Romains et Grecs.

2 *It.*, 3 et 6-7. On a vu que l'auteur s'intéressait fort peu aux opérations de guerre et à la stratégie.

prévalait la conception d'une Rome civilisatrice, base de la réception de l'Évangile dans l'Empire, ce qui avait conduit, depuis la conversion de Constantin, à la formulation d'une théologie impériale chrétienne par Eusèbe de Césarée. Quant à l'attitude des Romains à l'égard des barbares, de plus en plus nombreux dans l'armée et aux postes clés, elle est pour une part largement hostile et empreinte de méfiance : dans les dernières années du IV^e siècle et au début du V^e siècle, le courant nationaliste est assez fort à la cour de Ravenne et à celle de Constantinople pour entraver l'action du général demi-barbare Stilicon et finalement le faire exécuter.³

À une époque où l'absolutisme du monarque semble une nécessité et non plus une tyrannie insupportable, et où le sentiment grandissant de la fragilité de l'Empire et de la civilisation qu'il représente exacerbe peu à peu le refus de l'autre, ces ouvrages ramènent la défense de la civilisation au simple maintien ou rétablissement de l'ordre : le moyen est devenu le but. Et de même que la civilisation, la figure d'Alexandre se vide elle aussi de son contenu : le personnage, si controversé au cours des siècles précédents, se transforme pour incarner avant tout le vainqueur par excellence des barbares. La tradition présentait un Alexandre ambigu, à la fois civilisé et sauvage, finalement assez proche des barbares qu'il combattait ; les textes du IV^e siècle, en revanche, font définitivement passer Alexandre dans le camp romain.

Que Valérius confère au roi de Macédoine un statut légendaire en mêlant au récit de son expédition des contes populaires et des relations de merveilles, ou qu'à l'opposé, l'*Itinéraire* insiste sur la véracité de sa narration, le résultat est le même : Alexandre apparaît dans tous les textes sous les traits d'un monarque irréprochable, par la grâce d'épisodes choisis sans aucun souci d'exactitude ni d'exhaustivité. Les critiques formulées à son égard sont considérablement atténuées par rapport aux sources, ou même inexistantes : seul un être hors du commun comme l'empereur peut désormais lui être comparé.

En fait, plus qu'un simple modèle pour l'empereur, comme le voudrait la préface de l'*Itinéraire*, Alexandre est l'empereur. Une fusion

3 Lellia CRACCO RUGGINI, « 'De morte persecutorum' e polemica antibarbarica nella storiografia pagana e cristiana. A proposito della disgrazia di Stilicone », *Rivista di storia e letteratura religiosa* 4, 1968, p. 433-447.

s'est opérée qui, d'un rival jaloué et déprécié, fait un porte-parole. La personnalité d'Alexandre, ses traits de caractère abondamment relevés par les biographes antérieurs, tendent à disparaître ; l'Alexandre barbarisé de la tradition se change en un Alexandre romanisé.⁴ L'admiration qu'il suscite a pour corollaire cette perte d'identité, les Romains du IV^e siècle admirent Alexandre en l'évacuant de sa propre histoire ; seuls ses exploits demeurent, et à l'intérieur du cadre factuel attaché au nom d'Alexandre se glissent des vertus, une morale et une conception de la civilisation et du pouvoir spécifiquement romaines. Le vainqueur des barbares n'est pas ressenti par les Romains seulement comme un modèle à suivre, mais également comme un bon présage : Alexandre ne réussit dans ses entreprises que parce qu'il est en quelque sorte un Romain avant la lettre,⁵ mais dans le même temps les Romains en sa personne se flattent de parvenir à des rivages où ils ne sont jamais allés, jusqu'aux ultimes frontières du monde, qu'à cette époque le rapport réel des forces entre eux et leurs voisins leur interdit absolument d'atteindre.

Si l'assimilation d'Alexandre à l'empereur ne fait aucun doute, on peut cependant y apporter une nuance : le maître de l'Empire qui est présenté dans ces ouvrages ne correspond pas absolument à l'empereur du IV^e siècle. C'est évident par exemple en ce qui concerne la religion : aucun de ces textes ne présente une réelle tendance au monothéisme, même le plus affecté par les nouvelles conceptions religieuses, les *Res gestae* ; au contraire, ce sont les formes les plus traditionnelles de la religion qui triomphent dans les opuscules de la fin du IV^e siècle. Les *Res gestae* déforment, l'*Itinéraire critique*, l'*Épitomé* et le *Liber de morte* passent sous silence la politique d'Alexandre dans certains domaines, où

- 4 L'*Itinéraire* signale encore la barbarisation d'Alexandre, mais elle est ponctuelle : en aucun cas elle n'apparaît comme un fil conducteur du récit. En outre, plutôt qu'un mauvais choix politique d'Alexandre, susceptible de mettre en cause la légitimité du régime monarchique qu'il instaure, elle représente dans cet ouvrage un risque limité et pour ainsi dire nécessaire, lié à la présence des barbares dans l'Empire et à la jeunesse du souverain, un cas de figure typique du IV^e siècle et, entre autres, du règne de Constance II.
- 5 L'*Épitomé de Metz* présente même à cet égard une mise en abyme, puisque l'auteur agit envers Alexandre comme celui-ci envers les philosophes indiens : il n'est pas question d'accorder une place dans l'Empire à celui qui ne détiendrait pas les valeurs gages de sa pérennité.

elle rejoint pourtant celle des empereurs de l'Antiquité tardive – notamment sa volonté d'instaurer l'*adoratio*. Ce faisant, ils dessinent moins la figure d'un empereur réel que d'un empereur rêvé : dans ces récits, Alexandre correspond parfaitement ou presque au souverain idéal que pouvaient imaginer et désirer les élites païennes au sein desquelles ont probablement été composés ces ouvrages.⁶

Un passé déformé chargé de figurer un présent de rêve : faut-il en conclure hâtivement que les *Histoires d'Alexandre* ont basculé au IV^e siècle du côté du roman ? Pourtant tous ces ouvrages revendiquent, par leur titre, par leur style, et même par leur contenu, leur appartenance au genre historique. Les *Res gestae Alexandri Macedonis* de Valérius, l'*Epitoma rerum gestarum Alexandri Magni* portent le même titre que l'œuvre d'Ammien Marcellin. Le refus de la rhétorique, l'exigence de clarté et de simplicité qu'expriment l'*Itinéraire* dans sa préface et l'*Épitomé* dans son style les rapprochent d'historiens comme Salluste et Tacite, tandis que Valérius donne aux *Res gestae* l'allure d'une biographie historique en débutant son récit par les ascendants d'Alexandre, les présages de sa naissance, la liste de ses maîtres et de ses qualités, et en le clôturant par les présages de sa mort, le rappel de la durée de sa vie, de son règne, et les monuments qu'il a laissés ; en outre, l'incipit des *Res gestae*, loin de s'apparenter à celui d'un conte, fait écho à un passage des *Annales* de Tacite sur le savoir des Égyptiens.⁷ Tout comme Tite-Live, Tacite ou Ammien, l'*Itinéraire* affirme vouloir dire la vérité ;⁸ Valérius, à l'instar des historiens, distingue les épisodes qu'il juge crédibles de ceux qu'il ne prend pas à son compte, en traitant ceux-ci de *fabulae*.⁹

Quant aux épreuves héroïques et au merveilleux, présents à des degrés divers dans ces textes, les premières sont utilisées par les auteurs

6 On trouve ce même courant traditionaliste, ces mêmes critiques, voilées ou non, des mœurs du temps, ce même attachement aux antiques vertus romaines, dans d'autres textes historiques du IV^e siècle, chez Ammien Marcellin et dans l'*Histoire Auguste*.

7 VAL., I, 1 ; TAC., *An.*, XI, 14.

8 *It.*, 2 et 7 ; LIV., I, 5 ; TAC., *H.*, I, 1, 3 ; AMM., XV, 1, 1 et XXXI, 5, 10. Sur la *ueritas* considérée comme loi fondamentale de l'œuvre historique, fondée sur les sources les plus dignes de foi et sur la sélection des faits les plus significatifs, voir I. LANA, *La storiografia latina del IV secolo d. C.*, Turin 1990, p. 66.

9 Par ex. VAL., I, 30 ; I, 32.

pour tenter de définir le caractère idéal du bon souverain, le second, beaucoup moins fréquent d'ailleurs chez Valérius que dans les versions grecques du *Roman d'Alexandre*, s'inscrit dans l'étude des relations de l'Empire avec les barbares, dans le but d'établir la supériorité de la civilisation gréco-romaine. À cet égard on peut dire que la manifestation, dans ces ouvrages, de l'héroïsme et du merveilleux est moins la marque d'un genre historique retombé en enfance, comme le voudrait Reinhold Merkelbach,¹⁰ que la conséquence d'une réflexion sur la sauvegarde de l'Empire adaptée au genre historique — c'est-à-dire qu'elle ne s'exprime pas au travers d'un essai de morale politique simplement illustré d'anecdotes, mais au travers d'une narration des faits.

On a des traces de cette recherche intellectuelle, notamment sur les caractéristiques du bon souverain, déjà chez les historiens d'Alexandre antérieurs : Arrien, par exemple, réputé historien si sérieux, se veut l'Homère d'Alexandre, et il n'hésite pas à bouleverser la chronologie, lorsque l'épisode met davantage en relief les qualités d'Alexandre à l'endroit où il le place qu'au moment où l'événement a réellement eu lieu ;¹¹ Diodore, Plutarque, Quinte-Curce, présentent tous la vie d'Alexandre dans un cadre romain en omettant ou déformant certains épisodes. Les *Histoires d'Alexandre* du IV^e siècle ne sont donc pas en rupture avec celles qui les ont précédées : comme elles, elles utilisent le passé pour parler du présent, et usent des mêmes moyens, épreuves héroïques et merveilleux, pour définir le caractère de l'homme providentiel et justifier la conquête. Mais plus que les récits historiques précédents, elles tentent d'exprimer, au travers d'une histoire en partie inventée et remaniée très largement, une vérité sur le pouvoir impérial et sur les relations entre Romains et barbares, que les ouvrages historiques ne représentent d'habitude que par le biais de digressions, alors que leurs récits lui confèrent la persuasion de l'immédiateté. La différence entre histoire et histoire romancée est à peu près la même qu'entre principat et dominat : bien plus qu'à leurs natures respectives, qu'il serait difficile d'opposer, elle tient à la mise à nu, au IV^e siècle, des rouages de l'historiographie antique, due peut-être, au moins en partie, à l'urgence

10 R. MERKELBACH, *Die Quellen des griechischen Alexanderromans*, Munich 1954 (1977²), p. 60.

11 ARR., *Anab.*, I, 12 ; IV, 20, 1-3.

de la situation politique, au sentiment de la fragilité de l'Empire et de la civilisation, qui autorise à faire flèche de tout bois pour se convaincre qu'un empereur romain peut soumettre les barbares.¹²

Si l'*Itinéraire*, l'*Épitomé de Metz* et le *Liber de morte* n'ont pas eu de postérité, les *Res gestae* de Julius Valérius sont en revanche à l'origine de toute la réception médiévale d'Alexandre en Occident, principalement par l'intermédiaire de leur *Épitomé* : celui-ci, combiné à la traduction latine d'un manuscrit grec du *Roman d'Alexandre*, élaborée au X^e siècle par l'archiprêtre Léon, a donné naissance au XI^e siècle à l'*Historia de proeliis* ;¹³ à partir du XII^e siècle, les nombreuses adaptations en langues vernaculaires, d'abord en France, puis dans d'autres pays européens, inspirées d'un ou de plusieurs de ces textes, *Res gestae*, *Épitomé* de Valérius et *Historia de proeliis*, ont assuré la survie et la popularité de la figure d'Alexandre en Occident durant tout le Moyen Âge.¹⁴ Le genre

- 12 En ce sens, on peut dire qu'Alexandre a donné lieu au genre littéraire de l'histoire romancée. L'*Histoire Auguste*, à la fin du IV^e siècle, a le même objectif que les récits sur Alexandre, et emploie les mêmes moyens : falsifications accompagnées de protestations de fidélité historique et de véracité (*Vie des trente tyrans*, 11, 6-7 ; *Vie de Probus*, 1,6 et 2, 7). Il s'agit de montrer que les barbares orientaux et occidentaux ont déjà été vaincus par des hommes exceptionnels, parangons des vertus romaines, et que par conséquent il suffit de restaurer ces vertus, piété envers les dieux traditionnels, clémence, justice, etc., pour réussir à vaincre à nouveau. Il est peut-être un peu plus difficile de faire passer Alexandre pour un « vieux Romain », mais quand on y parvient, ce conquérant prestigieux a plus d'autorité que les figures – même embellies et exaltées – de Sévère Alexandre, de Claude le Gothique, d'Aurélien ou de Probus. Et on a de plus l'avantage d'ôter Alexandre du panthéon grec pour en faire un précurseur, ou un ancêtre, des Romains.
- 13 *Die Historia de proeliis Alexandri Magni, synoptische Edition der Rezensionen des Leo Archipresbyter und der interpolierten Fassungen J1, J2, J3*, éd. H. J. Bergmeister, Meisenheim am Glan 1975.
- 14 Pour la réception de Valérius dans l'Europe médiévale, voir D. J. A. Ross, *Alexander Historiatus. A guide to medieval illustrated Alexander literature*, Londres 1963 (1988²), p. 9-12, 17-28, 50-59, 107-111 (*stemma* p. 26), à compléter par D. J. A. Ross, « Alexander Historiatus. A supplement », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes* 30, 1967, p. 383-388. Pour la réception médiévale de Valérius en France, voir P. MEYER, *Alexandre le Grand dans la littérature française du Moyen Âge*, t. 2 : *Histoire de la légende d'Alexandre dans les pays romans*, Paris 1886 (réimpr. Genève 1970), p. 69-253 et 273-380 ; G. CARY, *The medieval Alexander*, Cambridge 1956, p. 24-37 ; Laurence HARTLANCNER, introduction au *Roman d'Alexandre*, d'Alexandre de Paris, Paris 1994,

antiquisant que représentent l'*Itinéraire*, l'*Épitomé de Metz*, et à sa suite le *Liber de morte*, s'est en effet éteint avec le paganisme. Les auteurs chrétiens trouvaient davantage matière à moraliser dans les aspects romanesques de l'œuvre de Valérius, que l'abrégiateur des *Res gestae* accentua encore en conservant presque mot pour mot les épisodes merveilleux au détriment du récit de l'expédition elle-même : le conquérant y semble perpétuellement en quête de soi, à la recherche de la vérité et de la sagesse.

Mais en comparant l'œuvre de Valérius aux *Histoires d'Alexandre* de son époque qui n'ont pas connu sa fortune, on peut avancer encore une autre raison pour expliquer une telle différence de sort, entre des ouvrages qui traitent pourtant tous des mêmes thèmes pour répondre aux mêmes préoccupations de leurs contemporains. L'*Itinéraire*, bien qu'il ne postule pas, comme l'*Épitomé de Metz* un peu plus tard, une différence de nature entre barbares et Gréco-Romains, n'accepte cependant qu'avec réticence les barbares dans l'Empire, seule référence et seul horizon des auteurs de ces récits : il semble que par contrecoup, l'intérêt pour ces ouvrages disparaisse avec l'Empire romain. Il faut attendre le Grand Siècle pour retrouver pareille identification d'Alexandre avec un peuple et un souverain, pareille « appropriation par le pouvoir » du fameux conquérant.¹⁵

Les *Res gestae* ont en revanche une position originale : en développant tout au long du récit l'idée d'une transmission de la civilisation, et

p. 16-27. Pour la réception médiévale de Valérius en Allemagne, voir H. BUNTZ, *Die deutsche Alexanderdichtung des Mittelalters*, Stuttgart 1973. Pour la réception médiévale de Valérius en Italie, voir J. STOROST, *Studien zur Alexandersage in der ältesten italienischen Literatur. Untersuchungen und Texte*, Halle 1935. La plus célèbre et la plus importante de ces adaptations, le *Roman d'Alexandre* composé au XII^e siècle par Alexandre de Paris (ou de Bernay) en dodécasyllabes, qu'on appellera au XV^e siècle « alexandrins » pour cette raison, est aisément accessible pour sa plus grande partie dans une traduction en français moderne : *Le Roman d'Alexandre*, trad., présentation et notes de Laurence Harf-Lancner (avec le texte édité par E. C. Armstrong *et al.*, Princeton University Press, 1976), coll. « Lettres gothiques », Paris, Librairie Générale Française, 1994.

15 Chantal GRELL et C. MICHEL, *L'École des princes ou Alexandre disgracié. Essai sur la mythologie monarchique de la France absolutiste*, Paris, Les Belles Lettres, 1988.



par conséquent du pouvoir, elles offrent aux barbares de leur époque la perspective exaltante d'être les civilisés et les maîtres de demain. Ainsi, en prêtant au maître du monde une double origine, à la fois grecque et barbare, et une quête de soi à travers les autres, qui lui évitent de n'apparaître à tout jamais que comme le représentant du seul Empire romain, le récit ouvert de Valérius prépare à son héros une destinée féconde : Alexandre ne s'identifiant bientôt plus à personne en particulier, l'humanité entière sera libre de s'identifier à lui.¹⁶

16 Laurence HARF-LANCNER, introduction au *Roman d'Alexandre* d'Alexandre de Paris, *op. cit.* n. 14, note qu'au Moyen Âge, « la figure d'Alexandre n'est pas, comme celle des deux autres grandes figures royales de la littérature française du XII^e siècle, porteuse d'interrogations sur le fonctionnement de la société et la place de la royauté dans ce système. Charlemagne et Arthur sont des rois plus que des héros. Alexandre est un héros plus qu'un roi » (p. 38), et un héros de roman, non un héros de chanson de geste : il « ne lutte pas avec son lignage pour une cause supérieure, mais seul, pour une certaine idée de lui-même. Loin de se soucier du sort de la Grèce, Alexandre réalise à travers ses conquêtes son destin personnel. » (p. 35-36, et analyse de l'image héroïque d'Alexandre dans le *Roman médiéval* p. 27-41 et 48-57). Pour une illustration de cet Alexandre universel, voir également J. LACARRIÈRE, *La légende d'Alexandre*, Paris, Éditions du Félin, Philippe Lebaud, 2000 : l'auteur, qui traduit un texte grec de la fin du XVII^e siècle, issu de la tradition médiévale byzantine du *Roman d'Alexandre*, montre dans sa préface comment le personnage historique se transforme en héros mythique, « conquérant de l'Absolu » (p. 19).



BIBLIOGRAPHIE

1 – Sources

- AELIUS ARISTIDE, *Éloge de Rome*, éd. et trad. angl. C. A. Behr, Londres, Loeb Classical Library, 1973.
- ALEXANDRE DE PARIS, *Le Roman d'Alexandre*, trad., présentation et notes de L. Harf-Lancner (avec le texte éd. par E. C. Armstrong *et al.*, Princeton University Press, 1976), coll. « Lettres gothiques », Paris, Librairie Générale Française, 1994.
- AMMIEN MARCELLIN, *Histoire*, éd. et trad. fr. É. Galletier, J. Fontaine, G. Sabbah, M. A. Marié, CUF, Paris 1968-1977.
- ANONYME LATIN, *Traité de physiognomonie*, éd. J. André, CUF, Paris, 1981.
- ARISTOTE, *La Politique*, éd. et trad. fr. J. Aubonat, CUF, Paris 1960-1989.
- ARRIEN, *Histoire d'Alexandre. L'anabase d'Alexandre le Grand et l'Inde*, trad. fr. P. Savinel, Paris 1984.
- ARRIEN, *Anabasis Alexandri*, éd. et trad. angl. P. A. Brunt, Londres, Loeb Classical Library, 1983.
- AURÉLIUS VICTOR, *Livre des Césars*, éd. et trad. fr. P. Dufraigne, CUF, Paris 1975.
- AUSONE, t. 1 : *Livres I-XVII*, éd. et trad. angl. H. G. E. White, Londres, Loeb Classical Library, 1988.
- Bible de Jérusalem, Paris, Desclée De Brouwer, 1975.
- Der Brief Alexanders an Aristoteles über die Wunder Indiens. Synoptische Edition*, éd. M. Feldbusch, Meisenheim, Anton Hain, 1976.
- CICÉRON, *Catilinaires (Discours, t. X)*, éd. et trad. fr. H. Bornecque et É. Bailly, CUF, Paris 1969.
- CICÉRON, *L'Amitté (Lélius)*, et trad. fr. F. Combès, CUF, Paris 1971.
- CICÉRON, *Tusculanes*, éd. et trad. fr. G. Fohlen et J. Humbert, CUF, Paris 1968-1970.
- DIODORE DE SICILE, *Bibliothèque historique, livre XVII*, éd. et trad. fr. P. Goukowsky, CUF, Paris 1976.

- DIODORE DE SICILE, *Bibliothèque historique, livre XVIII*, éd. et trad. fr. P. Goukowsky, CUF, Paris 1978.
- DIOGÈNE LAËRCE, *Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres*, trad. fr. R. Genaille, Paris, Garnier, 1965.
- DION CASSIUS, *Histoire romaine*, t. 9 : livres LXXI-LXXX, éd. et trad. angl. H. B. Foster et E. Cary, Londres, Loeb Classical Library, 1982.
- ÉLIEN, *Histoire variée*, trad. fr. A. Lukinovich et A.-F. Morand, Paris, Les Belles Lettres, 1991.
- Epitoma rerum gestarum Alexandri Magni*, éd. D. Volkman, dans *Festschrift für Hermann Bonitz*, Naumburg 1886.
- Epitoma rerum gestarum Alexandri Magni* suivi du *Liber de morte testamentoque eius*, éd. O. Wagner, Strasbourg 1900 (*Jahrbücher für Klassische Philologie* 26, 1901).
- Epitoma rerum gestarum Alexandri Magni* suivi du *Liber de morte testamentoque eius*, éd. P. H. Thomas, Leipzig, Teubner, 1960.
- Epitoma rerum gestarum Alexandri Magni* suivi du *Liber de morte testamentoque eius*, éd. P. H. Thomas, Leipzig, Teubner, 1966.
- ESCHYLE, *Les Perses*, éd. et trad. fr. P. Mazon, CUF, Paris 1966 ; trad. fr. É. Chambry, Paris, Garnier, 1964.
- EURIPIDE, *Les Bacchantes*, éd. et trad. fr. H. Grégoire, J. Meunier et J. Irigoin, CUF, Paris 1993 ; trad. fr. M. Delcourt-Curvers, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, Gallimard, 1962.
- EURIPIDE, *Héraclès*, éd. et trad. fr. L. Parmentier, CUF, Paris 1965 ; trad. fr. M. Delcourt-Curvers, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, Gallimard, 1962.
- EURIPIDE, *Les Phéniciennes*, éd. et trad. fr. L. Méridier et F. Chapouthier, CUF, Paris 1961 ; trad. fr. M. Delcourt-Curvers, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, Gallimard, 1962.
- Fragmenta poetarum Latinorum epicorum et lyricorum praeter Ennium et Lucilium*, éd. W. Morel, Leipzig, Teubner, 1927, p. 148-153.
- Fragmenta poetarum Latinorum epicorum et lyricorum praeter Ennium et Lucilium*, éd. K. Büchner, Leipzig, Teubner, 1982, p. 180-184.
- HÉRODIEN, *Histoire des empereurs romains*, éd. et trad. angl. C. R. Whittaker, Londres, Loeb Classical Library, 1969.
- HÉRODOTE, *Histoires*, éd. et trad. fr. Ph.-E. Legrand, CUF, Paris, 1960-1967 ; trad. fr. A. Bargaet, Paris, Gallimard, 1964.

- Histoire Auguste*, éd. et trad. fr. A. Chastagnol, Paris, Robert Laffont, 1994.
- Historia Alexandri Magni (Pseudo-Callisthenes), 1: recensio uetusta*, éd. W. Kroll, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1926.
- Die Historia de preliis Alexandri Magni, synoptische Edition der Rezensionen des Leo Archipresbyter und der interpolierten Fassungen J1, J2, J3*, éd. H. J. Bergmeister, Meisenheim am Glan 1975.
- HOMÈRE, *Iliade*, éd. et trad. fr. F. Mugler, Paris, Éditions de La Différence, 1989.
- HOMÈRE, *Odyssée*, éd. et trad. fr. F. Mugler, Paris, Éditions de La Différence, 1991.
- Inscriptiones Latinae Selectae*, éd. H. Dessau, Berlin 1962³.
- ISOCRATE, *Panegyrique (Discours, t. 2)*, éd. et trad. fr. G. Mathieu et É. Brémond, CUF, Paris 1967.
- Itinerarium Alexandri* suivi des *Res gestae Alexandri Macedonis* de Julius Valérius, éd. A. Mai, Milan 1817.
- Itinerarium Alexandri* suivi des *Res gestae Alexandri Macedonis* de Julius Valérius, éd. A. Mai, Francfort 1818 (réimpr. de l'éd. de Milan 1817).
- Itinerarium Alexandri* suivi des *Res gestae Alexandri Macedonis* de Julius Valérius, éd. A. Mai, Rome 1835² (1817).
- Itinerarium Alexandri*, éd. et trad. it. G. Berengo, Venise, Antonelli, 1851.
- Itinerarium Alexandri*, éd. D. Volkman, Naumburg 1871.
- Itinerarium Alexandri*, éd. H.-J. Hausmann, Cologne 1970.
- Itinerarium Alexandri*, éd. et trad. it. R. Tabacco, Turin, Leo S. Olschki, 2000.
- De Iulii Valerii epitoma Oxoniensi*, éd. G. G. Cillie, diss. Strasbourg 1905.
- Iulii Valerii Epitome*, éd. J. Zacher, Halle 1867.
- JULIUS VALÉRIUS, *Res gestae Alexandri Macedonis* précédé de l'*Itinerarium Alexandri*, éd. A. Mai, Milan 1817.
- JULIUS VALÉRIUS, *Res gestae Alexandri Macedonis* précédé de l'*Itinerarium Alexandri*, éd. A. Mai, Francfort 1818 (réimpr. de l'éd. de Milan 1817).
- JULIUS VALÉRIUS, *Res gestae Alexandri Macedonis*, éd. A. Mai, *Classici Auctores* 7, Rome 1835² (1817), p. 59-246.
- JULIUS VALÉRIUS, *Res gestae Alexandri Macedonis*, éd., trad. it. et notes G. Berengo, Venise, Antonelli, 1852.

- JULIUS VALÉRIUS, *Res gestae Alexandri Macedonis*, suivi de la *Collatio Alexandri cum Dindimo* et de l'*Epistola Alexandri ad Aristotelem*, éd. B. Kübler, Leipzig, Teubner, 1888.
- JULIUS VALÉRIUS, *Res gestae Alexandri Macedonis*, éd. M. Rosellini, Leipzig, Teubner, 1993.
- LUCAIN, *La guerre civile (La Pharsale)*, éd. et trad. fr. A. Bourgery et M. Ponchont, CUF, Paris 1993.
- Panegyriques latins*, éd. et trad. fr. É. Galletier, CUF, Paris 1949-1955.
- PLATON, *Criton*, éd. et trad. fr. M. Croiset, CUF, Paris 1966.
- PLATON, *Phédon*, éd. et trad. fr. L. Robin, CUF, Paris 1957.
- PLATON, *Théétète*, éd. et trad. fr. A. Diès, CUF, Paris 1967.
- PLATON, *Timée*, éd. et trad. fr. A. Rivaud, CUF, Paris 1963.
- PLOTIN, *Ennéades*, CUF, Paris 1956-1963.
- PLUTARQUE, *La fortune ou la vertu d'Alexandre*, I et II (*Œuvres morales*, t. 5, 1^{ère} partie), éd. et trad. fr. F. Frazier et C. Froidefond, CUF, Paris 1990.
- PLUTARQUE, *Vies des hommes illustres*, éd. et trad. fr. R. Flacelière, É. Chamby et M. Juneaux, CUF, Paris 1961-1983.
- Pseudo-Callisthenis historiam fabulosam ex tribus codicis nunc primum edidit, Itinerarium Alexandri adjecit* C. Müller, précédé de *Arriani Anabasis retulit* F. Dübner, Paris, Firmin Didot, 1846.
- PSEUDO-CALLISTHÈNE, *Le Roman d'Alexandre*, trad., introd. et notes par G. Bounoure et B. Serret, Paris, Les Belles Lettres, 1992 (texte L éd. par H. van Thiel, avec choix de variantes).
- PSEUDO-CALLISTHÈNE, *Le Roman d'Alexandre*, introd., trad. et notes par A. Tallet-Bonvalot, Paris, Flammarion, 1994 (texte A éd. par W. Kroll).
- QUINTE-CURCE, *Histoires*, éd. et trad. fr. H. Bardon, CUF, Paris 1961-1965.
- SÈNÈQUE, *De la colère*, éd. et trad. fr. A. Bourgery, CUF, Paris 1961.
- SOPHOCLE, *Ajax*, éd. et trad. fr. A. Dain et P. Mazon, CUF, Paris 1958.
- SUÉTONE, *Vies des douze Césars*, éd. et trad. fr. H. Ailloud, CUF, Paris, 1964-1967.
- TACITE, *Annales*, éd. et trad. fr. P. Wuilleumier, CUF, Paris 1975-1978.
- TACITE, *Histoires*, éd. et trad. fr. H. Le Bonniec et J. Hellegouarc'h, CUF, Paris 1992.
- TIBULLE, *Élégies*, éd. et trad. fr. M. Ponchont, CUF, Paris 1967.

- TITE-LIVE, *Histoires*, éd. et trad. fr. J. Bayet, G. Baillet, R. Bloch, C. Guittard, P. Jal, A. Hus, A. Manuelian, J.-M. Engel, R. Adam, C. Gouillart, CUF, Paris 1962-1991.
- VIRGILE, *Énéide*, éd. et trad. fr. J. Perret, CUF, Paris 1989.
- VIRGILE, *Géorgiques*, éd. et trad. fr. E. de Saint-Denis, CUF, Paris 1963.

2 – Études modernes

- ANDRÉ, J., c. r. de la 1^{ère} éd. de l'*Épitomé de Metz* et du *Liber de morte* par P. H. Thomas, *Revue de philologie* 36, 1962, p. 169.
- AUBERGER, J., *Historiens d'Alexandre*, Paris, Les Belles Lettres, 2001.
- AUBOYER, J., AYMARD, A., *Rome et son Empire*, Paris 1980⁶.
- AUSFELD, A., « Zu Pseudokallisthenes und Julius Valerius », *Rheinisches Museum* 52, 1897, p. 435-445 et p. 557-568.
- AUSFELD, A., « Das angebliche Testament Alexanders des Grossen », *Rheinisches Museum* 56, 1901, p. 517-542.
- AXELSON, B., *Zum Alexanderroman des Iulius Valerius*, Lund 1936.
- AYMARD, A., AUBOYER, J., *Rome et son Empire*, Paris 1980⁶.
- BARNES, T. D., « Constantine and the Christians of Persia », *Athenaeum* 75, 1985, p. 126-136.
- BARNES, T. D., « Christians and Pagans in the Reign of Constantius », dans *L'Église et l'Empire au IV^e siècle*, Fondation Hardt, Entretiens XXXIV, Vandœuvres Genève 1987, p. 301-343.
- BARTHEZ, R., *Mythologies*, Paris 1970² (1957).
- BERENGO, G., préface à l'édition et à la traduction italienne de l'*Itinerarium Alexandri*, Venise, Antonelli, 1851.
- BERENGO, G., préface à l'édition et à la traduction italienne des *Res gestae* de Julius Valérius, Venise, Antonelli, 1852.
- BERGER DE XIVREY, J., *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi et autres bibliothèques* 13, 2, Paris 1838, p. 269-283.
- BERNAND, A., *Alexandrie la Grande*, coll. « Phuriel », Paris, Hachette, 1996 (1966¹).
- BIANCHI-BANDINELLI, R., *Rome, la fin de l'art antique. L'art de l'Empire romain de Septime Sévère à Théodose I^{er}*, Paris 1970.

- BLOCH, R., « Liberté et déterminisme dans la divination romaine », dans *Hommages à Jean Bayet*, Bruxelles 1964, p. 89-100.
- BOUNOURE, G., introduction au *Roman d'Alexandre* du Pseudo-Callisthène (texte L et variantes), Paris, Les Belles Lettres, 1992.
- BRACCESI, L., *Alessandro e i Romani*, Bologne, Patròn, 1975.
- BRÉHIER, É., *Histoire de la philosophie*, t. 1 : *Antiquité et Moyen Âge*, coll. « Quadrige », Paris, PUF, 1981 (1938¹).
- BRIANT, P., *Alexandre le Grand*, Paris 1977².
- BRIANT, P., *De la Grèce à l'Orient, Alexandre le Grand*, Paris 1987.
- BRIANT, P., *Darius, les Perses et l'Empire*, Paris 1992.
- BROWN, P., *L'essor du christianisme occidental. Triomphe et diversité 200-1000*, trad. fr. Paris 1997.
- BUCHWALD, W., art. « Julius Valerius Polemius », *Dictionnaire des auteurs grecs et latins de l'Antiquité et du Moyen Âge*, trad. fr. Brepols 1991 (éd. all. 1982), p. 495.
- BUNTZ, H., *Die deutsche Alexanderdichtung des Mittelalters*, Stuttgart 1973.
- CALDERAN, R., « Per una nuova edizione critica di Giulio Valerio 1. L'apografo peyroniano del palinsesto Torinese », *Rivista di filologia e di istruzione classica* 109, 1981, p. 5-33.
- CALDERAN, R., « Per una nuova edizione critica di Giulio Valerio 2. Note testuali », *Rivista di filologia e di istruzione classica* 111, 1983, p. 5-21.
- CALLU, J.-P., *La politique monétaire des empereurs romains de 238 à 311*, Paris 1969.
- CALLU, J.-P., « La préface à l'itinéraire d'Alexandre », dans *Mélanges J. Fontaine, De Tertullien aux Mozarabes*, t. 1, Paris 1992, p. 429-444.
- CAMERON, A., « Polynomy in the Late Roman Aristocracy: the case of Petronius Probus », *The Journal of Roman Studies* 75, 1985, p. 164-182.
- CAMUS, P.-M., *Ammien Marcellin, témoin des courants culturels et religieux à la fin du IV^e siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 1967.
- CANFORA, F., *Simmaco e Ambrogio o di un'antica controversia sulla tolleranza e sull'intolleranza*, Bari 1970.
- CARRIÉ, J.-M., ROUSSELLE, A., *L'Empire romain en mutation, des Sévères à Constantin (192-327)* (*Nouvelle histoire de l'Antiquité*, t. 10), coll. « Points Histoire », Paris, Éd. du Seuil, 1999.
- CARY, G., *The medieval Alexander*, Cambridge 1956.

- CHASTAGNOL, A., préface à l'*Histoire Auguste*, Paris 1994.
- CHUVIN, P., *Chronique des derniers païens*, Paris 1991² (1990).
- CHUVIN, P., *La mythologie grecque. Du premier homme à l'apothéose d'Héraclès*, Paris 1998².
- CIZEK, E., *L'empereur Aurélien et son temps*, Paris, Les Belles Lettres, 1994.
- COARELLI, F., *Guide archéologique de Rome*, Paris, Hachette, 1994 (1998²).
- CRACCO RUGGINI, L., « Sulla cristianizzazione della cultura pagana : il mito greco e latino di Alessandro dall' età antonina al medioevo », *Athenaeum* N.S. 43, 1965, p. 3-80.
- CRACCO RUGGINI, L., « 'De morte persecutorum' e polemica antibarbarica nella storiografia pagana e cristiana. A proposito della disgrazia di Stilicone », *Rivista di storia e letteratura religiosa* 4, 1968, p. 433-447.
- Voir L. RUGGINI.
- CUMONT, F., *Les religions orientales dans le paganisme romain*, Paris 1963⁴ (1929).
- DETIENNE, M. et VERNANT J.-P. (dir.), *La cuisine du sacrifice en pays grec*, Paris 1979.
- DUMÉZIL, G., *La religion romaine archaïque*, Paris, Payot, 1966.
- ERNOU, A. et MEILLET, A., *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris, Klincksieck, 2001.
- FASSBENDER, C., *De Iuli Valeri sermone quaestiones selectae*, diss. Münster 1909.
- FAURE, P., *Alexandre*, Paris 1985.
- FERRARI, M., « Spigolature Bobbiesi », *Italia medioevale e umanistica* 16, 1973, p. 1-41.
- FESTUGIÈRE, A.-J., « Trois rencontres entre la Grèce et l'Inde », *Revue de l'histoire des Religions* 125, 1943, p. 37-40.
- FONTAINE, J., commentaire d'Ammien Marcellin, livres XXIII-XXV, Paris 1987².
- FRUGONI, C., *La fortuna di Alessandro Magno dall' antichità al medioevo*, Florence, La Nuova Italia, 1978.
- GAULMIN, G., *De uita et morte Mosis*, Paris 1629 et Hambourg 1714.
- GEISSENDÖRFER, D., « Die Quellen der Metzger Epitome », *Philologus* 111, 1967, p. 258-266.

- GIARDINA, A. (dir.), *L'homme romain*, coll. « Points Histoire », Paris, Éd. du Seuil, 2002 (éd. originale it. Rome-Bari 1989).
- GOUKOWSKY, P., WILL, E., MOSSÉ, C., *Le monde grec et l'Orient*, t. 2 : *Le IV^e siècle et l'époque hellénistique*, Paris, PUF, 1985² (1975¹).
- GOUKOWSKY, P., notice à l'édition de Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique* livre XVII, CUF, Paris 1976.
- GOUKOWSKY, P., *Essai sur les origines du mythe d'Alexandre (336-270 av. J.-C.)*, t. 2 : *Alexandre et Dionysos*, Nancy 1981.
- GREEN, P., *D'Alexandre à Actium*, trad. fr. Paris 1997 (éd. angl. 1990).
- GRELL, C. et MICHEL, C., *L'École des princes ou Alexandre disgracié. Essai sur la mythologie monarchique de la France absolutiste*, Paris, Les Belles Lettres, 1988.
- GRIMAL, P., *La civilisation romaine*, Paris 1984.
- GRION, G., *I nobili fatti di Alessandro Magno*, Bologne 1872.
- HAASE, F., *Miscellaneorum philologicorum liber II*, Progr. Acad. 4, Bratislava 1858.
- HADOT, P., *Plotin ou la simplicité du regard*, Paris 1963.
- HARF-LANCIER, L., introduction au *Roman d'Alexandre* d'Alexandre de Paris, coll. « Lettres gothiques », Paris, Librairie Générale Française, 1994.
- HARTOG, F., *Le miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*, Paris 1980.
- HAUSMANN, H.-J., préface à l'édition de l'*Itinerarium Alexandri*, Cologne 1970.
- HERZOG, R. et SCHMIDT, P. L., *Nouvelle histoire de la littérature latine*, vol. 5 : « Restauration et renouveau. La littérature latine de 284 à 374 après J.-C. », version fr. G. NAUROY, Paris 1992.
- HILKA, A., « Studien zur Alexandersage », *Romanische Forschungen* 29, 1911, p. 1-71.
- HOFFMANN, W., *Das literarische Porträt Alexanders des Grossen im griechischen und römischen Altertum*, Leipzig 1907.
- HUNT, J.-M., « Notes sur l'*Epitoma Metensis* », *L'Antiquité classique* 41, 1972, p. 242-244.
- HUNT, J.-M., « An emendation in the *Epitoma Metensis* », *Classical philology* 67, 1972, p. 287-288.
- HUNT, J.-M., « Cinq explications de texte », *L'Antiquité classique* 43, 1974, p. 355-357.

- HUNT, J.-M., « Notes on Latin prose texts », *Classical philology* 71, 1976, p. 86-89.
- HUNT, J.-M., « More emendations in the *Epitoma Metensis* », *Classical philology* 80, 1985, p. 335-337.
- JONES, A. H. M., *Le déclin du monde antique : 284-610*, Paris, Sirey, 1970.
- JONES, A. H. M., MARTINDALE, J. R., MORRIS, J., *The prosopography of the Later Roman Empire* 1, Cambridge 1971.
- KLEIN, R., *Der Streit um den Victoriaaltar. Die dritte Relatio des Symmachus und die Briefe 17, 18 und 57 des Mailänder Bischofs Ambrosius. Einf., Text, Übersetzung und Erläut.*, Darmstadt 1972.
- KLUGE, K., *De Itinerario Alexandri Magni*, diss. Breslau 1861.
- KROLL, W., « Das africanische Latein », *Rheinisches Museum* 52, 1897, p. 569-590.
- KROLL, W., « Randbemerkungen », *Rheinisches Museum* 70, 1915, p. 591-610.
- KROLL, W., art. « Iulius Valerius Polemius », *Paulys Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft* 10, 1, Stuttgart 1917, c. 846-850.
- KROLL, W., préface à l'éd. du texte A du *Roman d'Alexandre* du Pseudo-Callisthène, Berlin 1926.
- KUBITSCHKE, J. W., art. « Itinerarium Alexandri », *Paulys Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft* 9, 2, Stuttgart 1916, c. 2363-2366.
- KÜBLER, B., préface à l'édition des *Res gestae*, Leipzig, Teubner, 1888.
- LABRIOLLE, P. de, *La réaction païenne. Étude sur la polémique antichrétienne du I^{er} au VI^e siècle*, Paris 1934.
- LACARRIÈRE, J., *La légende d'Alexandre*, Paris, Éditions du Félin, Philippe Lebaud, 2000.
- LANA, I., *La storiografia latina del IV secolo d.C.*, Turin 1990.
- LANÇON, B., *Le monde romain tardif, III^e-VII^e siècle ap. J.-C.*, Paris 1992.
- LANDGRAF, G., « Zu Julius Valerius », *Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien* 33, 1882, p. 429-433.
- LANDGRAF, G., « Die Sprache der neuaufgefundenen *Epitome rerum gestarum Alexandri Magni* », *Berliner philologische Wochenschrift* 21, 1901, c. 252-254.
- LANDGRAF, G., « Die Vorlage der neuaufgefundenen *Epitome rerum gestarum Alexandri Magni* », *Berliner philologische Wochenschrift* 21, 1901, c. 410-414.

- LANE FOX, R. J., « The Itinerary of Alexander : Constantius to Julian », *The Classical Quarterly* 47, 1997, p. 239-252.
- LETRONNE, A.-J., c.r. de l'édition *princeps* de l'*Itinerarium* et des *Res gestae* par A. Mai, *Journal des Savans*, 1818, p. 401-412.
- LÉVÊQUE, P., c. r. de la 1^{re} édition de l'*Épitomé de Metz* et du *Liber de morte* par P. H. Thomas, *Revue des études grecques* 74, 1961, p. 517.
- LIÉNARD, E., c. r. de la 2^{ème} édition de l'*Épitomé de Metz* et du *Liber de morte* par P. H. Thomas, *Latomus* 27, 1968, p. 659.
- LOWE, E. A., *Codices Latini antiquiores* 4, Oxford 1934.
- MAI, A., préface à l'édition des *Res gestae* de Julius Valérius, Milan 1817.
- MAI, A., préface à l'édition de l'*Itinerarium Alexandri*, Francfort 1818.
- MANITIUS, M., « Zu Tacitus und Julius Valerius », *Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien* 36, 1885, p. 739-741.
- MARROU, H.-I., *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, t. 1 : *Le monde grec*, t. 2 : *Le monde romain*, coll. « Points Histoire », Paris, Éd. du Seuil, 1975 et 1982 (1948¹).
- MARROU, H.-I., *Décadence romaine ou antiquité tardive? III^e-VI^e siècle*, Paris 1977.
- MARTINDALE, J. R., MORRIS, J., JONES, A. H. M., *The prosopography of the Later Roman Empire* 1, Cambridge 1971.
- MERKELBACH, R., *Die Quellen des griechischen Alexanderromans*, Munich 1954 (1977²).
- MESLIN, M., *L'homme romain*, Bruxelles 1985².
- MEYER, P., *Alexandre le Grand dans la littérature française du Moyen Âge*, t. 2 : *Histoire de la légende d'Alexandre dans les pays romans*, Paris 1886 (réimpr. Genève 1970).
- MICHEL, C. et GRELL, C., *L'École des princes ou Alexandre disgracié. Essai sur la mythologie monarchique de la France absolutiste*, Paris, Les Belles Lettres, 1988.
- MONSACRÉ, H., *Les larmes d'Achille. Le héros, la femme et la souffrance dans la poésie d'Homère*, Paris 1984.
- MONTAIGNE, M. de, *Essais*, Paris, Gallimard, 1965.
- MORRIS, J., JONES, A. H. M., MARTINDALE, J. R., *The prosopography of the Later Roman Empire* 1, Cambridge 1971.

- MOSSÉ, C., WILL, E., GOUKOWSKY, P., *Le monde grec et l'Orient*, t. 2 : *Le IV^e siècle et l'époque hellénistique*, Paris, PUF, 1985², (1975¹).
- NICOLET, C., « Le citoyen et le politique », dans A. GIARDINA (dir.), *L'homme romain*, coll. « Points Histoire », Paris, Éd. du Seuil, 2002 (éd. originale it. Rome-Bari 1989), p. 27-72.
- PETTI, F., c. r. de la 2^{ème} édition de l'*Épitomé de Metz* et du *Liber de morte* par P. H. Thomas, *Recherches de théologie ancienne et médiévale* 36, 1969, p. 241-242.
- PETTI, P., *Histoire générale de l'Empire romain*, t. 1 : *Le Haut-Empire (27 av. J.-C.-161 ap. J.-C.)* ; t. 2 : *La crise de l'Empire (des derniers Antonins à Dioclétien)* ; t. 3 : *Le Bas-Empire (284-395)*, coll. « Points Histoire », Paris, Éd. du Seuil, 1978 (1974¹).
- PFISTER, F., « Der Name des Iulius Valerius und der Verfasser des *Itinerarium Alexandri* », *Berliner Philologische Wochenschrift*, 1913, c. 1277.
- PFISTER, F., « Studien zum Alexanderroman », *Würzburger Jahrbücher für die Altertumswissenschaft* 1, 1946.
- PFISTER, F., c. r. de la 1^{ère} édition de l'*Épitomé de Metz* et du *Liber de morte* par P. H. Thomas, *Deutsche Literaturzeitung* 82, 10, 1961, c. 891-894.
- PIGANIOL, A., *L'Empire chrétien : 325-395*, Paris 1972² (1947¹).
- PRÉAUX, C., *Le monde hellénistique. La Grèce et l'Orient (323-146 av. J.-C.)*, 2 tomes, Paris, PUF, 1987² (1978¹).
- ROMANO, D., « La 'Historia Alexandri' di Giulio Valerio e la ideologia politica di Aureliano », *Annali del Liceo classico G. Garibaldi di Palermo* 3-4, 1966-67, p. 218-228.
- ROMANO, D., *Giulio Valerio*, Palerme, Palumbo, 1974.
- ROMANO, D., « La questione della paternità dell' *Itinerarium Alexandri* », dans *Letteratura e storia nell' età tardoromana*, Palerme 1979, p. 74-90.
- ROSELLINI, M., préface à l'éd. des *Res gestae* de Julius Valérius, Leipzig, Teubner, 1993.
- ROSS, D. J. A., « Letters of Alexander. A new partial manuscript of the unabbreviated Iulius Valerius », *Classica et Medioevalia* 13, 1952.
- ROSS, D. J. A., *Alexander Historiatus. A guide to medieval illustrated Alexander literature*, Londres 1963 (Francfort 1988²).
- ROSS, D. J. A., « Alexander Historiatus. A supplement », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes* 30, 1967, p. 383-388.

- ROUSSELLE, A., CARRIÉ, J.-M., *L'Empire romain en mutation, des Sévères à Constantin (192-327) (Nouvelle histoire de l'Antiquité, t. 10)*, coll. « Points Histoire », Paris, Éd. du Seuil, 1999.
- RUGGINI, L., « L'*Epitoma rerum gestarum Alexandri Magni* e il *Liber de morte testamentoque eius* (a proposito della recente edizione di P. H. Thomas) », *Athenaeum* N.S. 39, 1961, p. 285-357.
- Voir CRACCO RUGGINI, L.
- SABBAH, G., *La méthode d'Ammien Marcellin. Recherches sur la construction du discours historique dans les Res gestae*, Paris, Les Belles Lettres, 1978.
- SCHMIDT, P. L. et HERZOG, R., *Nouvelle histoire de la littérature latine*, vol. 5 : « Restauration et renouveau. La littérature latine de 284 à 374 après J.-C. », version fr. G. NAUROY, Paris 1992.
- SCHÖNER, C., « Über die Titulaturen der römischen Kaiser », *Acta Erlangensia* 2, p. 449-499.
- SEECK, O., *Geschichte des Untergangs der antiken Welt, IV: Religion und Sittlichkeit*, Stuttgart 1921² (réimpr. Darmstadt 1966).
- SEIBERT, J., « 'Das Testament Alexanders' ein Pamphlet aus der Frühzeit der Diadochenkämpfe ? », dans *Land und Reich, Stamm und Nation. Probleme und Perspektiven bayerischer Geschichte. Festgabe für Max Spindler*, I, Munich 1984, p. 247-260.
- SERBAT, G., c. r. de la 2^{ème} édition de l'*Épitomé de Metz* et du *Liber de morte* par P. H. Thomas, *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 1967.
- SIMON, M., *Hercule et le christianisme*, Paris 1955.
- STOROST, J., *Studien zur Alexandersage in der ältesten italienischen Literatur. Untersuchungen und Texte*, Halle 1935.
- TABACCO, R., « *Itinerarium Alexandri* : rassegna critica degli studi e prospettive di indagine », *Bollettino di Studi Latini* 17, 1987, p. 77-120.
- TABACCO, R., « Studi sull' *Itinerarium Alexandri*. 1: I codici », dans *Atti dell' Accademia delle Scienze di Torino* 122, 1988, p. 55-78.
- TABACCO, R., « Studi sull' *Itinerarium Alexandri*. 2: Il contributo al testo del Codice Parisino 4880 », dans *Atti dell' Accademia delle Scienze di Torino* 123, 1989, p. 57-97.
- TABACCO, R., *Per una nuova edizione critica dell' Itinerarium Alexandri*, Bologne 1992.

- TABACCO, R., « Tecniche di epitomatore e ambizioni di storico : le *sententiae* nell' *Itinerarium Alexandri* », dans *De tuo tibi. Omaggio degli allievi a Italo Lana*, Bologne 1996, p. 351-393.
- TABACCO, R., introduction à l'édition et à la traduction italienne de l'*Itinerarium Alexandri*, Turin, Leo S. Olschki, 2000.
- TALLET-BONVALOT, A., introduction au *Roman d'Alexandre* du Pseudo-Callisthène (texte A), Paris, Flammarion, 1994.
- THIEL, H. van, art. « Alexander der Große », *Enzyklopädie des Märchens* 1, Berlin 1977, p. 272-281.
- THOMAS, P. H., « Die Überlieferung der Metzger Alexanderepitome », dans *Studien zur Textgeschichte und Textkritik. Festschrift G. Jachmann*, Cologne et Opladen 1959, p. 285-296.
- THOMAS, P. H., préface à l'édition de l'*Epitoma rerum gestarum Alexandri Magni et du Liber de morte testamentoque eius*, Leipzig, Teubner, 1960 (1966²).
- TODOROV, T., *La conquête de l'Amérique. La question de l'autre*, Paris 1982.
- TONNET, H., « Le résumé et l'adaptation de l'*Anabase* d'Arrien dans l'*Itinerarium Alexandri* », *Revue d'histoire des textes* 9, 1979, p. 243-254.
- VERNANT, J.-P. et DETIENNE, M. (dir.), *La cuisine du sacrifice en pays grec*, Paris 1979.
- VEYNE, P., *Le Pain et le Cirque. Sociologie historique d'un pluralisme politique*, coll. « Points Histoire », Paris, Éd. du Seuil, 1976.
- VEYNE, P., *La société romaine*, Paris 1991.
- VEYNE, P., « *Humanitas* : les Romains et les autres », dans A. GIARDINA (dir.), *L'homme romain*, coll. « Points Histoire », Paris, Éd. du Seuil, 2002 (éd. originale it. Rome-Bari 1989), p. 437-478.
- VIDAL-NAQUET, P., « Flavius Arrien entre deux mondes », postface à l'*Histoire d'Alexandre* d'Arrien, trad. P. Savinel, Paris 1984, p. 311-394.
- VIDAL-NAQUET, P., « Les Alexandres », préface à C. GRELL et C. MICHEL, *L'École des princes ou Alexandre disgracié. Essai sur la mythologie monarchique de la France absolutiste*, Paris, Les Belles Lettres, 1988.
- VOLKMANN, D., « Zu Julius Valerius », *Neue Jahrbücher für Philologie und Pädagogik* 141, 1890, p. 790-799.
- VOLKMANN, D., « Ad *Itinerarium Alexandri* adnotationes criticae », dans *Festschrift zum dreihundertfünfzigsten Stiftungsfeste der Königlichen Landesschule Pforta*, Naumburg 1893, p. 83-93.

- WILL, E., MOSSÉ, C., GOUKOWSKY, P., *Le monde grec et l'Orient*, t. 2 : *Le IV^e siècle et l'époque hellénistique*, Paris, PUF, 1985² (1975¹).
- WÖLFFLIN, E., « Die neue *Epitoma Alexandri* », *Archiv für lateinische Lexicographie und Grammatik* 12, 1902, p. 187-196.
- ZACHER, J., *Pseudocallisthenes. Forschungen zur Kritik und Geschichte der ältesten Aufzeichnung der Alexandersage*, Halle 1867.
- ZUNTZ, G., « Zu Alexanders Gespräch mit den Gymnosophisten », *Hermes* 87, 1959, p. 436-440.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	1
Introduction des <i>Res gestae</i>	17
Traduction des <i>Res gestae</i>	45
Introduction de l' <i>Itinéraire</i>	421
Traduction de l' <i>Itinéraire</i>	441
Introduction de l' <i>Épitomé de Metz</i> et du <i>Liber de morte</i>	565
Traduction de l' <i>Épitomé de Metz</i> et du <i>Liber de morte</i>	581
 Commentaire : Sommaire	 683
Première partie : Réalités du monde civilisé : l'Empire romain, modèle de l'Empire d'Alexandre	689
I – Une situation politique identique	690
A. Un empereur cosmocrator	690
B. Une administration centralisée	693
C. L'armée et l'empereur-soldat	696
 II – La hiérarchie sociale	 704
A. L'empereur et le cercle impérial	704
1. <i>Les signes extérieurs de la souveraineté</i>	704
2. <i>Le statut du souverain</i>	707
a) Alexandre, empereur légitime	707
b) La « divinité » d'Alexandre : l'apothéose et le culte de la famille impériale	711
3. <i>Un pouvoir sans partage</i>	716
B. Les divisions sociales : la noblesse et la plèbe	721
 III – La civilisation	 725
A. Le mode de vie du souverain	725
B. La religion	728
1. <i>La bienveillance des dieux dans les Res gestae</i>	728
a) Dieux traditionnels du panthéon romain	728
b) Le nouveau paganisme de l'Antiquité tardive	731
c) La confiance dans le plan divin	737

2. <i>Dans les ouvrages suivants, un retour à la religion traditionnelle</i>	738
a) Suprématie des anciens dieux romains	738
b) Liberté humaine et jalousie divine	743
C. Une culture gréco-romaine	
Deuxième partie : Le problème de l'exclusion des barbares	747
I – L'affrontement entre Grecs et barbares	747
A. Les défauts traditionnels des barbares	747
B. Une lutte inégale : la <i>uirtus</i> face au nombre	763
II – L'identité barbare	777
A. L'inhumanité des barbares	777
B. Le rapport des barbares aux Grecs : différences d'appréciation	783
1. <i>Grecs et barbares : la distinction nuancée des Res gestae et de l'Itinéraire</i>	783
a) La barbarisation des Grecs	784
b) Humanité et vertus des barbares	791
<i>Des traces de vertu</i>	791
<i>Les agréments des pays barbares</i>	793
<i>Ralliements barbares</i>	795
c) Le constat de la diversité humaine	796
2. <i>Grecs et barbares : un antagonisme irréductible dans l'Épitomé de Metz et le Liber de morte</i>	798
a) Des natures incompatibles	798
b) Un peuple à part : les Indiens	801
C. Des civilisations concurrentes ?	803
1. <i>La différence barbare</i>	803
a) Les femmes au pouvoir : critique de la société des Amazones	804
b) « Sagesse barbares » ?	808
<i>Le savoir inutile des Égyptiens</i>	809
<i>La sagesse inapplicable des Indiens</i>	812
2. <i>Le modèle grec</i>	816
a) Le choix d'Alexandre à la rencontre de deux cultures	817
b) La prééminence de l'empreinte grecque	821
3. <i>Des peuples merveilleux</i>	828

a) L'âge d'or dans les <i>Res gestae</i> et dans l' <i>Itinéraire</i>	829
b) Les hybrides de l' <i>Épitomé</i>	834
Troisième partie : Une intégration possible des barbares ? Trois positions différentes	839
I – La solution des <i>Res gestae</i> : une intégration pondérée	839
A. La transmission de la civilisation	840
1. <i>Les liens de parenté</i>	841
2. <i>Les précurseurs d'Alexandre : Égyptiens, Perses, Indiens et Phéniciens</i>	842
3. <i>Les successeurs d'Alexandre : les Romains</i>	845
B. Une politique d'ouverture	848
1. <i>La recherche d'une entente</i>	848
a) <i>Curiositas</i> , attrait pour la <i>uarietas</i> des peuples barbares	848
b) Une conquête qui se veut pacifique	850
2. <i>L'intégration des barbares dans l'Empire</i>	851
a) La tolérance d'Alexandre	851
b) La « collaboration » barbare	852
C. Un partage du pouvoir ?	854
1. <i>L'égalité entre sujets</i>	854
2. <i>Les limites de l'intégration</i>	857
II – Les hésitations et contradictions de l'<i>Itinéraire</i>	861
A. Une transmission limitée	861
B. L'intégration des barbares et ses dangers	862
1. <i>Une position de principe</i>	862
2. <i>Des mœurs à combattre</i>	863
a) La nocivité des mœurs barbares	863
b) Le refus des mœurs et de l'aide barbare	866
c) Une politique belliciste	867
C. Soumission et distance	869
1. <i>Les inégalités entre Grecs et barbares</i>	869
2. <i>La mise à l'écart des barbares</i>	872
III – Le refus de l'intégration dans l'<i>Épitomé</i> et le <i>Liber de morte</i>	874
A. Le rejet des barbares	874
B. Le choix laissé aux barbares : la soumission ou la mort	878
1. <i>Une soumission sans condition</i>	878

2. <i>La nécessité de la lutte pour la survie de la civilisation</i>	880
Quatrième partie : Idéologie impériale	889
I – Les vertus d’ordre du monarque	890
A. <i>Maîtrise de soi</i>	890
B. <i>Piété</i>	893
C. <i>Effacement des défauts d’Alexandre</i>	895
1. <i>De l’ivrognerie à la tempérance</i>	896
2. <i>De l’emportement à la dignité</i>	896
3. <i>De la cruauté à la clémence</i>	899
4. <i>De la démesure à la sagesse</i>	902
D. <i>Les modèles d’Alexandre : dieux et héros civilisateurs</i>	904
II – Le monarque, organisateur du monde	913
A. <i>Une morale de l’action</i>	914
B. <i>Les « travaux » d’Alexandre</i>	920
1. <i>L’organisation de l’espace</i>	920
2. <i>Le respect de l’ordre social et politique</i>	925
a) <i>Le justicier</i>	926
b) <i>Le juge de la civilisation</i>	935
III – La nécessité du pouvoir monarchique : un pour tous, tous pour un	939
A. <i>La monarchie, entre la grâce et les œuvres</i>	940
B. <i>Le monarque, sauveur de la communauté</i>	946
1. <i>Alexandre au service de tous</i>	946
2. <i>L’invincibilité du monarque absolu</i>	960
C. <i>Le régime monarchique : le choix de la sagesse</i>	969
1. <i>Le lien indéfectible entre civilisation et pouvoir impérial</i>	969
2. <i>La mort de l’empereur, une catastrophe mondiale</i>	971
3. <i>L’obéissance au monarque, signe de civilisation</i>	975
a) <i>L’unique sagesse des barbares</i>	975
b) <i>Démosthène contre Cicéron : la déconfiture de la démocratie et de la République</i>	979
Conclusion	993
Bibliographie	1003
Table des matières	1017